


Library
of the
University of Toronto





CONTES
PHILOSOPHIQUES
ET MORAUX.

PAR M. DE LA DIXMERIE.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

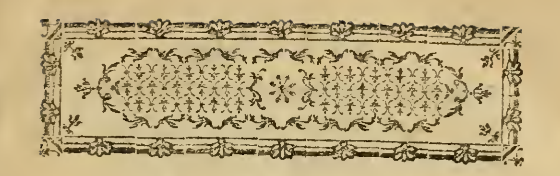


A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue St. Jacques;

M. DCC LXIX.



A MADAME

LA MARQUISE

DE POLIGNAC.

Dans plus d'un Tableau fantaſtique
Un Sage d'autrefois peignit la vérité.
Je ne ſuis point un Sage, & j'euſſe en vain tenté
Sa miſſion philoſophique.
J'aſpire à moins, car j'ai moins mérité.
J'eus moins encor l'ambition cynique
De flétrir, pour ſon bien, la triſte Humanité.
J'admire, ſans l'aimer, une vertu ſtoïque :
J'admire & j'aime une tendre équité,
Qui, des Humains appréciant l'eſpece,
Ne les fuit point, diſtingue avec juſteſſe
Des grands forfaits les comiques travers,

Et l'homme vain d'avec l'homme pervers.
J'ai vu mon ſiécle, & j'ai dit, à ſa gloire :
Non, les écarts de mes Contemporains,
Leurs futiles débats, leurs frivoles deſſeins,
N'iront jamais groſſir la liſte noire
Des attentats dont les premiers Humains
Ont parſémé leur ténébreuſe hiſtoire.
Le François rit ; il faut rire avec lui.
Son enjouement, que rien ne peut diſtraire ;
Par tout le ſuit, par tout l'inſtruit à plaire :
Dans les haſards il ne craint que l'ennui.
Dans ſes travaux ſa gaieté brille encore.
En badinant il meſure les Cieux,
Et porte, enfin, du couchant à l'aurore,
Le même eſprit qui l'anime en ces lieux.
Pourquoi tonner quand l'éclair peut ſuffire ?
Et pourquoi, d'un bras deſtructeur,
Déraciner l'arbre prêt à produire ?
Ah ! plutôt renonçons au triſte emploi d'inſtruire ;
S'il faut prendre toujours l'âpre ton du Cenſeur.
Dans ces Jardins où Flore aime à paroître,
Que Vertumne planta, que Pomone enrichit,
Ce que le Zéphir a fait naître
Par l'Aquilon ſeroit détruit !

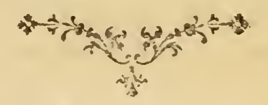
Telle eſt du cœur humain la naïve peinture.
Sçachons lui plaire, il nous croira ;
Mais d'une Morale trop dure
Le triſte poids l'accablera.
L'hémiſphere obſcurci met en deuil la Nature.
O VOUS, qui de tous vos inſtans
Sçavez faire un emploi ſi ſage !
Vous, qui des Arts & des Talens
Connoiſſez le prix & l'uſage !
Vous enfin ! ... Mais déja vos regards éloquens
M'interdiſent le droit d'en dire davantage.
Qu'ils accueillent du moins ce fruit de mon hommage,
Ce tiſſu varié de portraits, d'incidens,
De fictions, de ſentimens ;
Recueil informe & bizarre aſſemblage,
Où figurent en même temps
Et la foibleſſe, & le courage,
Les vices, les vertus, les travers ſéduiſans ;
Contraſtes, hélas ! ſi frappans,
Et de l'Humanité trop reſſemblante image !
Si quelquefois vous y jettez les yeux,
Si quelque jour j'obtiens votre ſuffrage,
L'Auteur le plus avantageux
N'aura jamais tant chéri ſon Ouvrage.

DE LA DIXMERIE.



AVERTISSEMENT.

Cette Édition devoit paroître dès l'année derniere. Des raiſons, qu'il importe peu au Public de ſçavoir, m'ont obligé de la ſuſpendre. Ce retard, au ſurplus, m'a mis à portée d'y joindre quelques morceaux qui n'exiſtoient pas auparavant. Puiſſent-ils dédommager le Lecteur de cette longue attente, ſuppoſé qu'il ait beſoin qu'on l'en dédommage !





PRÉFACE.

Le titre de ce Recueil exige un Avertiſſement plutôt que le Recueil même. Ce titre eſt faſtueux ; il promet beaucoup en apparence ; mais ceux qui ſçavent à quoi ſe réduit de nos jours le grand mot de *Philoſophie*, s'attendront à moins, & pourront n'être pas trompés. Ils n'ignorent point que ce mot eſt devenu comme le paſſeport bannal de tous les Ouvrages de ce temps. *Eſſais*, *Penſées*, *Mélanges*, *Réflexions*, *Amuſemens*, *Bagatelles*, &c. tout eſt Philoſophique, ou promet de l'être. Pourquoi des Contes ne joui-

roient-ils pas au moins de ce dernier privilége ? Depuis qu'il paroît décidé qu'*Annette* & *Lubin*, ſont des Moraliſtes, à coup ſûr le moindre de mes perſonnages peut ſe donner pour Philoſophe.

Qu'on daigne ne point prendre ceci pour une ſatyre, ni l'intitulé de mon recueil pour une parodie. Le Conte charmant d'*Annette* & *Lubin* renferme plus d'un excellent trait de Morale ; il ne faut que ſçavoir les ſaiſir. Peut-être auſſi trouvera-t-on, dans chacun de mes Eſſais, quelque analogie avec le titre général que j'oſe leur donner. Le Géometre apperçoit des courbes où d'autres ne voyent que des lignes droites. Une fleur n'eſt qu'une fleur pour le papil-

lon : c'eſt un riche patrimoine pour l'abeille.

La plupart des Contes qui forment ce Recueil, ont, à quelques additions près, paru dans les *Mercures*. Je ne les ai même compoſés que pour qu'ils y paruſſent. M. *Marmontel* venoit de quitter cet Ouvrage périodique : il y avoit rendu le genre du Conte abſolument néceſſaire. Quelques morceaux, échappés de mon portefeuille, firent préſumer que ce genre pouvoit me convenir. Je fus excité, encouragé, & par l'Auteur du *Mercure de France*, & par quelques-uns des Gens de Lettres que le Roi a gratifiés de penſions ſur le produit de ce Journal, & ſur-tout par les invitations du ſage

Miniſtre * qui le protége. Ces ſuffrages étoient d'un ordre à m'inſpirer de la confiance. J'oſe dire qu'elle ne fut pas trompée. Mes premiers Eſſais furent imprimés ſans nom d'Auteur. On les attribua à celui des Contes Moraux. Des Littérateurs conſommés, des Académiciens parurent s'y méprendre. Je doute que cette mépriſe pût flatter M. *Marmontel* : quant à moi, elle me ſervit d'aiguillon. Je connoiſſois tout le danger d'une pareille entrepriſe. Il n'en eſt pas en Littérature comme dans certaines Sociétés particulie-

* M. le Comte de Saint Florentin. L'Auteur de ce Recueil vient lui-même d'être honoré des marques de ſa bienveillance & de ſon équité.

res. Là, tout nouveau venu éclipſe, pour l'ordinaire, ceux qui l'ont précédé. Au contraire, tout Ecrivain qu'un autre a prévenu dans un genre, n'attire que difficilement les regards, & plus difficilement les ſuffrages.

Il s'en faut de beaucoup, cependant, que j'aye à me plaindre du Public. Je n'entre dans tous ces détails, que pour me juſtifier d'avoir ſuivi cette carriere avec tant d'activité. Peut-être ai-je aſſez d'amour-propre pour avoir des vues plus élevées. D'ailleurs, je n'ai prétendu ni imiter M. *Marmontel*, ni lutter contre lui. J'ai peu fait de Contes dans le genre des ſiens; j'ai même évité de m'en tenir à un ſeul genre. Si quelque

chose doit faire valoir ce Recueil, c'est, sans doute, la variété qui y régne. J'ai osé prendre tous les tons, & parcourir tous les climats. J'ai consulté les usages de chaque Pays où se trouve placée l'intrigue de tel ou tel Conte. Chacun d'eux en est le tableau fidèle. C'est peut-être le seul moyen de donner à ces sortes de productions une consistance qu'elles ne peuvent tenir de leur propre nature. C'est, en même-temps, soumettre ses Acteurs à l'observation du costume.

A propos d'Acteurs, j'ai plus donné aux descriptions & au récit qu'au dialogue, parce que je voulois faire un Conte plutôt qu'une Piéce. Mon dessein n'est pas de

blâmer l'uſage contraire ; mais j'ignore ſi celui que j'adopte peut être blâmé.

On trouvera dans ce Recueil pluſieurs Contes épiſodiques ; genre moins commun parmi nous que celui des Contes purement d'intrigue. Je le crois en même-temps plus difficile. Chaque Epiſode ou chaque Chapitre forme une intrigue particuliere, qui ſe lie au deſſein général du Conte, & doit ſe rapporter à l'axiome qui le termine. C'eſt ce que je crois avoir obſervé dans *l'Anneau de Gygès*, *la Corne d'Amalthée*, *l'Oracle journalier*, &c. Ce genre proſcrit les longs détails : il ne peut même gueres intéreſſer que l'eſprit, & dès-lors il en exige davan-

tage; il veut un ſtyle plus ſaillant, plus épigrammatique; il requiert plus de préciſion, d'agrément & de philoſophie, qu'un ſujet où le cœur entre de lui-même, où l'intérêt conduit à l'illuſion, & tient ſouvent lieu de tout autre mérite.

Il s'étoit gliſſé, dans la premiere Edition, deux morceaux que je ne prétendois point y faire entrer. J'en ai dit les raiſons dans le temps. Le premier de ces morceaux a pour titre *le Huron réformateur;* l'autre eſt un *Dialogue entre Alcinoüs & un Financier moderne.* J'allois les ſupprimer l'un & l'autre; mais on m'a obſervé que certains Lecteurs pourroient les trouver de moins dans cette Edition, & que je n'empêcherois pas qu'ils

ne fuſſent dans la précédente. Un Auteur, en pareil cas, eſt facile à perſuader.

J'eſpere, au ſurplus, qu'on ne regardera point *le Huron* comme une ſatyre amere ; c'eſt tout au plus une ſorte d'allégorie aſſez juſte. Je ſçais que, chez les Anciens, tout arbre frappé de la foudre, étoit devenu ſacré : on ne pouvoit plus y appliquer aucun inſtrument deſtructeur ; mais j'ai voulu rire plutôt que détruire : ce qui, au fond, ne ſeroit pas facile. Jamais le Sphynx ne fut plus captieux dans ſes énigmes que certain Auteur moderne dans ſes paradoxes. Il ſçait leur donner une forme qui en impoſe à la plus ſaine Logique. Lui-même a l'art de pa-

roître alors bon Logicien. Il attaque avec force; il esquive avec adresse; il paie d'esprit au défaut de raisons. D'une conséquence vraie, & qu'il met dans son plus beau jour, il passe à une foule de conséquences toutes fausses, mais qu'il sçait habiller des mêmes couleurs que la premiere. Au moyen de cette enveloppe, elles passent à sa suite; on les croit de la même nature, de la même valeur. Souvent aussi un vigoureux sarcasme étourdit le Lecteur, & tire d'embarras l'Ecrivain. C'est Annibal qui arrêté dans sa marche par les rochers des Alpes, emploie le vinaigre pour les dissoudre.

Après tout, il doit être permis de mettre en action ce qu'un autre

n'a pas craint d'ériger en préceptes. Certain Philoſophe Grec nioit le mouvement : un autre, pour lui répondre, ſe contenta de marcher en ſa préſence. Peut-être que Platon croyoit avoir fait de l'homme une définition excellente, juſqu'à ce que Diogene lui eût apporté un coq ſans plumes.

Je reviens à cette Edition. Elle eſt augmentée d'un troiſiéme volume, qui, tel qu'il eſt, pourra figurer avec les deux premiers. Il exiſte ſans doute quelque inégalité entre les morceaux qui compoſent ce Recueil. De plus grands Hommes que moi ne ſont pas toujours ſemblables à eux-mêmes. Pourquoi tout imprimer, dira quelque frondeur ? C'eſt, répon-

drai-je, qu'aucun des morceaux que je réimprime, n'a paru déplaire, & que plusieurs ont paru beaucoup réussir. Enfin, je le répéte, c'est qu'un Auteur en croit toujours facilement & les éloges des Connoisseurs, & l'empressement du Public. Au reste, j'ai sçu borner d'avance mes prétentions. En attacher de trop grandes à des succès dans un genre tel que celui du Conte, ce seroit orgueil, petitesse. N'accorder aucun mérite à quiconque obtient ces mêmes succès, ne seroit-ce pas aussi prévention, injustice? Le même Architecte qui bâtit Versailles, ne crut pas se dégrader en construisant Marly, & même en luttant contre *Le Nôtre.* C'étoient

d'autres talens qu'il lui falloit déployer ; mais, n'eût-il manifesté que ceux-là, son nom vivroit encore. Les ames superbes iront à Versailles s'entretenir dans toute la hauteur de leurs idées, admirer les prodiges de l'Art, & la magnificence qui accompagne ces prodiges. Les ames sensibles vont dans les bosquets de Marly, rêver ou converser délicieusement, jouir en repos des beautés de l'Art, mieux rapprochées de celles de la Nature. Dans le premier Palais tout est grand ; mais on risque de se trouver soi-même petit. Dans le second, tout est plus à notre portée ; notre existence nous est plus sensible. On se perd dans l'un, on se retrouve dans l'autre.



TABLE DES CONTES

Contenus dans le premier Volume.

Fin de la Table.

CONTES



CONTES

PHILOSOPHIQUES.

L'ANNEAU DE GYGÈS, *CONTE LYDIEN.*

CHAPITRE PREMIER.

HEUREUX ! disoit Leuxis, heureux qui trouve un ami sincere & une maîtresse fidelle ! Mais en est-il de cette espece, & tels, sur-tout, que je me les représente ? Premiérement, j'exige qu'un ami soit le mien pour le seul plaisir de l'être ; j'exige qu'une maîtresse m'aime autant pour moi-même

que pour elle; je veux que mon ami ne prétende pas toujours avoir raiſon; je veux que ma maîtreſſe ait rarement tort; j'entends que mon ami trouve ma maîtreſſe aimable, & ſe diſpenſe de l'aimer, par la raiſon qu'elle ſera ma maîtreſſe; j'entends que, de ſon côté, ma maîtreſſe l'eſtime, par la raiſon qu'il ſera mon ami, & ſurtout qu'elle ne l'aime point, parce qu'elle devra n'aimer que moi ..... Leuxis exigeoit une infinité d'autres choſes, également impraticables, ou du moins peu pratiquées. Du reſte, c'étoient-là les ſeuls vœux qu'il formât, les ſeuls qu'il crût devoir former; il étoit aſſez riche pour être révéré du Peuple, & aſſez ſage pour fuir l'amitié des Grands. Il aimoit ſa Patrie, l'avoit ſçu défendre, reſpectoit ſon Prince, ne lui demandoit rien, vivoit en Philoſophe, & n'avoit pas trente ans.

Il erroit un jour ſur les frontieres de la Lydie, climat qui l'avoit vu naître. Un ſpectacle des plus touchans l'arrêta. Il vit un Vieillard qui eſſayoit en vain de ſortir d'un lac profond; tout annonçoit qu'il alloit y périr. Grace aux Dieux! dit alors le Lydien,

c'eſt peut-être un ami que la fortune me préſente : c'eſt du moins une occaſion de faire le bien. Il étoit déja ſur les bords du lac ; & bientôt, non ſans danger pour lui-même, il y plaça le Vieillard. Leuxis lui offrit d'autres ſecours. Vous m'avez procuré le ſeul dont j'avois beſoin, reprit l'inconnu, il eſt trop juſte que j'en ſois reconnoiſſant : recevez cet anneau ; je lui dus autrefois une couronne, & vous pourriez lui devoir un jour davantage.

Leuxis l'accepta, & vit avec étonnement le Vieillard prendre une nouvelle forme, un extérieur des plus majeſtueux. Vous voyez en moi, pourſuivit ce dernier, un des plus anciens Rois de la Lydie : mon nom étoit Gygès, & c'eſt vous dire aſſez de quelle utilité peut vous être cet anneau. J'aimois mon peuple, & jamais je ne commis volontairement une injuſtice ; mais j'en tolérai une par foibleſſe ; & par orgueil je ne la réparai pas : elle a ſuffi pour m'empêcher d'être admis parmi le très-petit nombre des Rois juſtes. Les Dieux, après ma mort, me condamnerent à prendre la forme hideuſe que je viens de quitter, & à reſ-

ter dans ce lac, jufqu'à ce qu'un paffant guidé par la feule générofité, m'en retirât. Je nageois depuis bien des fiécles : ce féjour eft peu fréquenté, & j'ai confervé l'idée de tous ceux qui ont paffé fans me fecourir, ou qui m'ont mal fecouru. J'ai donc vu fucceffivement paroître :

Un Prêtre de Bel. Il alloit à Babylone briguer la place d'un collégue fon ami. Il me bénit fans s'arrêter.

Un jeune Babylonien. Il alloit tout parfumé aux nôces de Cyrus & de Mandane : la crainte de fe mouiller l'empêcha feule de me fecourir.

Deux Bergers de Lydie. Ils me retirerent du lac, & coururent demander à une Bergere le baifer promis à celui d'entr'eux qui auroit le mieux nagé.

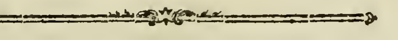
Un Poëte. Il me tira du lac, & m'obligea d'entendre huit mille vers.

Un jeune Lydien. Il venoit d'être quitté par fa maîtreffe, & me félicita fur le bonheur que j'avois d'être là.

Une jeune Lydienne. Elle accourut promptement vers moi, & ne s'en éloigna qu'après avoir vu mes cheveux blancs.

Un Dévot. Il m'eût fecouru ; mais l'heure de la priere l'appelloit ailleurs.

A ces articles, Gygès en joignit beaucoup d'autres ; & tous fervoient à prouver que, fans l'arrivée de Leuxis, le Monarque Lydien eût pu nager bien des fiécles de plus. Il jugea d'ailleurs que ces exemples pouvoient être utiles à Leuxis même ; & cette énumération finie, il difparut.



CHAPITRE II.

LEUXIS rêvoit à l'ufage qu'il feroit de fon anneau. La facilité qu'il lui donnoit de fe rendre invifible, étoit d'une grande reffource pour éprouver la fidélité d'une maîtreffe & la fincérité d'un ami. Il réfolut d'en faire l'effai ; mais il gémit fur la foibleffe de la nature humaine, qui exigeoit de pareilles épreuves.

Un fentier qu'il fuivoit en rêvant, le conduifit jufqu'à un vallon folitaire. Des cris redoublés frapperent tout-à-coup fon oreille. Il s'avance, il accourt, & voit un brigand qui entraînoit une jeune fille vers la forêt

la plus voiſine. Une vieille les ſuivoit, en jettant des cris furieux. Secourons-les, dit Leuxis, dût cette jeune perſonne être encore une habitante de l'Eliſée. Le brigand étoit déja en défenſe. Heureuſement le Lydien étoit vigoureux, brave & armé ; il ne daigna pas même faire uſage de ſon anneau : il tua le brigand à force ouverte ; mais ce ne fut qu'après en avoir reçu quelques bleſſures, à la vérité, peu dangereuſes. La jeune perſonne étoit évanouie, la vieille à peu-près dans le même état. Leuxis les ſecourut une ſeconde fois, & l'inſtant d'après les vit à ſes genoux. Il les releva l'une & l'autre, & commença par la vieille. O brave inconnu ! lui dit-elle, quoi ! c'eſt donc par pure généroſité que vous venez d'affronter le brigand ? Venez dans notre aſyle, venez vous remettre de vos fatigues, & agréez nos ſoins. Il les ſuivit, autant par curioſité que par beſoin. La jeune perſonne le regardoit par intervalles : pour lui, il la fixoit preſque ſans interruption. Il vit bientôt qu'il avoit retiré des mains d'un miſérable bandit, une beauté digne de captiver les plus puiſſans Monarques.

La vieille lui apprit, chemin faisant, qu'elle & Palmis, sa niéce, la même qu'il venoit de secourir, revenoient de célébrer la fête de Diane. Toutes deux, en effet, portoient l'habit réservé aux seules Vierges qui se dévouoient au culte de cette Déesse. La vieille apprit encore à Leuxis, qu'elle & sa niéce étoient en droit de porter cet habit, & qu'en son particulier, elle conserveroit ce droit-là toute sa vie. C'étoit de quoi Leuxis s'inquiétoit fort peu; mais il n'avoit pas la même indifférence sur le parti que prendroit Palmis. Déja même il formoit des vœux pour l'enlever au culte de Diane.

Enfin on arrive auprès d'un vieux Bâtiment qui avoit eu le nom de Château, & que la vieille honoroit encore de ce titre. On traverse un vieux pont, que le fossé comblé rendoit inutile. Une Esclave aussi antique, en apparence, que le Château même, ouvre une porte rongée par les vers; quelques meubles mutilés garnissent la salle où Leuxis est introduit: tout, dans ce lieu, annonce les ravages du temps, ou de l'infortune; mais la jeune Lydienne y paroît,

aux yeux de Leuxis, comme Vénus au milieu des ruines de ſon Temple.

Elle eſſuyoit, d'un air charmant, les bleſſures qu'il avoit reçues pour la défendre : la main lui trembloit, & le cœur battoit à Leuxis : l'eau dont elle ſe ſervoit, ſembloit au Lydien un feu qui s'introduiſoit dans toutes ſes veines : il voulut baiſer la main qui le ſecouroit, & fut très-ſurpris de n'oſer le faire.

On préparoit une collation : la vieille tante cherchoit la coupe d'honneur, celle qui, depuis trois générations, ſervoit à la famille dans les jours de cérémonie. Il n'y a pas plus de cinquante ans, diſoit-elle à Leuxis, qu'un Satrape Babylonien, qui avoit dit la vérité à ſon maître, vint ſe refugier dans ce Château, & but dans cette coupe. Il me ſemble que c'étoit hier. Qu'il étoit galant ce Satrape ! Il me donna plus d'éloges dans deux jours, que je n'en ai reçu depuis trente ans. Leuxis imitoit cependant le Satrape ; mais c'étoit auprès de Palmis.

Elle ne répondoit preſque rien à ſes diſcours ; mais elle les écoutoit, & il étoit facile de voir que c'étoit avec plaiſir. Elle

joignoit aux traits les plus réguliers & les plus touchans, un air de candeur, qui ne laiſſoit pas même la liberté du doute. Son ame ſe peignoit dans ſes regards; & jamais plus belle glace ne ſervit de tranſparent à plus beau portrait. Leuxis prolongea ſon ſéjour auprès d'elle, autant que la bienſéance put le permettre. Il regrettoit, en quelque ſorte, de n'avoir pas été plus griévement bleſſé dans le combat. Il obtint facilement la permiſſion de revenir, & en profita en homme vivement épris; c'eſt-à-dire, qu'il reparut deux jours après. Ces deux jours n'avoient d'ailleurs été employés qu'à ſonger à Palmis. Il ſe la repréſentoit avec tous les charmes que la Nature peut prodiguer; charmes d'autant plus vrais, d'autant plus précieux, que l'art n'y entroit pour rien. Son imagination le ſervoit à merveille; cependant, lorſqu'il revit Palmis, il trouva le modèle infiniment au-deſſus de l'image qu'il s'en étoit retracée; & il en étoit toujours ainſi chaque fois qu'il la revoyoit.

Que je ſuis heureux! s'écria-t-il; j'ai enfin obtenu ce que j'ai tant de fois deſiré en vain; une maîtreſſe qui ſçût m'aimer, &

qui n'en ſçût point aſſez pour me trahir. O précieux anneau! c'eſt, ſans doute, à ton influence que je ſuis redevable de cet avantage. Tu valus une couronne à Gygès; mais Gygès eût cédé volontiers cette couronne pour une Palmis.

Déja un mois s'étoit écoulé, & Leuxis étoit toujours plus amoureux. Il manquoit cependant à ſon bonheur un point, qu'il prévoyoit n'y devoir pas manquer long-temps; mais il ne vouloit point effaroucher l'innocence de Palmis. A cette innocence près, qu'elle conſervoit encore, Leuxis en avoit eu toutes les preuves d'amour qu'une jeune perſonne ingénue & ſincere peut donner; & ces ſortes de preuves en valent bien d'autres. Un jour il lui prit envie de retourner le chaton de ſon anneau, c'eſt-à-dire, de ſe rendre inviſible; non pour dérober ce qu'il eſpéroit obtenir, non pour vérifier des ſoupçons qu'il n'avoit pas; il ne vouloit que jouir du plaiſir de voir Palmis ſans être vu. Il parut donc avoir pris congé, & revint ſur ſes pas, enchanté de pouvoir accompagner ainſi tous ceux de ſa charmante maîtreſſe. Elle étoit plongée dans une

douce & profonde rêverie, & Leuxis se disoit avec transport : c'est moi qui la lui cause, c'est à moi seul que Palmis rêve !

La nuit étoit déja proche, & la porte du Château fermée. Leuxis entend frapper à cette porte d'une maniere qui annonçoit quelque intelligence. La vieille Esclave y court, autant qu'elle peut courir; elle ouvre avec empressement à un Hermite, que la vieille tante reçoit avec joie. Tout cela, dans le fond, signifioit très-peu de chose; mais ce qui lui parut signifier davantage, fut de voir Palmis l'embrasser avec transport, & l'Hermite lui rendre avec profusion ses caresses. L'un & l'autre versoient des larmes.... C'est de joie qu'ils pleurent, disoit Leuxis en lui-même, tandis que je suis prêt à pleurer de rage. Il restoit immobile & pétrifié, mais toujours invisible. Dans l'instant même, l'Hermite, Palmis & la vieille entrent dans une chambre, qu'ils ferment subitement sur eux. Nouveau creve-cœur pour Leuxis, que son anneau ne transformoit point en un corps fluide, ou aërien. Ce ne fut pas tout; la nuit étoit fort avancée, lorsque l'Hermite sortit de cette chambre pour quitter entie-

rement la maiſon. Leuxis étoit tenté de le ſuivre, & de lui arracher, à force de menaces, l'entier aveu de ſon intelligence avec Leuxis. D'un autre côté, il vouloit reſter, ſe faire voir à ſon ingrate, lui reprocher ſa perfidie, & la quitter enſuite pour jamais. Tandis qu'il balançoit ainſi, l'Hermite s'éloignoit toujours, & Leuxis finit par ne rien faire de ce qu'il avoit projetté. Il prit le parti de diſſimuler encore quelques jours, & d'obſerver ſoigneuſement ce qui ſe paſſeroit dans l'intérieur, & même dans l'extérieur de ce lieu ſuſpect. Il n'obſerva pas long-temps ſans faire de nouvelles découvertes. A la même heure que l'Hermite s'étoit préſenté la veille, un Soldat vint frapper comme lui, & fut reçu avec les mêmes démonſtrations par l'Eſclave, par la tante, & qui plus eſt, par la niéce. Alors, la fureur de Leuxis fut au comble. Ce fut bien pis; lorſqu'il apperçut Palmis faire tous ſes efforts pour entraîner le Soldat dans la même ſalle où l'Hermite avoit été admis la nuit précédente. Il alloit, peut-être, immoler ce rival qu'on oſoit ainſi lui préférer : la réponſe du Soldat modéra un peu

cet emportement. « Je ne puis ajouter qu'un » mot, difoit-il à Palmis : je vole où mon » devoir m'appelle, & peut-être où la mort » m'attend. Souvenez-vous toujours de » moi, & n'oubliez pas qui vous êtes. » Palmis, au lieu de répondre, étoit à demi-pamée dans les bras des deux vieilles, & le Soldat s'éloigna, en faifant un gefte de défefpoir.

Quant à Leuxis, il avoit repris un peu de fon fang froid & de fa philofophie. Les dernieres paroles du Soldat lui en donnoient une idée affez avantageufe. Il eût, peut-être, pardonné à Palmis l'amour qu'elle témoignoit à ce rival, fi elle ne lui en eût marqué autant à lui-même. C'étoit ce coupable partage qu'il ne pardonnoit pas. Il voulut voir cependant jufqu'où elle porteroit la feinte & la diffimulation : il fe rendit vifible à fes yeux. Palmis, encore toute éplorée, parut treffaillir à fa vue. Ah, la perfide ! difoit Leuxis, toutes les paffions fe peignent à fon gré fur fon vifage ; elle les joue toutes, & n'en reffent aucune. Venez, lui difoit Palmis, de l'air le plus fincere & le plus naturel, vous ne pouviez arriver

plus à propos.... N'en doutez pas, interrompit Leuxis ; je ſuis même arrivé plus à propos que vous ne penſez. Le ton avec lequel il prononça ce peu de mots, rendit Palmis interdite. Elle chercha dans ſes yeux quelque choſe qui démentît ce ton ſévere ; elle n'y vit que du courroux. C'en eſt donc fait, s'écria-t-elle, il faut que tout m'accable aujourd'hui ! Je l'avoue, reprit ironiquement Leuxis, la ſituation eſt critique : on s'affligeroit à moins : perdre deux amans en un jour !... Mais il vous en reſte un troiſiéme ; & quoique moins jeune que les deux autres.... Ciel ! quelle injure ! quelle injuſtice !.... Ah, barbare !.... Leuxis n'en put dire davantage ; elle tomba entre les bras de ſa tante, qui voulut, à la fois, & la ſecourir, & détromper Leuxis. En vérité, diſoit-elle, les jeunes gens ſont à plaindre, ils ne ſçavent ni s'entendre, ni s'expliquer ; que feroient-ils ſi nous ne parlions pour eux ? Voici en deux mots tout ce que cela veut dire.... Alors elle commença un diſcours, dont le ſeul préambule parut à Leuxis auſſi long qu'inintelligible. Palmis avoit repris en partie ſes ſens ; & Leuxis, qui n'attendoit

que ce moment pour s'éloigner , s'enfuit avec la précipitation d'un homme qui craint que fon penchant ne le retienne. Il lui en avoit couté pour foutenir le ton grondeur : c'étoit une véritable affliction pour lui, que de mortifier quelqu'un ; & l'évanouiffement de Palmis l'occupoit chemin faifant. Hélas ! dit-il, après y avoir bien penfé, que peut fignifier une pareille preuve ? Ne fçait-on pas qu'une femme eut toujours l'art de s'évanouir à propos ?

CHAPITRE III.

Leuxis s'éloignoit donc en maudiffant la perfidie des femmes les plus fimples, &, cependant, réfolu de chercher ailleurs ce qu'il avoit cru trouver dans Palmis. Un bois & une plaine lui offroient deux routes qui aboutiffoient au même canton ; mais celle du bois étoit la plus dangereufe : ce fut celle que choifit Leuxis. A peine y étoit-il entré, que deux Brigands fondirent fur lui. Il étoit brave, & venoit d'être outragé ; il fe défendit en homme qui attaquoit, & mit bientôt

un des Brigands hors de combat. L'arrivée d'un inconnu de fort bonne mine, obligea l'autre à prendre la fuite. L'inconnu le pourſuivit, l'atteignit & le tua. Leuxis, qui étoit accouru pour le ſeconder, le remercia de ſa générofité. Vous vous moquez, reprit l'autre, n'eſt-on pas fait pour ſe rendre ces petits ſervices? J'ai vingt fois riſqué ma vie pour mes amis, & je le ferai toujours volontiers pour quelqu'un qui peut le devenir. Voilà, ſi je ne me trompe, diſoit Leuxis en lui-même, un des héros de l'amitié; ſans doute elle m'offre cette rencontre pour me dédommager des caprices de l'amour. Il continua ſa route avec l'inconnu, qui ſe fit bientôt connoître. Son nom étoit Bragantidès; & Leuxis vit avec un plaiſir infini qu'ils étoient voiſins; nouvelle raiſon pour eux de ſe lier, car ils n'étoient pas aſſez proches voiſins pour avoir des raiſons de ſe haïr. Bientôt même ils furent inſéparables. Leuxis oublioit la moitié de ſon projet; peut-être auſſi le ſouvenir de Palmis ne lui permettoit-il pas de chercher à la remplacer. Ah, ingrate! ah, perfide Palmis! s'écrioit-il ſouvent, à qui faut-il déſor-

mais se fier ? Qui ne me trompera pas, si vous m'avez trompé ? Bragantidès lui faisoit souvent confidence de ses bonnes fortunes. Hélas ! disoit Leuxis, peut-être ne vous favorise-t-on qu'en trahissant quelqu'un. N'en doutez pas, réprenoit Bragantidès; mais mon triomphe en est d'autant plus doux. De deux femmes qui se disputent ma constance, l'une trompe un mari, l'autre un amant. Ce dernier sacrifice est à coup sûr le plus flatteur. Il est vrai que cet amant fut mon ami, & le seroit même encore, s'il ne se fût pas avisé d'être jaloux.... A propos de jalousie, j'ai promis de me rendre au vallon prochain pour une petite affaire qui sera bientôt terminée. Êtes-vous curieux de faire cette promenade ? Peut-être trouverez-vous de quoi vous amuser. Leuxis accepta l'offre sans autre explication ; mais il songeoit à cet ami que Bragantidès aidoit à tromper. On arrive, & deux hommes inconnus à Leuxis, viennent pour fondre sur son compagnon, en se disputant l'honneur de le tuer seul. Bragantidès les pria froidement de s'accorder, & de faire successivement de leur mieux contre lui. Leuxis, de

ſon côté, eſſaya de les accorder tous trois. Ses ſoins furent inutiles, & il finit par ſe battre contre l'un des deux, tandis que Bragantidès s'exerçoit contre l'autre. Leuxis & Bragantidès mirent leurs adverſaires hors de combat. Hélas! diſoit le premier, peut-être ai-je tué l'ami que je cherchois! Heureuſement, il pouvoit recevoir des ſecours; & Leuxis lui en procura de ſi efficaces, qu'au bout de quelques jours ils le mirent hors de danger. Leuxis l'avoit fait tranſporter chez lui, & le viſitoit ſouvent. L'autre bleſſé avoit été ſecouru avec le même bonheur par Bragantidès, qui dès-lors méditoit de chagriner de nouveau l'un & l'autre rival, aux riſques de ſe battre une ſeconde fois. Leuxis, qui n'aimoit ni à mortifier, ni à tuer perſonne, exhortoit Bragantidès à ſupprimer ſes viſites clandeſtines. Pour lui, il continuoit journellement les ſiennes à Darès, (c'eſt le nom de celui qu'il avoit bleſſé;) mais ces aſſiduités, & encore plus, les remontrances de Leuxis, déplurent à Bragantidès; il ſongea à rompre avec cet ami, trop eu politique & trop incommode. Dès-lors, Leuxis ne parla plus ſans être vivement con-

tredit; & ce qui le mortifia le plus, c'eſt que Bragantidès eut toujours tort de contredire. Un jour enfin, qu'ils ſe promenoient dans une plaine ſemée de fleurs, & environnée de boſquets agréables, Leuxis loua beaucoup la beauté de ce Payſage : c'en fut aſſez pour que Bragantidès le trouvât déteſtable. Qu'il eſt à plaindre ! diſoit Leuxis en lui-même ; il ne voit, ne ſent, ni ne raiſonne ; mais ce n'eſt point un motif ſuffiſant pour rompre avec un ami : paſſons-lui ces défauts ; ils ſont encore préférables à certaines grandes qualités, que celui qui les poſſéde, fait ſouvent trop valoir. Cependant ſes déraiſonnemens ne finiſſoient pas, & Leuxis continuoit à le plaindre. Ce ne fut pas tout ; Bragantidès prétendit qu'il l'approuvât : la complaiſance de Leuxis ne put s'étendre ſi loin. Ils diſputerent donc, & Bragantidès eut recours à ſa maniere favorite de réſoudre une difficulté. Il ajouta que le vaincu auroit néceſſairement tort. Leuxis indigné, mais qui ne vouloit ni tuer Bragantidès, ni que Bragantidès le tuât, eut recours à l'anneau, & déſarma ce forcené. Ce fut alors que Bragantidès ſe crut perdu,

& eut la frayeur que manquent rarement d'avoir ces ſortes de braves, quand il faut affronter une mort qu'une eſtocade ne peut parer; mais il en fut quitte pour quelques remontrances que lui fit Leuxis. Ce dernier avoit fait ſes preuves en matiere de courage; & d'ailleurs, il n'en étoit pas en Lydie comme dans quelques autres Contrées: on pouvoit, ſans déshonneur, s'y diſpenſer de faire certaines ſottiſes.

CHAPITRE IV.

A SON retour, Leuxis alla voir celui qui pouvoit lui en reprocher une de cette eſpéce, & qui l'avoit malheureuſement partagée; il étoit guéri de ſes bleſſures, & très-reconnoiſſant des ſoins de ſon vainqueur. Peut-être, diſoit Leuxis, vais-je trouver dans Darès ce que je n'ai pu rencontrer juſqu'à préſent. Darès eſt délicat; il a riſqué ſes jours pour ſe venger d'une trahiſon, il eſt ſans doute incapable de trahir; & lorſqu'il m'arrivera d'avoir une maîtreſſe, il ne cherchera point à me ſupplanter auprès

d'elle : il ne voudra point ſe rendre coupable d'un crime qu'il a lui-même eſſayé de punir. Leuxis agit d'après ces réflexions, & en peu de temps, lui & Darès furent inſéparables.

Leuxis eût voulu oublier Palmis, dont l'image ne le quittoit pas. Il ſçavoit que l'unique moyen de ne l'aimer plus, étoit d'en aimer une autre. Le haſard parut aſſez bien le ſervir. Il fit connoiſſance avec une jeune veuve, qui paſſoit pour n'avoir aimé que ſon époux, avant & même depuis ſa mort : jamais veuvage ne fut, diſoit-on, plus réel, ni affliction plus vraie. Ce fut un aiguillon de plus pour Leuxis. Il redoubla ſes aſſiduités, & inſenſiblement la jeune veuve lui trouva beaucoup de l'air de ſon époux ; on dit même qu'inſenſiblement il lui parut mieux que le défunt n'avoit jamais pu être. De ſon côté, Leuxis ne ſongeoit plus à Palmis quand il voyoit Zélis, (c'eſt le nom de la jeune veuve ;) & ils s'accoutumerent tellement à ſe voir, qu'ils ne ſe quittoient plus. On préſume bien que Darès fut admis dans cette ſociété. Il en uſa d'abord très-ſobrement : ſes viſites n'étoient ni trop

longues, ni trop fréquentes, ni faites à contre-temps. Il paroiſſoit n'avoir nulles prétentions ſur Zélis : Zélis, de ſon côté, n'avoit pour lui que des égards conſacrés par l'uſage. Tous deux, ſans doute, agiſſoient de bonne foi, & Leuxis étoit ſans inquiétude. Malheureuſement Leuxis fut obligé de s'abſenter pour huit jours.

Dans les premiers inſtans qui ſuivirent ſon départ, on ne s'occupa que de ſon éloge. Zélis ne tariſſoit point ſur cette matiere : Darès enchériſſoit encore ſur elle. Un & deux jours s'écoulent, & l'éloge continue. Au troiſiéme jour, on parle de choſes indifférentes ; au quatriéme, Darès parle à Zélis d'elle-même ; au cinquiéme, elle s'apperçoit que Darès tourne agréablement ce qu'il dit ; au ſixiéme, elle répond à ſes douceurs ; au ſeptiéme, elle dit froidement : c'eſt demain que Leuxis arrive : au huitiéme, Leuxis arrive en effet. Il avoit retourné le chaton de ſon anneau, uniquement pour jouir de l'impatience que la longueur de ſon abſence ne manquoit pas de cauſer à la tendre Zélis. Il trouva Darès chez elle, & n'en fut point étonné ; mais il le fut beau-

coup d'entendre Zélis s'exprimer ainſi : Avouez, Darès, qu'une femme ne peut guere compter ſur elle-même, ni un ami ſur ſes amis, ni un abſent ſur des promeſſes. Je croyois aimer Leuxis, & cependant il n'en eſt rien ; je croyois vous voir ſans péril, & cependant il n'en eſt rien ; j'aurois dû vous réſiſter, & cependant.... N'achevez pas, s'écria Leuxis en fureur, & toujours inviſible ; rougiſſez & tremblez, perfide que vous êtes ! Zélis trembloit effectivement d'entendre la voix de Leuxis, & de ne rien voir. C'étoit un grand embarras pour la femme la plus fidelle, qu'un amant qui pouvoit la ſurprendre ainſi à toute heure. Darès n'étoit guere moins déconcerté que Zélis ; il avoit même quelques remords que Zélis n'avoit pas. Quant à Leuxis, après avoir réfléchi ſur la ſituation où ils ſe trouvoient tous trois, il finit par la trouver plaiſante, unique ; il ſortit, en laiſſant échapper un grand éclat de rire, qui conſola un peu Darès, & déſeſpéra Zélis.



CHAPITRE V.

VOILA donc Leuxis deux fois dupe de l'amour & de l'amitié ; mais cette nouvelle trahiſon l'affligea moins que la premiere. C'étoit même pour oublier Palmis, plutôt que pour ſuivre ſon projet, qu'il aſpiroit à d'autres chaînes. Elles s'offrirent à lui, lorſqu'il ne les cherchoit pas encore. Un regard de la brillante Eglé captiva toute ſon attention. Elle parut le diſtinguer d'une foule d'adorateurs qui l'entouroient ; & cette diſtinction flattoit Leuxis ; mais il n'étoit encore que flatté. Il ignoroit, au ſurplus, qu'Eglé eût l'art de n'aimer, & de ne mécontenter perſonne. Ses charmes ſuffiſoient pour captiver quiconque pouvoit la voir, & elle vouloit tout aſſervir. Il étoit facile d'être admis chez elle ; mais on s'y trouvoit toujours en préſence d'une foule de témoins, & tous ces témoins étoient rivaux ; tous avoient les mêmes prétentions, les mêmes eſpérances. Leuxis s'accoutuma difficilement à ce coup d'œil. Il eſt vrai que ſon

ſon amour propre y trouvoit ſon compte ; Eglé avoit pour lui des égards qu'elle n'avoit point pour d'autres. Ceux même qu'elle leur témoignoit, devenoient pour lui un nouvel appât ; il vouloit, il eſpéroit la fixer. Le nombre des concurrens, diſoit-il, rend la victoire d'autant plus flatteuſe ; & ſi Eglé m'aime un jour, comme je l'eſpere, & de la maniere que je le deſire, alors, plus j'aurai eu de rivaux, plus elle m'aura fait de ſacrifices.

Parmi tous ces rivaux, il n'en étoit point qu'il ambitionnât pour ami. Il ne renonçoit cependant, ni au deſir, ni à l'eſpérance d'en trouver un, tel qu'il ſe le figuroit : tous les hommes n'étoient ſans doute pas des Bragantidès & des Darès, ni toutes les femmes des Zélis & des Palmis.... Pourquoi, ajoutoit Leuxis, en ſoupirant, pourquoi faut-il que cette derniere puiſſe être compriſe dans la liſte des femmes qui trompent ? Qui l'eût pu prévoir ?... Il eſt vrai qu'Eglé ne ſe borne point à ma ſeule conquête ; on voit paroître chez elle tout ce que la Jeuneſſe de la Capitale offre de plus brillant. C'eſt trop, ſans doute ; mais qui ai-je vu chez

Palmis ? Un Soldat, un Hermite.... Que fais-je ? Ah, ingrate ! Ah, perfide Palmis !

C'étoit hors de la Capitale que Leuxis faisoit ces réflexions. Il erroit en homme plus occupé de ce qu'il pense, que de ce qu'il voit; aussi avoit-il fait plus de chemin qu'il ne se l'étoit proposé. Un orage survint, & l'obligea d'entrer dans une cabane isolée, à laquelle il n'eût pas pris garde en tout autre temps. Il y fut reçu par un homme qui n'auroit pas dû l'habiter, & qui se croyoit encore trop élégamment logé. Cratès, (c'étoit le nom du Solitaire,) ne fit à Leuxis aucun des complimens d'usage; il ne remercia ni les Dieux, ni le tonnerre, qui lui procuroient sa visite ; mais il lui offrit tout ce qu'une promenade assez longue avoit pu lui rendre nécessaire. On conversa, & Leuxis trouva dans son hôte une façon de raisonner un peu fausse, mais une éloquence forte & persuasive, beaucoup de logique au milieu d'une foule de paradoxes. Que la fortune est injuste, disoit Leuxis, de reléguer un homme tel que vous dans un désert !... La fortune, interrompit Cratès, ne m'a que trop bien traité ; elle m'accorde

ici plus que le néceſſaire, car le néceſſaire eſt très-peu de choſe ; & ce que vous nommez ſtrictement de ce nom, moi je l'appelle ſuperflu. De-là, le Philoſophe entama une foule de raiſonnemens, qui tous avoient pour but de prouver que la Nature avoit prétendu faire de nous des brutes, & que nous avions outre-paſſé ſes loix, en devenant des animaux raiſonnables, & ſur-tout raiſonneurs. Cette conſéquence le conduiſit à démontrer que tous les crimes de la terre provenoient de ce que certains hommes, & même certaines femmes, s'étoient aviſés de meſurer des ſyllabes, & de cadencer des phraſes; en un mot, que tout étoit bouleverſé depuis que nous avons le ſens commun. Leuxis l'écoutoit, l'admiroit, & ſe gardoit bien de le croire. Il étoit ſurpris d'entendre raiſonner avec tant d'éloquence & ſi peu de juſteſſe. C'eſt, diſoit-il, un homme qui marche mal, & qui danſe bien.

De retour à la Ville, ſon premier ſoin fut de parler de ce qu'il avoit vu & entendu. Eglé parut ſurpriſe à ce récit. Elle voulut juger par elle-même de la ſingularité du Perſonnage. Leuxis étoit enchanté de pouvoir

lui procurer ce divertiſſement ; car il préſumoit que Cratès réuſſiroit, tout au plus, à la divertir. On ſe propoſoit de ſurprendre agréablement le Philoſophe ; mais Cratès ne parut ni ſurpris, ni flatté, ni chagrin. Eglé regardoit avec étonnement, & la cabane, & le perſonnage qui l'habitoit ; elle étoit, ſur-tout, un peu piquée de ſon indifférence philoſophique : c'étoit un affront fait à ſes charmes, qu'elle réſolut de venger. Elle y employa tout ce que la coquetterie, jointe à beaucoup d'eſprit & de beauté, peuvent mettre en uſage ; mais tout fut inutilement employé ; Cratès y parut inſenſible : il fit plus, il fronda aſſez durement l'uſage où étoient alors bien des femmes, & entr'autres Eglé, d'enſevelir la nature ſous les preſtiges de l'art. Il condamna l'abus qui s'efforçoit d'ériger l'amour en paſſion, tandis qu'il n'eſt, diſoit-il, qu'un beſoin, & un beſoin plus rare qu'on ne penſe. Eglé ne s'éloignoit point trop de l'opinion de Cratès à cet égard; mais elle eût bien ſouhaité pouvoir venger l'honneur de ſa toilette. Pour Leuxis, il ſoutint le parti de l'amour méthodique & délicat ; il le défendit même

avec de ſi bonnes raiſons, qu'il détermina, de plus en plus, le Philoſophe à ſoutenir le contraire.

On ſe ſépara : Eglé quitta cette cabane avec moins de ſatisfaction qu'elle n'y étoit entrée. Cette froideur ne ſe conçoit pas, diſoit-elle intérieurement ; je ſçais bien qu'un Philoſophe eſt cruellement attaché aux ſyſtêmes qu'il fabrique ; mais j'aurois cru pouvoir déranger celui de Cratès. L'humeur gagnoit inſenſiblement Eglé, & Leuxis en ſouffrit. Il n'y concevoit rien à ſon tour ; il étoit même fort éloigné d'en ſoupçonner le motif. Avouez, Madame, diſoit-il à Eglé, que ce Philoſophe eſt divertiſſant par ſa ſingularité ? Point du tout, Monſieur, cette ſingularité ne me divertit aucunement ; je le trouve mauſſade, atrabilaire, & c'eſt tout.... Au moins lui accorderez-vous de l'eſprit.... Oh ! tant qu'il vous plaira, ſi l'eſprit conſiſte à ne rien voir comme les autres, & à leur ſoutenir effrontément qu'ils voyent mal. On lui permet très-fort de marcher & de vivre en quadrupede, quand il le voudra ; mais qu'il reſpecte les femmes, & ſur-tout leur parure..... En vérité,

votre Sage n'a ni goût, ni sens commun.

Leuxis n'insista pas ; il crut que le Philosophe avoit déplu sans ressource ; il ne songea plus qu'à voir comment lui-même étoit avec Eglé. Elle avoit pour lui des égards qui eussent dit beaucoup chez toute autre ; mais il sçavoit que chez elle toutes ces préférences ne signifioient rien. Il prend congé, paroît sortir, & rentre, après avoir retourné le chaton de l'anneau. Eglé étoit seule avec une Esclave sa confidente. En vérité, Madame, disoit l'Esclave, c'est trop faire attention à l'indifférence d'un ours, tel que vous peignez cet homme-là. Jeune & belle, comme vous l'êtes, votre Cour ne sera toujours que trop nombreuse ; vous ferez plus de conquêtes que vous n'en voudrez garder.... Tu te trompes, reprenoit Eglé, je veux les garder toutes, &, s'il se peut, en faire chaque jour de nouvelles.... Mais aimeriez-vous le Philosophe sauvage ?... Le Ciel m'en préserve ! je n'aime, ni ne veux aimer personne.... Quoi ! pas même Leuxis ? Il m'avoit paru que vous le distinguiez de la foule de vos Courtisans.... Tu ne t'es pas trompée, je le distingue ; j'en userai tou-

jours ainſi avec les nouveaux venus... c'eſt-à-dire, Madame, que ſi le Miſantrope ceſſoit de l'être.... Oh ! qu'il le ſoit pour toute la terre, cela n'en vaudroit que mieux, mon triomphe n'en ſeroit que plus flatteur ; mais qu'il céde, que je puiſſe le voir une fois à mes genoux, bientôt je ceſſerai de l'envier à ſa cabane.... Et Leuxis ?... Leuxis entendra raiſon, ou prendra ſon parti.... Il eſt tout pris, s'écria notre Amant inviſible, & il ſortit ſans ſe laiſſer voir, laiſſant Eglé plus ſurpriſe qu'affligée. Il commençoit lui-même à ne s'étonner, ni ne s'affliger de rien, de la part d'un ſexe qui le trompoit pour la troiſiéme fois. Cratès eſt bien plus heureux & plus ſage que moi, diſoit-il ; on ne peut le tromper, parce qu'il eſt perſuadé d'avance qu'on le trompera. Il ne céderoit, ni aux perfides agaceries d'une Eglé, ni à la fauſſe retenue d'une Zélis, ni à la trompeuſe ingénuité d'une Palmis.... d'une Palmis, reprenoit-il, qui ſembloit ſi peu faite pour trahir !..... Allons retrouver Cratès ; il n'a pas ſi grand tort de vivre iſolé : c'eſt peut-être la perfidie des hommes, &, ſur-tout celle des femmes, qui l'a déterminé à vivre ainſi.

CHAPITRE VI.

ZEUXIS reprenoit donc le chemin de ſa cabane philoſophique. Un char verſe à quelque diſtance de lui ; il accourt & arrive à propos pour tirer une très-belle perſonne du plus grand péril. L'humanité fut d'abord le ſeul principe de ſon action ; mais quand il eut enviſagé la Dame qu'il venoit de ſecourir, il ſe ſçut doublement gré d'avoir été humain. Elle, de ſon côté, revenue de ſa frayeur, parut fort aiſe d'avoir cette obligation à Leuxis ; mais un ſoin particulier troubloit ce plaiſir ; c'étoit la perte de certaines tablettes qu'elle avoit laiſſé échapper, en verſant, & qui ne ſe retrouverent qu'au bout d'un quart d'heure de recherches. Que je ſuis malheureuſe ! diſoit l'inconnue : non, je ne me conſolerai jamais ſi mes tablettes ne ſe retrouvent. Leuxis jugea que ces tablettes venoient de quelque amant chéri, & cette penſée lui fit peine, ſans qu'il ſçût bien pourquoi. Il ſe ſentit raſſuré, quand l'inconnue ajouta : voilà donc le fruit de

tant de veilles difparu en un inftant ! Ah, Seigneur ! dit-elle à Leuxis, j'ai peu d'amour propre ; mais j'ofe croire qu'on eût encore parlé de mes vers dans quelques milliers d'années.... Que je regrette, fur-tout, mon Idylle d'aujourd'hui ! Madame, reprit Leuxis, en l'aidant à chercher, il eft rare que les Mufes foient matineufes, & cependant vous me paroiffez avoir devancé l'aurore. Oui, reprit Aganipe, (c'eft le nom que cette Mufe s'étoit fait donner,) j'ai voulu la peindre d'après elle-même, & non d'après d'autres defcriptions, ce qui arrive fouvent en fait de peintures poétiques. Les tablettes fe retrouverent, & il fallut prodiguer les éloges. Pour lui en donner plus de loifir, Aganipe l'engagea à l'accompagner chez elle; ce qu'il fit bien volontiers. Elle n'habitoit point la Ville ; fa demeure étoit prefque auffi ifolée que celle de Cratès, mais plus riante, plus vafte, mieux fituée, mieux affortie, j'ajouterai de plus, mieux rentée ; avantage qui eft plutôt une commodité qu'un mérite. Là, Leuxis s'arrêta une grande partie du jour, & promit d'y revenir dès le jour fuivant ; ce qu'il ne manqua pas d'ef-

fectuer. Aganipe avoit une Cour assez nombreuse, composée de Sçavans, de Beaux-Esprits, d'Amateurs & de Parasites. Les Sçavans lui enseignoient ce qu'on croyoit sçavoir alors de Physique; les Beaux-Esprits rectifioient ses vers, & y répondoient; les Amateurs vouloient tout entendre, & dans le fond n'estimoient rien; les Parasites n'écoutoient rien, & applaudissoient à tout. Leuxis ne fit que le troisiéme rôle; mais il ne méprisoit point les talens d'Aganipe, & il admiroit ses grâces personnelles. Il lui en eût déja fait l'aveu, s'il eût osé le faire en prose, ou sçu l'exprimer en vers.

Il ne renonçoit ni au dessein, ni à l'espérance de se lier avec Cratès; il le voyoit souvent, & ce dernier le recevoit sans peine; c'étoit de sa part le recevoir favorablement. Leuxis lui parla d'Aganipe & de ses talens, & sur-tout de sa beauté. Il fut surpris que ce dernier article fit moins d'impression que l'autre sur le Philosophe; dès-lors, selon lui, plus de rivalité à craindre: on est rarement amoureux des seuls talens d'une femme; & pour Aganipe, il ne lui connoissoit pas la fureur de vouloir, comme Eglé, captiver

ceux même qui ne lui plaifoient pas. Il n'héfita donc point de parler devant elle de Cratès, & d'en parler avantageufement. Ce fut dans ce temps-là même qu'Aganipe exigea de Leuxis un tribut poétique, & c'étoit beaucoup exiger. Il fallut néanmoins fe foumettre. Leuxis s'en acquitta en homme d'efprit, plutôt qu'en homme de talent, c'eft-à-dire, qu'il fit de mauvais vers, & dit de bonnes chofes. Elles parurent même telles à Aganipe, qui y répondit; mais, en même temps, elle prévenoit Cratès, qui ne lui avoit rien adreffé. Leuxis s'en alarma, & bien plus encore, quand il vit la réponfe du Philofophe: elle étoit en vers; car il affichoit tous les talens qu'il blâmoit dans autrui. L'amour propre d'Aganipe étoit vivement flatté par cette diftinction; & Leuxis connoiffoit affez les femmes, pour fçavoir combien leur amour propre flatté peut les mener loin. Quoi! toujours des rivaux! difoit-il. Où n'en trouverai-je pas, fi Cratès peut fe réfoudre à devenir le mien, ou fi Aganipe defire fincerement qu'il le devienne? Et bientôt il ne douta plus qu'elle ne ne le defirât. Dans cette circonftance, il

retourne chez Cratès qu'il trouve occupé à lire une très-longue lettre d'Aganipe ; c'étoit même plutôt une dissertation en forme, qu'une lettre. Il fut fort surpris de voir le Philosophe admirer ce vaste étalage de raisonnemens & de préceptes. Un sentiment, selon lui, étoit préférable à toute cette morale. C'est de quoi il vouloit faire convenir Cratès, qui n'en convint pas ; il lui parut même disposé à faire à cette longue lettre une réponse encore plus longue, encore plus sçavante. Mais, lui disoit Leuxis, vous dérogez à votre systême favori. En quoi ? répondit Cratès.... Vous faites de l'amour une passion, tandis qu'il n'est, selon vous, qu'un besoin.— Qui vous dit que ce n'est pas le besoin qui me fait agir ?— Mais, selon la loi de la Nature, une femme est à celui qui s'en empare le premier.— Elle est à celui qui peut la saisir & la garder.— Mais Aganipe est sçavante, &, selon vous....— Selon moi, on peut enseigner la Physique aux femmes ; & on doit envoyer paître les hommes, je dis paître, dans toute la rigueur du terme.

Leuxis n'attendit point que le Philosophe

lui adreſsât directement ce conſeil. Il réſolut de s'éloigner pour toujours, & de Cratès, & d'Aganipe; il prit même le parti d'aller chercher à la Cour ce qu'il n'avoit pu rencontrer, ni à la Ville, ni au Village.

CHAPITRE VII.

C'ÉTOIT un parti déſeſpéré, & Leuxis le ſçavoit bien. Il ſe ſentoit néanmoins quelque impatience de revoir un Grand, à qui, dans une Bataille, il avoit ſauvé la vie. Il arrive, ſe préſente chez le Perſonnage, ſe nomme, & n'attend que deux heures dans l'antichambre. Enfin il eſt introduit. Quoi! c'eſt vous? s'écria l'homme de Cour en l'embraſſant; je ne me conſole point de vous avoir fait attendre. Pardon, votre nom m'étoit échappé. La Cour nous expoſe ſouvent à ces ſortes de diſtractions. Je ſçaurai m'en garantir déſormais. Comptez ſur moi, comptez ſur un ami. C'étoit ce que cherchoit Leuxis. Il ne voulut pas toutefois prolonger ſa viſite, pour ne point trop fatiguer ce nouvel ami. Mais, dès cette premiere

fois, il jugea néceſſaire l'épreuve de l'anneau ; tant d'expériences multipliées rendoient cette défiance bien légitime. Leuxis paroît vouloir ſe retirer, & l'homme de Cour appelle ſes principaux Eſclaves. Il leur ordonne d'enviſager Leuxis avec attention, pour ne le pas faire déſormais attendre. L'inſtant après on le croit ſorti, mais il eſt rentré. Le Courtiſan s'adreſſe de nouveau à ſes Eſclaves. Avez-vous bien remarqué cet homme ? leur demande-t-il.— Oui, Monſeigneur.— Le reconnoîtrez-vous bien une autre fois ?— Oui, Monſeigneur. Hé bien, ſouvenez-vous que je ne dois jamais y être pour lui. Leuxis s'éloigna, bien reſolu de ne mettre jamais ces Eſclaves dans le cas de mentir.

Il murmuroit contre ce genre de perfidie, ſi commun parmi les honnêtes gens du grand monde, & même du petit. Il rencontre, à quelques pas de-là, un autre Courtiſan, que le haſard lui avoit fait connoître autrefois ; le même haſard permit qu'il en fût reconnu ; & ce qui redoubla ſon étonnement, fut d'entendre l'homme de Cour lui faire des reproches de l'avoir négligé.

Des offres de ſervice ſuccédent à ces reproches. Voilà Leuxis qui eſpere encore une fois trouver l'ami qu'il cherche. Il va le jour ſuivant faire une viſite à cet ami futur : il eſt introduit ſur le champ. Il s'apperçoit, il eſt vrai, qu'on en uſe ainſi avec tous ceux qui ſe préſentent ; mais Leuxis n'étoit point jaloux de diſtinctions excluſives, & il auguroit bien d'un homme qui ſe rendoit ſi acceſſible. C'étoit une preuve qu'il ne craignoit ni la cenſure, ni l'examen ; raiſon qui oblige tant d'autres Grands à ne ſe laiſſer voir que dans la perſpective. Chryſis, (c'eſt le nom de celui-ci,) exhorta ſi vivement Leuxis à mettre ſon zèle & ſon crédit à l'épreuve, que ce dernier s'y détermina. Il parut ambitionner un poſte, qu'il n'avoit nul beſoin, ni nul deſſein de remplir. Peu de jours après, Chryſis lui annonça qu'il pouvoit en aller prendre poſſeſſion. Il y trouva un homme qui avoit les mêmes prétentions & les mêmes droits que lui. On diſpute long-temps ; & comme c'eſt l'uſage, ſur-tout en matiere d'intérêt, on finit par ne point s'accorder. Leuxis eût volontiers terminé la diſpute, en renonçant à ſes prétentions ;

mais il vouloit jusqu'au bout éprouver le zèle de Chrysis. Ainsi chaque aspirant retourne auprès de son Patron Mais quelle fut leur surprise, de se retrouver tous deux chez le même, chez Chrysis ! En effet, c'étoit lui qui les avoit servis l'un & l'autre, & l'un contre l'autre. Il parut peu étonné de cette méprise. Mon penchant à obliger, leur dit-il, me met souvent dans le cas où je me trouve avec vous : je me suis d'autant mieux trompé, que vos noms m'étoient peu familiers. Il n'est qu'un moyen pour sortir de cet embarras ; c'est de vous en rapporter au sort : il décidera qui de vous deux j'ai voulu servir, & qui doit l'emporter. Leuxis répondit qu'il n'y prétendoit plus ; il renonça avec la même facilité au desir de se lier avec un ami qui, pour paroître celui de tout le monde, n'étoit, au fond, celui de personne.

Chrysis avoit une sœur bien moins communicative. On parloit de sa vertu à la Cour, & elle étoit fort aise qu'on en parlât. Son principal soin étoit de ne donner aucune prise sur sa conduite, & de blâmer hautement celle des autres. Un nouveau

motif lui fit condamner celle de ſon frere envers Leuxis ; elle laiſſa même entrevoir à ce dernier, qu'elle n'eût point fait un pareil quiproquo. Il le crut d'autant mieux, que, ſans amour propre, il ſentoit à tous égards ſa ſupériorité ſur ſon rival ; mais Aldazire, (c'eſt le nom de la Dame,) la ſentoit encore mieux que lui. Elle-même le mit à portée de s'expliquer librement. Alors il lui avoua que l'ambition n'étoit point ce qui l'amenoit à la Cour ; & elle fut très-ſurpriſe d'apprendre le véritable motif de ce voyage. C'étoit chercher dans ce ſéjour ce qu'on préſume ordinairement s'y trouver le moins. Elle avouoit cependant que Leuxis méritoit de ne pas entierement perdre ſes pas ; & déja naiſſoit en elle une certaine envie d'y contribuer. Voilà, diſoit Aldazire, un amant tel qu'il me le faut, puiſqu'enfin il en faut un, quelque mine que l'on faſſe ; Il ne s'agit maintenant que de le plier à ma façon de vivre ; & ſon projet m'annonce qu'il s'y prêtera facilement. Aldazire ne ſe trompoit point. Leuxis ſe prêta à tout ce qu'elle voulut : il ſe conduiſit avec la plus extrême prudence ; & déja il avoit tout ob-

tenu, qu'on ne parloit encore de rien. Aldazire, de son côté, parloit toujours vertu, fréquentoit d'antiques douairieres, que l'âge réduisoit à parler comme elle, & fuyoit les femmes, &, qui plus eſt, les hommes qui s'exprimoient autrement. Qui l'eût cru, diſoit Leuxis, qu'on pût trouver ici une maîtreſſe aſſez fidelle pour fuir juſqu'aux occaſions de ne l'être plus? Ce ſeroit déja beaucoup de ne les point chercher. Il prit tant de confiance dans Aldazire, qu'il lui avoua le myſtere de l'anneau. Elle fut enchantée de la découverte, & ſentit d'abord combien il étoit commode pour une prude d'avoir un amant qui pût ſe rendre inviſible à propos; car elle n'avoit pour le moment aucun motif de craindre qu'il le devînt à contre-temps. Leuxis en uſa donc ſouvent, mais toujours ſans ſe défier d'Aldazire, & toujours ſans rien voir qui pût autoriſer ſa défiance. L'admirable anneau! s'écrioit-elle un jour: que ne puis-je moi-même en uſer quelquefois! Quel plaiſir de tout voir ſans être vue, d'être témoin des ſecrettes actions des autres ſans qu'ils s'en méfient! d'aſſiſter, par exemple, aux rendez-vous

nocturnes de la prudente Orphiſe & de ſon Mage ; aux tête-à-têtes ſucceſſifs d'Aménide & de ſes ſix Amans ; aux fréquentes perfidies que la ſage Murcie fait à ſon cher époux ; aux ridicules entretiens du vieil & riche Garibas, & de ſa jeune maîtreſſe ; ou à ceux de la vieille & riche Barſine , & de ſon jeune amant !... Leuxis jugea , par ce diſcours , que la fidelle Aldazire étoit un peu médiſante ; mais , ajoutoit-il , c'eſt toujours beaucoup qu'elle ſoit fidelle , & qu'elle ne s'ennuye pas de l'être. Il porta même la complaiſance , juſqu'à lui laiſſer faire l'eſſai de l'anneau myſtérieux ; mais il arriva qu'Aldazire étoit plus viſible que jamais. Non-ſeulement cet anneau ne pouvoit ſouſtraire une femme aux regards d'autrui , il l'obligeoit encore à dire tout ce qu'elle avoit réſolu de taire. Aldazire fit à Leuxis quelques confidences qui ſembloient devoir en amener d'autres. Heureuſement elle s'apperçut qu'elle en avoit déja trop dit ; & elle quitta promptement ce dangereux bijou , bien réſolue de ne jamais l'eſſayer par la ſuite. L'inſtant approchoit où il lui eût été encore plus à charge.

Un rival , d'autant plus dangereux en

amour, qu'il brufquoit tout, fe propofoit d'enlever Aldazire à Leuxis. C'étoit Lindor, jeune Courtifan, couru des femmes, qu'il trompoit toutes également. Il ne vouloit ni garder celles qui lui cédoient, ni refter à celles à qui il fembloit céder. Cependant, prefque toutes briguoient l'avantage d'en faire leur conquête, ou de devenir la fienne. Aldazire étoit la feule Beauté de la Cour qui n'eût encore ni effuyé, ni prévenu fes attaques. Enfin, fon tour étoit venu; Lindor la regardoit comme une tourterelle qui manquoit à fa voliere; il vouloit abfolument remplir ce vuide, & il tendit fes rets avec tout l'art dont il étoit capable. Mais tous fes foins euffent été inutiles, fi l'amour propre d'Aldazire n'eût combattu pour lui: auffi n'épargnoit-il rien pour le flatter. Il parut renoncer à toutes fes intrigues, & même fuir quelques femmes qui le prévenoient, pour s'attacher à la feule Aldazire. Il affecta de prendre jufqu'à fes goûts. Elle ne fe montroit point aux jeux publics, Lindor ceffa d'y paroître. Elle fréquentoit fouvent les Temples, il eut foin de l'y dévancer; il parvint même à l'inftruire, qu'elle feule étoit

la Divinité qu'il y cherchoit. Tant de persévérance, & ce qui prouve encore plus aux yeux d'une femme, tant de sacrifices, toucherent Aldazire : il fut permis à Leuxis de la voir ailleurs que dans les Temples, & en présence de témoins. D'abord, elle ne le reçut chez elle que dans des momens où Leuxis ne devoit point s'y trouver ; mais bientôt elle eût desiré que Leuxis s'y trouvât moins souvent ; bientôt la faculté qu'il avoit de se rendre invisible commença à l'inquiéter ; bientôt enfin elle ne l'inquiéta plus ; elle eût voulu, pour abréger toute contrainte, qu'il eût pu déja voir ce qu'on ne se soucioit plus de lui cacher ; mais Leuxis avoit déja vu tant de choses, qu'il se jugeoit suffisamment instruit ; il voulut juger de plus, comment la prude Aldazire soutiendroit les reproches que méritoit sa trahison. Il reconnut bientôt, qu'à la Cour, ces bagatelles ne gênent pas plus une Prude qu'une Coquette, & il prit sagement son parti, comme il l'avoit déja fait plus d'une fois. N'y pensons plus, disoit-il, j'obtiendrois plutôt une couronne à l'aide de cet anneau mystérieux, que la maîtresse & l'ami dont je

me ſuis fait une idée ſi chimérique. Il alloit pour jamais retourner dans ſa ſolitude, quand une liaiſon nouvelle, & de nouvelles éſpérances, le retinrent à la Cour de Lydie.

CHAPITRE VIII.

CRÉSUS régnoit ſur cette contrée, & avoit pour Miniſtre le ſage Eſope. Celui-ci étoit chéri du Monarque, &, comme c'eſt l'uſage, haï des Courtiſans. Il ſervoit l'un ſans baſſeſſe, il contenoit les autres ſans orgueil. Il n'opprimoit point les Grands, quoique né parmi les petits; il ne rebutoit point les petits pour plaire aux Grands. Il fit accueil à Leuxis, qui avoit le bonheur d'être de la claſſe mitoyenne : il lui accorda des diſtinctions qu'il avoit autrefois inutilement méritées & demandées; il lui épargna même juſqu'au ſoupçon du refus. Eſope prévint toutes les demandes que Leuxis étoit bien réſolu de ne pas lui faire.

Le ſage Eſope avoit pour maîtreſſe la jeune Lycoris, bergere qu'il avoit tirée du Hameau, & ſçu préſerver juſques-là des airs

de Cour. Lycoris n'aimoit point le Sage, & le lui difoit. Efope admiroit cette franchife; il ne pouvoit ni fe fâcher contre Lycoris, ni fe réfoudre à l'aimer moins. Il envioit quelquefois l'air, la taille, & l'étourderie de ces jeunes gens qui venoient rire à fes dépens dans fon antichambre, & s'humilier dans fon Cabinet. Avec ces airs-là, difoit-il, on peut renverfer la tête la mieux organifée, fi c'eft la tête d'une femme.

Il étoit bien éloigné de confondre Leuxis parmi ce genre de perfonnages: Leuxis avoit toutes les belles qualités de l'ame & du corps, & pas un travers. C'eût été trop peu pour une femme de la Cour, & même de la Ville; mais ce devoir étoit affez pour une Bergere. Efope voulut effayer quelle impreffion la vue de cet Inconnu feroit fur Lycoris, bien perfuadé qu'il n'en abuferoit pas. Voilà donc Leuxis mis dans le fecret, & introduit par Efope même chez celle qu'il cachoit à tous les Courtifans. Leuxis étoit bien réfolu de ne point manquer à l'amitié, & de voir Lycoris comme une belle ftatue, qu'un Curieux poffeffeur laiffe examiner à l'Etranger qui le vifite. En effet, à la pre-

miere entrevue, il ſe contenta d'admirer. Mais Lycoris n'avoit que la blancheur & le poli du marbre : bientôt Leuxis s'apperçut qu'elle n'en étoit pas, & qu'il étoit difficile de ne l'enviſager que comme un être inanimé. Eſope, au ſurplus, prenoit à tâche de les laiſſer ſeuls ; & voici comment raiſonnoit le Sage.

L'amour eſt un beſoin pour une jeune fille, & ſouvent même pour une vieille. Lycoris s'ignore elle-même, ſon cœur eſt tout neuf ; il faut aider ſes ſentimens à ſe développer. Leuxis me paroît propre à y réuſſir ; il ne fera que ce que je voudrai, & auſſi peu de temps que je le voudrai. Alors il faudra bien que Lycoris s'attache à quelque objet viſible pour elle, & je ſerai le ſeul qu'elle puiſſe appercevoir. Je vaux toujours mieux que rien ; car rien eſt déja bien peu de choſe pour une fille de quinze ans, & Lycoris en a dix-huit.

Ainſi parloit, aſſez peu ſenſément, le ſage Eſope ; mais il n'eſt pas le premier Sage que l'amour ait fait déraiſonner. De leur côté, Leuxis & Lycoris ne raiſonnoient preſque plus quand il vint les interrompre. Il en étoit

étoit temps. Ce n'eſt pas que Leuxis attaquât vivement ; mais il ſe défendoit mal ; & Lycoris, qui ne ſçavoit point encore diſſimuler, s'étonnoit beaucoup de ſa froideur. L'ami d'Eſope lui ſçut quelque gré de ſon arrivée ; mais le Sage parut plus laid que jamais aux yeux de ſa maîtreſſe. Pour lui, il s'applaudiſſoit de l'émotion qu'il appercevoit ſur le viſage de la charmante Lycoris ; elle ne lui paroiſſoit que plus belle. C'étoit d'ailleurs une preuve que les aſſiduités de Leuxis produiſoient leur effet, & il eût été très-fâché qu'elles n'euſſent rien produit. Encore quelques ſoins, diſoit-il à ſon ami, dès le jour ſuivant, & tout ira bien pour moi. Je crains tout le contraire, reprenoit Leuxis, je me crains moi-même. Bon ! répliquoit le Phrygien, vous êtes plus fort, & Lycoris moins foible que vous ne préſumez. D'ailleurs, je me mettrai à portée de vous ſecourir, ſi le danger devient trop preſſant. Raſſurez-vous donc, & partez.

Il fallut y conſentir ; mais, pour cette fois, Eſope voulut être témoin du tête-à-tête. Il court ſe placer à certaine ouverture qu'il venoit de faire pratiquer ſecrettement,

& qui donnoit ſur la ſalle même où Leuxis & Lycoris devoient s'entretenir. Il voit cette Belle voler à la rencontre du Lydien. Il n'y a rien-là que de naturel, diſoit l'amoureux Philoſophe : cette jeune perſonne s'ennuye ; la ſolitude n'eſt point faite pour ſon âge.... Mais d'où vient l'embarras de Leuxis ? Il va l'obliger à reprendre cet air timide & déconcerté qu'elle a toujours avec moi.... Ah, bon ! il s'anime.... Leuxis s'animoit en effet. Il voulut parler d'Eſope & de ſes vertus ; mais il fut, malgré lui, très - laconique. Oui, reprenoit Lycoris, on dit qu'Eſope eſt un beau génie ; je n'en ſçais rien... Avouez, en même temps, que toute ſa perſonne eſt rebutante, ſes jambes contrefaites, ſa taille difforme, ſes traits effrayans, ſes yeux.... Avouez, interrompit vivement Leuxis, avouez qu'en vous tout eſt divin, & au-deſſus de l'éloge. Voilà qui eſt adroit, diſoit Eſope, ſans partir de ſon trou ; Leuxis m'épargne ici la ſuite d'une énumération peu flatteuſe.... Leuxis, de ſon côté, en commençoit une autre plus agréable pour lui-même & pour Lycoris. Que cette main, diſoit-il, (& il la tenoit,) que cette main

eſt digne des autres beautés de Lycoris ! Que cette taille, (& il la preſſoit,) que cette taille eſt élégante, fine & légere ! Que ces yeux, (& il les fixoit,) que ces yeux portent des atteintes sûres & ſubites ! Que cette bouche, (&....) Arrête, Leuxis, s'écria le Philoſophe embuſqué : voici le moment critique, & je ſuis à toi, comme je te l'ai promis. Au même inſtant, il vole, autant qu'il le peut, vers le lieu de la ſcene, & trouve Leuxis auſſi confus, que s'il ne l'eût pas prévenu d'avance. Lycoris étoit ſeulement piquée de l'arrivée d'Eſope. A l'égard de ce dernier, il n'étoit que rêveur.

Lorſque chacun d'eux eut repris ſes ſens, & une ſorte de tranquillité, Eſope dit, en élevant la voix : Ecoutez-moi, mes amis ; je vais vous parler mon langage ordinaire.

« Un homme voulut un jour imiter » Prométhée, c'eſt-à-dire, faire naître du feu » où il n'y en avoit pas. Il frotta vivement, » l'un contre l'autre, deux morceaux de » bois très-combuſtibles. Son but étoit de » n'en allumer qu'un ; le feu prit malgré lui » à tous les deux. »

Que fit-il du tiſon trop prompt à s'allu-

mer ? demanda vivement Leuxis. Il le laissa brûler à son aise, reprit le Philosophe · ce tison né combustible, n'avoit fait que céder à sa nature ; & l'homme en question fut assez sage pour sentir que lui seul avoit fait une sottise.

Le sang froid d'Esope ne rendit point à Leuxis sa tranquillité. Moins il essuyoit de reproches de son ami, plus il s'en faisoit à lui-même. Pour Lycoris, elle ne s'en faisoit aucun. J'ai déja dit qu'elle étoit franche, qualité qui, dans une femme, en vaut bien d'autres. Elle ne laissa au bon Esope aucune espérance de la toucher. Il prit donc le parti de la trouver trop jeune pour lui ; mais ce parti lui coûta beaucoup à prendre. On dit que ce fut à ce sujet qu'il composa la Fable du *Renard & des Raisins.*

Leuxis avoit quitté son ami sans lui rien dire. Il erroit en insensé dans les alentours du Palais d'Esope ; (car Esope s'étoit vu obligé d'habiter un Palais.) Voilà donc, disoit Leuxis, en parlant de lui-même, voilà donc cet homme si difficile sur le choix d'une maîtresse & d'un ami ? si févere dans les attentions quil en exige ? si prompt à rompre

avec eux pour peu qu'ils s'en écartent ? C'eſt lui-même ; & un de ſes premiers ſoins a été de ſéduire la maîtreſſe du ſeul ami qu'il ait pu rencontrer. Ah, Palmis ! Palmis ! vous fûtes encore moins coupable envers moi.

Comme il achevoit ces mots, il apperçoit à quatre pas de lui le Soldat qu'il avoit vu autrefois chez Palmis, le même à qui elle avoit prodigué ces careſſes qui le rendirent ſi jaloux. Il ne put ſe refuſer à un mouvement ſubit de curioſité. Vous me paroiſſez, lui dit-il, incertain ſur la route que vous devez ſuivre : peut-être pourrois-je abréger votre embarras. Seigneur, reprit le Soldat, ces lieux me ſont malheureuſement connus : j'y ai fait, comme tant d'autres, plus d'un voyage inutile. C'eſt même d'ici que me ſont venues quelques faveurs, & quelques diſgraces que je n'avois point méritées. J'y reparois aujourd'hui, parce qu'on m'a dit qu'un Sage, un homme juſte y dominoit depuis quelque temps. Ce début rendit Leuxis encore plus attentif. Il ſongeoit déja aux moyens d'être utile à cet Inconnu, quoiqu'il le jugeât ſon Rival. C'é-

toit à Esope que ce prétendu Soldat vouloit parler.... A Esope ! s'écria Leuxis. Hélas ! il fut mon ami ; il m'écoutoit, me prévenoit ; maintenant il doit me fuir.... Il vous cherche, lui cria Esope, en s'approchant & l'embrassant..... Pourquoi vous fuirois-je ? Pourquoi me fuiriez-vous ?... Sage Esope, lui dit Leuxis, je vais réparer tous mes torts ; je vais vous procurer une occasion de faire le bien ; vous me pardonnerez, sans doute, à ce prix ? Tout est déja effacé de mon souvenir, reprit le Ministre. Mais voyons promptement le bien qu'il faut faire, ou, peut-être, le mal qu'il faut réparer. Êtes-vous, dit-il, en s'adressant à l'Inconnu, êtes-vous ce que vous paroissez être, un simple Soldat ?

Mon pere, lui dit ce dernier, commanda les Armées de Crésus, & vainquit plus d'une fois ses ennemis ; mais ceux qu'il avoit à la Cour l'écraserent. On lui imputa un de ces événemens que les plus grands hommes ne peuvent parer, & que presque aucun n'a évité. Mon pere, qui avoit été si lâchement trahi, fut qualifié lui-même de traître, & comme tel, ruiné, proscrit, dif-

famé. Je fus enveloppé dans sa disgrace ; ainsi qu'une sœur qui n'avoit jamais été à portée de trahir l'Etat, & qui, je crois, ne trompera jamais personne.... Ce n'est donc point Palmis, disoit tout bas Leuxis, en soupirant ! Je trouve du moins un Hermite de trop chez elle.... Nous errâmes, poursuivit le Soldat, mon pere & moi. L'ennemi qu'il avoit tant de fois vaincu, lui offrit une retraite & des emplois ; il les refusa, & ne voulut ni combattre contre sa Patrie, ni la forcer à rougir. Moi, je pris le parti de mourir pour la défendre, & sur-tout pour me soustraire à ses injustices. Une paix subite m'en ôta les occasions. Il fallut me résoudre à conserver cet habit qui me déguisoit : mon pere embrassa un genre de vie encore moins distingué : ma sœur fut condamnée à vivre & à s'ennuyer chez une antique parente. Ainsi tomba cette famille florissante & enviée. Instruits par la renommée, qu'un Sage, &, pour tout dire, qu'Esope étoit respecté, & tout-puissant à la Cour de Lydie, nous avons jugé que la vertu opprimée pouvoit y paroître, qu'elle n'y devoit rien craindre, qu'elle y pouvoit

tout efpérer.... Oui, s'écria le Miniftre, ému de pitié & d'admiration, oui, je veux moi-même vous préfenter au Monarque. Mais réuniffez-vous; qu'il voye d'un coup d'œil trois infortunés qu'il a faits. Son cœur ne réfiftera point à cette attaque.

Alors le faux Soldat s'éloigna, en ajoutant que ce n'étoit que pour quelques minutes. Un mouvement fecret invitoit Leuxis à le fuivre. Il brûloit d'impatience de voir paroître cette fœur qui ne trompoit perfonne. Elle parut, en effet, accompagnée du Soldat & d'un Hermite, que Leuxis reconnut au premier coup d'œil.... Ciel! c'eft Palmis, s'écria-t-il.... Ciel! que je fuis malheureux & coupable! Voler à fa rencontre, fe précipiter à fes genoux, lui baifer les mains, les couvrir de fes larmes, fut pour lui l'ouvrage d'un inftant. Palmis, de fon côté, avoit reconnu fon volage amant: elle s'étoit évanouie dans les bras de fon pere; car il eft inutile d'expliquer que ce pere étoit l'Hermite même. Ni lui, ni fon fils ne comprenoient rien à cette fcene pathétique. La vieille parente, qui les fuivoit lentement, & à qui cet accident donna le

loisir d'arriver, entreprit d'éclaircir ce mystere. Elle leur apprit comment elles étoient sorties, elle & sa niéce, pour célébrer la fête de Diane; ce qu'elles avoient dit avant de partir & en partant; une partie de tout ce qui s'étoit dit, & tout ce qui s'étoit fait dans le Temple; le chemin qu'elles avoient pris pour revenir, la rencontre du Brigand, le bonheur qu'elle avoit eu de n'être pas apperçue la premiere, la générosité de Leuxis, & enfin combien il étoit temps qu'il parût. Ce récit attira à Leuxis des éloges, & les actions de graces du pere & du frere de Palmis. Dans l'instant on arriva auprès d'Esope. Quoique Ministre, il étoit venu à la rencontre de ceux qui venoient l'implorer. Il leur épargna même une nouvelle supplique, & les conduisit sur le champ à l'audience de Crésus.

CHAPITRE IX.

PEU de Courtisans reconnurent d'abord les deux infortunés. Le Ministre qui les avoit persécutés n'étoit plus; & ceux qui s'étoient

réjouis de leur chûte, s'attriſtoient alors de l'élévation de quelque autre. Créſus eut quelque dépit d'avoir une mépriſe à réparer en préſence de toute ſa Cour. Il héſita ſur le parti qu'il devoit prendre, & prit enfin le parti le plus digne de lui. Il releva le faux Hermite qui s'étoit proſterné, l'embraſſa, & ordonna que tous ſes biens lui fuſſent rendus. Ils étoient au pouvoir d'un Courtiſan qui avoit le mérite de dire agréablement les petites choſes, & de ridiculiſer les grandes. Un bon mot qu'il dit ſur la diſgrace de Phanor, (ainſi ſe nommoit le faux Hermite,) lui valut ſa dépouille. Obligé enſuite de rendre ce qu'il avoit reçu, il chercha à s'en dédommager par quelque Epigramme. Le déguiſement de Phanor & de ſon fils la lui fournit; elle fut trouvée délicieuſe. L'Auteur crut avoir moins perdu que gagné; ainſi chacun fut content.

Eſope voulut juger ſi Leuxis l'étoit lui-même; & par quels moyens il pouvoit l'être. Il le prit à l'écart pour le queſtionner. Parlez-moi à cœur ouvert, lui dit-il; j'ai cru vous voir épris de Lycoris; vous me ſemblez l'être aujourd'hui de Palmis; à la-

quelle réservez-vous la préférence ? car, sans doute, il faut que l'une des deux l'obtienne. Oui, reprit le Lydien, je fus injuste envers Palmis, je fus ingrat envers vous; je veux, autant qu'il est possible, réparer mon injustice & mon ingratitude; je suis pour jamais à Palmis.... Autant qu'il est possible, reprit à son tour Esope en souriant; mais croyez-vous qu'il le soit à une jeune personne ingénue, telle que Lycoris, qui s'est vue aimée, qui, à coup sûr, aime, de renoncer sitôt à ses espérances ? Il vous est plus facile de retourner à Palmis, qu'à elle de revenir à moi. Lycoris, ajouta le Lydien, vous doit son bien-être; elle sera tôt ou tard reconnoissante. Ecoutez-moi, reprit le sage Esope.

« Un Geai, déja vieux, avoit pour pupille une jeune Fauvette; il la tenoit en » cage, & pourvoyoit à ses besoins. Chaque matin il apportoit la provision du » jour, & rien de plus: son but étoit de » se faire desirer, &, en effet, chaque matin on le desiroit; mais il ennuyoit le reste de la journée. Un jeune Moineau, qui » n'apportoit rien, étoit, au contraire,

» bien reçu en tout temps, & n'ennuyoit
» jamais. C'est de quoi le Geai ne se dou-
» toit pas. Je suis bien sûr, disoit-il, de la re-
» connoissance de ma Fauvette; elle n'a
» point oublié mes bienfaits; &, ce qui
» vaut encore mieux, elle sçait que je puis
» les continuer. Ouvrons cette cage, il est
» temps que ma pupille soit libre, & qu'elle
» vienne chercher elle-même dans mon tré-
» sor ce qui lui est nécessaire. De son côté,
» le Moineau disoit dans son langage: je
» n'ai ni trésor, ni richesse; mais j'ai beau-
» coup d'amour, & je n'ai pas dix mois. La
» Fauvette étoit à jeun: qui croyez-vous
» qu'elle alla chercher, demanda Esope à
» Leuxis? Elle fit, du moins, un tour au
» magasin, répondit ce dernier.... Point du
» tout: elle craignoit que le Moineau ne
» s'envolât, & fut gaiement partager son
» amour & son indigence. »

C'étoit dans le jardin de son Palais qu'E-
sope conversoit avec Leuxis. Depuis quel-
ques jours, Lycoris étoit libre de s'y pro-
mener. Esope l'apperçut qui s'entretenoit
avec le frere de Palmis, & la conversation
paroissoit entr'eux fort animée. Il le fit re-

marquer à Leuxis, en disant que la Fauvette ne tarderoit pas à suivre le Moineau. Heureusement pour elle, ajouta-t-il, ce Moineau-là est jeune sans être indigent. Reste à sçavoir s'il est fort amoureux. Du moins, ne le sera-t-il pas long-temps, répondit Leuxis : il ignore l'intérêt que vous y prenez ; je vais l'en instruire.... Arrêtez ; je suis assez sage pour ne pas multiplier à l'excès mes folies ; c'est-là, je crois, jusqu'où les bornes de la sagesse humaine peuvent s'étendre. Je dirai plus ; loin de craindre ce que je viens de prévoir, je le desire, & voudrois être fondé à l'exiger...— Ah ! s'il est ainsi, leur union est certaine : Phanor est trop reconnoissant, & Lycoris trop belle, pour que votre intention ne soit pas remplie. Une main, que Lycoris laissa baiser, mais qui le fut respectueusement, confirma cette assurance. Esope s'avança vers le jeune couple ; & Leuxis, un peu étonné de ce qu'il voyoit, voulut jouir de l'embarras de Lycoris à son aspect ; mais Lycoris ne parut point embarrassée. Pour Phanor, il formoit dès-lors un projet entierement relatif aux vues nouvelles du Philosophe. Celui-

ci le mit à portée de s'expliquer librement. Il le fit ; & dès le jour même, après en avoir prévenu son pere, qui avoit aussi son projet, Phanor fut déclaré l'époux futur de Lycoris ; Leuxis, celui de Palmis ; & quant au vieux Phanor, il déclara qu'il ne seroit jamais ni époux, ni Courtisan, ni homme du monde. Il partagea ses biens entre ses enfans, résolu de fuir la Cour, &, qui pis est, sa maison ; en un mot, de rester Hermite.

Esope, qui restoit Courtisan pour faire le bien, eût desiré retenir à la Cour les quatre nouveaux époux ; mais il les aimoit assez pour ne les y pas contraindre. Allez, leur dit-il enfin, puisque vous l'avez résolu, allez jouir des douceurs & du repos que je ne puis me promettre ni me permettre ici. Un point me console, c'est l'espérance de n'être pas long-temps l'esclave du rang que j'occupe. Je verrai naître l'orage, & ne ferai rien pour le conjurer : je ne serai ni flatteur, ni ne souffrirai qu'on me flatte : je donnerai tout au mérite, & rien au nom, rien à la faveur ; je serai juste, & voudrai qu'on le soit.... Fiez-vous à moi du soin de ma disgrace prochaine.

On dit que le Philoſophe pleura en embraſſant Lycoris. De ſon côté, elle ne pleura point ; mais elle étoit fort reconnoiſſante de l'époux qu'Eſope lui avoit donné. Palmis s'occupoit encore plus vivement du ſien. On part ; les deux couples arrivent au ſéjour qu'ils ſe propoſent d'habiter, & habitent enſemble la même demeure. Ils y vivoient même depuis un mois, ſans s'y être ni ennuyés, ni brouillés, ni refroidis. Leuxis jugea enfin avoir trouvé ce qu'il cherchoit depuis ſi long-temps. Il étoit, d'ailleurs, bien réſolu de ne rebuter aucun de ceux qui daigneroient n'être pas ſes ennemis : c'étoient preſque-là les ſeuls amis que le ſiécle pût produire. Il eſt vrai, ajoutoit Leuxis, qu'Eſope fut mon ami véritable, quoiqu'il habitât la Cour : cela eſt heureux. Il eſt vrai que Phanor paroît être le mien, quoique nous ſoyons beaux-freres : cela eſt très-heureux. Il eſt vrai que Palmis m'aime toujours, quoique nous ſoyons époux : cela eſt encore plus heureux : Mais pour être à coup ſûr plus tranquille, jettons l'anneau de Gygès dans ce précipice : qu'il ne ſerve jamais à détromper ni époux, ni amis trop curieux. Leuxis le fit, & s'en trouva bien.



LA CORNE D'AMALTHÉE,

CONTE TRADUIT DU GREC.

CHAPITRE PREMIER.

DEPUIS dix ans, Eumene formoit des vœux, & n'en étoit que plus à plaindre. Il desiroit tout ce qu'il n'avoit pas, & jouissoit mal de ce qu'il avoit. Il se croyoit pauvre, & eût pu se croire riche, s'il n'eût pas voulu l'être encore davantage.

Fatigué de ses cris, Jupiter ordonne à Mercure de lui porter la Corne d'Amalthée. Voici les conditions que le Maître des Dieux mit à cette faveur: Eumene pourra tout obtenir; mais il ne sera exaucé que dix fois. C'est à lui à ne desirer que ce qui peut le rendre heureux. Mercure obéit: il descend chez Eumene avec toute l'arrogance d'un Valet qu'un Protecteur dépêche vers son

Protégé. Mortel indiſcret, lui dit-il, quand ceſſeras-tu d'importuner les Dieux ? Reçois ce gage de leurs bienfaits, & ſois content, ſi tu peux l'être. Il lui détailla l'uſage qu'il devoit & pouvoit faire de ce préſent. Eumene voulut ſe proſterner, & déja Mercure avoit diſparu.

Il y avoit trop long-temps qu'Eumene s'ennuyoit de la médiocrité, pour ne pas vouloir tout-à-coup être grand. Il fit plus, il voulut être Roi. Ses Concitoyens étoient occupés à s'en choiſir un. Eumene, qui dans cette aſſemblée n'avoit que ſa voix, les réunit toutes, & fut élu. La nature avoit tout fait pour lui. Il étoit d'une taille avantageuſe, d'une figure agréable, & d'un eſprit pénétrant. Il avoit été ſimple Particulier, & s'étoit laſſé de l'être. Rien n'empêchoit qu'il ne pût devenir un grand Roi. Les différens Ordres de l'Etat vinrent le haranguer ; c'étoit dès-lors un des déſagrémens attachés à la Royauté. Il ſupporta la prolixité des uns, la peſanteur des autres : il rougit des éloges outrés qu'on lui prodiguoit, & ſentit qu'ils devenoient pour lui autant de leçons. La Faculté de Médecine

joignit à ſa harangue un conſeil qui n'avoit rien de rebutant pour le nouveau Monarque : ce fut d'épouſer une, ou pluſieurs femmes jeunes & belles, tant pour le bien de ſa ſanté, que pour celui de l'Etat.

On applaudit beaucoup à cette ſalubre ordonnance, & Eumene prit le parti de s'y conformer. C'étoit, non à la plus noble, mais à la plus belle de ſes Sujettes, qu'il vouloit donner la préférence. On vit donc des Beautés de toute condition groſſir le concours, & la Griſette faire pâlir ſa rivale titrée. Deux de ces concurrentes partagerent les vœux d'Eumene ; aucune ne put les fixer. Toutes deux étoient égales en beauté ; mais l'une étoit brune, l'autre blonde ; l'une vive, l'autre douce ; l'une gaie, l'autre triſte. On ſe plaiſoit avec la premiere, on s'attendriſſoit avec la ſeconde ; on eût voulu ne quitter ni l'une ni l'autre. Une pareille incertitude eût peu gêné un Monarque Oriental ; mais elle embarraſſoit Eumene. Quoique ſur le Trône, & ſûr de triompher, il prétendoit borner ſes conquêtes en amour ; il vouloit faire un choix, & s'y fixer. Dès-lors il ſongea à ce qui ne ſe préſente jamais

d'abord ; à étudier l'ame de celles dont il admiroit l'extérieur. La brune Zirphé employoit tout pour lui plaire ; la blonde Naïs sembloit craindre d'y réussir. L'une flattoit, l'autre piquoit son amour propre. Voilà donc Eumene plus incertain que jamais. Dans cet instant même, un jeune homme perce la foule, & vient, le corps chancelant & les yeux égarés, se précipiter aux genoux du Monarque. Il les embrasse & le supplie de ne point lui ravir l'ingrate, la perfide Zirphé. Seigneur, poursuivit le jeune Inconnu, vous voyez en moi la victime que s'immole son inconstance & son ambition. Elle parut m'aimer tant que j'eus quelque rivale à lui sacrifier ; elle me fit des rivaux de tous mes amis : elle vouloit des captifs de tout rang, des hommages de tout prix ; elle m'eût vu avec plaisir livrer autant de combats, qu'elle s'attiroit d'adorateurs ou d'ennemis. Cette blessure qui me déguise, je la reçus pour vouloir venger sa beauté qu'on attaquoit ; & cette blessure est aujourd'hui le prétexte de sa légéreté. Elle tourne en ridicule cette marque de mon zèle, de mon courage, & sur-tout d'un

amour que rien ne rebute. Zirphé resta quelques momens interdite. Il est vrai, Sire, dit-elle enfin, qu'une balafre a pour moi quelque chose d'insupportable : un homme balafré me révolte, m'effraye, me donne des vapeurs. Ah ! Sire, ordonnez qu'il s'éloigne, ou les vapeurs vont me suffoquer. Belle Zirphé, lui dit Eumene, une balafre a plus d'une fois défiguré le visage d'un Héros ; & les Rois n'en sont pas toujours exempts. Je puis revenir d'une victoire, ou d'une défaite, encore plus balafré que ne l'est votre amant ; &, à coup sûr, les vapeurs vous suffoqueroient. Je dois donc choisir une compagne plus aguerrie. Pour vous, dit-il au jeune homme, acceptez un rang distingué dans mes troupes, & combattez pour l'Etat, comme vous fites pour votre maîtresse ; il en sera plus reconnoissant. Cette offre fut reçue avec joie ; & Zirphé s'éloigna avec confusion.

Eumene, qui n'avoit plus d'incertitude, s'approcha de Naïs, & la vit à ses pieds. Ah ! lui dit-il, quittez cette humble attitude, elle n'est point faite pour Naïs : levez-vous, & régnez. Naïs ne lui répondit que par

des larmes. Que vois-je ? dit Eumene ; est-ce mon rang, ou ma personne qui vous répugne ? Ah, Sire ! s'écria-t-elle, vous auriez tout mon cœur, s'il étoit encore à donner. il n'est plus temps, j'aime & je suis aimée. Il a fallu recourir à la violence pour me conduire ici. Hélas ! peut-être mon amant croit-il ma démarche volontaire ; & l'idée seule du chagrin qu'elle lui cause m'accable. Eh ! quel est-il cet amant ? demanda le Roi, fort chagrin lui-même. C'est, reprit vivement Naïs, un exemple d'honneur, d'infortune & de fidélité. Il m'a sacrifié tous ses avantages ; il a résisté aux offres & aux menaces d'une rivale opulente, qui l'aimoit, & qui le persécute. Rien n'a pu l'arracher à moi ; rien ne pourra me séparer de lui.

Comme elle achevoit ces mots, son amant se fit voir parmi la foule. Il s'avança d'un air noble & triste vers le Roi. Ce ne fut point pour réclamer sa générosité : lui-même exhorta généreusement Naïs à jouir du rang que lui méritoient ses charmes. Je n'ai, disoit-il, que de l'amour à vous offrir, & peut-être ne vous paroîtra-t-il pas toujours digne de l'avoir emporté sur un trône : peut-être

regretterez-vous la tendresse d'un grand Roi.
Ce doute parut redoubler l'affliction de Naïs. Enfin Eumene prit un parti, & ce fut le plus généreux. Aimez-vous, leur dit-il, je ne veux plus troubler votre amour; je veux même réparer les injustices de la fortune. Je vous fais, dit-il au jeune homme, Gouverneur d'une Province éloignée de ma Cour; je vous permets d'épouser Naïs dès aujourd'hui, &, qui plus est, de l'emmener avec vous. A cet excès de désintéressement, tout le peuple jetta des cris de joie & d'admiration. Eumene en ressentit un plaisir secret, qui le dédommagea en partie du sacrifice qu'il venoit de faire. Cependant le courage lui manqua pour tenter de nouvelles recherches; & pour cette fois, l'ordonnance de la Faculté resta sans exécution.

Eumene voulut juger s'il étoit plus riche sur le Trône que dans sa retraite. Il visita ses trésors, qu'il trouva épuisés; il examina les dettes de l'Etat, & elles lui parurent immenses. Un Chymiste lui proposa de métamorphoser la feuille Papyrus en or, ou du moins de la faire paroître telle. L'offre fut acceptée & réussit. Alors chacun vou-

lut profiter du prodige. La mode s'en mêla ; il ne fut plus permis d'avoir d'autres richesses ; ou plutôt, on avoit tout avec la feuille Papyrus.

L'opulence éclatoit de toutes parts. Tel qui auparavant conduisoit le char d'autrui, se faisoit conduire à son tour. On ne manquoit de rien avec le secours de ces heureuses feuilles : honneurs, dignités, emplois, maîtresse, réputation, vertu même, elles procuroient tout ; elles avoient en tout le même crédit, le même pouvoir que l'or.

Eumene, qui avoit consenti au prestige, regretta de le voir porter trop loin. Il vouloit sauver son Etat, & non le renverser. Il rendit la feuille à sa premiere destination.

Que faire ? disoit-il, mes intentions étoient pures, je n'ai voulu que l'avantage de ceux qui me blâment : j'ai cru, par un léger abus, pouvoir éviter un plus grand mal. J'ai pris les meilleures précautions pour qu'il en résultât un grand bien. Suis-je donc responsable des événemens ? Ce fut-là le premier chagrin qu'essuya le nouveau Monarque.

Ce n'est pas tout. Il avoit multiplié les récompenses en faveur des Défenseurs de

l'Etat ; mais le nombre des aſpirans ſurpaſſoit celui des bienfaits, & les prétentions d'un ſeul euſſent abſorbé le lot de pluſieurs. Eumene affligea ceux à qui il donnoit, preſque autant que ceux à qui il ne donnoit pas. La même choſe, & pis encore, lui arriva de la part des Auteurs. Les plus mauvais furent les plus actifs, les mieux récompenſés, les plus ardens à ſe plaindre : les bons garderent la retraite & le ſilence. Ils n'avoient rien demandé ; ils ne ſe plaignirent point de n'avoir pas été prévenus. Il eſt donc vrai, diſoit Eumene, qu'avec les meilleures intentions, un Roi peut paroître injuſte !

Il donnoit aux affaires, à peu-près, tout ſon temps ; il en conſacra ſeulement la douziéme partie à fuir les hommes. C'étoit un de ſes plus grands plaiſirs, depuis qu'il avoit une Cour. Un autre, qu'il ſe permit encore, fut de s'introduire, ſous l'extérieur d'un ſimple Particulier, dans quelques aſſemblées publiques. Il fréquentoit, ſur-tout, ces lieux où l'on s'aſſemble ſans ſe connoître, où l'on diſpute pour interrompre, plutôt que pour s'inſtruire, où l'on parle ſans pouvoir

être entendu, ni sans vouloir entendre. Un homme d'un âge plus que mûr, & d'un esprit plus que chagrin, fut d'abord l'objet de sa curiosité. Il n'eut pas de peine à lier conversation avec lui. Cet homme parloit beaucoup, & d'autant plus volontiers, qu'il parloit toujours mal d'autrui, & bien de lui-même. Je suis, disoit-il au Monarque déguisé, je suis un ancien Militaire; je commandois, il y a trente ans, un bataillon de Milice, qui malheureusement ne vit pas l'ennemi. Ce fut le plus grand hasard du monde, & ma réputation n'y doit rien perdre. J'avois parié que le Général qui commandoit notre armée seroit battu. J'étois, moi, destiné à figurer dans une Ville frontiere, qui, sans doute, auroit dû être assiégée. Admirez le malheur qui me poursuit! Notre Général demeura victorieux en dépit de toutes les régles. Je remarquai du fond de ma garnison plus de cent soixante-dix fautes qui eussent dû le faire battre; mais est-ce la mienne, poursuivit-il, si la fortune seconde quelquefois la témérité? Qu'arriva-t-il? Ce Général imprudent, à tous égards, hâta la paix, & je fus réformé. Mais, ce

que la poſtérité ne croira pas, & ce que je répéte toutefois chaque jour, depuis trente ans, c'eſt que je le fus ſans récompenſe. Il ajouta à ce diſcours quelques autres phraſes dont Eumene fut peu ſatisfait. Elles l'obligerent à quitter ce frondeur chagrin, pour s'entretenir avec un autre perſonnage.

Celui-ci tira Eumene à quartier. Il lui fit voir un projet qui auroit pu abymer l'Aſie & l'Europe. Croirez-vous, lui dit-il, que, depuis dix ans, j'ai préſenté trente Mémoires encore plus forts que celui que vous voyez? Je ne me ſuis occupé que des moyens d'enrichir le Monarque; & cependant, ô injuſtice! je me trouve moi-même ruiné ſans reſſource.

Eh quoi! diſoit intérieurement Eumene; tous ces êtres inutiles ou dangereux ont-ils en effet des prétentions? S'il en eſt ainſi, que de plaintes je prévois, & qu'il ſeroit injuſte de les ſatisfaire!

Alors parut un homme, qui, pour un ſervice aſſez médiocre, venoit d'obtenir une récompenſe honnête. Il reçut d'un air chagrin les complimens qu'on lui fit, & joi-

gnit même bientôt ſes plaintes à celles des autres.

Eumene ſortit indigné de ce qu'il venoit de voir & d'entendre. Il viſita d'autres aſſemblées particulieres & publiques ; mais il y vit, il y entendit à peu-près les mêmes choſes. Preſque par-tout, ceux qui n'avoient rien reçu de lui, murmuroient, & ceux qu'il avoit comblés de bienfaits, gardoient un froid ſilence. Eumene ſentit enfin, qu'il arrivoit encore plus ſouvent aux Rois de faire des ingrats, que de l'être eux-mêmes.

Sa Couronne lui parut chaque jour devenir plus peſante. Il compara ſon ſort à celui d'un eſclave enchaîné au haut d'un rocher, & qui verroit d'autres eſclaves enchaînés ſous ſes pieds.

Il prit enfin le parti d'abdiquer, & le fit déclarer au peuple. Quelle ſurpriſe pour Eumene de le voir tout-à-coup généralement conſterné ! Ceux qu'il avoit prévenus par des bienfaits, daignoient alors s'en ſouvenir ; & ceux à qui il n'avoit fait aucun bien, regrettoient celui qu'il eût pu leur faire.

Tant de marques d'affection le féduiſirent,

Il garda le ſceptre ; mais il vit bientôt renaître la froideur & les murmures. C'en eſt fait, dit-il, je renonce au triſte avantage d'être envié ſans être heureux. Le ſecond rang m'offre, & plus de tranquillité, & des honneurs ſuffiſans pour ſatisfaire l'ambition. O Jupiter ! voilà le ſecond de mes ſouhaits.

CHAPITRE II.

EUMENE voulut pour ſucceſſeur un fantôme de Souverain. Il jetta les yeux ſur le Courtiſan qu'il avoit le moins apperçu à ſon lever. Chacun crut qu'il faiſoit choix d'un Sage. Mais Eumene ſçavoit que cette Philoſophie apparente n'étoit qu'une indolence réelle.

Le nouveau Roi choiſit volontiers pour ſon Miniſtre celui qui l'avoit fait ſon Maître. Il ne devint ni plus actif, ni plus appliqué. Il dormoit tard, mangeoit beaucoup, parloit peu, & réfléchiſſoit encore moins. Il ſe laiſſa donner, ſans preſque y faire attention, des conſeils, des éloges, & une Maîtreſſe.

Eumene, de ſon côté, agiſſoit encore plus qu'il n'avoit fait ſur le Trône. Il réformoit d'anciens uſages, en créoit de nouveaux, entroit dans les plus petits détails, & avoit toutefois de grandes vues. Il marqua une prudence extrême dans une circonſtance très-délicate.

La jeune Eglé vint ſolliciter une grace en faveur de ſon époux. Il en étoit peu digne; mais Eglé avoit tant d'attraits, qu'elle ne devoit rien demander en vain. Le Miniſtre eut bientôt pris ſon parti.

Ce poſte, dit-il, eſt promis d'avance à Cynthie, (c'étoit la ſeule qui pût diſputer de charmes avec Eglé.) A Cynthie, s'écria-t-elle! je ne me conſolerai jamais ſi elle obtient ce qu'elle demande. Ah! de grace, refuſez Cynthie, duſſé-je moi-même ne rien obtenir.

C'étoit où Eumene l'attendoit. il n'héſita qu'autant qu'il le falloit pour mieux faire valoir ſa complaiſance. Il promit que Cynthie ſeroit éconduite. Alors Eglé le quitta plus ſatisfaite, plus triomphante, que ſi l'emploi le plus brillant eût été accordé à ſon époux.

Autre embarras pour Eumene : Cynthie ſurvint à ſon tour. Ses inſtances furent encore plus preſſantes que celles d'Eglé ; Cynthie ſollicitoit pour ſon Amant. Vous avez trop tardé, lui dit Eumene, d'un air & d'un ton mortifiés, Eglé vient d'obtenir ce que vous euſſiez emporté un peu plutôt. Ce fut un coup de foudre pour Cynthie. Les intérêts de l'Amant diſparurent ; elle ne vit plus que le triomphe d'Eglé, & la honte de lui céder. Quoi Eglé l'emporter ſur moi ! & la Cour en être témoin ! .... Ah ! pourſuivit-elle, qu'Eglé n'obtienne rien, & que tout me ſoit refuſé. Eumene n'eut pas de peine à lui accorder cette grace. Il admiroit avec quelle facilité il venoit de contenter deux rivales, & il ſe jugea dès-lors un grand homme en fait de politique. Cependant la place demandée reſtoit vacante. Le Miniſtre la donna à certain Militaire, qui n'ayant d'autre recommandation que ſon mérite, n'avoit pas même cru devoir ſe préſenter.

Eumene tenta quelque choſe de plus difficile encore. Il voulut, pour la perfection de la Géographie, avoir une Carte topo-

graphique des Etats qu'il gouvernoit. Le Peuple & les Grands ſeconderent ſon entrepriſe ; mais lorſqu'il voulut pénétrer dans les pâturages des troupeaux ſacrés, il fut arrêté par leurs gardiens ; ils crierent à la profanation, au ſacrilége ; ils publierent que ſon deſſein étoit d'y introduire des animaux profanes, dont tout le mérite conſiſtoit à avoir ſervi à fortifier les frontieres de l'Etat.

Eumene qui oſoit mépriſer ces clameurs, fut ſurpris qu'aucun de ceux qui l'accompagnoient, n'oſât le ſuivre. Il ſuſpendit ſon entrepriſe, mais ſans y renoncer ; & cet intervalle fut rempli pour d'autres projets. Tous étoient difficiles, & tous furent effectués : on grava ſur le cédre le ſage expédient qu'Eumene employa pour appaiſer une ſédition qui pouvoit devenir dangereuſe. Il fit diſtribuer des pantins à toute l'aſſemblée ; alors chacun oublia ſes griefs, chacun s'en retourna ſatisfait & joyeux, en faiſant mouvoir les reſſorts de cette merveilleuſe machine.

Une conduite auſſi ſage, & des expédiens tous à peu-près auſſi graves & auſſi heu-

reux, maintinrent long-tems la paix parmi le peuple, & dans l'ame du Miniſtre. Mais les Gardiens des troupeaux ſacrés ne pardonnoient point à Eumene la viſite qu'il avoit voulu leur faire. Ils en craignoient de ſa part une nouvelle, & s'occupoient des moyens les plus efficaces pour la prévenir. Eumene eut une viſion qui mit en défaut toute ſa fermeté. Il lui ſembla voir un jeune agneau de ce bercail, ſe métamorphoſer en tigre, & s'élancer ſur lui. La frayeur l'éveilla; il ne ſe raſſura pas même étant éveillé. Il ſçavoit que l'homme le plus puiſſant ne peut rien contre les prodiges, encore moins contre ceux qui en font. Hé bien! dit-il enfin, cédons à l'orage. A l'inſtant même on lui apporta un ordre que le Maître qu'il s'étoit donné, avoit ſigné ſans le lire, & qui le débarraſſoit du titre de Miniſtre. Il n'a fait que me prévenir, diſoit Eumene, mais j'ai quelque regret d'avoir été prévenu. Soudain il empoigna la corne, & forma le troiſiéme de ſes ſouhaits. Ce fut de commander une armée nombreuſe.

CHAPITRE III.

C'ÉTOIT l'uſage parmi ce Peuple de tirer au ſort la dignité de Général d'armée, comme un très-grand nombre d'autres. On préſume bien que le ſort fut favorable à Eumene. Il ſentit une joie intérieure, en voyant la plus redoutable partie de la Nation obéir à ſes moindres volontés. Ce poſte lui parut mille fois plus flatteur que celui d'un Souverain, obligé de ſe partager entre une infinité de ſoins oppoſés. Un de ceux qui occupoient le plus Eumene, étoit que ſes troupes ne fiſſent de mal qu'à l'ennemi, & ne déſolaſſent point l'allié qu'elles alloient défendre. Il ne ſouffroit pas non plus, que ceux qui avoient acquis le droit de nourrir ſon armée, s'en ſerviſſent pour l'affamer. Il étoit encore plus attentif à louer les belles actions qu'à reprendre les fautes; il fourniſſoit à ceux qui n'avoient été que malheureux, l'occaſion de réparer leurs diſgraces; & fit, de plus, tout ce qu'il falloit faire pour qu'on ne pût attribuer les ſiennes qu'au hazard.

De grands ſuccès furent le fruit de ſes bonnes diſpoſitions ; il vainquit l'ennemi à différentes repriſes ; aſſiégea & prit ſes Villes, & occupa la verve de tous les Poëtes ſes Compatriotes. Il vit ſon nom chanté dans dix Poëmes, vingt Odes, & ſoixante Sonnets. Il en fut d'abord flatté à l'excès, s'y accoutuma, & s'en ennuya bientôt. Eumene éprouva ce qu'ont éprouvé de très-grands hommes ; les ſuccès ralentirent ſon activité. Il fut attaqué, & ſurpris durant la nuit par l'ennemi qu'il avoit tant de fois vaincu. Il répara tout par ſa préſence d'eſprit & de nouvelles victoires ; mais obligé dans cette occaſion de combattre en chemiſe, il ne put regagner quelques-uns de ſes vêtemens les plus néceſſaires, dont l'ennemi s'étoit emparé. Eumene fit peu d'attention à cet accident, & revint dans la Capitale pour y jouir de ſa gloire. Il fut ſurpris d'entendre une infinité de bouches répéter des Couplets relatifs à cette burleſque aventure. Il eſpéroit, du moins, entendre réciter une partie des Poëmes, des Odes & des Sonnets compoſés à ſa louange. Il ſe trompoit ; perſonne ne les avoit

lus, & toute la Nation chantoit le Vaudeville.

Qu'eſt-ce donc que ma gloire, dit-il, ſi un accident ridicule fait oublier des actions que j'ai crues héroïques? Le Vaudeville frappa tant de fois ſes oreilles, qu'il troubla toute la tranquillité de ſon ame. C'en eſt fait, dit-il, je renonce à cette carriere brillante, mais épineuſe, mais ingrate. Il eſt des routes plus paiſibles pour arriver au bonheur. Eumene ſouhaita devenir Grand-Prêtre de Saturne.

CHAPITRE IV.

Ce quatriéme ſouhait fut exaucé comme les autres. Le Grand-Prêtre mourut d'apoplexie, & Eumene obtint ſa place. On fit encore des couplets ſur cette métamorphoſe, après quoi on oublia celui qui en étoit l'objet. Il s'applaudit d'abord des reſpects que lui attiroit ſa nouvelle dignité. Le Monarque, lui-même n'étoit pas exempt d'y joindre les ſiens, & c'étoient ceux qu'Eumene recevoit le plus volontiers. Du reſte,

il bornoit-là ſon ambition, & trouvoit la tiare plus commode & plus légere, que le caſque & la couronne.

Il arriva qu'un Prêtre ſubalterne lui offrit le couteau ſacré de la main gauche. On cria au Novateur. Le Prêtre reſta confus de ſa mépriſe. On redoubla les cris, & bientôt il ne rougit plus. Il fit même un Livre pour défendre ſon opinion. Il y attaquoit fortement la prééminence de la main droite ſur la main gauche : de graves perſonnages la défendirent ; & l'on vit quelques Académies non moins graves, s'exercer ſur cette matiere.

La diſpute s'échauffa ; l'animoſité prit de profondes racines. Il fallut que le paiſible Pontife intervînt dans cette querelle. On remonta aux anciens uſages. Le Prêtre accuſé dit au Pontife, qu'un de ſes plus illuſtres prédéceſſeurs étoit gaucher, & que ſi le couteau lui avoit été offert de la main droite, certainement il ne l'avoit reçu que de la main gauche. Tous les gauchers applaudirent à cette conſéquence, & la diſpute s'aigrit plus que jamais.

Eumene, perſuadé que celui qui donne

lieu à une diſpute, a communément tort; condamna le Prêtre qui avoit fait éclore celle-ci; mais la déciſion ne fut point regardée comme authentique. Cette queſtion étoit devenue une affaire d'Etat; il fallut que le Monarque lui-même en prît connoiſſance. Alors Eumene, qui n'avoit pris qu'à regret part à cette diſcuſſion, ſentit un redoublement de zèle qui l'étonna. Il en rechercha la cauſe, & crut l'avoir trouvée. Rien n'excite plus l'émulation qu'un adverſaire illuſtre; & Eumene, dans cette circonſtance, croyoit n'avoir de ſupérieur que Saturne.

Enfin les choſes furent portées ſi loin, que le pacifique Eumene conſulta les annales de ſes prédéceſſeurs. Il y vit que Saturne leur avoit quelquefois preſcrit en ſonge d'ordonner à certains Rois d'abdiquer. Il eut quelque envie de rêver comme ces Pontifes. Quel triomphe pour le Sacerdoce, d'obliger ainſi un Monarque à renoncer à ſa Couronne! D'un autre côté, Eumene examina ſi lui-même ne devoit point quitter ſa Tiare. Il le fit; & ce fut l'événement le plus merveilleux d'un ſiécle qui n'en offre que de ſinguliers.

CHAPITRE V.

On difoit qu'un homme qui s'étoit fi bien jugé lui-même, devoit préfider au Sénat; & la voix publique détermina le cinquiéme fouhait d'Eumene. Il fut élu avec acclamation. La Nature l'avoit gratifié d'un cœur droit. Ami de l'ordre & de l'équité, il fe félicitoit d'être à portée de réprimer une partie de ceux à qui ces qualités manquoient; de rendre à l'orphelin opprimé ou pillé, le bien de fes peres; au mari trompé, & fouvent battu, fa femme; au pauvre, voifin du riche, ou de l'homme d'affaires, fa vigne & fon jardin, &c. Il avoit d'ailleurs tout le bon fens néceffaire pour diftinguer le bon droit à travers une foule de loix qui l'enveloppent; tout le courage fuffifant pour étudier trois ou quatre mille Coutumes qui fe contredifent, & environ dix mille Commentateurs qui les embrouillent; enfin il fe croyoit inacceffible aux recommandations d'un Grand, & aux larmes d'une belle Plaideufe. Il en faut fouvent moins pour paroître grand Magiftrat.

Eumene fit cependant plus ; il cita à son Tribunal tous les différens suppôts de Thémis. Il voulut être instruit par eux-mêmes de leur conduite, se réservant le droit de douter & de croire à propos. L'Avocat parla le premier, & parla long-temps. Il arriva que son discours finit, sans qu'Eumene en eût rien retenu. Quels sont vos honoraires ? demanda-t-il au Jurisconsulte. C'est, répondit ce dernier, le nombre des syllabes que je prononce, qui en décide, & vous voyez que je ne les prodigue pas. Je suis le plus laconique & le plus clair de nos Orateurs. On ne peut rien perdre de ce que je dis ; & je dis le plus de choses qu'il m'est possible en matiere de procédure. Je le crois, reprit Eumene ; mais je vous avouerai que j'ai perdu mon temps à vouloir les entendre.

Il interrogea ensuite certain Procureur, à qui dix années avoient suffi pour amasser mille talens. Mon soin le plus ordinaire, répondit cet homme, est de défendre la veuve & l'orphelin, d'empêcher que leur bien ne tombe dans de certaines mains.... On publie, interrompit le Juge, qu'il sort très-rarement des vôtres. Je n'en suis que l'éco-

nome, reprit le Procureur ; j'en fais amplement part aux Propriétaires ; je le fais valoir comme le mien propre. Eumene apperçut alors derriere celui qu'il interrogeoit, un jeune homme qui paroiſſoit en dépendre. Il le reconnut pour le fils d'un des plus riches Citoyens de la Capitale. Que vois-je, lui dit-il, vous Domeſtique, & d'un tel Maître ? Hélas ! répondit le jeune homme, je ſuis un des orphelins qu'il a défendu, & dont il économiſe les biens. Eumene apprit que cet économe bannal avoit une fille aſſez belle pour faire oublier à celui qu'elle épouſeroit, tous les torts de ſon pere. Il voulut que le Procureur acceptât pour gendre celui qu'il oſoit traiter en eſclave. Il s'en défendit ; mais Eumene le menaça de rayerles trois quarts du total de tous ſes mémoires de frais, & de le traiter comme l'exigeroient les Parties qu'il avoit le moins maltraitées. Cette menace le rendit plus docile.

Eumene fit d'autres recherches : il interrogea des Huiſſiers qui excelloient dans l'art d'aſſigner une partie, ſans qu'elle en ſçût rien ; des Greffiers qui commentoient les oracles de Thémis ; des Secrétaires qui

mettoient de faux poids dans ſa balance ; en un mot, toutes les troupes légeres de la nombreuſe armée dont il étoit le chef. Ces troupes, comme toutes celles de ce genre, étoient encore plus pillardes que les troupes réglées. Eumene ſe propoſa d'y jetter plus de diſcipline. Il prit à ce ſujet les meilleures précautions, ne réuſſit point, & n'en eut que plus d'ennemis. Grace au Ciel, diſoit-il, je vais du moins connoître tous ceux qui, parmi cette noire milice, méritent ma confiance & mon eſtime. Il publia qu'il alloit quitter ſa place, & voulut juger du nombre de ſes ſuppôts fidèles, par celui des viſages affligés. Il n'en vit que de ſatisfaits. On diſoit hautement qu'Eumene ſeroit un excellent collégue de Minos & de Radamante, mais que, dans ce monde, ſon Tribunal étoit déplacé.

Il fut vivement ſollicité par deux Plaideuſes, d'un âge, d'un extérieur, & d'un état fort oppoſé ; l'une étoit douairiere, avoit ſoixante ans, & avoit été laide dès l'âge de quinze : l'autre étoit pupille, n'avoit que dix huit ans, & promettoit d'être encore belle à cinquante. Eumene l'admira ;

l'aima, & fit des vœux pour qu'elle eût raison. Malheureusement elle avoit tort. Eumene gémit, la condamna, la ruina, la plaignit. Je n'ai, lui dit-il, qu'un seul moyen de réparer ce malheur, & je vous l'offre. Daignez partager ma tendresse & ma fortune. L'une & l'autre pourroient vous dédommager de la perte que vous venez de faire. La jeune Plaideuse accepta l'offre, & ne pardonna point à Eumene. Quoi ! disoit-elle à voix basse & à chaque instant, une douairiere antique l'emporter sur moi ! Quel Juge ! & que j'espere bien l'en punir !... Elle eut le plaisir de voir ce Juge si rigide s'attendrir de plus en plus, & presser l'instant de son bonheur. Elle eut bientôt une satisfaction plus complette : ce fut de voir un Amant septuagenaire, & encore plus contrefait qu'il n'étoit caduc, lui offrir son hommage. Il est charmant, s'écria-t-elle, & tout fait pour me venger ! L'accueil fut favorable, & les visites multipliées au point qu'Eumene s'en apperçut, & s'en plaignit. C'étoit ce qu'on desiroit le plus. N'en murmurez pas, lui dit sa jeune Maîtresse, je ne fais que vous imiter. Vous sçavez que la jeu-

nesse ne l'emporte pas toujours sur la caducité. Jouissez du plaisir de condamner les pupilles, & laissez-moi celui de consoler les vieillards. Eumene se retira confus & affligé. Il occupa encore quelque temps son Tribunal, jugea toujours avec équité, déplut à beaucoup de Grands, qu'il condamnoit comme s'ils n'eussent été que petits, révolta encore quelques Belles, & se lassa des fonctions de Juge, comme il l'avoit fait des autres. Heureux, disoit-il, qui, dégagé du soin de gouverner, de conduire, d'édifier, & de juger les hommes, borne ses vœux à l'opulence & à la tranquillité! je veux donc n'être rien, & être riche.

CHAPITRE VI.

À PEINE ce sixiéme souhait fut-il formé, qu'Eumene reçut un bon de Publicain. C'étoit le plus court moyen pour obtenir tout-à-coup de grandes richesses sans étonner personne. Eumene crut devoir prendre un train relatif à sa nouvelle condition; c'est-à-dire, qu'il eut une table mieux ser-

vie, un Palais mieux orné, des coursiers plus fougueux, un char plus brillant que lorsqu'il étoit premier Ministre, & même Grand-Prêtre. Il lui manquoit une Maîtresse, & bientôt il ne lui manqua rien. Un char doré s'arrêta dans sa cour. Il en vit sortir un homme gros & court, mais superbement vêtu. Chaque canton de l'Inde avoit contribué à l'ornement de ses doigts; les plus habiles Artistes avoient épuisé leur travail sur les bijoux dont ils étoient surchargés. Il les tira l'un après l'autre sans affectation; Eumene en loua le bon goût, & s'informa du prix. Cette montre où brillent ces diamans, dit l'Inconnu, est une preuve de mon désintéressement; la Belle n'avoit que dix-huit ans, & sortoit en dernier lieu des mains d'un Grand, qui la respecta toujours. Il ne l'avoit prise que pour faire taire la médisance, & rétablir sa réputation. Ce discours parut obscur à Eumene. Monsieur, ajouta l'Inconnu, je vais vous parler plus clairement. J'ai vécu; je voudrois être utile à ceux qui ont à vivre. Loin d'envier donc aujourd'hui le plaisir des autres, je porte l'attention jusqu'à y contri-

buer. Les jeunes perſonnes qui ſongent à ſe produire, les honnêtes gens qui veulent s'épargner des recherches, mettent journellement mon zèle à profit. Je vous entends, reprit Eumene : eh bien, qu'avez-vous de neuf ? Preſque rien, reprit l'Inconnu. Cette monnoie n'a plus de cours, on veut de l'expérience ; mais, pourſuivit-il, on peut, moyennant d'exactes recherches, vous déterrer ce que vous demandez ; quant à préſent, voilà l'état de mes protégées. Alors il tira une liſte où Eumene lut ce qui ſuit.

Une jeune veuve qui n'a preſque pas eu d'époux. Il diſparut deux jours après leur mariage, & un mois s'eſt écoulé depuis cette ſéparation.

Une autre, du même âge, qui a été ſix ans la femme d'un vieux Magiſtrat. Il étoit jaloux, ne lui donnoit point de Duegne, & n'alloit point au Palais.

Une autre plus jeune, mais dont l'époux n'avoit que trente ans, & pas l'ombre de jalouſie. Cela revient à quelques années de plus.

La niéce d'un Prêtre de Jupiter. Elle a vingt-deux ans ; mais il en avoit ſoixante-dix lorſqu'il mourut.

Une Danſeuſe de dix-ſept ans. Elle n'en eſt qu'à ſa treiziéme aventure, & n'a quitté ſon dernier amant, qu'après qu'il a été abſolument ruiné.

Une Nymphe de Diane. Elle n'a renoncé au culte de cette Déeſſe, que parce qu'un pan de la muraille du jardin tomba. Un jeune homme s'y introduiſit, & dérangea ſa vocation.

Eumene s'arrêta à cet article. Il faut, dit-il, en courir les riſques. C'eſt ſa premiere aventure, & d'ailleurs les murs de mon jardin ſont en bon état. De plus, l'Inconnu l'aſſura que le jeune homme étoit diſparu deux jours après l'enlevement de la Nymphe. On convint de ſes faits, c'eſt-à-dire, d'augmenter le nombre des bijoux de l'Intrigant; & Thaïs, (c'eſt le nom de la Nymphe,) fut amenée chez Eumene dès le ſoir même.

J'ai déja dit qu'Eumene étoit jeune & bien fait. Il parut plaire à Thaïs, & il n'en douta point. Il n'épargna rien, d'ailleurs, de ce qui pouvoit la fixer. Les fêtes ſuccéderent aux fêtes, les préſens aux préſens. Eumene ſe croyoit heureux; il ne voyoit

paroître aucun perſonnage ſuſpect, & viſitoit de temps en temps les murs de ſon jardin. Un Domeſtique indiſcret vient lui apprendre que les murs de ſa maiſon étoient moins inacceſſibles. Il y accourut, & vit un chef-d'œuvre de l'art. Thaïs avoit fait percer un mur mitoyen, d'une maniere imperceptible pour tout autre que pour un confident. Eumene, qui étoit un peu Philoſophe, cacha la moitié de ſon dépit, renvoya Thaïs, & crut pouvoir étouffer cette aventure. Mais, dès le jour ſuivant, toutes les toilettes étoient couvertes de bijoux deſtinés à en perpétuer le ſouvenir. En effet, on en parla durant près de huit jours, juſqu'à ce qu'un nouvel événement, à peu-près auſſi grave, eût amené une mode nouvelle.

Eumene chercha des plaiſirs d'une autre ſorte. Il protégea des Artiſtes, hébergea des Auteurs, & donna à des indigens inutiles. Mais il ne put rendre ni les premiers dociles, ni les ſeconds modeſtes, ni les troiſiémes reconnoiſſans. Il fut encore moins ſatisfait des gens de Cour. Tous regardoient ſa maiſon comme une de ces ſources publi-

ques, où l'on va puiser, sans autre attention que celle de ne pas prendre au-dessous de son besoin. Du reste, on ne sçait nul gré à la source de ces libéralités: elle reçoit gratuitement ce qu'elle donne de même. Ah! dit Eumene, c'est trop obliger des ingrats. Je vais borner ma société à celle d'un Sage, si je suis assez heureux pour le rencontrer.

On rioit beaucoup aux dépens d'un homme qui blâmoit les usages de tous ses semblables, & ne les imitoit en rien. Eumene le vit, & ne rit pas. L'expérience commençoit à lui apprendre que tout ce qui paroît le plus desirable rebute souvent. Pourquoi, par la même raison, ce qui rebute d'abord ne pourroit-il pas plaire ensuite? Peut-être, ajoutoit-il, le gland est-il préférable au froment; peut-être un lit de mousse est-il plutôt fait pour nous qu'un lit de duvet; peut-être une femme appartient-elle au plus robuste; peut-être un peu d'antropophagie... Eumene essaya toutefois de ramener le Sage à des principes moins austeres. Il parvint à lui faire quitter sa cabane pour habiter son Palais. Il réussit même à l'apprivoiser quelque temps avec la bonne chere; mais les

les remords vinrent enſuite. Le Sage retourna à ſa cabane & à ſes racines.

Il avoit parlé avec tant d'éloquence contre les Lettres, qu'il fit naître à Eumene le deſir d'être éloquent ; & comme un deſir marche rarement ſeul, Eumene ambitionna d'être éloquent en vers & en proſe. Ce fut le ſixiéme de ſes ſouhaits.

CHAPITRE VII.

EUMENE, qui pour réuſſir n'avoit qu'à deſirer, eut le courage de vouloir mériter ſes ſuccès. Il enfanta un Poëme qui eût rendu Homere jaloux, & qui lui ſuſcita des envieux bien inférieurs à Homere. Il eut encore plus d'admirateurs, c'eſt-à-dire, que rien ne manquoit à ſa gloire. Il la trouvoit bien préférable à celle qu'on obtient par d'autres voies, & qu'on n'acquiert jamais ſeul. Cette ivreſſe dura quelque temps ; après quoi, elle ſe ralentit dans le Public, & dans l'Auteur même. Il n'y eut que la haine de ſes ennemis qui ſe ſoutint. Les uns l'accuſerent de crimes ſuppoſés ; les autres

s'approprierent ſes ouvrages ; d'autres lui imputerent les leurs. Ce dernier trait fut le plus ſenſible pour Eumene ; mais bientôt il eſſuya d'autres dégoûts. Les lauriers tragiques le tenterent. Il compoſa d'après les plus grands modèles, & ſur-tout d'après ſon génie, un Drame admirable, où l'on étoit plus attendri qu'étonné ; où le cœur ſe trouvoit plus intéreſſé que la vue; où l'art des Acteurs aſpiroit à bien rendre plutôt qu'à faire valoir. Toute l'aſſemblée verſoit des larmes délicieuſes. Malheureuſement l'endroit le plus pathétique fournit un bon mot à un mauvais Plaiſant, & tout-à-coup les larmes firent place à de grands éclats de rire. On ne vit plus que du ridicule dans ce qu'on venoit d'admirer ; la Piéce tomba dans l'oubli, & le bon mot fut conſacré dans les annales du goût de la Nation.

Le Poëte s'en affligea quelque temps, & compoſa enſuite, pour s'égayer, un Roman ſans vraiſemblance, & qu'il avoit voulu rendre tel. Son unique but n'étoit que d'y faire preuve d'eſprit, & ces preuves lui coûtoient peu. Un grave Cenſeur fut chargé d'examiner cette bagatelle. Il crut qu'un ou-

vrage qui ne ſignifioit rien, devoit être dangereux. Dès-lors il y vit tout ce qui n'y étoit pas, & ſupprima tout ce qui y étoit. Eumene, plus docile qu'un Auteur ne peut l'être, s'en tint à la déciſion du Cenſeur, & compoſa une ſeconde brochure. Il eſſayoit d'y mettre d'accord deux partis qui diviſoient & déshonoroient la République des Lettres. Le Cenſeur à qui ce nouvel écrit fut ſoumis, étoit lui-même enrôlé dans cette guerre; il ſupprima la moitié de l'ouvrage. Un de ſes confreres fut chargé de le remplacer dans cet examen. Celui-ci étoit du parti oppoſé, & raya l'autre moitié de la brochure. Voilà Eumene privé une ſeconde fois du fruit de ſon travail, & preſque déterminé à ne plus écrire.

Cependant on annonça une victoire remportée par les troupes de l'Etat. A cette nouvelle, Eumene, qui étoit bon Citoyen, redevint Poëte; il chanta cet événement glorieux, & eut ſoin de nommer tous ceux qui s'étoient le plus diſtingués. Un Officier ſubalterne, dont il n'avoit parlé, ni oui parler, piqué de cet oubli, lui en demanda raiſon. Il fallut que le Poëte quittât la plume,

pour l'épée. Il oublia, ou négligea de souhaiter d'être invulnérable, & reçut une blessure à cette main qui avoit distribué tant d'éloges. Eh quoi ! disoit Eumene, faudra-t-il me battre contre tous ceux que je ne louerai pas ? Il comptoit du moins sur l'amitié d'un Grand qu'il avoit loué avec excès. Il apprit que ce dernier trouvoit, au contraire, la louange trop mince, & vilipendoit son Panégyriste. C'en fut assez pour le faire changer de ton. Il devint caustique, & dit une foule de vérités qu'il falloit taire. Au bout de quelques jours, on l'éveilla au milieu de la nuit, pour le conduire dans une prison encore plus ténébreuse. Voilà donc, dit-il alors, la récompense de tant de veilles, & l'asyle que me préparoit la renommée ? Il prit le parti d'abandonner une carriere où l'on fait tant de faux pas & de mauvaises rencontres. Il n'étoit pas, toutefois, entierement dégoûté des Beaux Arts. La Peinture & la Sculpture, qu'il regardoit comme les Sœurs cadettes de la Poësie, lui parurent mériter son hommage, & mettre leurs favoris à des épreuves moins dangereuses que ne fait leur Sœu

aînée. De-là un huitiéme ſouhait d'Eumene, qui fut ſuivi de ſa liberté.

CHAPITRE VIII.

Ce fut à l'Hiſtoire qu'il conſacra les premiers eſſais de ſon pinceau ; & il eſt inutile d'avertir que ſes eſſais furent des chefs-d'œuvres. Il joignit à la fierté du deſſein, l'élégance des formes & la vigueur du coloris. Il ſçavoit imaginer, & rendre tout ce qu'il imaginoit. On raiſonna beaucoup & fort mal, ſur chacune de ſes productions ; on lui prodigua les ſatyres les plus injuſtes, & les éloges les plus mal-adroits. Il s'apperçut qu'on n'avoit ſaiſi ni les beautés, ni les défauts de ſon ouvrage ; je dis les défauts, car les Dieux lui avoient donné la faculté de produire des choſes admirables, & non des choſes parfaites. C'eſt un attribut qu'ils réſervent pour eux ſeuls, & dont ils uſent toujours ſobrement.

Eumene, fatigué du genre ſublime, preſque toujours mal apprécié, devint ſimple Portraitiſte. En cette qualité, il eut d'autres

obſtacles à vaincre, d'autres dégoûts à ſupporter. Un Chef des Eunuques voulut être repréſenté en Achille. Sa phyſionomie ne cadroit pas plus avec ce déguiſement, que ſon état. Il ſe trouva lui-même ſi ridicule ſous cette forme, qu'il s'en prit au Peintre, & lui fit eſſuyer toutes les injures qu'un homme de ſon eſpece peut prodiguer lorſqu'il n'a rien à craindre. Un autre perſonnage eut recours aux talens d'Eumene. C'étoit un Militaire, que la nature avoit gratifié d'une figure impoſante & martiale. Le Peintre imita exactement la reſſemblance; mais il eut de nouveaux reproches à eſſuyer. Le Guerrier ne trouva point ſa phyſionomie aſſez adoucie. Il vouloit être repréſenté avec des yeux rians, une bouche pincée, un teint délicat, en un mot, ſous les traits d'un Adonis. Une foule d'autres perſonnages avoient des prétentions non moins ridicules. Eumene prit le parti de dévouer uniquement ſes talens aux femmes, de qui les agrémens rendent les caprices plus ſupportables; mais il les peignoit d'après nature, & il déplut même aux plus belles. Une des plus laides & des plus puiſſantes de la Cour

ne lui pardonna point de ne l'avoir fait paroître que jolie. Il voulut juger enfin si l'art des Phidias lui seroit plus favorable. Nouveaux succès dans ce genre, & nouveaux désagrémens. Chargé de faire une statue de Vénus, il est autorisé à prendre les plus belles femmes de la Nation pour ses modèles. Presque toutes se flattoient de lui en servir, & de lui en servir seules. Il en choisit d'abord trente, & en offense mille. Parmi ces trente, il fait un nouveau choix, n'en réserve que dix, & a le surplus pour ennemies. De ces dix même, telle n'a que l'œil de beau, qui présente la bouche, telle autre les yeux au lieu de l'oreille, telle autre la main au lieu du pied, &c. Eumene emprunta de chacune d'elles ce qui lui convenoit, & déplut à toutes. Il fut vivement épris de la plus belle, & en avoit presque tout imité. Sensible à cette préférence, elle alloit s'attendrir en faveur de l'Artiste, lorsqu'elle s'apperçut qu'un des ongles de la Déesse n'avoit pas été copié d'après un des siens. Elle prétendit garder sa vertu toute entiere, si Eumène ne mutiloit sur le champ sa statue. Il refuse de gâter un chef-d'œu-

vre, & eſt refuſé à ſon tour. Ce ne fut pas tout. La Beauté qu'il déſobligeoit ainſi, mit dans ſes fers un homme tout-puiſſant, & qui la laiſſa jouir de tout ſon pouvoir. Le premier uſage qu'elle en fit, fut de condamner le ciſeau d'Eumene à ne s'exercer déſormais que ſur des Magots. Il n'eût pas manqué d'occupation. A peine ce bruit fut-il répandu, qu'il vit accourir chez lui une foule d'Amateurs du bel air. Tous brûloient de voir leurs cheminées enrichies de quelques-uns de ſes chefs-d'œuvres. Parmi ces aſpirans, Eumene remarqua un jeune Médecin, qui par le brillant de ſon équipage, l'élégance de ſa perſonne, & la vivacité de ſes chevaux, annonçoit un Médecin accrédité, ou prêt à l'être. Il ſe fit une idée aſſez agréable de cette profeſſion, pour ſouhaiter, & partant obtenir le Bonnet doctoral.

CHAPITRE IX.

VOILA donc Eumene chargé de veiller à la conſervation de ſes ſemblables. Il réfléchit ſur l'importance de cet emploi; & tout

bien examiné, il jugea que l'art du Médecin devoit consister à guérir ses malades. La Nature l'avoit doué d'un cœur propre à faire le bien, pour le seul plaisir de bien faire. Il secourut ses Concitoyens, sans distinction de rang, de sexe, d'âge & de richesses. Il étudia le tempérament de ceux qui avoient recours à lui, fit sa principale occupation du soin de les soulager, y réussit, & fut ignoré & négligé. Cet abandon ne le surprit point, mais il l'ennuya, & le fit résoudre à suivre l'étiquette des Médecins à la mode. Eumene fit dorer son char, troqua ses chevaux, & parcourut la Capitale deux fois le jour, sans être attendu par un seul malade ; mais bientôt il fut mandé, même par une foule de gens qui se portoient bien : l'art de les guérir devint pour lui une nouvelle étude. Eumene lisoit quelques-unes des brochures du jour, c'est-à-dire, des moins mauvaises ; il se faisoit instruire des anecdotes les plus secrettes, en tiroit la quintessence, & distribuoit cet élixir à ses malades imaginaires. En peu de temps il éclipsa tous ses Collégues, & en supplanta le plus grand nombre, sans le

vouloir. Il acquit ſur-tout la confiance des femmes. Preſque toutes parvinrent à ſe croire malades, pour le ſeul plaiſir de le conſulter.

Eumene uſa d'un autre ſtratagême; il intéreſſa des eſclaves, & fut inſtruit par eux des plus ſecrettes actions de leurs maîtreſſes. Le Docteur, qui paroiſſoit les deviner, paſſa pour un homme extraordinaire. On diſoit qu'Apollon n'avoit rien de caché pour lui, & ne vouloit pas qu'on pût rien lui cacher. Dès-lors on le reſpecta, mais on le craignit encore plus. L'idée qu'on avoit de ſa pénétration, arrêta même ſes progrès dans le cœur d'une jeune veuve qui en avoit déja beaucoup fait dans le ſien. C'étoit une brune auſſi vive dans ſes paſſions que dans ſes manieres. Un Amant, qu'elle ménageoit encore, & que, peut-être, elle eût bientôt congédié, étoit un ſecret obſtacle au bonheur d'Eumene. Il parut inſtruit de ce myſtere, entra dans certains détails, & preſcrivit un régime plus conforme à ſon intérêt perſonnel, qu'au penchant de la Dame. Eumene paſſa dans ſon eſprit pour un homme inſpiré; mais cette idée la fit trem-

bler pour le présent & pour l'avenir. Elle ne voulut ni d'un Médecin, ni d'un Amant qu'on ne pouvoit tromper.

L'amoureux Docteur, congédié par la jeune veuve, fut accueilli par une douairiere antique. Elle avoit soixante ans, & se croyoit malade, parce que son teint avoit perdu sa fraîcheur. Eumene lui avoua qu'il n'avoit point de recette pour ces sortes d'accidens. Elle présumoit, du moins, qu'il en auroit pour les vapeurs dont elle prétendoit être tourmentée. Autre aveu de l'impuissance du Docteur à cet égard. Mais on ne lui pardonna point d'être inhabile à tant de choses. La Dame étoit vindicative & puissante. Elle tenoit table, & avoit à ses ordres beaucoup de parasites, grands parleurs; & qui aimoient sur-tout à parler mal d'autrui. Le Docteur ne fut point épargné. De mauvais Peintres le travestirent: de mauvais Poëtes le chargerent d'Epigrammes.... Il apprit même que la douairiere vaporeuse ne s'amusoit à le rendre ridicule, qu'en attendant qu'elle pût le faire paroître coupable. Il ne craignoit pas de le devenir; mais il espéra encore moins être jamais heu-

reux ſous la robe d'Eſculape. Cependant il ne lui reſtoit qu'un ſouhait à former, & ſa deſtinée en dépendoit. Il prit le parti de queſtionner des gens de tous les états par leſquels il n'avoit pu paſſer lui-même.

CHAPITRE X.

Un homme à morgue élèvée, marchant à côté de lui, le regarda avec une ſorte de mépris. Voilà, ſans doute, un homme heureux, car il paroît s'eſtimer beaucoup lui-même, & faire peu de cas des autres. Il le ſuivit juſques dans un jardin public. Le bruit d'une victoire y raſſembloit quelques groupes de Nouvelliſtes. Eumene prit ce prétexte pour lier converſation avec celui qu'il vouloit mieux connoître. Eh! que m'importent, lui dit ce dernier, ces ſortes d'événemens? Aujourd'hui vainqueurs, demain battus, pour être encore bientôt l'un & l'autre, doit-on ni s'en rejouir, ni s'en attriſter? Ce ſont de purs jeux du haſard, & il en eſt de même de tous les accidens de la vie. Ils n'abattent, ou n'affectent que

les ames foibles. Je vois, reprit Eumene, que j'ai l'honneur de parler à un Disciple du grand Zénon; votre ame est inaccessible aux chagrins, à la douleur. Jugez-en, répliqua le Stoïcien, par le court récit que je vais vous faire. J'occupai à la Cour un poste brillant & lucratif. Les Grands attendoient dans mon antichambre, & les petits m'appelloient Monseigneur. Il ne falloit, pour me maintenir, que rendre une partie de ces respects au Chef des Eunuques. Je ne pus m'y résoudre, & je fus déplacé, exilé, calomnié, chansonné. Ce sont-là de vrais malheurs, disoit Eumene. Point du tout, reprit le Philosophe, ce sont & ce seront toujours de vraies bagatelles. Je partis pour mon exil: j'avois un ami que je chargeai du soin de mes affaires, & d'une partie de mes richesses. Il aimoit le jeu, la table & les femmes: en peu de temps il dissipa le dépôt, & m'écrivit que si je ne lui envoyois de quoi acquitter une dette du jeu, il étoit perdu d'honneur. Je satisfis à sa demande, & ne lui en fis jamais aucune. Quelle générosité! s'écria Eumene; avouez cependant que cette perte vous affligea?...

Bagatelle, pourſuivit le Stoïcien. J'avois un fils, qui, dès l'âge de dix-huit ans, fit tourner la tête à vingt prudes, & fixa preſque autant de coquettes. Il étoit en beauté le rival d'Adonis, avoit la même ardeur pour la chaſſe, & n'y fut pas plus heureux. Une fleche lancée au haſard, ou à deſſein, lui creva un œil. Il perdit une partie de ſes graces, & toutes ſes conquêtes. Voilà, diſoit Eumene, un fâcheux accident, & qui, ſans doute, vous apprit à connoître la douleur.... Bagatelle, reprit encore le Diſciple de Zénon; mon fils gagna beaucoup à cette perte, il devint inſenſible à toute autre, & inacceſſible à l'ambition. Enfin, j'eus une femme jeune & belle, à qui trop de gens le diſoient, & qui aimoit trop à ſe l'entendre dire. L'exil où nous fûmes relegués s'accordoit peu avec cette humeur. Elle reçut, elle approuva l'hommage d'un ruſtre, qui n'étoit pas même digne d'être le valet d'un Philoſophe. Je m'en apperçus: Ah! pour le coup, s'écria Eumene, ce dut être l'écueil de la Philoſophie.... Bagatelle, répéta une quatriéme fois le Stoïcien. Une femme qui s'égare ne fait que ſuivre ſon inſtinct natu-

rel. Eſt-ce aux erreurs d'un être ſi fragile qu'il appartient d'ébranler notre fermeté ? Il alloit entaſſer une foule d'argumens ſtoïques, lorſqu'un Philoſophe Epicurien de ſa connoiſſance vint l'aborder en riant. Je veux, lui dit-il, te faire rire, Zénon dût-il s'en offenſer. J'arrive de chez toi, où, ſelon ma coutume, j'étois allé pour travailler à ta perfection : j'entre, ſans être vu & ſans voir perſonne ; je pénétre juſqu'au jardin, & là j'apperçois la jeune Eſclave qui a ſoin de ton lit, qui fuyoit tout doucement celui qui a ſoin de ta mule. Elle eſt jolie ta jeune Eſclave ! Tu devines bien qu'elle s'eſt laiſſé attraper. En ſe défendant, elle eſt tombée, avec toute la grace poſſible, ſur une planche de tulipes. De tulipes ? s'écria le Diſciple de Zénon. De tulipes, répondit celui d'Epicure : ils étoient trop ſenſés pour ne pas tomber à leur aiſe. Ah ! malheureux que je ſuis ! Ah ! ſcélérats que vous êtes ! Ne deviez-vous pas reſpecter mes tulipes ? Voilà le premier chagrin que j'éprouve ; mais il me déſeſpere. Ami, je te quitte ; je cours garantir la ſeconde planche des faux pas de ces malheureux,

CHAPITRE XI.

EUMENE, resté seul avec l'Epicurien, trouva que le hasard l'avoit bien servi. Il ne lui fut pas difficile d'entrer en conversation; un Epicurien est communicatif. J'admire ces prétendus Philosophes, disoit ce dernier: ils passent leur vie dans une contrainte perpétuelle; ils gênent la nature dans tous ses penchans; les plus grands revers les trouvent insensibles: arrive un moment où toute cette prétendue fermeté disparoît; une bagatelle les atterre, & le Soïcien pleure ses tulipes. Pour moi, continua-t-il, mon systême est de ne me contraindre en rien: j'ac-corde à la nature tout ce qu'elle me demande, & je suis assez heureux pour qu'elle m'importune souvent. J'ai plus d'une Maîtresse, & une infinité d'amis. Que les uns & les autres me trompent, cela peut être; mais je veux l'ignorer. Je m'en console, d'ailleurs, en prenant ma revanche, autant que cela ne me dérange point trop. A ce compte, lui dit Eumene, vous êtes heureux; ce plan de vie l'annonce. Heu-

reux tant qu'il vous plaira, reprit l'Epicurien ; je crois le bonheur un peu chimérique : je ſuis heureux tant que je ne m'ennuye pas, & j'avoue que, malgré toutes mes précautions, je m'ennuye quelquefois. Comme il achevoit ces mots, un de ſes amis ſurvient, l'embraſſe, & lui propoſe un ſoupé chez des femmes qui, ſans le connoître, l'aiment à la folie. L'Epicurien accepta la propoſition ; mais, ajouta-t-il, permettez-moi d'y conduire un de mes bons amis, qui ſera bientôt des vôtres. C'étoit d'Eumene dont il parloit, & l'autre ami parut charmé de la propoſition. Eumene, plus ſurpris que tenté, prétexta quelques affaires. Il cherchoit le bonheur qui fuit toujours la cohue, & ne ſe plaît guere qu'en pays de connoiſſance.

CHAPITRE XII.

CERTAIN Hermite paſſoit pour l'avoir fixé au fond d'un déſert, & c'en fut aſſez pour y conduire Eumene. Il trouva le Cénobite occupé à préparer quelques racines.

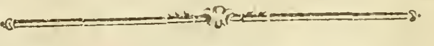
Sa demeure étoit une grotte, que peut-être quelque voluptueux avoit creusée & habitée dans l'âge d'or. On y étoit à l'abri des injures du temps, & même de la visite des Lions & des Ours. Eumene, selon sa méthode, questionna l'Hermite. Vous voyez, répondit le céleste Contemplateur, que je n'ai dans mon désert ni flatteurs qui me jouent, ni femme qui me haïsse, ni maîtresse qui me trompe, ni valets qui me décrient, ni trésors qui m'occupent, ni mets délicieux qui m'empoisonnent, ni habits superbes qui me déguisent, ni vins choisis qui m'enivrent.... Je vois parfaitement, interrompit Eumene, que toutes ces choses vous manquent; mais daignez satisfaire ma curiosité, êtes-vous heureux? Que je plains ceux qui habitent les Cours! poursuivit l'homme du désert: sans cesse occupés de projets ambitieux, ou de basses démarches, ils passent leur vie à espérer, à craindre, à briguer un coup d'œil, à l'envier à ceux qui l'obtiennent, à ramper sous un Maître.... Est-on plus sage à la Ville? Non; ce n'est, presque par-tout, que tromperie & fierté dans la Noblesse, morgue & pué-

rilité dans la Magiſtrature, faſte & prétentions dans la Finance, grimace & ridicule dans la Bourgeoiſie, inſolence & friponnerie dans la populace, entêtement dans la vieilleſſe, aſtuce dans l'âge mûr, fatuité dans la jeuneſſe, ſottiſe enfin dans tous les âges & tous les états. En achevant ces mots, le pieux Anachorette ſe tourna vers une ſtatue de Jupiter, comme pour lui faire hommage de ce diſcours charitable. Eumene inſiſta de nouveau, & toujours ſur la même queſtion, êtes-vous heureux ? L'Hermite ne répondit pas encore. Voyez, dit-il à Eumene, voyez l'eau pure que diſtille cette roche; elle eſt délicieuſe, & ne peut troubler la raiſon : ces racines, ces fruits ſauvages, furent la nourriture des premiers hommes. Ces feuilles qui compoſent mon lit, ſont l'antidote de la molleſſe; le bruit de cette caſcade, le murmure de ce ruiſſeau, l'emportent ſur la muſique de certains Opéras. Eumene, qu'impatientoient ces réponſes obliques, alloit s'éloigner, lorſqu'un Soldat vint demander l'hoſpitalité à l'Hermite. Il s'étoit égaré dans ſa route, & témoignoit avoir encore plus beſoin de nour-

riture que de repos. Soyez le bien venu, lui dit le Solitaire, en lui faiſant généreuſement part de ſes racines, de ſes fruits, & de l'eau de ſa caſcade. Le Soldat, ſans louer ces mets, en fit un ample uſage. Eumene regrettoit de ne pouvoir rendre ce repas meilleur. En attendant qu'il pût dédommager le convive, il n'oublia pas de le queſtionner. Avouez, lui dit-il, que la gloire coûte cher à acquérir, & ne demeure pas toujours à ceux à qui elle coûte le plus? Que de fatigues & de dégoûts entraîne après ſoi le métier de Soldat! Comment! reprit l'Eleve de Mars, de par la maſſue d'Hercule, je ne connois pas de plus beau métier. Il eſt vrai qu'on eſt quelquefois battu par l'ennemi, quoi qu'on ſoit brave; gourmandé par un Sergent, quoiqu'on ſoit ſage; affamé par des Munitionnaires, quoiqu'ils ſoient bien payés; mais, dans une Ville priſe d'aſſaut, lorſqu'il nous tombe ſous la main, argent, bijoux, fille ou femme, nous ne nous en faiſons pas faute. Je n'ai rien de tout cela, dit à part-ſoi l'Anachorette, & l'ardeur martiale le gagnoit inſenſiblement; déja il brûloit du deſir de ſervir ſa

Patrie, & de prendre quelque Ville d'aſſaut. D'autre part, le Soldat examinoit cette ſolitude. Il en comparoit la tranquillité avec le fracas des armes. Cette grotte, diſoit-il en lui-même, vaut mieux qu'une tente, & ſurtout que le bivouac; l'eau de cette fontaine eſt claire, & ſouvent celle que boit toute une armée eſt bourbeuſe; ce lit n'eſt que de feuilles; mais combien de Généraux n'en ont que de paille, ou couchent ſur la terre! Eumene contemploit attentivement ces deux perſonnages. Il ſourioit, & devinoit ce qui ſe paſſoit en eux. Ce fut l'Hermite qui s'expliqua le premier. J'ai, dit-il, ſervi longtemps les Dieux, ſans rien faire pour l'Etat. Ne pourrois-je pas le ſervir à ſon tour, ſans que les Dieux s'en offenſent? Vous, dit-il au Soldat, qui les avez, ſans doute, négligés quelques années de retraite pourroient vous réconcilier avec eux. Il me vient une idée. Prenez tout mon attirail, & me cédez le vôtre. Je crains, lui dit le Soldat, que vous ne reveniez bientôt me propoſer un nouveau troc. En attendant, le premier ſe fit, & le nouveau guerrier s'éloigna de ſa grotte avec la même ardeur qu'il étoit venu

l'habiter. Le nouvel Hermite s'endormit ſur un lit de feuilles ; & Eumene, après lui avoir laiſſé de quoi égayer la frugalité de ſes repas, reprit le chemin de la Capitale. Il y fit d'autres recherches, & n'en fut pas plus ſatisfait. Ah ! dit-il, puiſqu'on s'ennuye ſur le Trône & ſur ſes degrés, ſous la tiare & ſous le caſque, dans le Temple de Thémis, & dans le Palais de Plutus ; puiſqu'un grand Poëte peut être honni, un grand Artiſte dégradé, un jeune Médecin opprimé par des femmes ; puiſqu'enfin chaque état eſt ſujet aux revers, &, qui pis eſt, au dégoût, redevenons ce que nous étions ; ce ſera, ſans doute, ce que nous devons être.



CHAPITRE XIII.

EUMENE reprit donc le chemin de ſa ſolitude. Il étoit toujours poſſeſſeur de la Corne d'Amalthée, & l'abondance prévenoit ſes deſirs. Elle le fatigua, l'engourdit, l'affaiſſa : il eut de nouveau recours à Jupiter. Grand Dieu ! s'écria-t-il, ôtez-moi ces biens que je vous ai demandés ſans les con-

noître. Je ſuis ſeul & déſœuvré ; que deviendrai-je, ſi les beſoins ne viennent à mon ſecours ? Alors Mercure lui apparut une ſeconde fois. Il mit plus de cordialité dans ſes manieres, parce qu'Eumene étoit devenu un Protégé en titre. Suivez-moi, lui dit le Dieu. Eumene obéit. Ils traverſerent une épaiſſe forêt, & parvinrent dans un vallon délicieux. La Nature y avoit raſſemblé tout ce qui fait la matiere de ces ſortes de deſcriptions. Mais aucune trace humaine ne s'offrit d'abord aux regards des deux voyageurs. Ils apperçurent enfin une jeune perſonne qui ſe miroit au bord d'une fontaine. Une robe légere & flottante la couvroit ; des guirlandes de fleurs ornoient ſes cheveux & ſa taille. A cet extérieur, on l'eût priſe pour une Nymphe ; mais, à ſa beauté, Eumene la prit pour Vénus. L'aſpect de deux hommes parut l'effrayer ; elle s'enfuit avec une légéreté ſurprenante. Ce n'eſt pas une Déeſſe, dit alors Eumene : les Déeſſes ſont moins timides ; mais que d'attraits dans une ſimple mortelle ! Il la ſuivit juſqu'à l'entrée d'une caverne, d'où un petit épagneul accourut pour la défendre. Il alloit mordre

les jambes du prétendu raviſſeur : la belle Inconnue l'arrêta ; elle trembloit, & cependant regardoit Eumene avec une ſorte d'intérêt. Lui-même l'enviſageoit avec un raviſſement inexprimable. Mercure ſurvint : il frappa le chien avec ſon caducée, & le rendit immobile. Raſſurez-vous, belle Eupolis, dit-il à l'inconnue ; les Dieux ne vous ont pas prodigué tant de charmes pour vous laiſſer vivre ſeule & ignorée dans un déſert. Voilà l'époux qu'ils vous deſtinent. Il faut approuver ſa tendreſſe, il faut y répondre. Ces mots ſont nouveaux pour vous ; mais il eſt réſervé à Eumene de vous les expliquer. Ce petit chien ne ceſſera d'être immobile, que quand vous ceſſerez d'être inſenſible. A ces mots, le Dieu diſparut, & la frayeur d'Eupolis augmenta. Elle vouloit fuir ; mais comment s'éloigner du malheureux Myrtil ? (c'étoit le nom de l'épagneul.) Falloit-il l'abandonner à ſa triſte deſtinée ? Il ſautoit jadis avec tant de grace ! il mettoit tant d'agrément & de vivacité dans ſes careſſes ! il l'avoit défendue avec tant de zèle ! & la préſence & les regards d'Eumene plaidoient la cauſe de Myrtil avec encore

encore plus d'éloquence & de ſuccès.... Quel dommage, diſoit-il, qu'un chef-d'œuvre de la Nature eût été plus long-temps dérobé à nos regards, à notre admiration! Eupolis écoutoit ce langage, & commençoit à l'entendre. Elle y répondit; car elle n'avoit pas été aſſez bien élevée pour ſçavoir diſſimuler. J'ignore, diſoit-elle, ce que c'eſt que la beauté: cependant je ſuis charmée que vous me trouviez belle. Dites adorable, ajoutoit notre amant tranſporté; que n'avez-vous un pareil contentement de l'amour que vous m'inſpirez? Qu'eſt-ce que l'amour? demanda Eupolis; il me ſemble que ce mot n'a rien que d'agréable. Eumene ſe précipita à ſes genoux; elle ſe troubla, & Myrtil commença à remuer la queue. L'amour, reprit Eumene, eſt un ſentiment délicieux, une ivreſſe de l'ame, un enchantement réel: on ne reſpire que pour l'objet aimé; on ne voit que lui, on voudroit le voir ſans ceſſe. Hélas! pourſuivit-il, que cette peinture eſt foible, en comparaiſon de ce que j'éprouve! Que votre cœur vous inſtruiroit bien mieux, s'il vouloit s'expliquer en ma faveur! Mais, répliqua ingé-

nument Eupolis, j'éprouve une partie de ce que vous dites : je vous vois avec plus de plaisir que tous les animaux de ce canton, & même que Myrtil. Je n'ai plus dessein de vous fuir ; je crains de vous voir disparoître. Nouveaux transports d'Eumene. Il baise la main d'Eupolis, & Myrtil secoue les oreilles. Sa charmante Maîtresse est enchantée de ces heureux progrès. Ah! daignez l'animer entierement, disoit Eumene. Eh! que faut-il faire de plus pour cela? répondit Eupolis. M'aimer sans réserve, & comme je vous aime. C'en est donc fait, ajouta-t-elle, Myrtil va sauter. En effet, Myrtil sauta, cabriola, jetta quelques cris de joie, & ne songea plus à mordre personne.

Eumene, qui aimoit à questionner, trouvoit une occasion bien naturelle de se satisfaire. Quel hasard, dit-il à Eupolis, vous conduisit dans cette solitude? Y naquîtes-vous? l'habitez-vous seule? Voyez, dit-elle, cette femme qui s'avance à pas lents, c'est elle qui m'a élevée ; c'est mon unique compagne, & j'ignore s'il en existe d'autres. La vieille Esclave étoit déja assez pro-

che pour diſtinguer qu'Eupolis n'étoit pas ſeule. Elle fit trois pas en arriere, & jetta un cri en appercevant Eumene. O Minerve Gardienne, diſoit-elle, tous mes ſoins ont donc été ſuperflus ! Sans doute, il n'eſt plus temps. Eupolis courut à ſa rencontre, & lui dit avec une ſorte de tranſport : ma Bonne, nous ne ſerons plus ſeules ; voilà Eumene qui veut nous tenir compagnie. Ce n'eſt pas aſſez, dit-il, je veux vous procurer une maniere de vivre plus commode. C'eſt trop enterrer un tréſor au fond de ce déſert ; venez habiter un aſyle plus digne d'Eupolis, ſans toutefois l'être encore aſſez. La Vieille, au lieu de répondre, entra dans la grotte, & en ſortit l'inſtant d'après, tenant un rouleau de parchemin. On ne peut, dit-elle, réſiſter à ſa deſtinée. Votre grand-pere, qui étoit un grand Aſtrologue l'a prédit, même en vers. Liſez ce Quatrain aſtrologique ; rien n'eſt plus clair.

Quand fille neuve, & partant ingénue,
Ecoutera quelque Amant ſéducteur,
Bientôt l'Amour, par l'ouïe & la vue,
Sçaura trouver le chemin de ſon cœur.

Ne voyez-vous pas-là, pourſuivit la

Vieille, l'année, le mois, le jour, l'heure & le moment de votre entrevue d'aujourd'hui ? Il ne faut pas faire mentir un grand Astrologue. Eumene étoit embarrassé pour retrouver sa route. Myrtil témoigna, par ses gestes, qu'il alloit être le conducteur de la rroupe. On le suivit, & l'on s'en trouva bien. Chemin faisant, la Vieille instruisit Eumene de tout ce qui avoit rapport à sa jeune Maîtresse. Eupolis, lui dit-elle, est née en Egypte, dans ce beau Pays où presque tout le monde est sage & magicien. Son pere fut un brave Officier, qui, pour faire preuve de courage, se fit tuer dans une bataille. Sa mere en sçavoit autant que moi, & tenoit de son pere, qui en sçavoit autant que son grand-pere. Elle étoit belle, & prévit que sa fille le seroit un jour. Instruite par l'expérience, des dangers que court une jeune & belle personne, soit à la Cour, soit à la Ville, soit même au Village, elle voulut habiter quelque endroit ignoré. Ce fut à cette contrée que nous donnâmes la préférence. Nos Livres, nos génies & nos expériences, nous promirent le voyage le plus heureux. Nous nous em-

barquâmes, & au bout de huit jours, une tempête engloutit le vaiſſeau. Tout ſe noya, excepté Eupolis, & moi qui la tenois entre mes bras. Un reflux nous jetta ſur le rivage, & j'eus le bonheur de ſauver une ſomme en or, dont j'étois gardienne, le parchemin que vous avez vu, &, qui plus eſt, mes Livres. Je n'avois garde d'oublier le projet de ma ſage Maîtreſſe & des Génies; je me fixai dans la ſolitude que nous quittons aujourd'hui. Depuis dix ans, nous l'habitons; & Eupolis en avoit cinq lorſqu'elle y vint. Je l'élevai dans toute l'ignorance où doit être une fille qui n'en veut pas trop ſçavoir. J'allois de temps en temps chercher à la Ville la plus proche certaines choſes qui ne ſe trouvent que là, & dont on ne peut ſe paſſer nulle part; mais je n'inſtruiſois perſonne de ma demeure, encore moins du tréſor que j'y tenois caché. Nul homme, excepté vous, n'a pénétré dans notre aſyle. Je ne ſçais quel haſard y conduiſit le petit chien que vous voyez. J'eus quelque envie de m'en défaire; mais ſes careſſes, & les larmes d'Eupolis lui obtinrent ſa grace. Il s'attacha à ma jeune

Maîtreſſe ; & ſi j'en crois ma ſcience, & ſur-tout les avertiſſemens de mon Génie, Myrtil eſt celui d'Eupolis.

Myrtil remplit parfaitement ſes devoirs de conducteur. On arriva à la demeure d'Eumene. Eupolis fut enchantée de s'y voir dans des glaces, & Eumene étoit tranſporté d'y voir Eupolis. Il ſçut très-bon gré à Mercure de n'avoir pas repris la Corne d'Amalthée. Oui, diſoit-il, enfin, des richeſſes ſans embarras, des beſoins & nulle ambition, de l'amour & peu de jalouſie, une belle femme qui daigne n'être pas trop coquette ; voilà ce qui peut rendre l'homme heureux. Eumene & Eupolis le furent ; &, ce qui eſt encore plus rare, ils ne ſe laſſerent point de l'être.





LINDOR ET DÉLIE;

CONTE.

CERTAIN Enchanteur, & certaine Fée s'aimoient depuis ſi long-temps, qu'ils commençoient à ſe haïr. Tous deux, cependant, vouloient paroître s'aimer encore, parce que tous deux ſe craignoient. Leur pouvoir étoit à peu-près le même, leur caractere entierement oppoſé: c'eſt ce qui avoit fait ſurnommer l'une, la Fée Colere, & l'autre, l'Enchanteur Pacifique. L'une étoit extrême en tout; aimoit & haïſſoit avec emportement, protégeoit & perſécutoit avec la même ardeur, faiſoit le bien, faiſoit le mal, s'en repentoit tour-à-tour, en un mot, la meilleure & la plus mauvaiſe

de toutes les femmes. L'autre, à toutes les bonnes qualités de la premiere, ne joignoit qu'un petit nombre de ses défauts. Il avoit le pouvoir de nuire, & n'en usoit que modérément, vertu dès-lors aussi rare que celle d'obliger : c'étoit, pour mieux dire, un de ces hommes qui font le bien par penchant, & se permettent le mal quand on ose les pousser à bout.

Il se l'étoit permis dans une querelle que lui & la Fée Colere eurent à soutenir contre la Fée Docile & l'Enchanteur Brouillon, autre couple aussi mal assorti que le premier. Brouillon & Docile avoient succombé; ils subissoient la métamorphose la plus bisarre; mais elle devoit finir un jour, & celle de Colere & de Pacifique lui succéder. Ceux-ci trouvoient dans ce commun péril, une raison de plus pour rester unis, &, peut-être, une de moins pour rester amans.

Ils se promenoient un jour tête-à-tête, & s'ennuyoient sans oser se le dire ; aussi ne disoient-ils presque rien. Ils en entendirent mieux la conversation d'un jeune homme & d'une jeune fille, qui ne paroif-

ſoient diſpoſés ni à s'ennuyer, ni à ſe taire. L'amour & la ſincérité préſidoient à leur entretien; ils parloient de leur tendreſſe, de leur bonheur, & en parloient ſi éloquemment, qu'ils rendirent jaloux ceux qui les écoutoient. Voilà ce que nous nous ſommes dit plus d'une fois, diſoit froidement l'Enchanteur à la Fée. Il y a long-tems, reprenoit-elle ſur le même ton. En diſant cela, elle fixoit le jeune homme, qui lui parut en valoir bien la peine; ce qui étoit vrai. De ſon côté, l'Enchanteur examinoit Délie, (c'eſt le nom de la jeune perſonne,) Délie, que la Nature avoit créée charmante, & que l'Amour embelliſſoit encore. Qu'ils ſont heureux! diſoient, chacun à part, les deux témoins de leur félicité. Déja même, & toujours chacun à part, ils ſongeoient à y mettre obſtacle. Ce fut la Fée qui s'expliqua la premiere, mais, toutefois, ſans trop s'expliquer. Avouez, dit-elle à l'Enchanteur, que ce ſpectacle vous amuſe: il dépend de vous de n'en être pas ſitôt privé. Obligeons ces jeunes gens à reſter avec nous, juſqu'à ce qu'ils nous ennuyent. Ce conſeil fut avidement reçu. On ſe concerte,

on a recours au pouvoir des enchantemens & de la féerie. Il en falloit moins pour éloigner de leur route ordinaire deux amans occupés uniquement l'un de l'autre. Tous deux croyoient regagner leur demeure, & tous deux se trouvent dans un Palais magnifique, environné de vastes & superbes jardins. Leur surprise fut grande, leur crainte encore plus, parce qu'ils craignoient d'être séparés ; mais auparavant on vouloit jouir de leur embarras. Où sommes-nous ? disoit Délie à Lindor ; comment avons-nous pu nous égarer ainsi ? Je l'ignore, réprenoit-il, en marchant, je ne voyois que Délie ; & tant qu'il me sera permis de la voir, je n'appercevrai qu'elle.

L'Enchanteur & la Fée écoutoient cette conversation sans se laisser voir. Ils jugerent à propos de paroître, & redoublerent l'étonnement du jeune couple. Qui êtes-vous ? demanda la Fée à Lindor. Lindor lui répondit : Je suis l'amant de Délie.... Quelle est votre fortune ?.... L'amour de Délie.... Mais enfin, quelles seroient vos vues, votre ambition ?.... D'être toujours aimé de Délie. L'Enchanteur faisoit, à peu-

près, les mêmes queſtions à Délie, qui lui faiſoit, à peu-près, les mêmes réponſes.

Il étoit nuit : les deux Amans furent ſéparés, ſans preſque avoir eu le loiſir de s'en appercevoir. On conduiſit Délie dans un appartement qui, dans certains ſiécles & certaines contrées, eût pu faire oublier plus d'un Lindor. Mais Lindor étoit toujours préſent à ſa chere Délie ; elle ne voyoit rien de ce qui l'environnoit, ou plutôt, elle ne voyoit rien que d'effrayant. Où eſt Lindor ? s'écrioit-elle ; que fait-il ? que penſe-t-il ? C'étoit aux murs qu'elle faiſoit ces queſtions ; & tout-à-coup il ſembla que les murs lui répondiſſent : elle entendit chanter ces vers.

Ne craignez rien pour votre Amant,
Ne redoutez rien pour vous-même :
Délie, un autre Amant vous aime,
Et vous aimera conſtamment.
Il peut tout, par ſon art ſuprême,
Et n'a pu taire ſon tourment.
Mais, malgré cet amour extrême,
Ne craignez rien pour votre Amant,
Ne redoutez rien pour vous-même.

Délie, toute ſimple qu'elle étoit, n'en crut ni la muſique, ni les paroles. Elle de-

vina qu'un rival ne pouvoit être qu'un rival, c'est-à-dire, un ennemi : elle trembloit pour Lindor, qui ne trembloit que pour elle. Tous deux, cependant, étoient également bien traités : leurs vœux étoient prévenus sur tous les points, excepté sur celui qui les touchoit uniquement, le charme de se parler & de se voir. L'Enchanteur voulut juger de l'effet que sa musique avoit produit sur sa jeune captive. Il suivit, en cela, l'exemple de la Fée, qu'il sçavoit être chez Lindor ; & jamais amant ne ressentit autant de joie d'être trompé, n'en eut autant à prendre sa revanche. Il employa toute son éloquence à rassurer Délie, & ne la rassura point. La Fée osa davantage ; ce qui veut dire seulement qu'elle entra dans de plus grands détails. Elle flatta Lindor de l'avenir le plus heureux. Ne craignez rien, & espérez tout, lui disoit-elle. Ce peu de mots vouloit dire bien des choses ; mais il est permis à une Fée de tout dire. De son côté, Lindor ne l'entretient que de Délie ; elle seule pouvoit lui faire sentir ce bonheur dont la Fée lui parloit.... Elle seule, reprit cette derniere avec dépit ! Oui, Madame, affir-

moit le jeune homme avec transport : je n'ose, ni ne veux croire qu'aucune autre puisse la remplacer. « Que vous importe, » pourvu qu'elle soit bien remplacée ? ... » Ah ! Madame, reprit naïvement Lindor, » Délie peut-elle jamais l'être ? »

Cette réponse acheva d'irriter la Fée. Elle quitta Lindor, à qui cette entrevue donna matiere à rêver. Il frémit du danger où se trouvoit sa Maîtresse. Il avoit raison. Quand pour se venger, une rivale n'a qu'à vouloir, il est presque sûr qu'elle le voudra. Cependant, la Fée ne le vouloit pas encore : elle espéroit séduire, ou éblouir aisément un jeune homme sans expérience : elle ne doutoit pas que l'Enchanteur n'eût les mêmes vues sur Délie, & ne pût avoir le même succès dans ses vues. C'est de quoi la Fée vouloit s'éclaircir avec lui, sans se laisser pénétrer elle-même ; car leur puissance n'alloit point jusqu'à se deviner réciproquement : faculté qui pourroit devenir dangereuse entre deux amans de vieille date.

Que ferons-nous de ces enfans ? demanda le jour suivant la Fée à l'Enchanteur. Ce qu'il vous plaira, répondit ce dernier ; je

crois qu'on ne peut rien faire de plus agréable pour eux, que de les réunir. J'aurois voulu, dit Colere, jouir un peu plus long-temps de leur embarras. Nous y reviendrons, reprit Pacifique : jouiffons, quant à préfent, de leur fatisfaction. Lui-même vouloit jouir de l'embarras de la Fée, & procurer à Délie, qu'il efpéroit gagner, ce moment de joie. Qui pourroit peindre les naïfs tranfports de ces Amans ? L'Enchanteur & la Fée les obfervoient en filence, & s'obfervoient, en même temps, l'un l'autre. Mais ce filence ne fut pas long-temps gardé; la Fée le rompit la premiere, tant la joie de Lindor lui caufoit d'impatience. Pour l'Enchanteur, il fouffroit & fe taifoit. Avouez, lui dit Colere, que ce couple eft bien peu circonfpect ? Il n'en eft que plus heureux, répondit Pacifique.... A peine s'apperçoivent-ils que nous les examinons.... C'eft qu'ils ont quelque chofe de mieux à voir.... Quelle activité ce Lindor met dans fes difcours ! fes proteftations ne finiffent pas.... Il eft dans l'âge où l'on croit pouvoir tout promettre & tout effectuer.... En vérité, c'eft porter trop loin l'indulgence : quoi !

ſouffrir qu'il baiſe trente fois la main de Délie ?.... C'eſt beaucoup, je l'avoue, mais.... Mais ne la voyez-vous pas lui préſenter l'autre ?.... Vous avez raiſon, reprit Pacifique un peu ému : ſe priver ainſi de ſes deux mains, c'eſt trop.... Cependant, les voilà qui s'éloignent pour s'approcher de ce boſquet.... Arrêtez ! arrêtez ! leur cria l'Enchanteur. Le ton avec lequel il prononça ces mots, fit juger à la Fée qu'il ne prenoit pas moins d'intérêt qu'elle-même aux actions du jeune couple. Elle ſuivit ſon exemple, elle diſſimula. Ils s'approcherent de Lindor & de Délie, qui les évitoient. Ce fut encore la Fée qui parla la premiere, & ce fut à Délie qu'elle affecta de parler. On doit, lui dit-elle, vous avoir enſeigné à fuir certaines occaſions. Quelles occaſions ? demanda naïvement Délie.... Celles qui pourroient conduire à certaines libertés. Qu'appelle-t-on des libertés ? demanda encore Delie.... Celles, par exemple, que vous venez de permettre.... Quoi ! ce n'eſt que cela ?.... Que vous faudroit-il donc de plus ?.... Je n'en ſçais rien. Tant mieux, dit en lui-même l'Enchanteur. Mais, un peu moins de ſé-

vérité, dit-il tout bas à la Fée. Ne craignez rien, répondit-elle en souriant. Alors, continuant à questionner Délie, elle ajouta: quel est votre pere? C'est ce que j'ignore, répondit Délie.... Quelle est votre mere?... Je l'ignore également.... Quelle main vous a donc élevée?.... Je ne puis le sçavoir, je ne l'ai jamais vue.... Enfin, quel objet a le premier frappé vos regards?.... Lindor. L'Enchanteur fit la même question à Lindor, & il répondit, Délie.

Ciel! s'écrierent alors, & l'Enchanteur & la Fée.... Mais ils se remirent de ce trouble, & continuerent à questionner Lindor. » J'ignore, leur dit-il, qui je suis, & de qui » je suis né. Une tour, que j'habitois seul, » fut long-temps mon unique demeure: un » être que je ne voyois pas, mais que j'en- » tendois, pourvut à tous mes besoins. Il » m'apprit à parler, sans m'apprendre si ja- » mais je pourrois parler à quelqu'un, ni » s'il existoit quelqu'un de mes semblables. » Je passai ainsi mes premieres années, sans » bien sçavoir ce que c'étoit que des an- » nées. J'en avois douze, & rien ne m'a- » voit encore ennuyé, rien n'avoit paru

» me manquer. J'en eus à peine quinze, » que tout m'ennuya, & que je crus que » tout me manquoit. Je me sentois privé » de ce qui pouvoit seul faire mon bon- » heur, sans bien sçavoir en quoi ce bon- » heur consistoit, ni ce qui pouvoit y con- » tribuer. » Quelles étoient alors vos idées ? demanda la Fée avec un ton d'intérêt. Madame, reprit Lindor, embarrassé de la question, je n'en avois que de très-confuses ; mais elles se développerent dès la premiere fois que j'apperçus Délie..... Reprenez le fil de votre récit, interrompit vivement la Fée. Lindor obéit. » Chaque » jour, poursuivit-il, ma prison me deve- » noit plus insupportable : j'ignorois, ce- » pendant, qu'il y eût d'autres lieux ha- » bités. Vint enfin le moment où je ne » l'ignorai plus. Je sens tout-à-coup ma » tour s'ébranler, je vois sa voûte se fen- » dre : tout s'écroule ; je tombe moi-même » avec les débris, mais sans éprouver d'au- » tre accident ; & je me trouve enfin dé- » gagé de ma prison par sa chûte. Le jour, » que je n'avois jamais vu, m'éblouit d'a- » bord : j'avois peine à distinguer les ob-

» jets. Mais quel objet frappa mes premiers
» regards ! Une jeune Beauté prête à pé-
» rir, forcée de s'attacher à un mur que
» je voyois prêt à l'écraser. Une Beauté....
» Ah ! Madame, c'étoit Délie. „

Cette exclamation ne plaisoit point à la Fée, que ce récit affectoit d'ailleurs singulierement ; & il en étoit de même de l'Enchanteur. Lindor poursuivit ainsi. " Voir
» Délie, l'admirer, la plaindre, voler à son
» secours, fut pour moi l'ouvrage d'un ins-
» tant. Je l'arrache au péril qui la mena-
» çoit, je l'emporte dans mes bras.... Ah !
» Madame, quel délicieux instant pour
» moi ! Quel fâcheux récit, disoit Colere
» en elle-même. Quand j'eus contemplé Dé-
» lie à mon aise, ajouta Lindor, je regar-
» dai autour de moi, & ne vis plus que
» ruines. A l'instant même, un jeune hom-
» me d'une figure intéressante nous appa-
» rut. Ne craignez rien, nous dit-il ;
» je suis le Génie Bienfaisant, le même
» qui vient de briser vos fers. Les périls
» qui vous menaçoient jusqu'à ce moment,
» furent les causes de votre captivité. Soyez
» libres désormais, & aimez-vous autant

» que se haïssent ceux à qui vous devez le » jour. Quoi ! le devons-nous aux mêmes » personnes ? lui demandai-je avec inquié- » tude. Non, répondit Bienfaisant. Mais » le conseil des Génies obligea la Fée, » mere de Delie, d'épouser l'Enchanteur, » pere de Lindor. On espéroit par-là met- » tre fin à leurs disputes : rien ne prouve » mieux que les plus sages arbitres peu- » vent se tromper. Quoi qu'il en soit, ce » Couple subit depuis quelque temps une » destinée des plus bisarres, & c'est à vous » seuls qu'est réservé l'avantage d'y mettre » fin.... Ah ! que faut-il faire ? demandâmes- » nous avec empressement. L'heure favo- » rable n'est pas encore venue, reprit le » Génie, mais elle viendra.... » Je sçaurai bien l'empêcher, dit la Fée à demi-voix. Alors elle fit signe à l'Enchanteur ; & voilà Délie & Lindor encore une fois séparés.

Nous sommes bien sots, malgré toute notre science magique, dit l'Enchanteur à la Fée ; sans le hasard qui nous rend maîtres de ces jeunes gens, peut-être allions-nous bientôt subir le sort de Docile & de Brouillon, nos ennemis & nos victimes : tout nous

annonce que Délie & Lindor ſont leurs enfans : ils ont échappé aux périls qui les menaçoient, & leur réunion nous en prépare d'inévitables. Eh bien ! dit la Fée, il faut les empêcher de ſe réunir, de ſe voir, & ſur-tout de s'aimer ; car l'amour eſt trop ingénieux, trop fertile en expédiens. Le plus sûr ſeroit qu'ils puſſent aimer quelqu'autre, ajouta Pacifique. Eſſayons le plus sûr, dit la Fée. Eſſayons, reprit très-volontiers l'Enchanteur.

Ils jugerent bientôt que cet eſſai iroit mal, s'ils n'uſoient d'artifice. Un tel expédient devoit leur plaire, & plaît ſouvent à tels & telles, qui ne ſont ni Enchanteurs, ni Fées. Voilà ce Couple jaloux qui délibère. Après quelques incertitudes, dont les conſeils les mieux compoſés ne ſont pas toujours exempts, on ſe détermine, on a recours aux preſtiges ; la Fée emprunte la figure de Délie, l'Enchanteur celle de Lindor. Mais il leur manquoit tout ce que l'art de la magie ne pouvoit leur donner ; j'entends cette vertu ſympathique, par laquelle Délie & Lindor étoient ſans ceſſe attirés l'un vers l'autre. Le Génie Bienfaiſant les

en avoit doués sans les prévenir, & sans qu'ils s'en fussent apperçus, tant leurs cœurs s'y prêtoient volontiers : dès-lors, sans cet agent secret, toute ressemblance avec eux devenoit infructueuse.

On se figure aisément la tristesse où Délie & Lindor étoient plongés ; ils ne trouvoient pas moins de bisarrerie que d'injustice dans la conduite de leurs Tyrans ; ils n'espéroient jamais se voir. Quel état pour deux cœurs qui s'aiment, & qui croient devoir s'aimer toujours ! Déja une nuit s'étoit écoulée ; déja même le jour qui lui avoit succédé étoit sur son déclin, & Délie pleuroit encore : elle se refusoit au repos, & dédaignoit les alimens que l'Enchanteur lui faisoit offrir. C'est pour vivre, disoit-elle, qu'on se nourrit ; & je ne dois plus vivre, puisqu'il faut renoncer à Lindor.

A l'instant même elle croit entendre cet amant lui crier : vivez pour Lindor qui vous aime, & qui vous est rendu. Une porte s'ouvre, & Délie croit le voir en effet. Elle pousse un cri de joie, veut voler à sa rencontre ; mais un pouvoir inconnu l'arrête. Au cri de joie succéde un cri de douleur

& de surprise. Deux fois Délie veut tendre les bras à celui qu'elle croit être Lindor, & deux fois cette puissance intérieure s'y oppose. Egarée, hors d'elle-même, ne pouvant plus résister à l'antipathie qui l'étonne & la maîtrise, elle veut fuir ; elle ne voit qu'avec horreur, mêlée de désespoir, le prétendu Lindor à ses pieds.

Celui-ci jugea dès-lors que son stratagême n'auroit pas le succès qu'il s'en étoit promis. On peut tromper les yeux ; mais, en amour, le cœur s'abuse moins facilement : il ne perdit cependant pas toute espérance. Quoi ! disoit-il à Délie, quoi ! c'est vous qui me fuyez ! c'est à Délie que Lindor paroît odieux ! En même temps, il vouloit prendre cette main que Délie offroit la veille de si bonne grace au véritable Lindor, & Délie la retiroit en frémissant ; nouveau motif de regrets pour elle-même : ses soupirs & ses sanglots la suffoquoient. Ah ! Lindor, s'écria-t'elle enfin, ah ! cher Lindor ! plaignez-moi.... Que je vais être malheureuse !.... Lindor !.... Je ne vous aime plus.

Ciel ! s'écria l'Enchanteur, en prenant encore une fois cette main, que Délie reti-

ra de nouveau, & toujours en pleurant: Ciel! c'en eſt donc fait: Eh! que deviendra le malheureux Lindor, ſi vous l'abandonnez? Eh! que deviendrai-je moi-même, ſi Lindor m'abandonne? reprenoit l'affligée Délie; ſon nom ſeul me pénétre l'ame. Cependant, il eſt trop vrai que votre préſence me glace.... Ah! Lindor! cher Lindor! eſt-il poſſible que je ne puiſſe plus vous aimer? En achevant ces mots, Délie pleuroit de plus en plus, & en même temps faiſoit de plus grands efforts pour s'éloigner.

L'Enchanteur avoit la ſcience, mais non la méchanceté de ſes ſemblables. Il étoit patient; vertu bien rare dans quiconque peut ſe diſpenſer de l'avoir: il ne voulut pas accabler plus long-tems la charmante & naïve Délie. Je vais, lui dit-il, vous délivrer de ma préſence qui vous gêne: peut-être, un autre inſtant me ſera-t-il plus favorable; peut-être, vous rappellerez-vous que Lindor vous fut cher, & devroit vous l'être encore. A ces mots, l'Enchanteur s'éloigne en effet. Délie veut le ſuivre, & recule après avoir fait deux pas. Elle veut l'appeller, ſa voix expire ſur ſes lévres:

toute ſa perſonne reſte immobile, anéantie, pétrifiée.

Une ſcene, à peu-près ſemblable, ſe paſſoit entre la Fée & Lindor. Celui-ci, renfermé comme Délie, étoit occupé à gémir comme elle & pour elle. Tout-à-coup, il voit les portes de ſa priſon s'ouvrir comme d'elles-mêmes. Il s'échappe, & cherche des yeux quel endroit de ce Palais peut renfermer Délie. Sans elle, la liberté, la vie même, ſont pour lui peu de choſe. Du Palais, qu'il a inutilement parcouru, il pénétre dans les jardins : là, il promene de nouveau ſes regards, perce d'un coup d'œil les allées les plus profondes, & n'apperçoit rien. Il jette enfin les yeux à quelques pas de lui, & voit, ou croit voir Délie couchée ſur un lit de gazon, Délie ſe livrant à un ſommeil paiſible. Ciel ! c'eſt elle, s'écria Lindor. Ciel ! mon cœur ne la devine-t-il plus ? N'auroit-il pas dû me conduire d'abord à ſes pieds ? Pourquoi même n'y ſuis-je pas encore ? Crains-je de troubler ſon ſommeil ? L'amour & la joie excuſent tout : qu'ils ſoient mes ſeuls guides.... Mais quelle eſt cette tiédeur que j'éprouve ? Où ſont

ſont ces tranſports que Délie ſçut toujours m'inſpirer ? N'eſt-ce plus elle ? Ne ſuis-je plus moi-même ? Ce ſont-là ſes traits, ſes charmes ; quelle autre pourroit les réunir ? Je l'entends qui rêve, & c'eſt mon nom qu'elle répéte : elle m'appelle, & je n'oſe voler dans ſes bras.... Que dis-je ? loin d'y voler, je ſuis prêt à la fuir.

Tels étoient les combats qu'éprouvoit Lindor. Ils ennuyerent la Fée, qui, comme on le préſume bien, ne dormoit pas. Elle paroit s'éveiller, fixe Lindor, & s'avance avec précipitation vers lui. Quelle fut ſa ſurpriſe de voir qu'à meſure qu'elle faiſoit un pas en avant, Lindor en faiſoit un en arriere ! Lui-même n'en étoit pas moins ſurpris que celle qu'il fuyoit. Cher Lindor, diſoit-elle, nos maux ſont finis ; l'Enchanteur & la Fée conſentent à notre bonheur, ils n'y mettront plus d'obſtacles. Nous pouvons nous aimer, nous le dire ; nous ſommes libres & maîtres dans ces lieux. Ainſi parloit la Fée, en s'avançant ; & Lindor reculoit toujours.

Elle s'arrêta, & Lindor en fit autant. Ah ! Délie, s'écria-t-il, où ſommes-nous ?

Quel affreux changement ! Se peut-il que j'éprouve pour vous la même indifférence, la même averſion que pour la Fée ?,.. L'inſolent ! diſoit cette derniere en elle-même.... Oui, pourſuivit-il, un aſcendant invincible m'éloigne de vous ; mais, ſans doute, il n'eſt point naturel ; c'eſt l'effet de l'art de nós perſécuteurs. Ah ! Délie ! quels lieux ſommes-nous venus habiter ? Quels lieux, où l'on change ainſi, où l'on peut changer pour Délie ! Que je hais nos tyrans, depuis qu'ils m'ôtent le pouvoir de vous aimer !

La colere de la Fée étoit au comble. Elle avance quelques pas, & heureuſement Lindor continue à rétrograder. La Fée eût oublié le rôle de Délie, pour reprendre le ſien ; mais enfin, elle conſerva celui qu'elle avoit d'abord pris ; moyen beaucoup plus sûr de déſeſpérer Lindor. Vas, traître, lui dit-elle, vas porter ailleurs tes vaines excuſes ; elles ne peuvent m'en impoſer. L'amour eſt indépendant de la magie : il la ſoumet lui-même à ſon pouvoir : vas, fuis, renonce pour jamais à Délie, comme elle renonce pour jamais à toi. A ces mots, elle s'éloigne, & Lindor au déſeſpoir, ne peut ce-

pendant ni la rappeller, ni la ſuivre.

L'Enchanteur & la Fée ſe retrouvent & tiennent de nouveau conſeil. Colere crioit fort haut : Pacifique eſſayoit de la calmer. N'eſpérons plus rien de la métamorphoſe, lui diſoit-il : un inſtinct ſecret, plus fort que toute notre magie, empêche ces enfans de s'y méprendre. D'ailleurs, j'ai pitié de leur ſituation.... Ayez pitié de vous-même, lui répliqua la Fée toute furieuſe : c'eſt bien à un Enchanteur à plaindre qui lui réſiſte. Allez, vous êtes indigne d'occuper un rang. Avouez, reprenoit-il ſur le ton le plus paiſible, avouez que cette envie de dominer nous a fait faire plus d'une ſottiſe. Quelle petiteſſe de les reconnoître! ajouta la Fée.... Mais, par exemple, cette métamorphoſe bizarre de Docile & de Brouillon, qu'en direz-vous ?.... Que ce ſont deux ennemis humiliés.... Mais vous ſçavez combien ce dernier fut impérieux & emporté.... Il eut raiſon ; & quant à nous, peu nous importe, il reſtera ce qu'il eſt.... J'avoue que je plains Docile, cette Fée ſi douce & ſi patiente.... Elle eut tort de l'être ; elle ſoutint mal ſes droits, & c'eſt par dériſion que

je l'ai métamorphosée en aigle.... Mais si cette double métamorphose finit, la nôtre.... C'est ce qu'il faut empêcher.... Mais si Délie & Lindor sont effectivement destinés à y mettre fin ? .... C'est par cette raison qu'il faut les retenir ici. Brouillon, dans l'état où nous l'avons mis, n'y pourra pénétrer, & peu m'importe que Docile y pénétre. L'Enchanteur fit encore d'autres objections, & y joignit des raisons si sages & si modérées, qu'il mit la Fée Colere hors d'elle-même.

Elle parut toutefois se calmer, c'est-à-dire, qu'elle fit un peu moins de bruit. Eh bien, disoit-elle au Magicien, usons d'un nouveau prestige. C'est peu d'avoir emprunté, vous la figure de Lindor, & moi celle de Délie; je veux qu'ils paroissent être nous-mêmes aux yeux l'un de l'autre. Mais, reprit l'Enchanteur, s'ils continuent de s'aimer sous ce nouvel extérieur ? Tant mieux, dit encore la Fée, nous serions vengés, & ils seroient punis; car vous présumez bien qu'on ne les perdra point de vue. L'Enchanteur voulut employer d'autres raisons; mais Colere s'emporta, & Pacifique souscrivit à tout.

Pour Lindor, il continuoit à errer en insensé, en furieux dans les jardins du Palais. Il contemploit avec désespoir ce lit de verdure où il avoit cru voir Délie, Délie qu'il croit avoir outragée par ses dédains. Quoi! c'est elle que je fuyois, s'écrioit-il hors de lui-même, c'est elle qui renonce à moi pour toujours! J'ai pu cesser de l'aimer! J'ai pu mériter sa haine! Quel affreux ascendant me domine!

En prononçant ces mots, il leva les yeux au ciel, & vit un grand aigle voltiger au-dessus de sa tête. Cet aigle tenoit dans ses serres un glaive, qu'il laissa tomber aux pieds de Lindor. Grace aux Dieux, dit cet Amant affligé, voici un remède à mes maux.... Arrète, lui cria une voix qu'il ne reconnut pas; le moment de t'en servir n'est pas encore arrivé: sois toujours courageux, mais sçache l'être à propos. Lindor eut pour cet Oracle tout le respect qu'on a pour les choses qu'on n'entend point; il se saisit du glaive, & attendit l'instant d'en pouvoir faire usage.

Mais une nouvelle épreuve attendoit, & Délie & lui-même. Le Couple magicien

étoit convenu de leur fournir les moyens de se rencontrer. Délie s'apperçut qu'elle pouvoit sortir de son appartement, lorsqu'elle s'y croyoit le plus étroitement resserrée. Elle parcourt de nouveau ces jardins, où d'abord elle avoit vu son cher Lindor avec tant de plaisir, où elle espere encore le voir, & réparer ses froideurs involontaires. Il y étoit en effet. Le sympathique instinct qui les conduit, les a bientôt rapprochés : tous deux tressaillent en s'appercevant, & toutefois, ni l'un, ni l'autre ne se reconnoissent. C'est la Fée, disoit Lindor : c'est l'Enchanteur, disoit Délie...; Ah ! fuyons, s'écrioient-ils chacun à part; & tout en disant ces mots, ils s'avançoient de plus en plus. Ils sont bientôt à portée de se parler, & toujours sans se reconnoître. L'émotion qu'ils éprouvent, les étonne & les afflige. Est-il bien vrai, disoit Lindor en lui-même, est-il bien vrai que j'aie pu fuir Délie, & que mon penchant m'entraîne vers la Fée ? Est-ce bien elle qui me cause cette impression si vive, si tendre, si digne de Délie, que j'outrage ? Quelle perfidie ! quel changement !.... Délie se fai-

ſoit les mêmes reproches, y joignoit les mêmes réflexions, ſentoit & penſoit comme Lindor : la ſituation de ces deux amans ne pouvoit être ni plus critique, ni plus violente. L'Enchanteur & la Fée en jouiſſoient ſans être vus : c'étoit pour eux une ſorte de triomphe, mais un de ces triomphes dont on ne peut ſe diſpenſer de rougir : auſſi l'Enchanteur ſe le reprochoit-il : quant à la Fée, elle ne ſe reprochoit rien. Pouvoit-ce donc être un malheur pour Lindor de croire l'aimer ? A l'égard de Délie, elle la trouvoit un peu plus à plaindre de croire aimer l'Enchanteur.

Le jeune Couple avoit fait d'inutiles efforts pour ſe parler avec indifférence. Lindor cédoit à ſon aſcendant ; il étoit aux genoux de la prétendue Fée ; il lui parloit tendrement, & elle l'écoutoit ; il tenoit une de ſes mains, qu'elle ne ſongeoit plus à retirer. C'eſt cependant ma main qu'il croit tenir, diſoit la Fée à l'Enchanteur : c'eſt à mes genoux qu'il croit être. D'accord, reprenoit le Magicien ; mais, en même temps, c'eſt moi que Délie croit voir à ſes genoux ; c'eſt à moi que ſa main s'abandonne. Cette

obſervation ne plut point à la Fée. Elle s'avance, & Lindor croit toujours en elle appercevoir Délie : il ſe releve avec précipitation, avec honte. L'Enchanteur avoit paru en même temps, & Délie l'avoit également pris pour Lindor. Quelle confuſion, quelle douleur s'emparent de ſon ame ! Ce qui achevoit de tromper & de déſoler ce jeune Couple, c'eſt qu'aux yeux de Délie la Fée n'avoit point changé de figure, & qu'il en étoit de même de l'Enchanteur à l'égard de Lindor. Quoi ! diſoit ce dernier avec fureur, c'eſt peu de tromper Délie ; il faut encore la rendre témoin de mon infidélité ! Hélas ! diſoit Délie à ſon tour, que va penſer le malheureux Lindor ? Je l'ai fui, & il voit ſon rival à mes genoux, ſon rival que j'y ſouffre ! Ah ! mourons.... Je n'y puis plus tenir, diſoit l'Enchanteur à la Fée ; cette pauvre enfant va s'évanouir. Eh ! laiſſez, laiſſez, diſoit Colere ; elle ſçait bien ce qu'elle fait ; mais heureuſement nous ſommes ici.

Quant à Lindor, il étoit prêt à tourner contre lui-même le glaive que l'aigle lui avoit laiſſé. Tout-à-coup, il voit ce même

aigle voltiger au-dessus de lui, tenant un serpent monstrueux dans ses serres. L'Enchanteur & la Fée jettent un cri, & resterent immobiles. L'aigle continue de descendre, & laisse tomber le serpent aux pieds de Délie, que Lindor croit toujours être la Fée. Elle veut fuir. Quoi! dit-il, une Fée craindre les serpens! N'importe, je ne veux pas l'aimer, mais je dois la défendre. Il dit, & fond sur le reptile, à qui, d'un seul revers, il fait voler la tête. Mais quelle fut sa surprise de voir ce serpent devenir homme, & le serrer dans ses bras, en s'écriant: ah! mon fils! ta générosité aura sa récompense: reconnois ton pere, reconnois Délie; que Délie te reconnoisse: nous allons tous être vengés. En effet, lorsque Brouillon (car c'étoit lui) avoit repris sa forme, Pacifique avoit perdu la sienne: il erroit dans le jardin sous celle d'un mouton. Mais la Fée n'avoit encore subi aucune métamorphose: elle conservoit même la figure de Délie aux yeux de Lindor, à qui la vraie Délie paroissoit toujours être la Fée, tandis que lui-même n'offroit à ses regards que les traits de l'Enchanteur. Nou-

veau sujet de douleur pour ces jeunes amans, à qui les épreuves les plus tristes sembloient réservées. La Fée Colere y mit le comble : elle vouloit achever de désespérer sa rivale. Regarde cet aigle, lui dit-elle ; c'est ta mere. Elle gardera cette forme aux yeux du monde entier, & toi la mienne, & moi la tienne aux yeux de Lindor. Quoi ! s'écria Délie avec frémissement, ma mere conservera la figure d'un aigle, moi celle de la Fée, & la Fée la mienne ? .... Ah ! donnez-moi ce glaive.... Délie s'en saisit, & alloit se percer ; toute la diligence de Lindor ne put même empêcher qu'elle ne se blessât légerement à la main. Il en tombe quelques gouttes de sang ; aussi-tôt la Fée Colere s'envole sous la forme d'une chouette, & l'aigle redevient une femme digne par sa beauté d'être la mere de Délie. Mais Délie elle-même n'avoit pas encore repris ses charmes aux yeux de Lindor : Lindor offroit toujours les traits de l'Enchanteur aux yeux de sa Maîtresse.

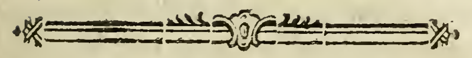
Le pauvre enfant ! disoit la Chouette perchée sur un arbre : c'étoit pourtant moi qu'il croyoit défendre : c'est dommage qu'il soit

condamné à garder la figure de l'Enchanteur. De son côté, le Mouton disoit : il est bien triste pour Délie d'avoir troqué de visage avec la Fée. C'étoit cependant une bonne femme que cette Fée Colere, disoit à son tour l'Enchanteur Brouillon. En vérité, je regrette & plains l'Enchanteur Pacifique, ajoutoit en elle-même la Fée Docile. Quant à Délie & à Lindor, ils ne disoient rien, se regardoient, s'aimoient encore malgré leur figure étrangere, & sentoient qu'ils s'aimeroient beaucoup mieux sous leur figure naturelle.

Mais l'un & l'autre pousserent un cri de joie à l'aspect du Génie Bienfaisant. Consolez-vous, leur dit-il : je ne vous ai point perdus de vue ; & sur le champ, il ajouta, en s'adressant aux Fées & aux Enchanteurs : vous me paroissez tous quatre embarrassés ; avouez qu'on risque souvent de l'être, quand on a tout pouvoir, excepté celui de réparer ses sottises. C'est pour mettre fin aux vôtres, qu'aujourd'hui je descends parmi vous ; mais commençons par ces jeunes gens qui en sont les victimes, sans jamais en avoir été les complices. Que Délie,

pourſuivit-il, ceſſe de reſſembler à la Fée.... Ah! tant mieux, s'écria le Mouton. Que Lindor, ajouta Bienfaiſant, quitte les traits de l'Enchanteur.... Ah! tant mieux, s'écria la Chouette. Que Pacifique, pourſuivit le Génie, reprenne ſa forme pour ne la plus quitter.... Ah! tant mieux, s'écria Lindor.... Que Colere quitte la figure d'une Chouette, pour reprendre à jamais la ſienne.... Ah! tant mieux, s'écria Délie. Ce n'eſt pas tout, reprit encore Bienfaiſant; que Pacifique s'uniſſe avec Docile, & Brouillon avec Colere.... Ah! tant mieux, s'écrierent en même temps, & Colere, & Brouillon, & Docile, & Pacifique.

On voulut remercier le Génie: il avoit déja diſparu. Les deux Couples Magiciens ſe promirent bien de mettre ſes conſeils à profit. Ils s'étoient fait réciproquement aſſez de mal, pour bannir d'entr'eux toute rancune; mais les ſeuls vraiment heureux, furent Délie & Lindor: ils n'avoient jamais opprimé perſonne, & ils s'aimoient.



LES QUIPROQUO,

OU

TOUS FURENT CONTENS;

NOUVELLE.

A PEINE Damon fut épris de Lucile, que déja il lui avoit dit cent fois : je vous aime. Six mois après que Lucile aimoit Damon, elle ne le lui disoit pas encore. D'où provenoit une conduite si opposée ? D'une opposition de caractere encore plus grande. Damon étoit vif, impétueux, impatient, plutôt tourmenté qu'occupé de ce qu'il projettoit. Lucile étoit douce, modérée, timide, asservie à divers conseils qui la dirigeoient impérieusement. Elle étoit née tendre ; mais elle sçavoit ne paroître que sensible : elle sçavoit même encore mitiger

ces apparences de sensibilité. Tant de retenue mettoit Damon hors de lui-même. Non, disoit-il, jamais on ne porta l'indifférence aussi loin ; c'est un marbre que rien ne peut échauffer. Oublions Lucile, & formons quelque intrigue beaucoup plus satisfaisante qu'un amour métaphysique & suivi. il étoit fortifié dans ces idées par Dorval, jeune homme à peu-près de même âge, mais infiniment plus expérimenté que lui. Dorval étoit devenu Petit-Maître par systême autant que par goût. Il en préféroit le ton à tout autre, parce qu'il le croyoit le plus propre à tout faire passer. Il aimoit à donner un air d'importance à des bagatelles, & un air de bagatelle aux choses les plus importantes. Il s'occupoit aussi volontiers des unes que des autres ; & étoit capable, tout à la fois, d'actions sublimes, de procédés bizarres, & de menues tracasseries. Il conservoit une humeur toujours égale, parce qu'il ignoroit les passions vives ; &, ce qui n'est pas moins rare, il excusoit le contraire dans autrui. Damon étoit plus réfléchi en apparence, &, peut-être, au fond moins solide. Son sérieux

étoit plus trifte que philofophique. Une feule paffion fuffifoit pour abforber toutes fes idées ; & fes idées n'étoient fouvent que frivoles. En un mot, il reftoit peu de chemin à faire au Philofophe pour devenir Petit-Maître, & au Petit-Maître pour devenir Philofophe.

C'étoit auffi ce dernier qui dirigeoit l'autre. Quoi ! lui difoit ce prétendu Mentor, tu te laiffes gouverner par un enfant ? Pour moi, je gouverne jufqu'aux Douairieres les moins dociles & les plus rufées. Le temps n'eft plus où l'on vieilliffoit à ébaucher une intrigue. Les rives de la Seine different en tous points de celles du Lignon. Crois-moi, voltige quelque temps, & me laiffe le foin de former l'innocente Lucile. Mais Damon ne vouloit point d'un pareil Précepteur auprès de fa Maîtreffe. Il aimoit, &, par cette raifon, étoit un peu jaloux. Il avoit, d'ailleurs, affez bonne opinion de lui-même, pour efpérer de vaincre enfin la timidité de Lucile ; car il avoit peine à fe perfuader qu'elle pût être indifférente.

Mais cette timidité vaincue, Damon eût encore trouvé d'autres obftacles. Lucile vi-

voit à une petite diſtance de Paris, ſous la tutelle d'une tante, qui, à quarante ans, conſervoit toutes les prétentions qu'elle eut à vingt; & vouloit que ſa niéce n'en eût aucune à ſeize. Tout homme eſt trompeur, lui diſoit-elle, ou ne peut manquer de le devenir. Croyez-en mon expérience, & fuyez-en la triſte épreuve. Ce diſcours, ou quelque autre équivalent à celui-là, étoit ſi ſouvent répété, qu'il impatientoit Lucile, toute modérée que la Nature l'eût fait naître. Cependant, il faiſoit une vive impreſſion ſur ſon ame. Il faut bien en croire ma tante, diſoit-elle triſtement : elle eſt plus inſtruite que moi ſur ces ſortes de matieres. Elle a, ſans doute, été bien des fois trompée, (ce qui étoit vrai;) mais, ſans doute, ajoutoit Lucile, qu'elle ne le ſera plus. Or, en cela, Lucile ſe trompoit elle-même.

Cinthie, (c'eſt le nom qu'il faut donner ici à cette tante,) avoit des vues ſecretes ſur Damon; je dis ſecretes, par la raiſon qu'elle ne vouloit point que Dorval en prît ombrage. Elle croyoit tenir ce dernier dans ſes liens, parce qu'il avoit la complaiſance de le lui laiſſer croire. Mais elle le trouvoit

un peu trop diſſipé : elle ſe fût mieux accommodée du ſérieux apparent de Damon. C'eſt-là ce qui la portoit à envier cette conquête à ſa niéce. Auſſi leur laiſſoit-elle rarement l'occaſion de s'entretenir ſeuls. Elle étoit préſente à toutes leurs entrevues ; ce qui mettoit l'impatient Damon hors de lui-même. A peine répondoit-il aux queſtions qu'elle ſe plaiſoit à lui faire. Il ne parloit que pour Lucile, & ne regardoit qu'elle ; mais Lucile, les yeux baiſſés, n'oſoit pas même regarder Damon. Elle écoutoit, ſe taiſoit, trouvoit Damon fort aimable, & ſa tante fort ennuyeuſe.

Les pauvres enfans ! diſoit un jour Dorval en lui-même : ils ont mille choſes à ſe dire, & ne peuvent ſe parler. Peut-être, n'en diront-ils pas davantage ; mais n'importe ; il faut, du moins, les mettre à portée de ſoupirer à leur aiſe. Il y réuſſit. Ayant imaginé un prétexte qui oblige Cinthie à s'éloigner, il laiſſe lui-même les deux Amans tête-à-tête.

Lucile étoit contente, mais interdite. Pour Damon, il ne perdoit pas ſi facilement la parole. Il vouloit déterminer Lu-

cile à s'expliquer nettement ; & de son côté, elle se proposoit bien de n'en rien faire. Elle parut même vouloir s'éloigner aux premiers mots que Damon lui adressa. Il la retint, & ne fit qu'accroître son trouble. Serez vous donc toujours insensible, ou dissimulée ? lui disoit-il. Quoi ! pas un mot qui puisse me satisfaire, ou me rassurer ? Vous rassurer ! reprit naïvement Lucile. Eh ! mais... croyez-vous que je sois bien rassurée moi-même ?.... Dites-moi le sujet de vos craintes.... Je l'ignore ; mais quel peut être celui des vôtres ?.... Je crains que vous ne m'aimiez pas. Lucile rougit, & ne répondit rien. Parlons sans feinte, ajoutoit Damon, & souffrez que je m'explique sans détour : je vous aime, charmante Lucile.... Oh ! je ne veux pas que vous me le disiez.... Mais, ingrate, vous ne m'aimez donc pas ?... Je ne suis pas ingrate.... Vous m'aimez donc ?.... Je n'ai point dit cela. Ciel !.... s'écria l'emporté Damon, je le vois trop, ma présence vous est à charge ; il faut vous en délivrer ; il faut renoncer à vous pour jamais. A ces mots, Lucile changea de couleur, baissa la vue, & resta interdite. Son silence

étoit très-éloquent. Tout autre que Damon fût tombé à ſes genoux ; mais il vouloit quelque choſe de plus qu'un aveu tacite ; il vouloit que la timide, la douce, la tendre Lucile s'expliquât ſans réſerve, & mît dans ſes diſcours autant d'impétuoſité que lui-même. Heureuſement Cinthie vint la tirer d'embarras. Ce fut peut-être là l'unique fois que ſon arrivée cauſa quelque joie à ſa niéce. Pour Damon, il ne put diſſimuler la mauvaiſe humeur qui le dominoit ; ce qui donna beaucoup de ſatisfaction à Cinthie.

En vérité, diſoit Lucile en elle-même, Damon ſe comporte ſingulierement. Que veut-il de plus ? N'en ai-je pas déja trop dit ? Ne peut-il rien deviner ? Ah ! ſans doute, il veut m'entendre lui dire que je l'aime, pour ne plus l'écouter par la ſuite. Hé bien ! il l'apprendra ſi tard, que, du moins, il le deſirera long-temps. Ma tante me l'a dit cent fois, les hommes n'aiment qu'eux, & ne veulent être aimés que pour eux, que pour ſatisfaire leur amour propre. En vérité, ma tante a bien raiſon.

Dorval s'étoit bien apperçu que le tête-

à-tête qu'il avoit procuré au jeune couple, avoit été perdu à disputer. C'est toujours un pas vers la conclusion, disoit-il : une rixe, en amour, vaut mieux que le silence. Mais Damon ne calculoit pas ainsi. Obligé de se contraindre en présence de Cinthie, il ne put long temps soutenir cette épreuve. Il part sous un faux prétexte, & se retire chez lui. Là, il se livre aux réflexions les plus emportées. Un obstacle étoit pour lui un supplice : il lui ôtoit le repos, l'appétit & la raison. Celui-ci lui ôta jusqu'à la santé. Il n'auroit pas été assez patient pour supposer trois jours de maladie ; il fut réellement saisi d'une fiévre qui le retint beaucoup plus long-temps chez lui. Dorval le trouva dans cette situation, & fut très-surpris d'en apprendre la cause. N'est-ce que cela ? lui dit-il d'un ton ironique ; *j'entreprends cette cure.* J'irai parler à ton inhumaine, je lui peindrai ton amoureux désespoir. Ce n'est plus de nos jours l'usage d'être inexorable. Je suis sûr que Lucile fera des vœux pour ta santé & ta persévérance.

Damon fut plutôt piqué que consolé par

ce discours. Je ne veux point de toi pour médiateur, disoit-il à Dorval; de pareils agens ne travaillent guere que pour eux-mêmes. Continue à voltiger, & laisse-moi aimer à ma mode; sur-tout, point de concurrence. Oh! ne crains rien, reprit Dorval, Lucile est fort aimable; mais je n'aime que quand & autant que je veux. Je te promets de ne devenir ton rival, qu'au cas que tu ayes besoin d'un vengeur. Damon voulut répondre; mais Dorval avoit déja disparu.

L'absence de Damon étonnoit beaucoup Cinthie, & affligeoit encore plus sa niéce. Lucile regardoit cette absence comme une preuve de légéreté; elle s'applaudissoit tristement de n'avoir point laissé échapper l'aveu que Damon avoit voulu lui arracher. Que seroit-ce, disoit-elle, s'il étoit certain de son triomphe, puisque n'en étant sûr qu'à demi, il vole déja à de nouvelles conquêtes? En vérité, ma tante a bien raison. L'instant d'après survient Dorval, qui lui apprend que Damon est assez enfant pour être malade, qu'il séche, qu'il languit, consumé par l'amour & la fiévre. Ce récit alarme & touche vivement la tendre Lucile.

Elle paroît un instant douter du fait; mais ce n'est que pour mieux s'en assurer, & Dorval le lui affirme de maniere à l'en convaincre. Il n'est pourtant pas vrai, disoit Lucile en elle-même, que Damon soit inconstant, & qu'il n'aime que lui; on n'est point touché de la sorte, de ce qu'on ne desire que par vanité. Mais ces réflexions ne servoient qu'à rendre sa perplexité plus grande. Elle n'entrevoyoit, d'ailleurs, aucun moyen de rassurer Damon. Elle continuoit à garder le silence. Dorval, que rien n'embarrassoit, & qui prenoit toujours le ton le plus propre à sauver aux autres tout embarras, exhorte Lucile à réparer le mal qu'elle a fait. Quel mal? lui demanda-t-elle... Celui d'avoir conduit le fidèle Damon au bord de la tombe.... Qui? Moi!.... Vous-même. C'est un homicide dont vous voilà chargée. Croyez-moi, écrivez à ce pauvre moribond, ordonnez-lui de vivre. Il est trop votre esclave pour oser vous désobéir.... Oh! pour moi, je n'écrirai point.... Il le faut.... Mais, Monsieur, songez-vous bien à la démarche que vous faites?... N'en doutez pas. C'est un trait d'héroïsme qui

doit servir d'exemple à la postérité. Je voudrois pouvoir y transmettre vos charmes, elle jugeroit encore mieux de la grandeur du sacrifice. Au surplus, je ne prétends pas faire de tels prodiges en vain. Ou déterminez-vous à aimer, à consoler Damon, ou souffrez que je vous aime.

L'alternative parut des plus singulieres à Lucile. Cependant elle n'hésitoit pas sur le choix : elle ne balançoit que sur la démarche où Dorval prétendoit l'engager. Ce seroit, disoit Lucile en son ame, ce seroit bien mal profiter des avis de ma tante. Quoi! écrire, tandis qu'elle me défend de parler! Mais, après tout, si le doute où je laisse Damon est la seule cause de sa maladie; si un mot peut le guérir; si faute de ce mot, son mal augmente, que n'aurois-je pas à me reprocher? que ne me reprocherois-je pas?.... En vérité, ma tante pourroit bien avoir tort.

Dorval devinoit une partie de ce qui se passoit dans l'ame de Lucile. Le temps presse, lui dit-il; chaque minute pourroit diminuer mon zèle, & augmente, à coup sûr, le mal de Damon. Mais, Monsieur, reprenoit Lu-

cile, que voulez-vous que j'écrive ?.... Ce que le cœur vous dictera ; que la main ne fasse qu'obéir, & tout ira bien.... Oh ! je vous proteste que mon cœur ne s'est encore expliqué pour personne.... Il s'expliquera.... Point du tout, reprit Lucile toute troublée, je ne sçais par où commencer.... Je vois bien, s'écria Dorval, qu'il faut m'immoler sans réserve. Hé bien ! écrivez, je vais dicter. Lucile prit la plume en tremblant, & Dorval lui dicta ce qui suit.

Votre absence m'inquiétoit, & cependant j'en ignorois la vraie cause. Maintenant que je la sçais, cette inquiétude redouble....

Mais, Monsieur, interrompit Lucile, après toutefois avoir écrit, cela n'est-il pas bien fort ? Point du tout, reprit froidement Dorval ; il n'y a point de prude qui voulût se contenter d'expressions si mitigées. Continuez, sans rien craindre.... Mais cela doit, du moins, suffire.... Laissez-moi faire.... Lucile continua donc à écrire, & Dorval à dicter.

On m'a dit que vous vous croyez malheureux ; sçachez qu'il n'en est rien.

En

En vérité, Marquis, interrompit encore Lucile, Vous me faites dire là des choses bien surprenantes! Bagatelle, reprit Dorval; rien de plus simple que cette maniere d'écrire. Encore une phrase, & nous finissons.... De grace, Monsieur, songez bien à ce que vous allez me dicter.... Reposez-vous-en sur moi. Voici quelle fut cette phrase.

Cessez d'être ingénieux à vous tourmenter, & conservez-vous pour la tendre LUCILE....

Oh! je vous jure, s'écria-t-elle, que je n'écrirai jamais ces derniers mots. Il le faut, cependant, repliqua Dorval.... Je vous proteste que je n'en ferai rien.... Il le faut, vous dis-je; autrement le secours sera trop foible, & demain je vous livre Damon trépassé.... Comment! Monsieur, vous prétendez m'arracher un aveu de cette nature?.... Eh quoi! Mademoiselle, qu'a donc cet aveu de si extraordinaire? Sçavez-vous que je ménage prodigieusement votre délicatesse? Avec plus d'expérience, vous me rendriez plus de justice. Je vous jure qu'on ne s'est jamais acquitté si facilement envers moi; j'exige, en pareil cas, les expressions les

plus authentiques. Pour moi, repliqua Lucile, je ne veux point écrire des choses de cette espèce. Belle Lucile, dit alors Dorval, de l'air du monde le plus sérieux, je sens que ma fermeté chancele ; ne présumez point trop de mes forces. Encore un peu de résistance de votre part, & je croirai que Damon n'a plus rien à prétendre ; je renoncerai à ses intérêts pour m'occuper des miens. Oui, poursuivit-il, je tombe à vos genoux, & c'est encore pour lui que j'y tombe ; mais si vous persistez dans vos refus, j'y resterai pour moi.

Lucile, quoique très-agitée, avoit peine à garder son sérieux. Elle craignoit, d'ailleurs, que sa tante, occupée alors à conférer avec un célebre Avocat sur un procès prêt à se juger, & dont le gain ou la perte devoit accroître ou diminuer considérablement sa fortune ; Lucile, dis-je, craignoit que Cinthie ne vînt les surprendre, & ne trouvât Dorval dans cette attitude. C'est de quoi elle avertit ce dernier ; mais il parut inébranlable. Il fallut donc se laisser vaincre en partie ; c'est-à-dire, que des quatre mots, Lucile consentit à en écrire

trois. Dorval difputa encore beauconp avant que de fe relever. Il ne put toutefois empêcher que l'épithete de *tendre* ne fût fupprimée. La Lettre finiffoit ainfi : *Confervez-vous pour Lucile.* C'en étoit bien affez ; mais pour l'inquiet Damon, c'étoit encore trop peu. Dorval entra chez lui avec cet air de fatisfaction qui annonce le fuccès. Tiens, lui dit-il, voilà qui vaut mieux pour toi, que tous les Aphorifmes d'Hyppocrate. Damon étonné, fe faifit avidement de la Lettre, & la dévore plutôt qu'il ne la parcourt. Un mouvement de joie avoit paru le tranfporter : quelle fut la furprife de Dorval, en voyant cette joie fe ralentir tout-à-coup ! Quoi ! lui dit-il, quel eft cet air morne & glacial ? Efpérois-tu qu'au lieu d'une Lettre, je t'amenaffe Lucile en perfonne ? Je doute que de tous les héros de l'amitié, aucun ait porté le zèle jufques-là. Ah ! mon cher Dorval, s'écrie Damon, je ne vois que de la pitié dans cette Lettre : j'y voudrois de l'amour. Un *je vous aime*, eft ce que j'exige, & ce que je n'ai encore pu obtenir, ce qu'il ne m'eft pas même permis de prononcer. Eh ! qu'importe,

reprit Dorval, que Lucile s'effraye du mot ; pourvu qu'elle ſe familiariſe avec la choſe. Combien de femmes à qui la choſe eſt inconnue, & le mot trop familier !

Tandis que Dorval raſſuroit ainſi Damon, Cinthie queſtionnoit & impatientoit ſa niéce. Elle vouloit juger de l'effet que l'abſence & la maladie de Damon produiſoient ſur ſon ame. Mais Lucile, qu'elle avoit inſtruite à diſſimuler, uſa de ce ſecret contre elle-même. Elle ſe garda bien, ſur-tout, d'avouer qu'elle eût écrit à Damon. Ce n'eſt pas qu'elle n'eût quelque inquiétude de s'être ainſi fiée à Dorval ; mais cette réflexion lui étoit venue trop tard. Elle réſolut d'attendre l'événement. Damon, au bout de quelques jours, reparut chez Cinthie. Il avoit l'air extrêmement abattu. Lucile en fut vivement touchée. Elle ne douta plus de la ſincérité de ſon amour. Une ſeule preuve de cette eſpéce fait plus d'impreſſion ſur une ame tendre, que des proteſtations ſans nombre. Il étoit naturel que Damon témoignât ſa reconnoiſſance à Lucile. Mais lui-même s'y croyoit peu obligé. Ses réflexions n'avoient fait qu'accroître

ſes doutes. Il ne regardoit la Lettre de Lucile que comme l'effet d'une ſimple politeſſe, ou des perſécutions de Dorval. De ſon côté, Lucile ſe reprochoit d'en avoir trop fait. Elle attribuoit cette froideur de Damon au trop d'empreſſement & de ſenſibilité qu'elle avoit laiſſé voir à la Lettre qu'elle avoit écrite. C'eſt à ce coup, diſoit-elle, que l'inconſtance ne va plus ſe contraindre. Sa vanité eſt ſatisfaite ; il va lui chercher de nouvelles victimes. Ainſi Lucile reprend un air timide & compoſé, qui diſoit beaucoup moins que n'avoit dit la Lettre, & infiniment plus encore qu'elle n'eût ſouhaité. Ah Dieu ! diſoit à ſon tour en lui-même l'impatient Damon, ne l'avois-je pas deviné ? Cette Lettre eſt-elle autre choſe qu'une froide politeſſe, une démarche qui ne ſignifie rien, ou qui, peut-être, ſignifie trop ? Lucile n'a fait que céder aux perſécutions de Dorval. Qui ſçait même ſi ce n'eſt point un jeu concerté entr'elle & lui ?

A l'inſtant même ſurvient Dorval. Eh quoi ! dit-il au couple conſterné, vous voilà froids comme deux ſimulacres ! N'avez-

vous plus rien à vous dire, ou vous suis-je encore nécessaire ? De tout mon cœur.... Soyez moins zélé, reprit Damon, avec une sorte d'impatience. Sois donc toi-même plus ardent, repliqua vivement Dorval. Je ne prétends pas qu'on gâte ainsi mon ouvrage. Qu'est-ce que cela veut dire ? reprit Damon. Que si vous n'êtes bientôt d'accord l'un & l'autre, ajouta Dorval, je me croirai par honneur obligé de vous séparer. Ma methode n'est pas de rien entreprendre en vain. J'ai décidé que Lucile deviendroit sensible : elle le sera, ou pour toi, ou pour moi.

Lucile sourit malgré elle. Damon frémit de la voir sourire. La déclaration n'est pas mal-adroite, dit-il avec dépit. Elle n'est pas nouvelle, reprit Dorval; je ne fais que répéter en ta présence, ce que j'ai déja dit à Lucile en particulier. *On ne m'a jamais vu dérober la victoire.* Je veux bien cependant ne te la disputer, qu'autant que tu continueras d'attaquer comme quelqu'un qui ne veut pas vaincre. Ah ! c'en est trop, s'écria Damon.... L'arrivée de Cinthie l'empêcha lui-même d'en dire davantage. Cin-

thie venoit d'achever sa toilette, à laquelle, depuis quelques années, personne n'étoit plus admis. Dorval, qui ne se lassoit ni de persifler, ni de servir Damon, crut l'obliger en proposant d'aller l'après-dînée aux François. Il avoit accoutumé Cinthie à ne jamais le contredire ; elle souscrivit à ce qu'il vouloit. Lucile applaudissoit tacitement ; mais Dorval fut bien surpris de voir Damon s'y refuser. Cet amant bizarre méditoit un projet qui ne l'étoit guere moins. Peu assuré que Lucile soit sensible, il veut éprouver si elle sera jalouse. C'est ce qui le porte à rejetter la partie qu'on lui propose, sous prétexte qu'il est engagé avec la Marquise de N.... Cette Marquise étoit une jeune veuve, débarrassée depuis peu d'un mari vieux & jaloux. Elle usoit très-amplement de la liberté que cette mort lui avoit laissée. Elle ne manquoit ni d'agrémens, ni d'envie de plaire. Aussi sa cour étoit-elle nombreuse. Cinthie & sa niéce la connoissoient. A peine Damon l'eut-il nommée, que la premiere rougit de dépit, & que la seconde soupira de douleur. Damon s'applaudit en voyant Lucile s'alarmer. Il s'af-

fermit de plus en plus dans ſon deſſein, & partit pour ſon prétendu rendez-vous. Ce départ étoit pour Dorval un problême, une ſource de conjectures. Sans doute, concluoit-il, que Damon rectifie ſa maniere d'aimer, qu'il ſe produit, ſe partage, en un mot, qu'il ſe forme. Il a raiſon. Mais la triſteſſe de Lucile laiſſoit facilement deviner que, ſelon elle, Damon avoit tort. Cinthie n'étoit cependant pas la moins piquée. Elle concevoit bien comment la Marquiſe pouvoit l'emporter ſur une rivale auſſi inexpérimentée, auſſi novice que ſa niéce; mais elle ne concevoit pas comment on ne lui donnoit point à elle-même la préférence, & ſur ſa niéce, & ſur la Marquiſe.

L'heure du Spectacle arrivé, on s'y rend, & Cinthie, ſelon ſa méthode, ſe place dans une loge des plus apparentes. Elle avoit relevé ce qui lui reſtoit de charmes par une extrême parure. Lucile, au contraire, étoit dans une ſorte de négligé; mais ce négligé même ſembloit être un art, tant la nature avoit fait pour elle. Un fond de triſteſſe, un air languiſſant la rendoient encore plus touchante. Tous les Petits-Maîtres, jeunes

& vieux, la lorgnoient; toutes les femmes, belles ou laides, la cenſuroient, quand Damon parut avec la Marquiſe. Soit haſard, ſoit deſſein, la loge où ils ſe placerent étoit oppoſée en face à celle de Cinthie. Damon la ſalua, ainſi que ſa niéce; avec une aiſance étudiée, & qui lui coûtoit. Cinthie n'eut guere moins de peine à cacher ſon dépit, & Lucile ſon trouble. Mais à force de ſaillies, Dorval leur en fournit les moyens. Il parvint même à les égayer véritablement. L'amour propre dont une Belle, ſi jeune & ſi novice qu'elle ſoit, eſt rarement exempte, vint à l'appui des diſcours de Dorval, & fit prendre à Lucile un air de ſatisfaction qu'au fond elle ne reſſentoit pas. Mais à meſure que ſa gaieté ſembloit renaître, on voyoit s'évanouir celle de Damon. Il ne répondoit plus que par monoſyllabes aux diſcours de la Marquiſe. Il releva même aſſez bruſquement quelques mots qui ſembloient tendre à ridiculiſer Lucile, & qui ne tendoient qu'à l'éprouver lui-même. La Marquiſe avoit aſſez d'attraits pour pardonner à celles qui en poſſédoient beaucoup; elle avoit une

Cour assez nombreuse pour ne point chercher à dépeupler celle d'autrui. C'étoit, d'ailleurs, une de ces femmes qui ne traitent point l'amour sérieusement, pour qui cette passion n'est guere qu'un caprice, & chez qui un caprice n'est jamais une passion ; en un mot, c'étoit une Petite-Maîtresse, digne d'entrer en parallele avec Dorval, & plus propre à lui plaire, qu'à fixer & captiver Damon. Aussi ambitionnoit-elle moins la conquête de celui-ci que de l'autre. Elle le connoissoit, & en étoit fort connue. Il ne doutoit point qu'elle ne fût très-propre à débarrasser Damon de ses premiers liens. Mais elle ne visoit qu'à désoler cet amant jaloux, à quoi elle réussit parfaitement. Dorval, sans le vouloir, la secondoit de son mieux. Il achevoit de désesperer Damon, lorsqu'il croyoit ne faire que consoler Lucile. Le perfide, disoit-il, cesse de se contraindre ; il ne garde plus aucuns ménagemens envers moi ; il se déclare hautement mon rival.... Eh bien ! c'est en rival qu'il faudra le traiter.

On représentoit Zaïre. Les soupçons & la jalousie d'Orosmane donnoient beau jeu

aux plaifanteries de la Marquife, & encore plus de matiere aux réflexions de Lucile. La fituation de Zaïre lui arrachoit des larmes ; elle y trouvoit quelque rapport avec la fienne : elle s'en laiffoit d'autant plus pénétrer. Une ame ingénue s'émeut facilement. Ce n'eft point fur des cœurs blafés que les Zaïres & les Monimes exercent leur pathétique empire. Lucile fut encore plus affectée par la petite Piéce. On eût dit que ces rencontres fortuites étoient l'effet d'un arrangement prémédité. On repréfentoit la charmante Comédie de l'Oracle. La Fée, difoit Lucile, voudroit que Lucinde ignorât ce que c'eft qu'un Homme : Cinthie me défend de les écouter. Les raifons de la Fée ne peuvent, fans doute, être mauvaifes ; & pour ce qui eft de ma tante, les fiennes me paroiffent affez bonnes.

Le Spectacle fini, Dorval accompagne & la tante & la niéce jufques chez elles. Damon refte avec la Marquife. Il frémit de la loi qu'il s'eft lui-même impofée. Il fe repréfentoit Dorval mettant à profit, pour le fupplanter, les momens qu'il lui laiffoit. Pour combler fon embarras, il y avoit

ſouper chez la Marquiſe, & il ſe vit contraint d'y aſſiſter. Les convives étoient tous d'une humeur très-analogue à celle de l'hôteſſe. La converſation fut vive & enjouée ; mais Damon y mit peu du ſien. Il repouſſa même fort mal tous les traits que la Marquiſe lui lança, ou lui fit lancer.

Retiré chez lui, il ne put dormir ; & dès le jour ſuivant, après avoir beaucoup héſité, il reparoît chez Cinthie. Il eſt fort ſurpris d'en être bien reçu, & fort affligé d'éprouver le même accueil de la part de Lucile ; rien n'annonçoit en elle le moindre reſſentiment, aucune atteinte de jalouſie. Ce n'eſt pas qu'elle en fût exempte ; mais les ordres de Cinthie, & ſur-tout ſa préſence, l'obligeoient à diſſimuler. Peut-être auſſi un peu d'orgueil, bien fondé, ſe joignoit il à toutes ces raiſons. Mais, dans tout cela, Damon n'appercevoit que l'ouvrage de Dorval ; il n'imputoit qu'à lui l'indifférence dont Lucile faiſoit parade ; il le croyoit ſon rival, & ſon rival préféré. Les réſolutions les plus violentes s'offroient à ſon eſprit : l'amitié les combattoit. Obſédé par Cinthie, il ne pouvoit s'expliquer avec

Lucile. Peut-être même en eût-il fui l'occasion, si elle se fût offerte ; peut-être la vanité eût-elle imposé silence à sa jalousie.

Inquiet, troublé, mais attentif à ne point le paroître, il sort & laisse Lucile, persuadé plus que jamais de son inconstance. L'envie de se dissiper l'entraîne chez la Marquise. Il y trouve son prétendu rival, & le Chevalier de B.... leur ami commun. Sçais-tu bien, disoit ce dernier à Dorval, que la niéce est jolie ? A quoi songe la Tante de la placer en perspective à côté d'elle ? Il y a là bien de la mal-adresse & de la présomption!.... A propos, poursuivoit-il, en s'adressant à Damon, tu semblois destiné à former ce jeune sujet ? Mais cet honneur me paroît réservé à Dorval : on voit que la petite personne est très-disposée à mettre à profit ses documens. Dorval ne contredit en rien ce discours ; c'eût été déroger au ton que lui-même avoit adopté. Mais son silence acheva de rendre Damon furieux. Dès-lors, il se résout à en venir aux dernieres extrémités, à se battre contre lui.

La Marquise n'étoit point présente à ces propos : Damon profita de son absence pour

tirer Dorval à l'écart. Il l'invite ſimplement à ſe rendre avec lui à l'Etoile ſous quelques minutes. Je vais t'y devancer, reprit ce dernier, ſans être cependant au fait du myſtere. En effet, il ſortit l'inſtant d'après. Damon ne tarda pas à le ſuivre. Tous deux ſe rejoignirent au lieu indiqué. L'air ſérieux de Damon ne ſurprit point Dorval ; il ne lui en connoiſſoit guere d'autre. Comment va la nouvelle intrigue ? lui dit-il : ma foi, Comte, je t'en félicite ; ton choix ne pouvoit mieux tomber que ſur la Marquiſe. Elle te fera faire plus de progrès en deux mois, que Lucile en deux ans. Mes progrès, répondit ſéchement Damon, ſont encore plus prompts que vous ne penſez ; j'ai déja appris à diſcerner un ami vrai d'avec un ami faux. Quoi! répliqua Dorval, un peu ſurpris du ton avec lequel ces paroles avoient été prononcées, eſt-ce à ces ſortes d'inſtructions que la Marquiſe borne ſes ſoins ? Laiſſons-là la Marquiſe, reprit Damon, avec encore plus de hauteur ; parlons de vos procédés : ce n'eſt pas la premiere fois qu'ils me choquent, mais je ſonge à m'en venger plutôt qu'à les définir.

Sçais-tu bien, Comte, ajouta Dorval, qu'à la fin ce ton m'ôteroit la liberté, & même la volonté de te désabuser ? Peu m'importe, interrompit Damon, &, d'ailleurs, ce seroit peine perdue; je sçais à quoi m'en tenir. Cherchons quelque endroit plus écarté. Ils s'avancent sans aucune suite, & ne tardent pas à trouver ce qui leur convient. Dorval, qui n'avoit qu'un seul ton pour toutes les circonstances de la vie, n'en changea point dans celle où il se trouvoit. Il me semble, disoit-il, voir renaître le siécle de nôs anciens Preux : quand ils n'avoient rien de mieux à faire, ils s'amusoient à rompre une lance en l'honneur de leurs Dames. Il est vrai, poursuivoit-il, qu'un bras en écharpe eut toujours des grâces aux yeux d'une Belle.

Ils s'arrêtent en un lieu qui leur paroît propre à ce qu'ils méditent. Là, ils mettent l'épée à la main, & se battent avec la même ardeur que s'ils eussent toujours été ennemis. Ils s'étoient déja blessés l'un & l'autre, quand le Chevalier de B..... arriva. Messieurs, leur dit-il, en les séparant, que signifie cette scene ? Ma foi, mon cher Che-

valier, reprit Dorval, je l'ignore : demande-le à Damon ; peut-être le sçait-il. Damon croyoit effectivement le sçavoir ; mais il ne jugea pas à propos de s'expliquer. Les deux prétendus rivaux avoient chacun besoin des secours d'un Chirurgien. On en fait venir un chez le Suisse du bois de Boulogne. Il pansa les deux blessés ; après quoi, l'un & l'autre ayant envoyé ordre à leurs équipages d'avancer, chacun remonta dans le sien. Le Chevalier accompagna Damon, qu'il jugeoit avoir été l'aggresseur dans cette affaire. Il lui fit encore quelques questions inutiles pour en sçavoir le motif. Il conclut, enfin, que la jalousie armoit les deux rivaux l'un contre l'autre, & que l'objet de cette jalousie étoit la Marquise.

C'étoit, du moins, elle qui avoit soupçonné la premiere le motif de leur sortie. Elle étoit, sans qu'on le sçût, dans un cabinet voisin, lorsque Damon avoit parlé en secret à Dorval ; elle avoit entendu nommer le lieu du rendez-vous, & c'étoit à sa priere que le Chevalier avoit suivi les deux champions. De-là, son apparition si subite, & que ni Dorval, ni Damon n'avoient pu prévoir.

Le Chevalier l'inſtruiſit de ce qui s'étoit paſſé, & lui fit part de ſes conjectures. Le mot de combat l'effraya d'abord. Elle n'étoit pas de nos Coquettes qui, dans ces ſortes d'occaſions, regardent la mort d'un amant, comme une victime offerte à leurs charmes, comme le triomphe le plus réel de leur beauté. Le Chevalier la raſſura, en lui apprenant que les bleſſures des deux rivaux n'étoient pas dangereuſes. Rien, au ſurplus, ne pouvoit l'induire en erreur. Elle ſçavoit que Damon aimoit Lucile, elle ſçavoit qu'il étoit l'aggreſſeur dans cette diſpute. Elle n'avoit qu'une crainte; c'étoit que la jalouſie de Damon ne fût point mal fondée. Cependant, par un motif de tracaſſerie, aſſez commun parmi les femmes, elle fit ſecrétement informer Cynthie de la diſpute des deux amis. On ajouta de plus, par ſon ordre, que, ſelon toutes les apparences, la Marquiſe les avoit rendus rivaux.

Il eſt facile de rendre jalouſe une femme qui ne peut que difficilement réparer ſes pertes. Cinthie étoit dans le cas. Lui enlever Dorval, c'étoit lui ravir tout ce qui lui

reſtoit. Elle ne put déguiſer ſon déſeſpoir ; même aux yeux de ſa niéce. D'ailleurs, elle diſſimuloit beaucoup moins avec Lucile, depuis qu'elle la croyoit oubliée de Damon. J'ajouterai même qu'elle avoit porté la confiance envers elle à un point exceſſif. Lucile s'amuſoit à peindre en miniature, & y réuſſiſſoit parfaitement. Cinthie voulut qu'elle traçât de mémoire le Portrait de Dorval. Un prétexte aſſez frivole vint à l'appui de cette demande. Lucile, ſans approfondir ſes vues, obéit à ſes ordres, & ſongea à faire auſſi uſage de ce talent pour elle-même. Elle ſe trouvoit cependant encore plus humiliée que ſa tante. Hélas ! diſoit-elle, s'il eſt vrai que Damon & Dorval s'étoient querellés pour la Marquiſe, il eſt donc bien sûr que Damon ne ſonge plus à moi, qu'il me ſacrifie à cette rivale ! C'étoit pour accroître ce ſacrifice que l'ingrat vouloit ſçavoir ce qui ſe paſſoit dans mon cœur. Je lui en ai tû la meilleure partie, & lui en ai trop dit encore.

Tandis que Lucile accuſoit ainſi Damon ; il étoit lui-même partagé entre les regrets d'avoir peut-être injuſtement querellé Dor-

val, & la crainte d'avoir eu trop de raiſon de le faire. La fiévre l'avoit ſaiſi, & retardoit la guériſon de ſa bleſſure. Dorval, au contraire, fut guéri de la ſienne au bout de huit jours. Il apprit l'état où étoit ſon adverſaire, & en fut touché. Toute rancune étoit bannie de ſon ame, ou, pour mieux dire, ſon ame étoit incapable d'en conſerver. Il s'étoit battu avec Damon ſans être ſon ennemi. Il réſolut de le ſervir, comme s'ils ne ſe fuſſent jamais battus, à le réconcilier une ſeconde fois avec Lucile. Ce ſont, diſoit-il, deux enfans qui s'aiment & qui ſe boudent. Il faut avoir pitié de leur inexpérience ; il faut les obliger à s'entendre.

Dans ce deſſein, il ſe rend chez Cinthie, à laquelle il ſe propoſoit de taire la vraie cauſe de ſon abſence depuis huit jours. Il fut ſurpris de l'en trouver inſtruite. Quoi ! Monſieur, lui dit-elle, auſſi-tôt qu'elle l'apperçut, vous vous expoſez aux riſques de ſortir ? Celle qui vous a fait braver les périls d'un combat, ne vous oblige pas, du moins, à prendre ſoin de votre guériſon ? C'eſt bien mal reconnoître le prix de certai-

nes chofes. Je vous jure d'honneur, Madame, reprit Dorval, que j'ignore de qui vous voulez parler.... Comment, Monfieur ! n'avez-vous pas eu affaire avec Damon ?.... Je l'avoue, puifque vous le fçavez ; mais c'eft tout ce que je fçais là-deffus moi-même.... Quoi ! vous vous battez fans fçavoir pour qui, ni à quel fujet ?.... Eh ! Madame, eft-ce donc une chofe fi extraordinaire ?.... Mais on s'explique, du moins.... Madame, reprit encore Dorval, ces fortes d'explications ne fervent qu'à faire foupçonner la valeur de quiconque s'y arrête, un peu équivoque. Il vaut mieux paroître s'entendre. On s'explique aprés, s'il en eft encore temps. Mais Damon garde encore pour lui fon fecret.

Dorval en étoit cependant bien inftruit ; mais il n'en vouloit faire part qu'à Lucile. N'ayant pu alors l'entretenir en particulier, il revint le jour fuivant. L'occafion étoit favorable ; Cinthie étoit abfente, & Lucile abfolument feule dans fon cabinet. Dorval, qui étoit en poffeffion d'entrer librement, ufe de ce privilége. Il pénétre fans bruit jufqu'au cabinet, dont la porte fe trouva

toute ouverte. Il voit Lucile occupée à peindre, & reconnoît le portrait de Damon, qu'elle traçoit de ſouvenir, en laiſſant de loin à loin échapper quelques larmes. L'ouvrage étoit aſſez avancé pour que Dorval ne pût s'y méprendre. Il comprit dès-lors que le ſoin d'appaiſer Lucile n'étoit pas le plus preſſé, & qu'on pouvoit s'en repoſer ſur elle-même. Il ſort comme il étoit entré, ſans faire de bruit, ſans être apperçu. Lucile étoit trop ſérieuſement occupée, pour qu'il fût aiſé de la diſtraire.

Voici, diſoit Dorval, chemin faiſant, voici un nouveau ſpécifique pour ce pauvre Damon; reſte à trouver le moyen de lui en faire part. Il craignoit d'irriter ſon mal en s'offrant à ſa vue. Il ſe rendit chez le Chevalier, qui leva ſes doutes avant qu'il les lui eût expliqués. J'allois chez toi, lui dit-il, auſſi-tôt qu'il l'apperçut, & j'y allois de la part de Damon, qui t'invite ſincérement à te rendre chez lui. De tout mon cœur, reprit Dorval; ma viſite, je crois, vaudra mieux pour lui que celle de ſon Médecin. Tous deux ſe rendent chez le malade, qu'ils trouvent au lit. A peine

apperçut-il Dorval, qu'il lui tendit la main de l'air le plus intime. On m'assure, lui dit-il, que tous mes soupçons à ton égard sont faux ; je commence à le croire. Oublions le passé, & daigne encore être mon ami. Très-volontiers, répondit Dorval, je le suis, & n'ai point cessé de l'être. J'ai fait, de plus, une découverte qui doit anéantir ta fiévre & tes soupçons. Quelle est-elle ? reprit vivement Damon.... Des meilleures pour toi. Tu sçais, ou ne sçais pas, que la fille d'un certain Dibutade, craignant de ne plus revoir son amant, charbonna ses traits sur le mur de sa chambre ?.... Hé bien ! que m'importe ?.... Lucile te traite avec plus de distinction ; elle te peint en miniature. Lucile me peint ! s'écria Damon.... Mieux que ne feroit la Tour, repliqua Dorval : une jeune personne dont l'amour conduit le pinceau, fait toujours des prodiges dans ces sortes d'occasions. Tu me flattes, mon cher Marquis, ajoutoit Damon, en se soulevant pour l'embrasser, tu me flattes : Lucile est trop indifférente pour en user ainsi.... Oh ! parbleu ! je veux t'en donner le plaisir. D'ailleurs, il faut bien que

tu viennes obtenir ton pardon; c'eſt une cérémonie préalable.... Je t'avoue que je crains les reproches de Cinthie.... Cinthie eſt occupée à faire juger un procès de la plus grande conſéquence. Elle ſort tous les matins, & a la mal-adreſſe de ne pas mener Lucile avec elle. Tu profiteras de cette lourde bévue.

Damon fut en état de ſortir au bout de quelques jours, tant le ſpécifique de Dorval avoit produit un prompt effet. Ce dernier conduit Damon chez Cinthie. Elle étoit abſente, comme ils l'avoient prévu. Lucile elle-même ne ſe trouva point dans ſon appartement. On leur dit qu'elle accompagnoit dans le Parc une vieille parente qui étoit venue la viſiter. Damon pria Dorval d'aller la prévenir ſecrétement ſur ſon arrivée : ce que ce dernier exécuta avec plaiſir. A peine commençoit-il à s'éloigner, que Damon entre dans le cabinet de Lucile. Son but ne pouvoit pas être bien décidé. Peut-être eſpéroit-il y trouver ſon portrait. Mais que devint-il, en appercevant celui de Dorval, très-reſſemblant, & auquel Lucile paroiſſoit avoir encore travaillé

le jour même? Une pareille vue déconcerteroit l'amant le plus flegmatique. Pour Damon, il devint furieux. Quoi! s'écria-t-il, hors de lui-même, je ferai donc sans cesse le jouet d'un perfide & d'un traître! C'est pour me rendre le témoin de ma honte qu'il ose me conduire ici! Ah! je ne dois plus écouter que ma rage. Il s'en fallut peu qu'il ne mît le portrait en piéces; mais il se contenta de sortir de la maison, sans avoir parlé ni à Lucile, ni à Dorval.

Tandis qu'il retourne chez lui, ne respirant que vengeance, Dorval instruisoit Lucile de son arrivée. Cet avis la jette dans le plus grand trouble. Elle quitte avec précipitation sa parente & Dorval, pour courir à son appartement. Voilà, disoit ce dernier, une activité qui n'est point de mauvais augure pour Damon. Mais le desir de le revoir n'étoit pas l'unique raison qui engageât Lucile à se presser ainsi. Elle vouloit soustraire à sa vue le portrait qu'elle avoit laissé en évidence; oubli dont l'arrivée de sa vieille parente étoit la seule cause. Lucile arrive, retrouve le portrait à peu près à la même place; mais elle n'apperçoit point Damon;

Damon : elle ſonne, elle demande ce qu'il eſt devenu ; on lui apprend qu'il vient de remonter dans ſon vis-à-vis, & de s'éloigner en toute diligence. Alors Lucile ne doute plus qu'il n'ait vu le fatal portrait. Je ſuis perdue, diſoit-elle ; il va me regarder comme une perfide, rien ne pourra plus le déſabuſer : que je ſuis malheureuſe ! Elle s'étoit renfermée dans ſon cabinet, elle y reſtoit accablée, elle oublioit qu'elle eût compagnie dans le jardin. Dorval, qui s'ennuyoit fort avec la vieille, jugeoit qu'apparemment Lucile & Damon trouvoient les inſtans plus courts. Il avoit été un peu ſurpris de voir Lucile s'éloigner avec tant d'activité ; il ne le fut pas moins de la voir reparoître avec un air de triſteſſe & d'abattement. La vieille couſine ayant mis fin à ſa viſite, leur laiſſa le temps de s'expliquer. Eh bien ! belle Lucile, lui dit Dorval, ne vous ai-je pas ramené Damon le plus docile de tous les hommes ? Je ne crains plus qu'une choſe, c'eſt qu'il ne devienne timide à l'excès. Je n'ai pu le réſoudre à ſe montrer avant que vous ſoyez prévenue de ſon arrivée ; mais que vous a-

t-il dit ?.... Qui ? Damon ? reprit Lucile : hélas ! je ne l'ai pas même vu.... Quoi ! Mademoiselle, vous m'avez laiſſé morfondre une demi-heure auprès d'une Baronne ſeptuagenaire, & vous n'étiez pas avec Damon ?.... Je ne l'ai point vu, vous dis-je ; il étoit déja parti : ſa viſite n'eſt qu'un outrage de plus pour moi.... Oh ! parbleu ! il y a là-deſſous du ſingulier, de l'extraordinaire. Lucile ſoupçonnoit bien ce qu'il pouvoit y avoir ; mais elle n'oſoit en inſtruire Dorval. Je vais, lui dit ce dernier, éclaircir cette énigme, & reviens auſſi-tôt vous faire part de ma découverte. Arrêtez, lui cria Lucile, je crains quelque nouvelle criſe entre Damon & vous.... Mais cette objection, & beaucoup d'autres, ne purent empêcher Dorval de s'éloigner.

Il arrive chez Damon, & le trouve ſeul ſe promenant à grands pas. Sçais-tu bien, lui dit-il, que tu deviens l'homme de France le plus ſingulier, & qu'on riſque de ſe couvrir de ridicule en s'intéreſſant pour toi ? Damon, ſurpris de ſa viſite, & le regardant avec des yeux où la fureur étoit peinte : Monſieur, lui dit-il, venez-vous

braver jusques chez lui un ami que vous trahissez indignement ?.... Alte-là, interrompit Dorval ; je vois qu'il y a ici quelque nouvelle méprise. Non, non, reprit Damon, il ne peut y avoir d'équivoque : tous mes doutes sont éclaircis. Lucile, & vous, êtes d'accord ensemble pour me jouer. Mais que plutôt.... Ecoute, Damon, ajouta Dorval, nous nous connoissons ; que penserois-tu qui pût me réduire à dissimuler avec toi ? Sçais-tu qu'il y auroit furieusement d'orgueil de ta part à me soupçonner de cette bassesse ?.... Hé bien ! soit ; je consens à croire que tu n'es point le complice de Lucile ; mais je n'en suis pas moins trahi, tu n'en es pas moins la principale cause.... Oh ! explique-toi plus clairement, si tu veux que je t'entende. Mais, non, réponds-moi d'abord : pourquoi, quand je vais annoncer ton arrivée à Lucile, & que cette pauvre enfant accourt vers toi, sans prendre garde qu'elle risque de fâcher une parente, riche, caduque, & qui veut la laisser son héritiere, pourquoi Lucile ne te retrouve-t-elle plus ? Ah ! la perfide ! s'écria Damon, ce n'étoit pas moi qu'elle aspiroit à voir, c'étoit la

preuve de sa trahison qu'elle vouloit soustraire à mes yeux !.... Comment ? quelle preuve ?.... Ton portrait, puisqu'il faut le dire : l'ingrate est actuellement occupée à te peindre.... Mon portrait ! Mais tu te trompes, Damon, c'est le tien ; j'ai vu Lucile occupée à l'achever.... C'est le tien, te dis-je ; crois-en l'attention avec laquelle je l'ai examiné, crois-en la rage qui me posséde !.... Parbleu, l'aventure est des plus comiques, le *Quiproquo* des plus bizarres : tu crois, dis-tu, être bien sûr de ton fait ?.... Ah ! trop sûr ! Que n'en puis-je au moins douter ! Mais, non, tout est éclairci. C'est toi que l'ingrate me préfére, c'est toi qu'elle aime. Dorval resta un moment rêveur; après quoi, il ajouta : Damon, cela pourroit bien être, je ne vois rien là de miraculeux ; ce n'est pas la premiere fois que je triomphe sans le sçavoir, & sans y prétendre : après tout, il y auroit de la barbarie à rebuter cet enfant.... Songe que la vie n'est rien pour moi, si Lucile m'est enlevée, & que tu n'obtiendras l'une, qu'après m'avoir arraché l'autre.... En vérité, Damon, tu ne te formes point : tu es l'homme du monde que je

voudrois le moins tuer ; mais enfin, que veux-tu que je faſſe ? Tu connois Lucile ; crois-tu qu'il ſoit bien aiſé de lui tenir rigueur ?.... La perfide !.... Qu'entends-tu par ce mot ?.... Quoi ! peut-elle douter un inſtant que je ne l'adore ?.... Elle s'en ſouviendra quelque jour, & alors tu prendras ta revanche, en lui préférant une rivale.... Non, je veux, je prétends qu'elle s'explique aujourd'hui, qu'elle prononce entre toi & moi.... Tu n'y ſonges pas ; as-tu donc oublié que Lucile n'eſt qu'un enfant, & qu'un pareil aveu embarraſſeroit la femme la plus aguerrie ?.... N'importe, je jouirai de ſa confuſion, je pourrai l'accabler de reproches.... Oh ! parbleu, c'eſt ce que je ne dois pas ſouffrir. D'ailleurs, ſonge au ridicule de la démarche où tu veux m'engager : l'amour n'eſt aujourd'hui qu'une convention tacite ; on s'aime, on ſe laiſſe, & tout cela doit ſe deviner ; toute queſtion à cet égard eſt puérile, tout aveu ſuperflu, tout reproche ignoble & déplacé.

Il fallut, cependant, que Dorval cédât aux inſtances de Damon ; mais ce ne fut qu'avec beaucoup de répugnance. Lorſqu'il

avoit promis à Lucile de le lui ramener ; il croyoit lui causer de la joie, & non de l'embarras. Leur arrivée la fit pâlir. C'est de quoi Dorval s'apperçut d'abord. Il prit ce ton léger qu'il employoit à tout propos. Belle Lucile, lui dit-il, bannissez toute contrainte. Le désolé Damon veut être instruit de son sort. Il soupçonne votre cœur de se déclarer pour moi : il croit que certain portrait, dont vous faites mystere, est le mien. C'est exiger un aveu bien authentique, je l'avoue ; mais tel est Damon ; il préfére un arrêt foudroyant, à une plus longue incertitude.

Lucile ne répondit rien, & parut encore plus agitée. Ah ! s'écria Damon, ce silence n'en dit que trop. C'en est fait, je suis sacrifié. Mais, cruelle, celui que vous me préférez ne jouira pas de son triomphe, ou la mort que je recevrai de sa main, m'empêchera de voir mon opprobre. Lucile ne répondit rien encore. Ma foi, mon pauvre Damon, dit alors Dorval, j'ai pitié de l'état où je te vois ; & s'il n'étoit pas au-dessus de l'homme d'être ingrat envers Lucile, peut-être eussé-je porté l'hé-

roïſme à ſon comble. Mais regarde-la, & vois ce qu'il eſt poſſible de faire. Lucile ne put ſoutenir plus long-temps cette bizarre mépriſe. Mais, Monſieur, dit-elle à Damon, avec une agitation extrême, depuis quand prenez-vous tant d'intérêt à ce qui ſe paſſe dans mon cœur ? Vous avez paru en faire trop peu de cas, pour.... Oui, interrompit Damon, oui, j'ai mérité vos rigueurs, votre haine. J'ai paru oublier vos charmes, j'ai paru vous donner une rivale; mais en vous fuyant, je vous adorois, je n'entretenois cette rivale que de vous. Elle a des charmes, & je ne lui parlois que des vôtres. Peut-être elle m'abhorre pour avoir connu à quel point je vous aime. Ah, Ciel! s'écria Lucile, à quelle extrêmité me vois-je réduite ! Parlez, reprenoit Damon, il n'eſt plus temps de feindre. Mais que pourriez-vous dire qui pût démentir ce que j'ai vu ? Tranchez net la difficulté, diſoit Dorval, ou, du moins, expliquez-vous par emblême ; laiſſez parler le portrait en queſtion. Je tremble ! ajouta Lucile, en tirant un portrait de ſa poche. O Ciel ! s'écrioit Damon, cette vue va donc régler ma deſ-

tinée ! Courage, difoit Dorval à Lucile qui héfitoit toujours, faites ce que votre cœur vous prefcrira. Hé bien, lui dit-elle, en tremblant de plus en plus, voyez vous-même ce qu'il convient de faire. A ces mots, elle lui donne le portrait. Grand Dieu ! s'écrie de nouveau Damon, c'en eft donc fait ! il ne me refte plus qu'à m'immoler aux pieds de l'ingrate. Déja il avoit tiré fon épee, & la tournoit contre fon fein. Arrête, arrête ! lui cria Dorval, voilà un défefpoir finguliérement placé : regarde cette peinture. Damon la fixe d'un œil égaré, & reconnoît fes traits. Adorable Lucile, dit-il, en fe précipitant à fes genoux, que ne vous dois-je point ? & que mes foupçons me rendent coupable ! Quoi ! tandis que je vous outrageois, vous daigniez raffembler les traits d'un ingrat !.... Mais, reprenoit-il, en s'interrompant, un autre a joui de la même faveur ! A ce difcours, Lucile change de couleur, & refte interdite. Nouvelles alarmes pour Damon. Oui, pourfuivoit-il, un autre portrait a tantôt frappé ma vue. De grace, expliquez-nous ce qu'il fignifie. En faites-vous une collec-

tion ? Ecoute, mon cher, interrompit Dorval ; Mademoiselle a un talent si décidé pour ce genre, qu'il seroit affreux qu'elle l'enfouît. Craignez, dit alors Lucile à Damon, craignez que je n'éclaircisse vos injustes soupçons ; je ne vous les pardonnerai pas après les avoir détruits.

Ces trois personnes étoient occupées au point que Cinthie entra, sans qu'on se fût même douté de son arrivée. Elle venoit annoncer à sa niéce le gain de son procès. Elle la trouve dans une agitation extrême, voit Damon à peu-près dans le même état, & Dorval qui sembloit participer à cette scene. Qu'est-ce que cela signifie, Mademoiselle ? demanda Cinthie. Mais Lucile n'avoit pas l'assurance de répondre. Dorval commençoit à se douter du fait. Il résolut de mettre fin à toute cette intrigue, & d'user de l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de la tante. Il s'agit, Madame, lui dit-il, de certain portrait furtivement apperçu. Comment ? quel portrait ? demanda-t-elle avec empressement. Lucile, qui ne pouvoit plus soutenir l'état où elle voyoit Damon, fit un effort sur elle-même. Le voilà ce por-

trait, dit-elle à Cinthie ; il n'appartient qu'à vous d'en disposer. Alors elle le lui donne. Cinthie irritée, n'en prit que plus promptement sa résolution. Elle s'approche de Dorval, & lui fait voir le portrait que Lucile vient de lui remettre. C'est le vôtre, lui dit-elle, & c'est par mon ordre que Lucile a imité vos traits. Vous ne doutez point que l'on ne s'intéresse à un objet que l'on fait peindre. Je garde le portait, & vous offre en échange ma main, avec toute ma fortune, augmentée de cent mille livres de rente par le gain de mon procès. Madame, reprit Dorval, voilà un concours de circonstances bien favorable. Mais souffrez que je m'occupe d'abord des intérêts d'un ami. Sans doute, qu'en vous décidant à vous marier, vous ne prétendez pas condamner Lucile au célibat. Il y auroit de l'inhumanité dans cet arrangement. Ici Damon interrompit Dorval, & s'adressant à Cinthie : je ne puis plus vous cacher, Madame, lui dit-il, que j'adore votre charmante niéce. Ma conduite, je le sçais, annonçoit tout le contraire ; mais ce n'étoit qu'une feinte, & cette ruse est une faute que l'aimable

Lucile me pardonne : daignez imiter ſon indulgence. Vraiment, reprit Cinthie, je m'apperçois bien que ma niéce eſt fort indulgente. Mais, enfin, Marquis, dit-elle à Dorval, conſeillez-moi ; que faut-il faire ? Il faut, Madame, repliqua-t-il, unir Lucile avec Damon, & partager avec eux votre fortune.... Madame, interrompit ce dernier, ce n'eſt point à vos richeſſes que j'en veux ; l'aimable Lucile eſt au-deſſus de tous les tréſors de la terre ; &, d'ailleurs, ce que j'ai de bien peut ſuffire.... Non, non, interrompit Cinthie à ſon tour, il en ſera comme le Marquis vient de le régler. Ah ! ma chere tante ! s'écria Lucile. Ah ! cher Dorval ! s'écria en même temps Damon.... Dorval ſe refuſa à de plus longs remerciemens. Maintenant, Madame, ajouta-t-il, voyez quelles ſont vos dernieres réſolutions. Comment ! Marquis, reprit Cinthie, que ſignifie ce langage ?.... Oh ! Madame, il ne ſignifie que ce que vous voudrez.... Le mariage vous effraye-t-il ?.... Point du tout ; le mariage n'effraye point quiconque ſçait ſon monde.... C'eſt-à-dire, que vous imiterez ceux qui ſe piquent de le bien ſçavoir ?.... Moi,

Madame ? oh ! parbleu, je ne me calque sur personne. Mais il est des cas où il faut suivre l'usage, ou se couvrir d'un éternel ridicule.... Et moi, Marquis, je vous déclare qu'un mari du bon ton me conviendroit fort peu.... Mais, Madame, comment donc faire ? Faut-il se reléguer jusques dans la classe des moindres Bourgeois ? Ce sont les seuls qui n'ayent pas encore mis à l'écart les gothiques entraves de l'Hymen. Cela étoit bon du temps de Saturne & de Rhée.... Je prétends vivre comme on vivoit alors.... Alors, Madame, l'Hymen étoit le Dieu de la contrainte : aujourd'hui c'est le Dieu de la liberté. On a substitué aux froids égards, à l'éternelle assiduité, une aisance toute aimable, une confiance à toute épreuve. En un mot, le domaine de l'Hymen est devenu la maison de campagne de l'Amour. C'est le lieu où il prend ses vacances, & où il se remet de ses fatigues. Il semble, reprit vivement Cinthie, que vous ayez reçu des mémoires de feu mon époux : il agissoit comme vous vous proposez d'agir ; mais il a sçu me dégoûter d'un mari Petit-Maître. Oubliez l'offre que je vous ai faite ;

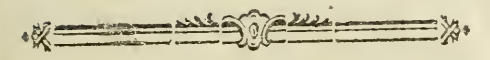
j'oublierai de mon côté.... Ah ! cher Dorval ! interrompit Damon, tu me replonges dans l'abyme d'où tu ſemblois m'avoir tiré. Mais, point du tout, reprit Dorval, me voilà encore tout prêt à me dévouer. Il n'en eſt pas beſoin, ajouta vivement Cinthie : raſſurez-vous, Damon. En rompant pour jamais avec Dorval, je n'en tiendrai pas moins ce que je vous ai promis. Je conſens que vous épouſiez ma niéce, & je lui donne la moitié de mon bien, en attendant mieux. A ces mots, Cinthie entre & s'enferme dans ſon boudoir.

Que ne te dois-je point, cher Dorval ? diſoit Damon : c'eſt toi qui as conduit les choſes juſqu'à cet heureux dénouement. Oublie mes torts & mes injuſtes ſoupçons ; j'ai pour jamais appris à te connoître. Comment donc ! reprit Dorval, tes craintes n'avoient rien de ridicule ; on craindroit à moins. Il n'eſt pas maintenant douteux que Lucile ne te préfére ; mais, franchement, j'ai eu peur pour toi.

Le temps éclaircit la deſtinée de ces différens Perſonnages. Cinthie ſe jetta dans la réforme, y joignit la médiſance, & y prit

goût. Dorval épousa la Marquise, & tous deux vécurent dans une confiance & une dissipation réciproques. Lucile & Damon vécurent en époux qui se suffisent à eux mêmes : *Tous furent contens.*





ABBAS ET SOHRY,

NOUVELLE PERSANNE. *

ABBAS, Roi de Perse, fut, comme tant d'autres Potentats, surnommé le Grand, pour avoir fait de grands maux à ses voisins. Il aimoit passionnément les femmes & la guerre. Il la faisoit autant pour peupler son Serrail, que pour accroître ses Etats. Tout Roi, dont la femme étoit belle, & le Royaume voisin de celui de Perse, devoit alors songer à défendre l'une & l'autre. Du reste, Abbas étoit aussi prompt à se refroidir qu'à s'enflammer; & en amour comme en guerre, une conquête achevée lui en faisoit bientôt desirer une nouvelle.

Il y avoit alors dans le Pays d'Imirette,

* Le fonds de ce Conte est vrai, & tiré des Voyages de Chardin. Sohry est aussi connue, aussi célébre en Perse, que la belle Agnès l'est en France.

(c'eſt l'ancienne Albanie,) une jeune Princeſſe, nommée Sohry, ſœur du Souverain de cette Contrée. Sohry étoit plus belle qu'on ne le peut décrire, même en ſtyle oriental. C'eſt elle que les Poëtes Perſans ont depuis chantée à l'envi. Mais l'hyperbole, qui leur eſt ſi familiere, ſe trouva, dans cette rencontre, au-deſſous de la réalité. Il fut, pour cette ſeule fois, hors de leur pouvoir d'outrer un ſujet.

L'admirable Sohry vivoit ſous la tutelle d'une mere qui l'égaloit preſque en beauté, & ne la ſurpaſſoit que de trois luſtres en âge; c'eſt-à-dire, qu'elle n'avoit guere que trente ans. Cette Princeſſe, après avoir été Reine, s'étoit faite Religieuſe; état qui, dans cette contrée, n'oblige point à s'enfermer dans un Cloître. On reſte dans ſa maiſon, & l'on eſt libre d'en ſortir, ſans que pour cela aucun des vœux reçoive, ou ſoit cenſé avoir reçu nulle atteinte.

Sohry, que nul vœu pareil n'enchaînoit, gardoit cependant une ſolitude plus rigoureuſe. Elle habitoit & ne quittoit point certain Château inacceſſible à tout Etranger. J'en excepte le Prince de Georgie, à qui,

ſelon l'uſage de ces lieux, la Princeſſe étoit fiancée depuis l'âge de cinq ans. Déja même il auroit dû être ſon époux, ſi une guerre ſanglante qui l'occupoit, & la connoiſſance qu'il avoit du caractere d'Abbas, n'euſſent retardé le moment de cette union. A cela près, les charmes de Sohry n'étoient guere connus que de ſa mere, du Roi ſon frere, & des femmes qui la ſervoient. Ces femmes, à l'exception d'une ſeule, ignoroient même ſa qualité. Tant de précautions avoient pour but de dérober cette jeune merveille aux pourſuites du Roi de Perſe, qui avoit l'ambition de ne peupler ſon Serrail que de Princeſſes. On eut même recours à un autre moyen, beaucoup plus inſupportable pour cette belle captive, que la ſolitude la plus triſte. Ce fut de publier que ſon extrême laideur obligeoit de la ſouſtraire à tous les regards.

Ce bruit trouva peu d'incrédules. On ſe ſouvint qu'il avoit déja fallu en uſer ainſi à l'égard d'une ſœur aînée de la Princeſſe; objet réellement auſſi difforme que Sohry étoit ſéduiſante. On avoit même depuis publié la mort de cette premiere captive, qui

néanmoins exiſtoit toujours. La raiſon de ce procédé, c'eſt que, chez cette nation, la laideur eſt un opprobre, & qu'elle n'eſt pas moins rare dans ces heureuſes contrées, que l'extrême beauté dans quelques autres.

Quant à Sohry, elle ne ſe conſoloit point de l'injure qu'on faiſoit à ſes charmes. Elle ignoroit que quelqu'un ſongeât aux moyens de détromper à cet égard, & le Public, & ſur-tout le Roi de Perſe. C'étoit Zomrou, ancien Miniſtre du feu Roi d'Imirette, & qui d'abord avoit eſpéré devenir beau-pere du Roi régnant. Las d'eſpérer en vain, il pria ce Prince d'épouſer ſa fille, ou de ne point vivre avec elle comme s'il l'eût épouſée. Diſvald, c'eſt le nom du Roi, répondit en Souverain abſolu, & Zomrou ſe retira en Sujet mécontent.

Il crut, toutefois, devoir encore diſſimuler; mais, au fond, il ne reſpiroit que vengeance, & choiſit Abbas pour ſon vengeur. Il ſongea à tirer parti du caractere de ce Prince. La faveur où il s'étoit maintenu juſqu'alors à la Cour d'Imirette, l'avoit mis à portée de s'inſtruire de ce qui

étoit un myſtere pour tout autre Particulier : il ſçavoit que la laideur de Sohry n'étoit que ſuppoſée, & il ſçavoit de plus le motif de cette ſuppoſition. Il fait part au Sophi de toutes ſes découvertes, s'efforce d'exagérer les charmes de Sohry, & trace un portait bien inférieur encore à ſon modèle. En un mot, il n'épargne rien pour irriter Abbas contre le frere, & l'enflammer vivement pour la ſœur.

Ce moyen bizarre a tout le ſuccès qu'il pouvoit avoir. Abbas comptoit parmi ſes Eunuques, un Italien, qui, pour entrer au Serrail, n'avoit pas eu beſoin de changer d'état. C'étoit un de ces êtres anéantis dès leur naiſſance, & à qui, pour tout dédommagement, l'art procure un fauſſet plus ou moins aigre. Ce Chantre involontaire avoit dès-lors ſçu joindre la Peinture à la Muſique. Il alloit tour-à-tour du lutrin au chevalet; il paſſoit d'une dévote ariette, au portrait d'une Beauté galante. Mais il trouva que ces travaux réunis ne rapprochoient point de lui la fortune. Il réſolut de la chercher dans d'autres climats. Ses voyages, le haſard, ou ſa deſtinée, le con-

duisirent jusqu'à Ispahan. Là, sa qualité d'Eunuque lui procure l'avantage de s'attacher au Roi de Perse ; & le caractere de ce Prince lui fournit bientôt l'occasion de déployer tous ses talens.

Déja plus d'une fois ce nouveau confident lui avoit fait connoître les plus belles Princesses des pays voisins, sans que pour cela Abbas eût été obligé de quitter sa Cour. Il fut question d'user d'un stratagême à peu-près semblable auprès de la Princesse d'Imirette. Voilà l'Eunuque encore une fois déguisé en femme, & conduit en diligence jusqu'à la Capitale de cette contrée. Il y voit Zomrou, & en tire certains éclaircissemens indispensables. Quant au surplus, Abbas l'avoit mis à portée de surmonter bien des obstacles, ou, ce qui revient au même, l'avoit mis en état de prodiguer l'or. Il le prodigua, & séduisit tous ceux dont il crut avoir besoin. Mais nul d'entr'eux ne pénétra ses vues. Il se garda bien, sur-tout, de nommer la Princesse à ceux qui avoisinoient sa demeure, instruit d'avance, que ni eux, ni même la plupart des femmes qui la servoient, ne la connoissoient sous

ce titre. On lui dit que la jeune Solitaire paroiſſoit ſouvent à certaine fenêtre, donnant ſur une plaine vaſte & riante. il fut charmé de la découverte, ſe rendit au lieu indiqué, & trouva, de plus, un petit boſquet propre à favoriſer ſon deſſein. Il étoit peu diſtant de la fenêtre dont il vient d'être parlé. L'Eunuque toujours déguiſé y entra, s'y plaça de maniere à n'être vu qu'autant qu'il le voudroit, & attendit que la Princeſſe daignât elle-même ſe laiſſer voir.

Elle n'avoit ſur ce point aucune répugnance, choſe aſſez croyable dans une jeune Beauté. Souvent même, en contemplant ſes charmes dans une glace, elle gémiſſoit de les contempler ſeule. Les jardins où elle ne trouvoit pour toute compagnie que des fleurs, des ſtatues & des femmes, lui devenoient inſipides. Elle n'y jettoit les yeux, ou ne les parcouroit que par déſœuvrement. L'Eunuque, ſans quitter ſon embuſcade, ſongeoit aux moyens de l'attirer du côté de la plaine. Il y réuſſit avec le ſecours de quelques ariettes Italiennes, qu'il ſe mit à chanter de ſon mieux, & fort bien. A peine ſes accens eurent frappé l'oreille

de la Princeſſe, qu'elle accourut vers ſa fenêtre favorite. Elle-même étoit fort empreſſée de voir la Cantatrice étrangere ; car elle jugea, quoiqu'à regret, que cette voix ne pouvoit être que celle d'une femme. De ſon côté, l'Eunuque ſe tenoit à l'entrée du boſquet ; & là, ſans être vu trop à découvert, & ſans diſcontinuer de chanter, il tira ſes crayons & deſſina la Princeſſe, qui, enchantée de ſa voix, ne ſongeoit ni à l'interrompre, ni à diſparoître. Déja même l'eſquiſſe du portrait étoit achevée, & l'Eunuque chantoit encore, étoit encore écouté. Il crut en avoir aſſez fait pour le moment, renferma ſes crayons, & mit fin aux ariettes. Alors la Princeſſe donna ordre que la prétendue Chanteuſe lui fût amenée. C'étoit ce que demandoit l'Agent traveſti. Il eſt introduit auprès d'elle, gracieuſement accueilli, loué ſur ſa voix, & obligé de répondre à une foule de queſtions.

Il les avoit prévues en partie, & ne fut embarraſſé par aucune. Sohry lui demanda, entre autres choſes, ſi les Princeſſes de ſon pays étoient belles, & les Princes fort galans. Madame, répondit la fauſſe Italienne,

aucune de ces Princeſſes ne vous égale en beauté; & tous les Princes de la terre deviendroient galans, deviendroient paſſionnés, s'ils avoient le bonheur de vous voir un ſeul inſtant. Sohry ne répondit rien à ce diſcours; mais elle ſoupira. L'Eunuque étoit trop habile pour ne pas entrevoir la cauſe de ce ſoupir. Etre la plus belle perſonne de l'Orient, & paſſer pour la plus laide; n'avoir que dix-huit ans, & pas l'ombre de liberté; ne compter qu'un adorateur, qu'on ne voit que rarement, qu'on n'aime que fort peu, & ne pouvoir eſpérer qu'un autre le remplace: à coup sûr, on ſoupireroit, on gémiroit à moins; & Sohry, en effet, ne ſe bornoit pas toujours à ſoupirer.

Elle propoſe à la fauſſe Cantatrice de s'arrêter quelque temps auprès d'elle. C'étoit ce que l'Eunuque deſiroit le plus; cependant il diſſimula, oppoſa quelques obſtacles faciles à lever, & ſe conduiſit avec tant d'art, qu'il augmenta l'empreſſement de Sohry, & diſſipa tous les ſoupçons de ſes ſurveillantes. Il céda enfin, & parut n'avoir fait que céder. Son emploi conſiſta d'abord

à chanter auprès de la Princeſſe, & à lui donner quelques leçons de Muſique. Elle joignoit à ſes autres perfections, une voix auſſi propre à charmer l'oreille, que ſes traits l'étoient à charmer les yeux. L'Eunuque avoit ſoin de lui chanter les airs les plus tendres, & c'étoit toujours ceux qu'elle apprenoit le plus aiſément. Elle vouloit auſſi qu'il lui expliquât les paroles ſur leſquelles ces airs avoient été compoſés. Mais le Traducteur avoit preſque toujours ſoin de leur donner un ſens relatif à la ſituation où Sohry ſe trouvoit, & aux ſentimens qu'il vouloit faire naître en ſon ame. De-là, nouveaux ſoupirs, nouvelles rêveries, nouvelles queſtions. Il crut l'inſtant favorable pour haſarder une épreuve d'un autre genre. Ce fut de placer le portrait d'Abbas ſous les yeux de la Princeſſe d'Imirette.

Sohry lui parloit ſouvent, & de l'ennui attaché à une ſolitude perpétuelle, & de la difficulté de vaincre cet ennui. Je ne vois qu'un moyen de l'éviter, & c'eſt à vous que j'en ſuis redevable. Mais on ne peut ni toujours entendre chanter, ni toujours chanter ſoi-même. Il eſt, reprit vivement l'Italien,

l'Italien, d'autres talens auſſi récréatifs que celui-là, auſſi faciles à acquérir. Si la Muſique vous fait imiter & ſurpaſſer le chant des oiſeaux de vos boſquets, la Peinture, par exemple, vous apprendroit à imiter les oiſeaux mêmes, & bien d'autres objets plus intéreſſans que des oiſeaux. Eh quoi! reprit encore plus vivement Sohry, auriez-vous le talent dont vous parlez? Feu mon époux, repliqua l'intrépide Italien, le poſſédoit au plus haut degré; je conſerve même le portrait d'un Prince de Perſe, qu'il peignit durant le ſéjour qu'il fit à Iſpahan.

A peine eut-il prononcé ces mots, que la Princeſſe voulut voir le portrait; & à peine l'a-t-il mis en évidence, qu'elle s'en ſaiſit, le fixe avec attention, paroît s'émouvoir, loue avec exclamation l'art du Peintre, & admire encore plus, mais ſans en rien dire, les traits qu'il a imités. Elle s'informe cependant qui on a voulu repréſenter dans cette peinture, & ſi le Peintre n'a point flatté ſon modèle. Je ſçais que ſon grand talent fut d'imiter la reſſemblance, reprit l'Eunuque; mais j'ignore à qui ce portrait reſſemble. Une mort ſubite em-

pêcha mon époux de m'en inſtruire à ſon retour au Caire, où il m'avoit laiſſée. Quelqu'un, à qui la Cour de Perſe eſt connue, m'a dit reconnoître ici les traits du grand Abbas. C'eſt ce que je n'ai pu vérifier, & ce que, ſans doute, je ne vérifierai jamais.

L'Agent d'Abbas n'avoit pas cru devoir paroître mieux inſtruit, de peur de ſe rendre ſuſpect. Il ſçavoit, d'ailleurs, que cette incertitude ne ſerviroit qu'à irriter l'impatience de la Princeſſe, & que cette impatience, une fois ſatisfaite, la conduiroit à un ſentiment plus vif encore. Il ne ſe trompoit pas. Sohry tomba dans une rêverie mélancolique & profonde. Le portrait qu'elle avoit en ſon pouvoir l'intéreſſoit vivement. Quelle impreſſion ne feroit donc pas ſur elle l'objet qui y eſt repréſenté ? Quel dommage ſi ce Prince n'exiſtoit plus ! & s'il exiſtoit encore, quel plus grand dommage d'ignorer qui il eſt, d'en être ignorée ſoi-même ! Toutes ces penſées agitoient ſucceſſivement la Princeſſe captive. L'Eunuque l'examinoit & la devinoit. Elle lui fit une nouvelle queſtion. Cet Art, lui dit-elle, que votre époux poſſédoit ſi bien, vous

eſt-il donc abſolument inconnu ? C'étoit encore où l'adroit Emiſſaire l'attendoit. Il répondit que, ſans y exceller, il s'y étoit ſouvent eſſayé avec ſuccès. Vous pourriez donc, reprit la Princeſſe, imiter la figure de ce petit chien ? Vous en jugerez, repliqua l'Eunuque, en préparant ſes crayons. A l'inſtant même, il deſſina cet animal, & le jour ſuivant, il fit voir à Sohry le tableau déja fort avancé. C'eſt dommage, lui dit-elle, de n'employer vos talens qu'à peindre des animaux. J'ai une Eſclave qui m'amuſe par ſes folies, autant qu'une femme peut en amuſer une autre ; ſa figure a quelque choſe d'original, & je voudrois, par votre ſecours, en conſerver la copie. Volontiers, dit encore l'Eunuque, à qui cette gradation parut devoir être bientôt ſuivie d'une plus eſſentielle. Déja il demandoit à Sohry la permiſſion de faire venir cette Eſclave. Attendez, ajouta de nouveau la Princeſſe ; tout ceci eſt, & doit être un myſtere entre nous, & l'Eſclave la plus zélée peut devenir indiſcrette. Ne pourriez-vous pas, pourſuivit-elle, en rougiſſant un peu, exercer vos talens ſur un autre objet ? par exem-

ple, me peindre moi-même au lieu d'elle ? Madame, repliqua l'Eunuque, transporté de joie, mais toujours habile à dissimuler, je doute que tout l'effort de l'Art puisse aller jusques-là ; mais j'esquisserai de mon mieux ces traits que la Nature elle-même auroit peine à reproduire une seconde fois.

Sohry lui demanda ensuite quelle attitude lui sembloit la plus avantageuse. Celle, répondit-il, qui vous est la plus ordinaire. Il n'est pas plus en votre pouvoir d'être sans grâces que sans beauté.

L'Eunuque alors commença librement ce portrait, qui étoit l'objet principal de sa mission, & qu'il avoit cru auparavant ne pouvoir exécuter qu'à la dérobée. Le zèle qu'il avoit pour son Maître, & les facilités que lui donnoit la Princesse, firent qu'il se surpassa lui-même dans cette nouvelle occasion. Il parut avoir peint la plus belle personne du monde, & n'égala pas encore son modèle. Cependant, chose assez rare, il satisfit la Beauté qu'il avoit peinte. Il se proposoit de tirer une copie exacte de ce portrait : la Princesse lui en épargna la peine. Elle lui permit d'emporter l'Origi-

nal dans sa patrie. Qu'il serve, ajouta-t-elle, à m'y faire mieux connoître que dans la mienne, où je dois toujours vivre ignorée. Elle prononça ces mots d'une voix tremblante : ses yeux devinrent humides. C'en fut assez pour déterminer l'Eunuque à s'expliquer un peu plus qu'il n'avoit fait jusqu'alors, mais cependant toujours par emblême ; sorte de langage que son art le mettoit à même d'employer à son choix. Il n'eut pas le loisir d'en faire un long usage. La prochaine arrivée du Prince de Géorgie l'obligea de précipiter son départ. Sohry elle-même ne crut pas devoir s'y opposer. Mais, en partant, il la supplia d'accepter une autre production de son art, un tableau dont elle pourroit voir un jour la répétition au naturel. A ces mots, la fausse Italienne présente à la Princesse un paquet bien enveloppé, bien cacheté, & s'éloigne en diligence.

Sohry soupçonne que c'est quelque autre portrait, non moins anonyme que le premier, dont l'Etranger vient de lui faire présent. Elle rompt l'enveloppe, & voit un tableau composé de deux figures. Mais

quelle eſt ſa ſurpriſe de reconnoître dans l'une ſa propre image, & dans l'autre celle du portrait dont on vient de parler ! Cette derniere figure étoit repréſentée aux pieds de celle de Sohry, & lui offroit un Sceptre. Le Prince, d'ailleurs, étoit orné de tous les attributs du Monarque, & même du Conquérant. Mais c'étoit-là tout; rien de plus ne ſervoit à indiquer ſon nom. L'Agent d'Abbas s'étoit tenu ſur cette réſerve, ne ſe croyant pas autoriſé à en dire plus, & craignant ſur-tout d'en dire trop.

C'eſt Abbas! diſoit *Sohry* en elle-même; plus d'une raiſon me porte à le préſumer. Mais, hélas! ſi c'eſt lui, que de raiſons s'oppoſent à ſes vues? Ne s'expliquera-t-il point trop tard? Me ſera-t-il jamais poſſible de l'entendre, ou permis de l'écouter?

Ces réflexions ſe renouvelloient ſouvent dans ſon ame, & l'attriſtoient toujours. Cependant l'Eunuque arrive à Iſpahan, inſtruit le Monarque de ce qu'il a fait, & l'exhorte à venir lui-même achever un ouvrage ſi heureuſement commencé. Le portrait de Sohry étoit pour Abbas une exhortation encore plus efficace. Il lui parut ſi

beau, qu'il le soupçonna d'être un peu flatté. Le Peintre, cependant, lui protestoit qu'en cette occasion, l'art étoit resté fort au-dessous de la nature, & cet aveu ne partoit point d'une fausse modestie : Sohry étoit aussi supérieure à son portrait, qu'il l'étoit lui-même à toutes les Beautés dont le Serrail d'Abbas étoit peuplé.

On ne tarda pas à voir paroître à la Cour d'Imirette un Envoyé du Sophy. Cette ambassade avoit un double objet ; de demander Sohry au nom d'Abbas, ou de déclarer la guerre en cas de refus. Lui-même regardoit ce refus comme certain. Une haine ancienne, & par conséquent implacable, animoit les deux Nations l'une contre l'autre. De fort mauvais Politiques les entretenoient dans ce préjugé ; & leurs Princes, qui souvent ne l'approuvoient pas, n'osoient essayer de le détruire.

C'est, sur-tout ce que ne vouloit point tenter Disvald, frere de Sohri, &, de plus, ennemi personnel d'Abbas. Résolu de rejetter sa demande, il prend avec le Prince de Géorgie, son futur beau-frere, des mesures pour lui résister. On essaye en même

temps de faire prendre le change à l'Envoyé du Sophy. On ne lui parle que de la prétendue laideur de Sohry; &, pour mieux l'en convaincre, on fait paroître à ses yeux cette sœur aînée, difforme à tous égards, & qui n'avoit rien de commun avec sa cadette, excepté le nom. L'Agent d'Abbas étoit fort surpris qu'un Roi pût se résoudre à rassembler une armée pour tenter une pareille conquête.

La vraie Sohry, celle qui occasionnoit tout ce trouble, en étoit la moins instruite. Elle continuoit à vivre & à s'ennuyer dans la solitude. Le tableau que lui avoit laissé l'Eunuque, en la quittant, occupoit souvent ses regards. Seroit-il bien vrai qu'Abbas ne me crût pas aussi affreuse qu'on le publie ? Elle se le persuadoit de son mieux, & à tout événement cette idée la consoloit.

Survint tout-à-coup le Prince de Géorgie, occupé lui-même d'une idée fort affligeante pour elle, & qu'il croit propre à le rassurer. Il venoit, dis-je, exiger de sa Fiancée un sacrifice, qui paroîtra toujours excessivement dur à une belle personne, & même à une laide : c'étoit d'écrire de sa

propre main au Roi de Perse, qu'elle n'a ni agrément, ni beauté. Une telle proposition fit frémir la Princesse. Elle trouva que c'étoit abuser de sa docilité, & porter l'ascendant jusqu'à la tyrannie. Elle gardoit un morne & froid silence. Taymuras réitere sa demande, & est surpris d'avoir été contraint de le faire. Hé quoi! lui dit-elle enfin, avec beaucoup d'émotion & de vivacité, ma réputation de laideur n'est-elle pas suffisamment établie? Ne passé-je pas pour un modèle de difformité? Le Roi de Perse, reprit-il avec chagrin, n'en paroît pas bien convaincu. Il vous fait demander par un Ambassadeur, & il vient lui-même appuyer cette demande à la tête de cent mille hommes.

Cette réponse rendit la Princesse une seconde fois rêveuse. Le dépit sur son visage parut avoir fait place à d'autres mouvemens, & Taymuras crut même y remarquer l'empreinte de la joie. Ce fut une raison de plus pour insister sur la démarche qu'il exigeoit. Eh! que produira ma Lettre, ajouta la Princesse? Détrompera-t-elle plutôt Abbas que les discours de toute une Nation?

Une ligne de votre main, repliqua Taymuras, en ſera plutôt crue, que toutes les bouches de l'Aſie. Une femme qui déclare qu'elle manque de beauté, ne doit point trouver d'incrédules.

Sohry lui objecta encore que ſa main ne devoit pas plus être connue d'Abbas que ſa figure, qu'il ne pouvoit connoître. Mais Taymuras lui apprit qu'une Lettre, qu'elle lui adreſſoit dans certaine occaſion, étant tombée au pouvoir du Sophy, il connoiſſoit, & ſon écriture, & leurs engagemens réciproques. A l'égard de vos charmes, pourſuivit-il, peut-être Abbas a-t-il fait ſur ce point certaines découvertes; peut-être n'eſt-ce qu'un ſoupçon, & c'eſt ce ſoupçon qu'il faut détruire.

C'étoit-là, au contraire, ce que Sohry eût voulu confirmer. Il fallut, pour la réduire, les ordres abſolus de la Reine ſa mere. Alors, elle crut devoir céder. Hé bien! dit-elle à Taymuras, avec un mouvement de dépit qu'elle ne put contenir, voyons comment vous exigez qu'on tourne cette Lettre ſinguliere. Choiſiſſez-en vous-même les expreſſions; je ne ferai qu'écrire ſous

votre dictée. Volontiers, reprit Taymuras ; & il commença ainsi.

La Princesse d'IMIRETTE, au ROI DE PERSE.

J'apprends, Seigneur, que vous prétendez m'arracher à mon pays, à ma famille, au Prince qui doit être mon époux. C'est à quoi vous ne parviendrez jamais, de mon aveu....

La Princesse avoit écrit, sans interruption, tout le commencement de cette phrase; mais elle se fit répéter la fin jusqu'à trois fois. Taymuras poursuivit en ces termes :

Je dois même vous répéter ce que la Renommée a dû vous apprendre; je suis peu digne de cet excès d'empressement....

Ces derniers mots parurent encore embarrasser Sohry. Est-ce bien là ce que vous avez voulu dire ? demanda-t-elle au Prince, en rougissant. Précisément, reprit-il; & il répéta les mêmes expressions, auxquelles il ajouta celles qui suivent :

J'ai moins d'attraits que la moins belle des femmes de cette contrée....

Vous me trouvez donc bien affreuſe ? interrompit-elle de nouveau. Ah ! vous n'êtes que trop adorable, reprit Taymuras. Mais voulez-vous paſſer pour telle dans l'eſprit du Roi de Perſe ? Ah ! s'il eſt ainſi, quittez la plume, & montrez-vous. Sohry, quoique d'une main tremblante, écrivit donc encore ce que le Prince venoit de lui dicter. Elle s'en croyoit quitte ; mais il ajouta :

C'eſt cette entiere privation de charmes qui m'oblige à fuir tous les regards ; je voudrois pouvoir me fuir moi-même.

Chacun de ces mots faiſoit friſſonner la Princeſſe. L'altération de ſon viſage marquoit celle de ſon ame. La plume lui échappa de la main. En vérité, Seigneur, lui dit-elle, en ſe levant avec dépit, j'ignore quand vous tarirez ſur mes imperfections. Eh ! Madame, reprit Taymuras, à peine ce portrait idéal ſuffit pour me raſſurer. Hé bien ! ajouta Sohry, toujours ſur le même ton ; je vais vous aider à finir le tableau. A ces mots, faiſiſſant un miroir, elle examine ſes traits en détail, & regardant Taymuras d'un

air ironique & fier : commençons, poursuivit-elle, par ces yeux : sans doute qu'il faut les peindre petits, ronds, caves, sans esprit, sans activité ? A merveille ! reprit Taymuras.

SOHRY.

Cette bouche, des plus grandes ? ces lèvres, pâles & livides ?

TAYMURAS.

On ne peut mieux !

SOHRY.

Ces dents, noires & mal rangées ?

TAYMURAS.

Bon !

SOHRY.

Ce teint, sans blancheur, sans coloris, sans vivacité ?

TAYMURAS.

Parfaitement bien !

SOHRY.

Enfin, toute cette physionomie maussade & rebutante ?

TAYMURAS.

Oui : voilà le portrait qu'il convient d'envoyer au Roi de Perse.

Sohri écrivit, en effet, toutes ces choses ; mais non sans murmurer contre celui qui l'obligeoit à les écrire. La Lettre part, est remise au Sophy, & le jette dans la plus extrême surprise. Il compare cette Lettre avec celle qui auparavant est tombée entre ses mains. L'écriture lui en paroît toute semblable. C'est, disoit-il, Sohry elle-même qui s'accuse de laideur ; puis-je refuser de l'en croire ? Mais, si je l'en crois, l'Eunuque, à coup sûr, n'est qu'un imposteur. Il ordonne qu'on le fasse venir, & lui prescrit impérieusement d'accorder, s'il le peut, les deux portraits : celui qu'il a fait de Sohry en peinture, & celui qu'elle fait d'elle-même par écrit.

Chaque ligne que lisoit l'Eunuque ajoutoit à son étonnement. Il reconnoît la main de la Princesse, & ne reconnoît aucun de ses traits dans les détails burlesques dont cette Lettre est remplie. Ce n'est pas tout : arrivent à l'instant même des dé-

pêches de l'Envoyé du Sophy ; dépêches qui ſemblent confirmer en tout point les détails de la Lettre. L'Eunuque, hors de lui-même, tombe aux genoux d'Abbas. Je jure par le Commentaire d'Aly, s'écrie le Renégat Italien, que le portrait que j'ai remis à Votre Majeſté, eſt encore bien inférieur aux charmes de la Princeſſe d'Imirette ; & que la peinture qu'elle fait ici d'elle-même, n'eſt que pour vous faire prendre le change, comme on l'a fait prendre à votre Miniſtre.

Quoi ! s'écria le Sophy indigné, cette femme me mépriſeroit au point de vouloir que je la cruſſe laide ? Il y a peu d'exemples d'un mépris porté juſques-là. N'importe ; c'eſt ce qu'il faut vérifier. En effet, dès le jour même, il donna des ordres pour faire marcher une armée nombreuſe vers les frontieres d'Imirette ; &, peu de temps après ; il marcha lui-même pour la commander. Il eut ſoin de faire conduire l'Eunuque avec lui, pour deux raiſons ; pour le mettre à même de ſe juſtifier, ou pour le faire pendre, s'il ne ſe juſtifioit pas.

On ſçut bientôt à la Cour d'Imirette qu'il

falloit, ou se battre, ou trouver au Roi de Perse une Princesse aussi belle qu'il se la figuroit. On s'en tint au premier parti. Quant à celle dont la beauté occasionnoit tant de mouvement, elle eût volontiers approuvé le parti le plus doux. Il est rare qu'une femme sçache mauvais gré à quelque amant que ce puisse être, des efforts qu'il fait pour l'obtenir; & Sohry étoit fort contente que sa Lettre n'eût point ralenti ceux d'Abbas.

Les Rois d'Imirette & de Géorgie avoient réuni leurs forces. Ils s'étoient retranchés, & attendoient Abbas, qui ne se fit pas longtemps attendre. Il les attaqua sans hésiter. Le combat fut rude & sanglant. Les deux Rois alliés s'y comporterent, l'un en Souverain qui défend ses Etats, l'autre en amant qui défend sa maîtresse. Mais les efforts d'Abbas ne furent pas moins grands, & furent plus heureux. Il remporta une victoire complette, détruisit, ou dissipa l'armée ennemie, & poursuivit les deux Chefs jusqu'à la Ville où le frere de Sohry tenoit sa Cour.

Instruit par l'Eunuque Italien que la Prin-

cesse tenoit la sienne ailleurs, il y marcha sur le champ, tandis que la meilleure partie de ses troupes bloquoit la Capitale. Il arrive, & apprend qu'en effet Sohry habite ce séjour. On conçoit sans peine l'excès de son impatience & de sa joie. Il ordonne qu'on le conduise vers la Princesse. Il est obéi. Mais que voit-il ? un objet aussi hideux qu'il espéroit le trouver séduisant, le vrai modèle du portrait exprimé dans la Lettre qu'il a reçue avant son départ ; en un mot, la difforme Princesse qu'on a déja fait voir à son Envoyé. Certains rapports faits aux deux Rois sur le séjour & le départ de la fausse Etrangere, les avoient déterminés à substituer dans cette même solitude l'aînée à la cadette. Abbas fit quelques questions à sa prisonniere. Les réponses qu'il en reçut, augmenterent son déplaisir. Elles étoient parfaitement conformes à la Lettre qu'il supposoit avoir été écrite par elle ; & il reste persuadé que cette Sohry, si fameuse par sa beauté, ne doit l'être que par sa laideur. Je n'ai nul reproche à lui faire, disoit Abbas ; elle est encore plus difforme qu'elle ne me l'écrit. Pour

toi, misérable, ajouta-t-il, en parlant à l'Eunuque, ce qui la justifie te condamne : cette excessive difformité est l'arrêt de ta mort.

Grand Roi, s'écria l'Eunuque, en tombant de nouveau aux pieds du Sophy, que Votre Majesté me laisse éclaircir ce mystere. Il y en a un dans tout ceci que je ne conçois pas. J'ai eu à peindre, & j'ai peint la plus belle personne du monde : ce n'est donc pas celle que vous voyez. Mais celle que j'ai peinte existe : j'en réponds sur ma tête, & vous serez le maître de me faire enlever demain comme aujourd'hui. De grace, retournez vers la Capitale, hâtez-en le siége : sa prise pourra mettre entre vos mains une capture encore plus précieuse.

Zomrou eût pu en partie développer cette énigme. Mais lui-même avoit laissé pénétrer ses desseins : il étoit gardé à vue par ordre des deux Rois, depuis le jour de l'arrivée du Ministre d'Abbas. Par cette raison, il n'avoit pas été plus utile à cet Envoyé, qu'il ne pouvoit l'être alors au Sophy même. Abbas prit donc une double résolution. Ce fut de presser la Ville assiégée, & de faire battre la campagne par des

èmiſſaires munis du portrait que l'Eunuque avoit tracé. Le Prince leur ordonna de lui amener toutes les femmes qui auroient quelque reſſemblance avec ce portrait. L'Eunuque ambitionnoit cette commiſſion ; mais Abbas ne lui permit pas de s'éloigner de lui. Il vouloit s'en ſervir à diſtinguer la Princeſſe, au cas qu'elle ſe trouvât dans la Ville, ou pouvoir venger ſur lui ſon chagrin, au cas qu'elle ne ſe trouvât nulle part.

Le ſiége fut pouſſé avec tant de vigueur, qu'en peu de jours la Ville n'avoit plus guere que la moitié de ſes défenſes & de ſa garniſon. Mais le courage des deux Rois étoit toujours le même. Ils ne vouloient ni ſe rendre, ni livrer la Princeſſe, qu'Abbas eût préférée à toutes les Villes de leurs Etats. Elle n'étoit point d'ailleurs dans la Capitale. Sohry, inconnue & déguiſée, habitoit un aſyle ſi peu fait pour elle, qu'il n'y avoit nulle apparence qu'on dût l'y chercher. Là, elle gémiſſoit ſur ſes charmes qui cauſoient l'oppreſſion de ſa Patrie. Mais, preſque certaine qu'Abbas eſt celui dont elle adore en ſecret l'image, elle n'oſe le

qualifier d'oppreſſeur. Elle ſent même qu'il ne tient qu'à ce léger éclairciſſement, pour qu'il ſoit, à peu-près, juſtifié dans ſon ame.

Cependant le péril augmentoit ſans relâche pour la Capitale. D'un inſtant à l'autre, la place pouvoit être forcée, pillée, ſaccagée. Le Roi Diſvald réſolu à tout, excepté à voir ſa Maîtreſſe & ſa mere expoſées aux ſuites qu'entraîne le ſac d'une Ville, prit le parti de les faire échapper, l'une après l'autre, par une voie qu'il croyoit sûre. Mais Abbas avoit pris des précautions plus sûres encore. Peu d'inſtans après leur ſortie, on lui amena les deux fugitives.

J'ai déja dit que la mere de Sohry ne cédoit en beauté qu'à Sohry même. Il y avoit, de plus, entr'elles, cette ſorte de reſſemblance qui ne ſuppoſe pas toujours une entiere égalité de charmes. Par cette raiſon, le portrait qu'avoit tracé l'Eunuque, portrait bien inférieur à l'original, reſſembloit beaucoup plus à la premiere qu'à la ſeconde. Abbas au premier coup d'œil s'y méprit, & crut tout l'emblême expliqué. Les charmes de ſa captive firent

même tant d'impreſſion ſur lui, qu'il ne ſongea plus à faire d'autres recherches, & que l'Eunuque Peintre lui parut abſolument juſtifié. Mais celui-ci prétendit lui-même ne l'être pas encore. Il aſſura ſon Maître que jamais cette Princeſſe n'avoit ſervi de modèle au portrait en queſtion, & qu'à coup sûr ce modèle exiſtoit.

S'il eſt ainſi, Madame, reprit Abbas, en s'adreſſant à la mere de Sohry, vous voyez dès-à-préſent ce qui peut & doit former votre rançon. Un objet qui vous reſſemble, peut ſeul vous remplacer auprès de moi. Vous régnerez dans mon Serrail, ou bien la Princeſſe votre fille y occupera le rang qui vous eſt offert. Je ne puis renoncer à l'une, que pour obtenir l'autre.

Ce diſcours fit frémir la belle priſonniere. Elle conjura en vain le Sophy de ſe rappeller le vœu par lequel elle s'étoit liée, vœu qui ne lui permettroit plus de diſpoſer d'elle-même. Un pareil motif a bien peu de pouvoir ſur l'ame d'un Sectateur d'Aly. A peine Abbas parut-il y faire quelque attention. Il ne dépend que de vous, Madame, reprit-il, & de garder vos vœux, &

de combler les miens. Que l'aimable Sohry vienne jouir d'un avantage que vous dédaignez, faute de le bien connoître. N'espérez pas, du moins, que je cherche à étouffer l'amour le plus sincere & le plus ardent, lorsque vous paroîtrez n'écouter qu'une haine injuste, & de vains préjugés.

Abbas, qui n'avoit presque pas remarqué Fatime, (c'est le nom de la fille de Zomrou,) l'envisagea lorsqu'elle commençoit à murmurer tout bas de cette inattention. Abbas trouva l'amour de Disvald parfaitement bien fondé. Fatime avoit assez de charmes pour l'enflammer lui-même, si elle n'eût pas eu Sohry pour rivale. Il songea cependant à faire craindre au Roi d'Imirette que Sohry n'essayât trop tard de l'emporter sur Fatime.

Ce stratagême lui réussit. A peine Disvald eut appris la captivité de sa Mere & de sa Maitresse, qu'il songea sérieusement à les échanger pour sa sœur. Ce fut dans ce moment-là même, que les émissaires d'Abbas lui amenerent une jeune personne vêtue en esclave, & infiniment plus belle encore que le portrait qu'il leur avoit confié. On s'em-

presse, on regarde, on admire. C'est Sohry! s'écrie aussi-tôt l'Eunuque : c'est ma fille ! s'écrie la Princesse Douairiere : c'est Abbas ! s'écrie en même temps la prétendue esclave, & elle s'évanouit.

Abbas, hors de lui-même, ébloui de tant d'attraits, & ne sçachant comment interpréter cette défaillance & cette exclamation subites, ordonne que les secours soient prodigués à la Princesse. Lui-même est le plus ardent à la secourir, Au milieu de quelques agitations inévitables, une boîte cachée dans ses habits d'esclave s'échappe & tombe. Abbas croit la reconnoître, s'en saisit, l'ouvre, & y trouve son portrait. A cette vue, toute sa fierté Asiatique disparoît. Il tombe aux genoux de la fausse esclave. Adorable Sohry ! s'écria-t-il, quoi ! même en fuyant ma personne, vous fuyiez avec mon image ! Il est donc vrai que vous ne m'évitiez que par contrainte ! Ah ! cessez de gêner vos sentimens, & daignez en recueillir les fruits : à peine les croirai-je assez payés de toute ma tendresse & de toute ma puissance.

Sohry, en ce moment, ouvre les yeux,

Quelle eſt ſa ſurpriſe ! elle voit ſe réaliſer le tableau que l'Eunuque lui a laiſſé en la quittant ; elle voit en perſonne le ſuperbe Abbas dans l'attitude où elle l'a vu tant de fois en peinture ; elle le voit à ſes pieds ! Un mouvement de joie qu'elle cherche à cacher, une ſorte de confuſion modeſte, ajoutent encore à ſa beauté. Survient à l'inſtant la Reine ſa mere, & ſa confuſion augmente. Mais un Envoyé du Roi d'Imirette vint mettre fin à leur embarras réciproque. Il venoit propoſer pour l'échange des deux premieres captives, celle que le haſard avoit déja mis au pouvoir du Sophy : ce qui n'empêcha pas que l'échange ne fût accepté, la paix faite, &, ce qui dit encore infiniment plus, toute ſemence de guerre éteinte. Abbas reſſentoit ſon bonheur au point de vouloir que tous les autres fuſſent heureux. Il accrut les Etats du Roi d'Imirette, qui épouſa Fatime ; il fit épouſer ſa propre ſœur au Prince à qui il enlevoit Sohry : il partagea avec cette derniere toute ſa puiſſance, & la laiſſa régner ſans partage ſur ſon ame. L'Eunuque mit fin à ſes voyages ; & Sohry, en fixant le cœur de ſon époux, aſſura aux Princes voiſins leur repos, leurs femmes & leurs Etats.

LES



LES SOLITAIRES DES PYRENÉES,

NOUVELLE ESPAGNOLE ET FRANÇOISE.

Sur ces Monts qui ſéparent l'Eſpagne d'avec la France, deux Hermites, l'un François, l'autre Eſpagnol, habitoient à peu de diſtance l'un de l'autre. Leur âge étoit à peu près égal, & peu avancé; leur figure des plus avantageuſes, même ſous leur habit difforme; leur conduite entierement oppoſée à celle des Hermites ordinaires. Ils ne mendioient pas, ne recevoient ni dons, ni viſites, ſçavoient lire & liſoient. Leur premier ſoin avoit été de ſe fuir; leur conduite réciproque les rapprocha: ils ſe virent ſouvent, & ſe parlerent ſans défiance; en un mot, ils étoient voiſins ſans être enemis: choſe preſque auſſi rare entre des

émules de cette nature, qu'entre des rivaux de toute autre eſpece.

Chacun d'eux avoit un ſecond, ſur lequel il ſe repoſoit de certains menus détails. L'Hermite François dût particulierement applaudir aux ſoins de ſon jeune Diſciple. C'étoit un modèle d'attachement, de zèle & d'activité. Nulle fatigue ne le rebutoit, nulle démarche ne lui ſembloit pénible. A peine, cependant, paroiſſoit-il toucher à ſa quinzième année. Toutes les grâces de la jeuneſſe & de la beauté brilloient ſur ſon viſage : on l'eût pris pour l'Amour, qui, par divertiſſement, s'étoit affublé d'un froc.

Un jour qu'il étoit abſent, le Reclus Eſpagnol vint converſer avec le François. Non, diſoit-il à ce dernier, le chétif habit qui vous couvre, ne peut vous déguiſer à mes yeux. Vous n'êtiez point fait pour être ainſi vêtu, logé, couché, en un mot, pour vous enſevelir dans ces montagnes. Quelque incident vous aura fait renoncer au monde. Mais ſongez qu'il en faut de bien cruels, ou de bien bizarres, pour juſtifier une telle réſolution. Oh ! s'il eſt ainſi, re-

prit celui à qui il parloit, je ſuis plus que juſtifié. Mais vous-même, quels bizarres, ou quels fâcheux incidens vous ont fait prendre une réſolution toute pareille à la mienne ?

Il eſt vrai, repliqua l'Eſpagnol, qui vouloit cauſer, & qui ne trouvoit nul danger à le faire ; il eſt vrai que je n'étois point né pour m'affubler d'un ſac, me nourrir de racines, & coucher ſur la dure. Il eſt encore vrai que je mitige en ſecret cette auſtérité apparente. Mais une foule de digraces & de fautes m'a rendu ce déguiſement néceſſaire.... Oh ! vos travers & vos malheurs n'ont jamais pu égaler les miens, interrompit l'autre Hermite. Vous en allez juger, ajouta l'Eſpagnol. Premierement, je ſuis marié. Et moi auſſi, reprit l'Hermite François. J'aime ma femme qui me fuit, ajouta le premier. Je fuis ma femme qui m'aime, repliqua le ſecond.

L'ESPAGNOL.

J'épouſai la mienne par ſupercherie.

LE FRANÇOIS.

On y eut recours pour me faire épouſer la mienne.

L'ESPAGNOL.

Je l'aimerai toujours.

LE FRANÇOIS.

Je doute que je puiſſe l'aimer jamais.

Voilà effectivement, reprit l'Hermite Eſpagnol, un contraſte auſſi bizarre que marqué. Mais voyons juſqu'où il peut s'étendre. Je vais commencer, perſuadé que vous imiterez ma franchiſe & ma confiance.

Frere Paul, tel qu'on ſe figure ici le voir en moi, eſt à Madrid le Comte d'Ol..... Ma Maiſon eſt ancienne & illuſtrée, ma fortune aſſez conſidérable. J'ai ſervi mon Roi avec zèle & avec ſuccès dans ſes armées. C'étoit en Italie que la guerre ſe faiſoit. J'y formai quelques liaiſons avec le Comte de C.... S.... nom qui n'étoit pas le ſien propre, mais qu'il devoit à une action des plus éclatantes. Vous ſçavez que c'eſt l'uſage en Eſpagne de donner à un Officier qui ſe diſtingue, le nom même du lieu où il s'eſt diſtingué; récompenſe la plus flatteuſe pour une ame noble. D'ailleurs, le Comte avoit par lui-même de la naiſſance & de la fortune: avantages qui lui en aſſuroient un autre bien digne d'envie. Il de-

voit à ſon retour épouſer Dona Léonor, une des plus belles perſonnes de toutes les Eſpagnes, mais, en même temps, une des plus altieres. Elle ſemble avoir oublié cette ſenſibilité ſi naturelle à ſon ſexe, & ſur-tout dans cette Contrée, pour emprunter toute la hauteur du nôtre. L'orgueil eſt ſa paſſion la plus décidée: elle veut des eſclaves plutôt que des amans. Je ne la connoiſſois que de nom, & n'en étois pas mieux connu; comme cependant elle étoit née mon ennemie, c'eſt-à-dire, qu'il y avoit entre ma famille & la ſienne, une de ces haines héréditaires qu'on prend ridiculement ſoin de perpétuer dans chaque génération, j'étois loin d'adopter cette haine injuſte. J'éprouvai même un ſentiment bien oppoſé à l'aſpect du portrait de Dona Léonor. Sa famille l'avoit envoyé au Comte, en attendant qu'il pût aller prendre poſſeſſion du modèle. Mais il me parut moins ébloui que moi-même, des charmes qu'étaloit cette peinture. Il me ſembla trop peu occupé du bonheur qui l'attendoit; loin de ſe livrer à une joie vive & bien fondée, il étoit rêveur & mélancolique; il ne répondoit

qu'avec embarras aux queſtions qu'on lui faiſoit ſur ſon futur mariage. Enfin, il me donna lieu de juger qu'il ne s'y diſpoſoit qu'avec répugnance ; découverte qui me cauſoit une extrême ſurpriſe.

La guerre ſe faiſoit avec vivacité, les rencontres étoient fréquentes & meurtrieres. Le Comte fut un jour commandé pour une expédition ſecrete ; je le fus moi-même pour le ſoutenir. Il tomba dans une embuſcade, & ſe vit enveloppé par une troupe bien ſupérieure à la ſienne. J'arrivai à temps pour le dégager ; mais déja le Comte étoit bleſſé, renverſé de cheval ſans connoiſſance, & prêt à être foulé aux pieds par ceux des ennemis. Je le fis ſecourir, tandis que je faiſois tête aux Allemands, qu'une troupe nouvelle venoit de renforcer. Enfin, après une mêlée furieuſe, l'avantage nous demeura. Je fis tranſporter le Comte au Quartier-Général, où les plus habiles Chirurgiens déſeſpérerent de ſa vie. Ce fut dans ce moment, qu'un Soldat de ma troupe m'offrit le portrait de Léonor. Il l'avoit pris dans la poche d'un Soldat ennemi, qui, avant d'être tué, avoit eu la

précaution de fouiller le Comte. L'état où étoit réduit ce dernier, & ſur-tout l'envie de garder le portrait de Léonor, m'en fit ſuſpendre la reſtitution. Je fis remettre la boîte parmi les effets du bleſſé, après en avoir détaché la miniature qu'elle renfermoit. L'indulgente loi de la galanterie tolere aiſément ces ſortes de larcins. Je crus qu'elle m'autoriſoit à me faire ſur ce point l'héritier du Comte, ſuppoſé qu'il ne guérît pas de ſes bleſſures.

Il étoit encore dans l'état le plus équivoque, lorſqu'une paix ſubite ſépara les armées, & que des motifs preſſans me rappellerent en Eſpagne. Je me rendis à Séville; c'étoit le ſéjour qu'habitoit Dona Léonor. Je parvins à la voir, mais ſans me faire connoître, ſans même avoir pu en être remarqué. Elle me parut encore plus belle en réalité que dans ſon portrait. J'en devins éperdument épris. Mais, en même temps, je frémis des obſtacles que l'antipathie de nos familles alloit oppoſer à cet amour.

J'eſſayai quelques voies de réconciliation; toutes furent inutiles. Dans cet intervalle,

le Comte de C.... S.... guéri de ſes bleſſures, avoit été nommé Gouverneur d'Oran, & étoit parti du ſein de l'Italie même, pour ſe rendre à cette Ville d'Afrique. Vous ſçavez que le Gouverneur de cette Place ne peut s'en abſenter ſous aucun prétexte. Ce poſte n'eſt pour lui qu'une priſon honorable ; & le nouveau Gouverneur jugeoit Dona Léonor très-propre à égayer cette priſon. Il jugeoit bien ; mais il s'y prit mal. Ne pouvant agir par lui-même, il choiſit pour député un de ſes principaux domeſtiques, Africain d'origine, & mille fois plus intéreſſé que cette origine ne le ſuppoſe. Je lui avois été utile en Italie, où dès-lors il ſervoit le Comte. Le hafard me le fit rencontrer comme il débarquoit à Cadix. Il me reconnut, m'aborda, & m'apprit le ſujet de ſon voyage. Il venoit, me dit-il, demander, au nom de ſon maître, Dona Léonor à ſes parens. Cette nouvelle me fit pâlir, & l'Africain s'en apperçut. Il oſa me faire différentes queſtions, qui toutes avoient pour but, & de me marquer du zèle, & de m'arracher mon ſecret. Je crus pouvoir le lui

confier ; je lui avouai que mon trépas étoit certain, ſi quelque autre que moi épouſoit Dona Léonor.

L'Africain parut un inſtant rêveur ; après quoi il ajouta qu'il ſçavoit un ſecret pour conſerver mes jours ; mais que les ſiens ſeroient par-là fort expoſés, & ſa fortune perdue ſans reſſource. Je lui offris, pour le raſſurer, ma protection, & une récompenſe proportionnée à ce grand ſervice. Je ne prévoyois pas qu'il pût m'en rendre d'autres que de faire manquer le mariage qu'il s'étoit chargé de faire réuſſir, &, en effet, c'étoit déja beaucoup. Mais l'Africain oſa davantage. Il me propoſa de me ſubſtituer à la place de ſon maître : choſe, ſelon lui, fort aiſée & très-excuſable. Quant à moi, elle me parût, & plus difficile, & très-peu honnête. C'étoit néanmoins le ſeul expédient qui me reſtât. Que n'oſe point un amour impétueux, à qui les moyens ordinaires manquent pour arriver à ſon but, &, ſur-tout, à qui la route oppoſée offre un moyen ſûr d'y parvenir ? En effet, l'Agent du Comte étoit muni des atteſtations les plus claires, les plus authentiques. Il

n'étoit pas possible de révoquer sa mission en doute. Ce n'est pas tout ; le Comte marquoit expressément que, sur la réponse de son Envoyé, il viendroit lui-même effectuer en personne l'alliance qu'il sollicitoit par un tiers. L'âge de ce rival étoit d'environ dix ans plus avancé que le mien ; mais cette différence étoit peu remarquable. Il y avoit, d'ailleurs, entre notre taille & nos traits, ce rapport qui peut faire illusion à des yeux peu familiarisés avec l'objet qu'on veut remplacer ; & ce qui achevoit de rendre cette illusion facile, c'est que le Comte, absent de son pays depuis vingt ans, étoit absolument inconnu à Dona Léonor ; il n'étoit guere mieux connu personnellement des autres parens de cette belle Espagnole. Tant de facilités me séduisirent. Ainsi nous convînmes l'Africain & moi, qu'il feroit, en effet la demande au nom du Gouverneur ; mais qu'il substitueroit mon portrait au sien. J'y joignis même, pour plus d'authenticité, celui de Donà Léonor, auquel j'avois fait adapter une boîte toute semblable à celle que j'avois restituée au Comte. Ce que nous avions prévu arriva.

La propoſition du Gouverneur d'Oran fut approuvée de toute la famille de Dona Léonor ; &, ce que je n'avois oſé prévoir, mon portrait plut à cette jeune & altiere Beauté. Vous préſumez bien que l'Agent du Comte lui écrivit d'un ſtyle à le clouer plus que jamais à ſon rocher. Mais tandis que ce rival, trompé par cette Lettre, regardoit ſa démarche comme infructueuſe, j'en recueillois hardiment les fruits.

Au bout d'un intervalle raiſonnable, je me préſente ſous le nom du Comte, accompagné de quelques amis qui approuvoient & ſervoient mon ſtratagême. C'étoit vers le ſoir, & la cérémonie ne fut pas même différée juſqu'au matin. Je motivai cette extrême diligence de l'abſolue néceſſité qui me rappelloit à mon Gouvernement, du danger qu'il y auroit pour moi à être ſurpris en Eſpagne. Ces raiſons étoient plauſibles, & elles furent goûtées. Nous nous acheminâmes, ſans différer, vers le Port de Cadix, où un Vaiſſeau nous attendoit. Une vieille tante de Dona Léonor, & qui l'avoit élevée, voulut s'embarquer avec elle : je ne m'y oppoſai pas, mais je n'y

confentis qu'à regret. Dona Padilla, (c'eft le nom de cette tante,) étoit doublement mon ennemie, & par rapport à la haine dont j'ai déja parlé, & parce que mon pere avoit refufé de mettre fin à cette haine en époufant Dona Padilla : forte d'injure qu'une femme ne peut naturellement oublier, & que celle-ci avoit toujours préfente. Quoi qu'il en foit, nous partîmes. Le Pilote avoit le mot ; & d'ailleurs, le détroit de Gibraltar que nous pafsâmes, acheva de tranquillifer la vieille tante, qui fe piquoit de connoître la Carte. Elle ne douta plus que nous n'allaffions en Afrique. Pour ma nouvelle époufe, elle étoit feule avec moi dans la principale chambre du Vaiffeau, & elle ne s'apperçut, ni ne s'informa de rien qui concernât le trajet que nous avions à faire. Nous continuâmes ainfi à côtoyer de loin les terres d'Efpagne, qu'on perfuadoit la vieille être celles d'Afrique ; & nous arrivâmes à Alicante, que la tante & la niéce prirent pour la Ville dont j'étois Gouverneur. Il étoit prefque nuit ; circonftance qui aidoit encore à l'illufion. J'avois, d'ailleurs, envoyé d'avance mes ordres par terre. Une

voiture leſte & commode nous attendoit au Port. Je fis traverſer la Ville à mes deux compagnes de voyage, & les conduiſis en toute diligence, à quelques lieues de-là, dans un Château qui m'appartient. Je voulois encore diſſimuler, au moins quelques jours; mais les ſoupçons de l'une & de l'autre devinrent ſi marqués, ſi preſſans, qu'il fallut enfin ſe réſoudre à parler net. Je leur déclarai que je n'étois ni le Comte de C.... S.... ni le Gouverneur d'Oran; mais que mon nom valoit, pour le moins, celui que j'avois emprunté; que je pouvois prétendre aux mêmes emplois que mon rival; que ma fortune égaloit la ſienne, & qu'à coup sûr, mon amour l'emportoit ſur le ſien.

Comment reçut-on votre aveu? interrompit bruſquement l'Hermite François. On ne peut pas plus mal, répondit l'Eſpagnol. Je le crois, reprit Frere Pacôme, (c'eſt le nom que s'étoit donné l'autre Cénobite.) Et pourquoi, repliqua Frere Paul, en êtes-vous ſi intimement perſuadé? C'eſt, ajouta Frere Pacôme, que j'ai moi-même eſſuyé un pareil aveu, & que, certainement, je l'ai reçu plus mal encore. Mais

pourſuivez votre récit. Le prétendu Frere le continua en ces termes.

Non, je ne puis vous exprimer la ſurpriſe où ce diſcours jetta & la tante & la niéce. Juſqu'à ce moment, Dona Léonor m'avoit prodigué les marques de la plus vive tendreſſe. Quelle fut ma douleur de la voir déſaprouver hautement mon ſtratagême! Je lui proteſtai qu'il ne m'avoit été dicté que par l'amour, & par l'impoſſibilité de pouvoir l'obtenir autrement; que j'avois un rang à lui donner, & que j'étois prêt à réparer tout ce qui, dans cette affaire, pouvoit pécher par la forme, puiſqu'auſſi-bien il n'y avoit plus rien à répaparer quant au fond. Je vis le moment où Dona Léonor alloit oublier ſon courroux; mais la vieille tante étoit inflexible, & l'aſcendant qu'elle avoit ſur ſa niéce, l'emporta ſur celui que je croyois y avoir moimême. Je continuai cependant à les traiter avec tous les égards poſſibles. Elles avoient tout à ſouhait, excepté la liberté de m'échapper, & même celle de faire ſçavoir à leur famille l'eſpece de captivité où je les retenois. D'un autre côté, leurs parens les

croyoient en Afrique ; mais le Gouverneur d'Oran ne tarda pas à les détromper. Impatient de ne recevoir aucunes nouvelles de ſon député, il prit le parti d'en dépêcher un ſecond. Celui-ci le ſervit plus fidélement que l'autre, peut-être parce qu'il ne trouva pas la même occaſion de le trahir. Le Comte apprit par lui une partie de ce qui s'étoit paſſé, & devina le reſte. Jugez de ſa rage & de ſa confuſion ! Ce qui achevoit de le déſeſpérer, étoit de ne pouvoir, ſans déshonneur & ſans crime, s'abſenter de la Fortereſſe qui lui étoit confiée. Il préféra enfin ſa vengeance à ſa fortune ; demanda un ſucceſſeur, l'obtint, & ſe rendit ſur les lieux pour vérifier le rapport de ſon nouveau confident, & toute la perfidie de l'ancien.

Là, il apprit tout ce qu'il deſiroit & craignoit d'apprendre. On lui confirma qu'un prétendu Gouverneur d'Oran avoit épouſé, & par conſéquent enlevé celle qu'il ſe propoſoit d'épouſer lui-même. Il lui reſtoit à ſçavoir quel étoit ce raviſſeur, quelle route il avoit priſe, quelle retraite il avoit choiſie. Peut-être n'eſpéroit-il pas décou-

vrir si promptement toutes ces choses ; mais le hasard le servit mieux qu'il ne l'espéroit. Un Matelot qui fit avec nous le trajet de Cadix à Alicante, & qui étoit de Séville, y revint : ayant oui parler du rapt de Dona Léonor, il dit publiquement avoir aidé à la conduire à Alicante. Le Comte, à cette nouvelle, ne consulte que sa fureur. Il se rend par terre & en poste à Alicante. Le premier objet qui se présente à sa vue est l'Africain qui l'a trahi. Celui-ci l'ayant reconnu, cherchoit à l'éviter ; mais ce fut en vain. Ta mort est certaine, lui dit le Comte en le joignant, si tu ne me détailles ton infâme trahison, & si tu ne m'introduis jusques chez ton complice. L'Africain, demi-mort de frayeur, me nomma à son ancien Maître. Le Comte fut très-surpris de trouver en moi celui qu'il cherchoit ; mais il n'en fut que plus irrité. Il persista à vouloir être conduit & introduit chez moi. J'avoue que mon étonnement & ma confusion furent extrêmes en le voyant paroître. Je ne sçavois quel discours lui adresser : il me prévint. Dom Fernand, me dit-il, tu vois en moi l'homme du monde que tu as le

plus vivement outragé. Peut-être te dois-je la vie ; mais tu viens de me ravir l'honneur : la compenſation n'eſt pas exacte. J'ai oſé pénétrer chez toi ſans ſuite & ſans défiance. J'aurois pu recourir aux voies toujours lentes, & ſouvent peu sûres de la Juſtice ; mais des hommes tels que nous, doivent ſe faire juſtice eux-mêmes. Choiſis ſans héſiter l'inſtant & le lieu.

Il eſt trop juſte, lui répondis-je, de vous donner la ſatisfaction que vous exigez. C'eſt, d'ailleurs, la ſeule qui ſoit en mon pouvoir & en ma volonté. Car vous n'eſpérez pas, ſans doute, que je vous céde jamais Dona Léonor ? Je vous ai enlevé cet objet que vous n'aimiez qu'en idée, & que j'aimois réellement. J'ai emprunté votre nom pour arriver à mon but ; non que j'aie à rougir du mien, & qu'il n'égale peut-être l'éclat du vôtre ; mais il s'agiſſoit de tromper une haine injuſte & implacable. J'y ai réuſſi par ce moyen. C'eſt une ruſe qui eſt d'uſage à la guerre, & qui eſt, au moins, tolérable en amour. Quoiqu'il en ſoit, votre reſſentiment eſt légitime, & me voilà prêt à vous ſuivre. Je l'exhortai

cependant à prendre quelque repos, & quelques rafraîchiſſemens. Il me témoigna n'avoir envie que de ſe battre. Je le mis bientôt à même de ſe ſatisfaire. Il ſortit ſans affectation; Je le ſuivis de près; & à peu de diſtance de mon Château, nous commençâmes un combat des plus animés. Je n'ignorois point à quel homme j'avois affaire, & il remplit toute l'idée que j'avois eue de lui. Je l'avouerai même, je ne combattois pas ſans remords. Il me bleſſa avant que j'euſſe pu lui porter aucune atteinte. Je redoublai mes efforts, & le bleſſai à mon tour. Deux autres bleſſures que je lui fis, ne purent le réduire à demander quartier. Mais, enfin, il tomba, affoibli par la perte de ſon ſang. Je ne me permis point de déſarmer un ſi brave homme; je m'éloignai en lui promettant un prompt ſecours. Ce fut, en effet, mon premier ſoin. Un de mes gens qui étoit Chirurgien, voulut d'abord me panſer. Je m'y oppoſai, & le conduiſis moi-même auprès du Comte, qui avoit perdu toute connoiſſance. On lui mit le premier appareil ſur le champ de bataille même: après quoi je le fis tranſpor-

ter chez moi, le plus doucement qu'il fut poſſible. Ses bleſſures étoient conſidérables ; cependant le Chirurgien jugea qu'elles pourroient n'être pas mortelles. Il reprit un peu ſes ſens, & je m'éloignai, tant pour ne point le mortifier par ma préſence, que pour me faire panſer moi-même.

Revenu entierement à lui, le Comte demanda chez qui il étoit. J'avois défendu qu'on l'en inſtruisît Il reçut pour réponſe qu'il étoit en lieu de paix & de sûreté ; qu'il n'eût. d'autre inquiétude que de ſe guérir. On avoit pour lui les attentions les plus empreſſées, & j'avois, de mon côté, celle de ne point m'offrir à ſa vue. Etonné, cependant, de ne voir paroître que des domeſtiques, il réitéra ſes queſtions ; & les réponſes de mes gens étant à peu-près les mêmes, il ſoupçonna ce qu'on lui cachoit avec tant de ſoin. Pourquoi, demanda-t-il encore, pourquoi celui qui en uſe avec moi ſi généreuſement, me croit-il moins généreux que lui ? Ce diſcours m'ayant été de nouveau tranſmis, je fis dire au Comte qu'une bleſſure aſſez conſidérable m'avoit juſqu'alors contraint de garder la chambre ;

mais que j'efpérois aller bientôt m'informer en perfonne de fa propre fituation. Cette réponfe parut le fatisfaire.

Il eft temps de revenir à Dona Léonor. Elle & fa vieille tante habitoient toujours mon Château ; mais la partie qu'elles occupoient, n'avoit nulle communication avec le refte. Il eût été plus effentiel pour moi d'interrompre toute communication entr'elles. Mes complaifances euffent pu adoucir Dona Léonor, que les confeils de fa tante aigriffoient de plus en plus contre moi. Une jeune perfonne excufe toujours affez facilement les fautes que l'amour fait commettre ; mais il n'eft aucun âge où une femme puiffe oublier une injure qui part du mépris, ou de l'indifférence : auffi Dona Padi la eût-elle voulu fe venger de celle de feu mon pere fur toute fa poftérité.

Dona Padilla & fa niéce avoient vu, des fenêtres de leur pavillon, ce qui s'étoit paffé durant & après mon combat contre Dom Tellez. Elles ignoroient le nom de mon adverfaire, & je n'avois pas moi-même fait réflexion qu'elles pouvoient nous appercevoir dans ce moment. Je fuis sûr

que les vœux de Dona Padilla furent tous contre moi ; &, ce qui m'afflige beaucoup plus, j'ignore si sa niéce ne fut pas sur ce point d'accord avec elle. Au surplus, ce combat étoit une énigme pour l'une & pour l'autre. Ce fut apparemment pour la développer, ou, du moins, pour vérifier leurs soupçons à cet égard, que Dona Padilla me fit demander un entretien. Elle ignoroit que je fusse blessé. Je ne l'en fis pas instruire. On lui dit seulement de ma part, qu'une incommodité subite m'empêchoit de me rendre auprès d'elle. A cela près, je lui laissois la liberté de prévenir ma visite ; &, en effet, elle la prévint. Je n'apperçus ni sur son front, ni dans ses discours, aucune marque de haine. Elle dissimula au point que je crus que le temps & ses propres réflexions l'avoient entierement changée. J'avoue, me disoit-elle, du ton le plus véridique, j'avoue que certaine prévention héréditaire m'anima contre vous dès l'instant où vous vous fites connoître. Mais enfin j'ai senti que cette prévention étoit injuste, & que, d'ailleurs, ce malheur supposé étoit sans remede. J'espere, avec le temps, per-

ſuader la même choſe à ma niéce, qui me voyant changer à votre égard, imitera bien volontiers mon exemple.

Il ſuffit d'aimer pour être crédule. Je ne ſoupçonnai aucun artifice dans ce diſcours. Je jurai à Dona Padilla une reconnoiſſance, un dévouement éternel. Je voulois, malgré l'état d'épuiſement où je me trouvois, je voulois, dis-je, aller trouver ſa niéce, & lui renouveller l'offre de tout réparer, offre tant de fois renouvellée en vain. Mais Dona Padilla s'oppoſa à cette démarche, me promit d'applanir toutes les difficultés, & me laiſſa ivre d'eſpérance & de joie.

Le jour ſuivant y mit le comble. Je vis la tante & la niéce entrer dans ma chambre; je crus voir dans les yeux de cette derniere, plus que l'autre ne m'avoit promis. Dès-lors elles jouirent d'une liberté entiere, de même que leur ſuite. Il eſt vrai que l'évaſion d'un de leurs domeſtiques me donna quelque inquiétude; mais la franchiſe apparente de l'une & de l'autre me raſſura. Je portai la confiance juſqu'à leur apprendre que l'adverſaire avec qui elles m'a-

voient vu aux priſes, étoit dans mon Château, & qu'il leur ſeroit libre au premier jour de lui parler. La crainte d'occaſionner à celui-ci quelque révolution fâcheuſe, m'empêcha ſeule d'avancer le moment de cette entrevue. Il convenoit d'ailleurs, que j'euſſe d'abord avec lui un entretien particulier. Lui-même deſiroit me voir, & je me rendis à ſon invitation. Il m'adreſſa la parole auſſi-tôt qu'il m'apperçut. Marquis, me dit-il, il ne peut plus y avoir de rivalité entre nous. Votre bras m'a vaincu; vos procédés me déſarment; jouiſſez en paix du tréſor que vous ſçavez ſi bien défendre. Brave Comte, lui répondis-je, un homme tel que vous n'a de ſupérieurs ni en courage, ni en généroſité. Il me demanda s'il ne lui ſeroit pas permis d'enviſager, au moins une fois, Dona Léonor. J'y conſentis ſur le champ, perſuadé que toutes ſes anciennes prétentions ſur elle ne pouvoient plus décemment exiſter. Je ſçavois, d'ailleurs, que Dona Padilla deſiroit cette entrevue autant que lui-même. Auſſi ne ſe fit-elle point trop attendre. Elle vint accompagnée de ſa niéce.

C'étoit quelque chofe d'affez nouveau qu'une pareille fituation : j'examinai en filence & le Comte & Dona Léonor. Elle a tant de charmes , que je ne fus pas furpris de voir mon ancien rival tout prêt à le redevenir. Il perdit & la parole & toute contenance en la voyant. Pour elle , je n'apperçus prefque aucune altération fur fon vifage ; & cette extrême tranquillité rappella toute la mienne.

Je l'avoue , il n'échappa à Dom Tellez aucun difcours qui annonçât ni defir , ni efpérance de fa part. Il y auroit eu de la barbarie à exiger qu'il étouffât jufqu'aux regrets. Il eut même la force de n'en témoigner qu'autant que la politeffe fembloit le lui prefcrire ; mais il fut moins réfervé dans l'entretien que nous eûmes tête-à-tête. Il m'avoua qu'il feroit au-deffus de fes forces de me la céder , fi elle pouvoit encore faire l'objet d'une difpute. Avouez en même temps, lui dis-je , qu'il a pu être au-deffus des miennes de me la laiffer ravir , pouvant me l'affurer. Le Comte me fit un autre aveu que je n'attendois pas. Il me dit qu'en lui enlevant Dona Léonor , je lui épargnois un parjure ;

parjure ; qu'il étoit ſecrétement lié en France, & que cet événement, joint à ſes remords, l'alloit rendre à ſes premieres chaînes. En attendant, il s'offrit d'être médiateur auprès de la niéce & de la tante. Ce fut lui qui m'inſtruiſit que la premiere ſeroit bientôt appaiſée, ſi la ſeconde pouvoit l'être. Je le conjurai de redoubler ſes efforts auprès d'elle. Ses bleſſures étoient à peu-près guéries, & ſon zèle pour mes intérêts ſembloit accroître à chaque inſtant. Mais la haine de Dona Padilla étoit toujours la même.

Retiré un jour au fond de mon cabinet, j'y étois abîmé dans une rêverie mélancolique & profonde. Elle fut bruſquement interrompue par le Comte. Ami, me dit-il d'un ton vif & pénétré, vous êtes trahi, vous êtes vendu. Une nombreuſe troupe d'Alguaſils aſſiége le Château, & leur Chef demande à vous parler de la part du Roi. C'eſt un trait de la vengeance de Dona Padilla ; mais décidez promptement ce qu'il faut faire. Faut-il réſiſter ? me voilà tout prêt à verſer tout mon ſang pour vous.

Courageux ami, lui répondis-je, votre

générosité vous perdroit sans me sauver. Il nous siéroit mal de résister aux ordres d'un Roi que nous avons si bien servi. Gardez-vous, reprit-il avec vivacité, gardez-vous bien d'obéir entierement : vous êtes perdu si on vous arrête. Eh ! que puis-je donc faire ? ajoutai-je. Vous déguiser & disparoître, poursuivit-il : je vais vous en donner les moyens ; car je vais me livrer à votre place & sous votre nom. Je ne suis pas plus connu de cette vile troupe que vous-même. Il sera facile de lui faire prendre le change. Il vous sera également aisé d'être instruit de ce qui se passe. J'espere que le temps & mes soins accommoderont toutes choses.

Ce conseil me donna à rêver ; mais l'instant d'après je rougis de mes soupçons ; d'ailleurs, considérant qu'il ne pouvoit y avoir aucun risque pour le Comte, & qu'à tout événement je pourrois toujours venir le dégager, je consentis à ce qu'il exigeoit.

Dona Padilla, qui, sans doute, craignoit mon ressentiment, s'étoit renfermée dans son pavillon avec sa niéce. Elle aidoit par-là à notre stratagême. Aussi eut-il un plein

ſuccès. On conduiſit le Comte à la Ville Capitale de Murcie. Il reſta ſeulement chez moi, juſqu'à nouvel ordre, quelques Alguaſils, canaille qu'avec le ſecours de mes gens il m'eût été facile d'exterminer, mais je n'en avois aucune idée pour le moment. J'étois bien éloigné de ſonger à compromettre Dom Tellez plus qu'il n'avoit voulu l'être. Couvert d'habits ſimples, après avoir donné mes ordres à mes principaux domeſtiques, j'allois abandonner ma maiſon à mon ennemi & à ſes ſatellites ; j'allois m'éloigner, même ſans chercher à voir Dona Léonor : le haſard vint l'offrir à mes yeux. Je la rencontrai noyée dans ſes larmes, & dans l'agitation la plus vive. Quand même elle ne m'eût pas reconnu, je n'aurois pu m'empêcher de me faire connoître à elle : je n'en eus pas beſoin. Quoi ! c'eſt vous ! me dit-elle avec une exclamation involontaire, & qui auroit pu s'attribuer à la joie ; par quel prodige êtes-vous encore ici ? Je n'y ſerai pas long-temps, lui repliquai-je : vous me voyez prêt à m'exiler de ma propre demeure : vos vœux & ceux de votre tante barbare ſeront bientôt remplis. Dona

Léonor ne répondit rien ; mais ſes larmes continuoient à couler. Hé bien ! ajoutai-je, s'il eſt vrai que vous ne ſoyez pas mon ennemie, fuyons enſemble : tout exil, tout climat me ſera doux, ſi vous l'habitez avec moi. Non, reprit-elle en ſanglottant, non ; une telle démarche ne m'eſt ni permiſe, ni poſſible. Un Cloître auſtere va enſevelir ma honte, & tout eſpoir de réunion avec vous.... A ces mots, elle s'évanouit.

J'étois hors de moi-même. J'appellai quelques domeſtiques. Ils accoururent, & avec eux l'implacable vieille. Elle me reconnut ; elle frémit, & reprocha à trois Alguaſils qui ſe trouvoient là, d'avoir manqué leur proye ; ajoutant, avec des cris furieux, que j'étois Dom Fernand. Cet excès d'audace mit le comble à ma fureur. J'allois immoler cette Mégere ; un reſte d'orgueil me retint ; mais rien ne put m'empêcher de fondre avec rage ſur les ſatellites qui me crioient de me rendre. Un de ces miſérables tomba à mes pieds percé de coups ; les deux autres firent feu en s'éloignant. Ils me manquerent ; mais en revanche une des deux balles alla caſſer le bras droit à la barbare

Padilla. Mes domeſtiques accoururent en armes. Les Archers ne ſe trouvant pas les plus forts, & effrayés de ce qu'ils venoient de faire, ſe virent eux-mêmes obligés de ſe rendre.

J'ordonnai des ſecours à ma cruelle ennemie. Son accident jettoit ſa niéce dans une déſolation trop grande, pour qu'il fût poſſible de lui parler d'autre choſe. La nuit avançoit, & j'avois mille raiſons d'en profiter pour mon départ. Ainſi je m'éloignai, accompagné d'un ſeul domeſtique. Chemin faiſant, je réfléchis que l'affaire étoit devenue plus grave, qu'il pourroit y avoir quelque danger pour Dom Tellez. Je ne balançai pas; je m'acheminai vers le lieu de ſa détention, réſolu de me ſubſtituer à ſa place. Il jouiſſoit d'une aſſez grande liberté, & j'eus celle de lui parler tête-à-tête. Mon arrivée lui cauſa autant de ſurpriſe que d'inquiétude; mais je prévins les queſtions qu'il alloit me faire. Ami, lui dis-je, c'eſt trop vous compromettre & vous expoſer : les circonſtances ne ſont plus les mêmes, & je dois ſeul en courir les riſques. Alors je l'inſtruiſis de ce qui s'étoit paſſé depuis l'inſ-

tant de son départ. Et c'est pour cela, reprit-il vivement, que vous devez plus que jamais vous éloigner. Les risques seront toujours beaucoup plus grands pour vous que pour moi. La mort de l'Alguasil, & l'arrêt des autres ne sont rien. En vain lui opposai-je les raisons les plus pressantes: il ne les approuva pas plus que les premieres; & malgré toute ma répugnance, il me fallut moi-même céder aux siennes.

Mes larmes coulerent en embrassant ce généreux ami. J'errai quelque temps d'un lieu à l'autre, toujours déguisé, & toujours méconnu. Un émissaire fidèle m'instruisoit de tout ce qu'il m'importoit de sçavoir. J'appris qu'une troupe nombreuse d'Alguasils avoit de nouveau reparu chez moi; que Dona Padilla, presque guérie de sa blessure, ne poursuivoit que moi seul, & non ceux qui l'avoient blessée; que mes gens étoient à peu-près esclaves dans mon Château, & que mon ennemie y commandoit en maîtresse. Le Comte lui-même s'est vu pris à partie par Dona Padilla & par ses freres. Il a eu recours au Roi, qui s'est réservé la décision de ce procès bisarre.

Mais vous ſçavez l'eſpece de maladie dont ce Monaque eſt attaqué depuis pluſieurs mois. Il ne peut ni donner aucune audience, ni s'occuper d'aucune affaire; & cependant le Comte eſt toujours priſonnier, Dona Padilla toujours implacable, Dona Léonor toujours ingrate, & moi toujours fugitif. Enfin, las d'errer de Province en Province, j'ai choiſi ces montagnes pour aſyle, & cet habit pour dernier déguiſement. J'en ai ſecrétement fait inſtruire mon généreux rival, & je n'apprends pas que rien en ait encore inſtruit mes perſécuteurs. Mais avouez, ajouta l'Eſpagnol, qu'il en faut ſouvent moins pour ſe faire Hermite, & que de plus foibles diſgraces vous retiennent enſeveli dans cette Grotte.

C'eſt préciſément ce que je n'avouerai pas, reprit l'Hermite François. Mon récit, il eſt vrai, ſera plus court que le vôtre, & moins rempli d'héroïſme; mais vous allez voir ſi j'ai eu de bonnes raiſons pour fuir le monde, les hommes du bon ton, & ſurtout les femmes, quelque ton qu'elles puiſſent prendre.

Comme il achevoit ces mots, ſon jeune

compagnon entra pour quelque motif indifférent. Il parut l'inſtant d'après vouloir ſe retirer. Non, lui dit Frere Pacôme, demeurez avec nous. Le récit que je vais commencer pourra vous être utile. On s'épargne bien des ſottiſes, quand on fait une mûre attention à celles d'autrui. Le jeune Solitaire obéit en rougiſſant, & ſon Patron pourſuivit en ces termes.

Mon nom eſt le Comte D...... A peine ſorti du Collége où j'avois perdu huit à dix ans, j'allai en perdre à peu-près autant à fréquenter la Cour, les cercles, & à tromper les femmes. Elles ne tarderent pas à prendre leur revanche.

J'étois fort lié avec le jeune Marquis de P.... Nous avions l'un & l'autre la même conduite, les mêmes penchans, les mêmes ſociétés, les mêmes travers. Le haſard voulut encore que nous donnaſſions dans la même intrigue, & bientôt après dans le même piége. Doricourt, (c'eſt le nom que je donne au Marquis,) me procura entrée chez Béliſe, veuve encore aſſez jeune pour avoir des prétentions, mais qui les portoit un peu trop loin. Je lui plus ſans le vou-

loir, & juſtement lorſque Doricourt ne vouloit plus lui plaire. De ſon côté elle ne vouloit rien perdre ; elle prétendoit garder ſes anciens captifs, & en faire de nouveaux. Nous nous concertâmes Doricourt & moi pour la tromper, & nous y réuſſimes. Elle nous croyoit rivaux, & non confidens l'un de l'autre. Mais le haſard vint la tirer d'erreur. On l'inſtruiſit de nos démarches publiques & ſecretes. Elle vit, ſans en pouvoir douter, que de deux amans qu'elle croyoit avoir, il ne lui en reſtoit pas même un. Jugez de ſon dépit. Elle diſſimula cependant, choſe aſſez rare dans une femme irritée, & qu'irrite un outrage de cette eſpece.

La ſorte de vengeance qu'elle imagina, fut auſſi bizarre qu'exactement remplie.

Juſques-là le jeune Solitaire qu'on avoit contraint d'écouter ce récit, avoit laiſſé entrevoir beaucoup d'émotion ; mais elle redoubla à ces derniers mots. Il vouloit ſortir : un nouvel ordre de ſon Mentor l'obligea de reſter. Voici comme l'Hermite Comte pourſuivit ſon diſcours.

Béliſe avoit deux niéces qu'elle faiſoit

élever dans deux couvents ſéparés. Elles étoient belles, & n'avoient que quatorze à quinze ans. Des niéces de cette figure & de cet âge déplaiſent toujours à une tante qui a l'ambition de plaire ; & Béliſe les tenoit ſéqueſtrées, moins pour les empêcher de voir que d'être vues. Telle étoit, du moins, ſa premiere intention. Nous contribuâmes à la faire changer. Béliſe réſolut de faire ſervir la beauté de ſes niéces à ſa vengeance. Quiconque ne ſauroit pas juſqu'où une femme peut la porter, douteroit à coup ſûr du ſtratagême que celle-ci mit en uſage. Elle commença par exciter entre nous quelque refroidiſſement ; après quoi elle nous parla, à chacun en particulier, d'une niéce qu'elle faiſoit élever dans tel couvent. Elle avoit ſes raiſons pour ne nous parler que d'une niéce & non de deux. Je fus le premier qu'elle pria de l'accompagner dans une viſite qu'elle fit à l'une d'entr'elles, c'eſt-à-dire, à celle que Béliſe vouloit me faire connoître. Elle deſiroit que j'en devinſſe épris ; & dès cette premiere viſite, elle dût s'appercevoir que j'en étois plus que frappé. Ces ſortes de viſites ſe multiplioient. Cependant je crus

voir que la jeune perſonne ne les trouvoit point trop fréquentes. Béliſe ne me gênoit en rien là-deſſus. Elle exigeoit ſeulement que j'en fiſſe myſtere à Doricourt : diſcrétion qui me coûtoit peu. Il ſuffit d'aimer pour ſavoir ſe taire à propos ; & j'aimois déja trop, pour ne pas redouter un rival. Ce qu'il y a de plus particulier dans cette aventure, c'eſt que Doricourt uſoit de la même circonſpection envers moi, & croyoit avoir les mêmes raiſons d'en uſer ainſi. Béliſe l'avoit introduit auprès de ſon autre niéce, en ſe gardant bien de lui parler de la premiere. D'ailleurs, la ſeconde avoit aſſez de charmes, pour qu'on ne s'informât point ſi elle avoit une ſœur. Elle plut à Doricourt, & ce qui prouve beaucoup plus, ſur-tout dans un petit-maître, elle lui ôta toute envie de plaire à d'autres, toute envie de publier qu'il lui plaiſoit. Nous nous félicitions chacun à part, & de notre découverte, & de notre prudence. Nous crumes, ſur-tout, l'avoir portée fort loin un jour que le haſard nous réunit en particulier, Doricourt & moi. Eh bien ! Comte, me dit-il, où en es-tu avec Béliſe ? C'eſt à moi, répondis-je, à te faire

cette queſtion ; vous êtes trop ſouvent enſemble, pour qu'on puiſſe vous y croire mal. Ma foi, mon cher, reprit-il d'un ton à demi ironique, je trouve à cette femme des reſſources prodigieuſes dans l'eſprit. J'ai tant vu d'*Agnès* m'ennuyer, que j'en reviens à l'expérimentée Béliſe. C'eſt bien penſé, repliquai-je à-peu-près ſur le même ton ; j'ai moi-même quelques vues ſur ſon expérience. Ainſi notre rivalité ne ſera bien-tôt plus un jeu. Soit, ajouta Doricourt, il faut en courir les riſques. Nous joignîmes à ce perſifflage beaucoup d'autres propos équivalens ; & nous nous quittâmes fort contens de nous-mêmes, & très-diſpoſés à nous divertir aux dépens l'un de l'autre.

Celle qui réellement ſe jouoit de nous deux alloit à ſon but, ſans s'arrêter. Elle vit que nous étions trop vivement épris, pour n'être pas facilement trompés. Elle eut de plus recours à l'artifice pour nous faire courir au piége qu'elle nous tendoit. Ce fut encore à moi qu'elle s'adreſſa d'abord. Ma niéce, me dit-elle un jour, ſe diſpoſe à partir pour l'Eſpagne. . . . . Pour l'Eſpagne ! m'écriai-je avec une ſurpriſe

douloureuſe. Oui, répondit-elle avec un ſang froid étudié, ce Royaume fut la patrie de ſon pere qui n'eſt plus; ſa mere elle-même eſt morte au monde, & m'a laiſſé un abſolu pouvoir ſur la deſtinée de ſa fille. Je l'interrompis encore par de nouvelles queſtions, & elle entra dans de plus grands détails; mais je dois vous les épargner. Il vous ſuffira d'apprendre en bref que le pere de Lucile, Eſpagnol de naiſſance, avoit ſéjourné quelque tems à Paris; qu'il y épouſa ſecrétement la ſœur de Béliſe; qu'obligé de quitter ſubitement la France, avant que d'avoir pu faire approuver ſon mariage à ſa famille, il ne put emmener avec lui, ni ſon épouſe, ni une fille qu'il en avoit eue, & qu'on faiſoit élever ſecrétement; qu'au bout de quelque tems on apprit la nouvelle de ſa mort; que ſa veuve ne ſe croyant plus à tems de déclarer ſon mariage, avoit cru devoir renoncer au monde, & s'étoit enfermée dans un Cloître. Tel fut en gros le récit de Béliſe. Il étoit ſincere, excepté qu'au lieu d'une fille, ſa ſœur avoit donné le jour à deux. Elle ajouta que la famille de feu

ſon beau-frere, inſtruite de l'exiſtence de Lucile, & touchée de ſon état, ſe diſpoſoit volontairement à la reconnoître ; mais qu'elle exigeoit que Lucile paſſât en Eſpagne, d'où jamais, ſans doute, elle ne reviendroit en France.

Je frémis à ce diſcours ; je me jettai aux pieds de Béliſe, & lui fis l'aveu de ce que je reſſentois pour ſa charmante niéce. Elle en parut ſurpriſe, & encore plus ſatisfaite. J'augurai bien de cette joie, parce que j'en ignorois la vraie cauſe. Il eſt fâcheux, me dit-elle, que vous ayez tant tardé à vous expliquer ; j'aurois pu faire pour vous, il y a quelques jours, ce qui n'eſt plus en mon pouvoir actuellement. Eh, pourquoi ? lui demandai-je avec vivacité. Parce que l'Ambaſſadeur d'Eſpagne preſſe le départ de ma niéce . . . . . Et depuis quand ? . . . Depuis hier. Ah ! repris-je avec tranſport ; ſouffrez que j'épouſe Lucile dès aujourd'hui. Doucement, doucement, répliqua Béliſe en ſouriant, ces mariages impromptus ſont pour l'ordinaire peu ſolides ; & d'ailleurs, que diront nos Eſpagnols ? Mon nom, ajou-

tai-je, eſt d'un ordre à figurer à côté des plus grands noms d'Eſpagne ; ma fortune eſt au-deſſus de la médiocre ; la deſtinée de votre niéce dépend encore de vous : daignez combler le bonheur de la mienne. Il faut donc, reprit-elle, ſans négliger les précautions, uſer de diligence, afin que je puiſſe ſuppoſer avoir été prévenue trop tard. C'étoit ſouſcrire à ma demande, & je ne m'occupai plus que du bonheur dont j'allois jouir.

Durant ce tems, Béliſe employoit auprès de Doricourt les mêmes artifices, & avec le même ſuccès. Il eut auſſi peu de défiance & autant d'empreſſement que moi-même ; & trois jours après toutes les difficultés furent applanies, tous les arrangemens préliminaires effectués. Béliſe employa cet intervalle à préparer la ſcene cruelle & bizarre qu'elle vouloit nous faire eſſuyer. Sans faire part de ſes vues à perſonne, pas même à ſes niéces, elle les fit troquer de demeure, c'eſt-à-dire, qu'elle transféra l'une à la place de l'autre. Il y avoit entr'elles cette reſſemblance de fa-

mille aſſez ordinaire, & cette égalité de charmes aſſez rare entre ſœurs : circonſtance qui aida encore au ſtratagême de leur tante. Cette perfide avoit eu ſoin de nous perſuader, & toujours chacun à part, que ce mariage devoit être fait à bas bruit, & preſque à la dérobée. Le mien ſe fit à une heure du matin, & celui du Marquis à deux. Notre impatience ſeconda les vues de la perfide Béliſe ; & j'étois déja l'époux de la ſœur de Lucile, que je croyois encore l'être de Lucile même. Certains diſcours que me tint ma nouvelle épouſe, me parurent cependant incompréhenſibles. J'avois moi-même quelques idées que je ne concevois pas. L'inſtant de les éclaircir approchoit. Nous nous rendîmes à l'appartement de Béliſe. Comment vous exprimer mon étonnement ! Le premier objet qui me frappa fut Lucile aſſiſe à côté du Marquis. Il ne fut pas moins étonné de reconnoître Sophie dans celle que je conduiſois par la main. Un cri perçant nous échappe à tous deux à la fois. Sophie & Lucile en jettent un ſemblable, & s'éva-

nouiffent. Je cours à Lucile, & le Marquis à Sophie. Elles reprennent enfin connoiffance, mais ce fut pour paroître encore plus agitées. Une fombre horreur nous pénétroit tous, & nous ôtoit la force d'entrer en explication. Pour y mettre le comble, Bélife entre avec un air moqueur & fatisfait. Elle prévint nos juftes reproches. Enfin, je fuis vengée, s'écria cette femme abominable ; je fuis vengée, & vous êtes punis : j'ai fait de vous un exemple digne de corriger tous vos femblables des vaines tracafferies & de la fatuité. Vous m'avez fçu jouer, & j'ai pris ma revanche. Puiffiez-vous fentir tout le ridicule de votre fituation !

Peu s'en fallut que je ne cédaffe à l'impétuofité de ma fureur. Il en eût coûté la vie à celle qui la provoquoit avec tant d'audace. Le Marquis reftoit pétrifié : Sophie & Lucile fondoient en larmes. Leur cruelle tante reprit ainfi la parole : Ces deux jeunes victimes de ma vengeance n'en font point les complices. Leur naiffance eft telle que je vous l'ai fait connoî-

tre ; mes biens feront un jour pour elles. Croyez-moi donc l'un & l'autre, fubiffez paifiblement votre deftinée. Elle ne peut long-temps être à charge à des hommes de votre caractere. Je vous épargne le ridicule d'aimer vos femmes.

Je frémiffois de voir cette perfide jouer à l'épigramme dans un pareil moment. Doricourt y répliqua par quelques traits fanglans ; il m'en échappa quelques-uns à moi-même ; mais bientôt j'eus regret de m'avilir ainfi : c'étoit, d'ailleurs, un mal fans remede. Ce qui acheva de m'adoucir un peu, fut de voir Sophie à mes pieds me conjurer avec fanglots, avec larmes, de ne point la livrer à l'opprobre & au défefpoir. Une jeune Beauté a bien du pouvoir quand elle pleure & s'humilie jufqu'à ce point. J'étois ému, attendri ; je jettai involontairement les yeux fur Lucile, & je la vis dans la même fituation que Sophie, je la vis aux pieds de Doricourt. Quel affreux coup d'œil ! & que devins-je à cet afpect ! Doricourt parut lui-même frémir de voir Sophie à mes pieds ; & fans doute So-

phie, & ſans doute Lucile, éprouvoient en elles-mêmes des mouvemens tous ſemblables, des combats non moins horribles. Je tire le rideau ſur une ſituation trop difficile à peindre.

Nous relevâmes les deux ſuppliantes; après quoi je ſortis, & Sophie me ſuivit plutôt que je l'emmenai. Il en fut de même de Lucile à l'égard du Marquis. Un mois s'écoula, durant lequel nous nous vîmes aſſez peu, & toujours avec les mêmes regrets. Je dois cependant l'avouer; Sophie me parut céder aſſez facilement à la néceſſité. Je n'ai rien remarqué de ſa part qu'il ſoit poſſible d'attribuer à aucune répugnance pour moi. Bientôt même je crus y voir un attachement réel; mais l'image de Lucile m'étoit toujours préſente. Je réſolus de quitter les lieux qu'elle habitoit; je partis avec Sophie pour une de mes Terres ſituée en Languedoc. J'y appris au bout de quelques mois que Lucile avoit ſuccombé à ſa langueur, & que Doricourt devenu veuf, oublioit qu'il eût jamais été époux. Pour moi, ne pouvant

pas plus m'accoutumer à l'être en Province qu'à Paris, & la Paix ne me fournissant aucun objet de distraction, je pris le parti d'abandonner furtivement ma Terre, & de venir habiter ces lieux escarpés. Je n'instruisis personne de mon dessein, & Sophie moins encore que tout autre. Je me bornai à lui laisser par écrit certaines regles de conduite, avec un pouvoir absolu de diriger tous mes biens à sa volonté. J'ignore l'usage qu'elle fait, & de ce pouvoir & de mes conseils, & de la liberté que je lui laisse. Je l'estime & la plains : c'est tout ce que mon cœur peut faire de plus pour elle, & certainement ce n'est pas assez.

En parlant ainsi, le faux Hermite s'apperçut que le jeune Frere qu'il avoit contraint de l'écouter, fondoit en larmes, & sembloit prêt à s'évanouir. Comment donc ! lui dit-il, je ne croyois pas avoir fait un narré si pathétique. Mais lui-même perdit toute contenance, en examinant le jeune Solitaire de plus près. Que vois-je ! s'écria-t-il, est-ce vous, infortunée Sophie ? Vous

que je ſuis, que j'abandonne, & qui venez me chercher juſques dans cette ſolitude? Sophie (car en effet c'étoit elle) tomba à ſes pieds pour toute réponſe. Elle voulut parler; ſes ſoupirs & ſes ſanglots lui couperent la voix. Le Comte la releva en l'embraſſant, & laiſſa lui-même échapper quelques larmes. L'admiration, la pitié, peut-être auſſi un commencement de tendreſſe, pénétroient & agitoient ſon ame. Il demanda à Sophie comment elle avoit pu découvrir le lieu de ſa retraite? Ce n'a été, reprit-elle, qu'après les recherches les plus conſtantes & les plus pénibles. Quelqu'un que le hazard avoit inſtruit de votre métamorphoſe, me fit part de ſa découverte, & j'en profitai ſur le champ.... Que vous êtes heureux! dit alors l'Hermite Eſpagnol à ſon confrere, & que je ſerois heureux moi-même ſi l'ingrate Léonor vouloit imiter l'aimable & tendre Sophie!

A l'inſtant même il apperçoit pluſieurs perſonnes qui dirigeoient leurs pas vers la ſolitude eſcarpée. Il y avoit parmi cette

troupe quelques femmes voilées, & l'une d'entr'elles étoit conduite par le Comte de C... S... Que vois-je? dit alors le Marquis d'Ol.... Ah! puiſſent mes ſoupçons ſe vérifier! En parlant ainſi, lui-même s'avançoit vers le Comte, qui eut peine à le reconnoître ſous ſon déguiſement. Quittez, lui dit ce dernier en l'embraſſant, quittez ce ridicule attirail. Vos périls & vos malheurs ſont paſſés. Le Roi vous rend ſa bienveillance, Dona Léonor ſa tendreſſe, &, ce qui vous étonnera beaucoup plus, Dona Padilla met fin à ſa haine.... Ciel! s'écria le faux Hermite, un ſi heureux changement eſt-il poſſible? En croirai-je votre récit?... Croyez-en Dona Léonor même, dit cette belle Eſpagnole en ſe dévoilant, & mouillant de ſes larmes une des mains que ſon époux lui préſentoit; croyez qu'en me déclarant votre ennemie, j'ai toujours fait une horrible violence à mon cœur.

La joie du Marquis étoit à ſon comble. On entra dans la cabane de l'Hermite François, que l'Eſpagnol fit d'abord con-

noître pour ce qu'il étoit réellement. Que ne vous dois-je point, mon cher Comte, disoit le Marquis à son ancien rival? votre générosité ne s'est point démentie : elle seule pouvoit me tirer du précipice où m'avoit jetté mon imprudence. J'ai fait ce que j'ai pu, reprit le Comte ; votre bonne fortune a fait le reste. Le Roi, informé par moi-même de toute l'aventure, l'a trouvée des plus singulieres. Les Loix étoient contre vous ; mais il m'a laissé juge des Loix. Vous voyez que la décision n'a pu que vous être favorable. C'eût été cependant peu de chose encore, si Dona Padilla & sa charmante niéce eussent persisté à vous être contraires. Les larmes de Dona Léonor ont fléchi cette parente si long-temps inflexible. Vous n'avez plus d'ennemis, & vous retrouvez une épouse qui vous aime, Pour moi, ajouta le Comte en soupirant, je vais passer en France où j'eusse pu jouir autrefois d'un pareil avantage ; mais je n'ose ni ne dois l'espérer désormais. Une absence de dix ans, un abandon de ma part aussi entier qu'inexcusable, le honteux

projet de manquer à ma foi jurée & reçue, en voilà plus qu'il ne faut pour m'avoir banni du cœur de la tendre Orphise.

Ce nom fit jetter à Sophie un cri perçant, & qui étonna toute l'assemblée. Depuis l'instant de l'arrivée du Comte de C... S.... cette jeune Françoise, toujours travestie, n'avoit cessé de l'envisager avec une attention mêlée de saisissement ; mais au nom d'Orphise, tous ses doutes parurent éclaircis. Elle vint toute en larmes embrasser les genoux du Comte. Est-ce vous, Dom Tellez, lui dit-elle en sanglottant, est-ce vous, mon pere ? ah ! la nature me parle trop vivement pour vouloir me tromper. Dix ans d'absence n'ont pu effacer vos traits de mon souvenir ; ils me sont toujours présens, malgré l'âge tendre où je reçus vos adieux paternels. Daignez vous-même reconnoître une de vos filles, l'infortunée Sophie.

Il seroit difficile d'exprimer tout ce qui se passoit alors dans l'ame du Comte. Quoi ! vous ma fille ! s'écrioit-il en la relevant & la pressant avec tendresse ; vous

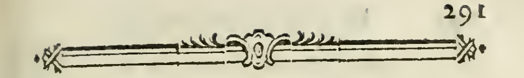
dans

dans ces lieux, & ſous cet extérieur ! Que ſignifie cette étrange métamorphoſe ?

On lui en expliqua le motif en peu de mots. L'époux de Sophie, à qui elle devenoit plus chere d'un inſtant à l'autre, apprit à ſon beau-pere, (car en effet c'étoit lui) qu'avant même ſon arrivée, leur départ de cette ſolitude étoit réſolu, leur réunion décidée. Et Orphiſe, s'écria de nouveau le Comte de C.... S...., Orphiſe eſt-elle encore en état, ou dans le deſſein de me pardonner ? Son gendre lui répond qu'Orphiſe exiſte encore, & exiſte pour lui ; mais que depuis ſon départ elle s'eſt entierement dérobée au monde. Ce diſcours ne fit qu'accroître le deſir qu'avoit ſon époux de ſe réunir à elle ; &, comme chacun dans cette aſſemblée avoit ſes motifs d'impatience, on ſe hâta réciproquement d'abandonner le double Hermitage. Les deux Hermites ne ſe quitterent qu'avec de vifs regrets, & beaucoup de promeſſes de franchir ſouvent les Pyrénées pour ſe revoir : ce qui arriva plus d'une fois par la ſuite. Il arriva auſſi que ceux d'entre ces époux qui s'étoient crus d'a-

bord trompés, en rendirent graces au hasard ; que les deux tantes parurent avoir tout oublié, & moururent de rage en moins de six mois ; & que chacun des trois couples répétoit à part, en se félicitant : *Peut-être nous aimerions-nous moins, si nous nous fussions aimés toujours.*





DIALOGUE

Entre ALCINOUS *&* *un* FINANCIER.

LE FINANCIER.

AVOUEZ que vous fûtes heureux qu'Homere ait daigné chanter votre prétendue magnificence.

ALCINOUS.

Que signifie ce langage ? N'ai-je pas été le Prince le plus magnifique de mon tems ?

LE FINANCIER.

Il falloit être aussi pauvre qu'un Roi d'Itaque, pour admirer d'aussi minces richesses.

ALCINOUS.

Qui donc êtes-vous, pour en parler ainsi ? Fûtes-vous Roi de Memphis, ou de Babylone ?

LE FINANCIER.

Je ne fus que l'un des Receveurs d'un Monarque, dont la demeure pourroit, à juste titre, émerveiller plus d'un Ulysse, & les vertus occuper plus d'un Homere.

ALCINOUS.

Quoi ! un Traitant (car je crois que c'est-là le mot) osera faire assaut de luxe avec moi !

LE FINANCIER.

Mon cher Souverain de Phéacie, (car vous ſçavez qu'ici l'on ſe parle ſans façon) apprenez que le moindre de ces Traitans peut ſurpaſſer en richeſſes un Roi des tems héroïques.

ALCINOUS.

Voilà un grand mot qui ſort de votre bouche... Connoiſſez-vous bien les tems dont vous parlez? Homere lui-même vous eſt-il bien connu? Il me ſemble que vos prédéceſſeurs ne ſçavoient que chiffrer.

LE FINANCIER.

Tout change d'un ſiécle à l'autre. Aujourd'hui pluſieurs de mes pareils peuvent lire Homere dans ſa langue. D'autres même compoſent dans la leur des Ouvrages qu'ils ne donneroient pas pour l'Iliade & l'Odyſſée.

ALCINOUS.

Ils ont donc admiré, ainſi que vous, ces portes, ces chambranles, ces anneaux, ces chiens, ces eſclaves d'or & d'argent, & tant d'autres merveilles qu'Homere dit avoir décoré mon Palais.

LE FINANCIER.

Je ne vois dans toutes ces choſes que de l'or en barre & en maſſe; genre de ſpectacle où un Financier pourroit l'emporter ſur plus d'un Potentat. La vraie magnificence ne conſiſte point dans ce vain étalage, mais bien à pro-

diguer l'or pour acquérir certains ornemens de caprice.

ALCINOUS.

Eh ! quels ornemens ?

LE FINANCIER.

Par exemple, des Vases, des Pagodes, des Magots, des Peintures, &c.

ALCINOUS.

J'entends. C'est-à-dire, qu'il n'existe parmi vous ni arts, ni industrie, & que c'est un tribut que vous payez à celle des Chinois.

LE FINANCIER.

C'est tout le contraire. Nos Artistes produisent des chef-d'œuvres qu'on admire en passant, selon l'usage. De plus, ma Nation est assez fertile en productions fantastiques pour ruiner toutes les Nations de l'Europe & de l'Asie : ce qui lui réussit à l'égard de quelques-unes. Quant à elle, sa méthode est de rendre cette espece de tribut aux Chinois, qui jusqu'à présent ont eu celle de ne le rendre à personne.

ALCINOUS.

Ce trait seul fait leur éloge : ils s'en tiennent au solide, & ma conduite fut leur exemple. Mes richesses étoient des richesses réelles.

LE FINANCIER.

Peut-être le bon Homere en parle-t-il un peu en aveugle. Autrement vous eussiez bien fait de substituer à vos esclaves, des esclaves natu-

rels qui euſſent épargné à la Princeſſe votre fille le ſoin de laver elle-même ſes robes & celles de ſes freres.

ALCINOUS.

Quoi ! vos femmes ne prennent-elles pas le même ſoin ?

LE FINANCIER.

Les eſclaves de leurs eſclaves dédaigneroient de le prendre. J'aime auſſi beaucoup à voir la Reine, votre auguſte épouſe, filer ſa quenouille depuis le point du jour juſques long-tems après le crépuſcule.

ALCINOUS.

Ne faut-il pas qu'une femme s'occupe ?

LE FINANCIER.

Oh ! les nôtres ne ſont pas inutiles.

ALCINOUS.

Apparemment que leurs travaux ſont plus importans que ceux qui captivoient ma chere

LE FINANCIER.

N'en doutez pas. Ce ſont elles qui repréſentent, qui tiennent le jeu, la table & le peu de converſation qui eſt aujourd'hui d'uſage. Delà, elles vont ſe montrer au Spectacle, y faire des nœuds, juger la Piéce, protéger ou dénigrer l'Auteur. Ce ſont elles auſſi qui diſpenſent aux gens de Lettres les fortunes, les honneurs, les

réputations, le rang, l'estime, & jusqu'au ridicule.

ALCINOUS.

Leur crédit fut moins étendu parmi nous. J'eus cependant beaucoup d'égards pour ma chere Arété, qui eut pour moi celui de n'en abuser jamais.

LE FINANCIER.

De quoi pouvoit abuser une Reine, dont la fonction journaliere étoit de filer ? Vous-même, quels pouvoient être vos plaisirs ?

ALCINOUS.

J'en eus de plus d'une espece. J'aimai la bonne chere, la musique, la danse. Homere a dû vous instruire de mes goûts. Ne me représente-t-il pas quelque part, *assis à table comme un Dieu.*

LE FINANCIER.

Il me semble que les repas de l'Olympe durent être différens des vôtres, ou Comus, à coup sûr, étoit mauvais Cuisinier.

ALCINOUS.

Quoi donc ! n'ai-je pas traité splendidement le sage Ulysse, mon hôte ?

LE FINANCIER.

Ulysse trouva chez vous de quoi assouvir sa faim dévorante. Lui-même n'étoit pas accoutumé à des festins plus délicats. Mais quel est le Sous-traitant qui voudroit s'accommoder de pareils

mets ? Le dos d'un bœuf, d'un veau, d'un mouton, d'un porc, servi tout entier devant un convive, n'étoit-il pas bien propre à ranimer son appétit ?

ALCINOUS.

Eh ! qu'eussiez-vous donc servi au Roi d'Itaque ?

LE FINANCIER.

Ce qu'on peut décemment offrir à un honnête homme ; c'est-à-dire, quelques mets légers & piquans, tels qu'une aile de faisan, ou de perdrix, tant soit peu du râble ou du ventre d'un liévre, quelques poissons rares, quelques menus entremets, &c. Que n'ai-je ici le *Dictionnaire de Cuisine*, les *Dons de Comus*, le *Cuisinier François*, & tant d'autres Ouvrages essentiels composés sur cette matiere difficile & inépuisable ? Vous verriez ....

ALCINOUS.

Quoi ! l'on s'amuse chez vous à écrire sur un pareil sujet ?

LE FINANCIER.

Voilà une question bien digne d'un Roi qui fut, comme un simple Contrôleur de nos Fermes, borné à une simple cuisiniere ! Apprenez que nous avons plus d'écrits sur la cuisine, qu'il n'y en eut de votre tems sur toutes les autres matieres ensemble. Mais revenons à notre objet. Il me semble qu'on ne servoit, même dans vos

grands repas, que d'une ſeule eſpece de vin ?

ALCINOUS.

N'étoit-ce pas aſſez ? Nous buvions d'excellent vin Grec ; vin dont quelques raſades, ſans eau, ſuffiſoient pour enivrer un Polyphême.

LE FINANCIER.

Ce vin-là nous eſt connu, & nous en uſons parce qu'il vient d'outre-mer. Mais que je vous plains de n'avoir jamais goûté ni du Bourgogne, ni du Champagne, ni du Grave, ni du Tokai, ni du Malaga, ni du.....

ALCINOUS.

Arrêtez ! cette énumération devient ſuperflue. Je n'ai pas même connu de nom ces vins que vous citez, & je doute qu'aucun d'eux l'eût emporté ſur mon vin Grec.

LE FINANCIER.

J'oubliois les liqueurs, autre avantage précieux que vous ne connûtes jamais. Ces liqueurs & la plupart de ces vins ſont, pour l'ordinaire, verſés par les femmes, par les femmes toujours charmantes vers la fin d'un repas, & que vous aviez la mal-adreſſe d'éloigner des vôtres.

ALCINOUS.

En revanche, nous les chargions de certains emplois qui n'étoient pas ſans agrément pour elles & pour nous. C'étoient elles qui....

LE FINANCIER.

Je fçais en quoi confiftoient ces fonctions, & j'avoue qu'elles avoient leur mérite. Mais en être réduit au fimple vin Grec ! . . .

ALCINOUS.

Hé bien ! je vous paffe cet article. Il m'en refte affez d'autres à faire valoir. Parlons d'abord du divin Chantre Démodocus, lui qui marioit fi ingénieufement fa lyre avec fa voix. Je doute que vous ayez connu cette heureufe maniere d'égayer un repas.

LE FINANCIER.

Il faut, mon Prince, vous réfoudre à gliffer fur cet article comme fur les précédens. Votre mufique fut auffi uniforme que votre cuifine & votre cellier. La nôtre, au contraire, fut auffi variée que nos mets & nos vins. Il nous faut un concert complet, & non la fimple voix d'un homme, & le fimple fon d'une lyre, fuffent-ils même divins, à la maniere de votre tems.

ALCINOUS.

Je vois bien qu'il vous faut de la profufion par-tout. Mais que pourrez-vous oppofer à la grandeur, à la beauté de mes jardins ? Vous fçavez avec quel enthoufiafme Homere en parle.

LE FINANCIER.

Souvenez-vous bien qu'ils n'étoient peuplés que d'arbres à fruits, & qu'une pareille décoration eft ignoble.

ALCINOUS.

Comment ! vous m'étonnez. De quels arbres voudriez-vous donc faire ufage ? Eft-il naturel de cultiver ceux qui ne produifent rien ?

LE FINANCIER.

Ce qui eft fi naturel, eft rarement digne qu'on s'en occupe. Il faut du fingulier, du piquant. Il faut dérober au foleil l'afpect de la terre, & ne laiffer à la terre même qu'une fécondité ftérile ; autrement votre parc & l'enclos de votre jardinier feront abfolument femblables. J'ai, moi qui vous parle, arraché au domaine de Cérès plus de terrein que fon Triptolême n'en eût pu cultiver en un an.

ALCINOUS.

Voilà une finguliere manie ! Mais du moins aurez-vous refpecté l'ordre primitif des chofes, laiffé couler une fontaine, ferpenter un ruiffeau, fubfifter une colline, un vallon, un bofquet, comme la nature l'avoit d'abord difpofé. En un mot, l'art n'aura fait que la feconder, au lieu de l'anéantir.

LE FINANCIER.

Au contraire, j'ai voulu qu'il la domptât en tout point. J'ai parlé, & bientôt une terraffe a fuccédé à un vallon, un baffin à une colline, le gazon au gravier, le gravier au gazon, l'eau à la terre, la terre à l'eau : en un mot, j'ai voulu

être créateur, & j'ai réussi. Par-là, mon jardin est devenu aussi exactement compassé que les vers du Poëte qui a chanté le vôtre.

ALCINOUS.

Je ne sais, mais je présume que cette exacte symétrie est aussi insipide en fait de jardin, qu'elle est agréable en fait de vers.

LE FINANCIER.

Il me semble que nous visons fort peu à nous trouver d'accord.

ALCINOUS.

J'avoue que cet accord me paroît difficile.

LE FINANCIER.

Essayons toutefois de nous rapprocher. Je vous laisse Juge de la question, mais soyez sincere.

ALCINOUS.

Je le ferai, & voici ma décision. Peut-être de mon tems suivions-nous la nature de trop près ; mais à coup sûr vous vous en êtes trop éloignés.

Fin du Tome premier.

CONTES PHILOSOPHIQUES ET MORAUX.

PAR M. DE LA DIXMERIE.

Nouvelle Édition, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



A LONDRES;

Et se trouve à PARIS,

Chez PANCKOUCKE, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXVIII.

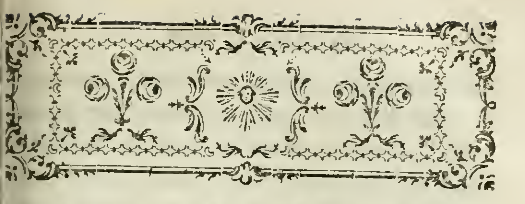


TABLE
DES CONTES

Contenus dans le second Volume.

FIN DE LA TABLE.

CONTES



CONTES

PHILOSOPHIQUES.

L'ORACLE JOURNALIER.

CHAPITRE PREMIER.

NADIR vivoit heureux. Sa Maîtreſſe toit belle & n'aimoit que lui ; ſa fortune toit médiocre, mais ſuffiſante ; ſa vie bſcure, mais tranquille. Nadir étoit Phi-ſophe autant qu'il faut l'être pour ſentir prix des beautés de la nature, pour en uir. L'ombre des forêts, le chant des iſeaux, le murmure des fontaines lui ſem-oient préférables aux plaiſirs bruyans du

grand monde : plaisirs qu'il avoit connus, & dont il s'étoit lassé. Chaque jour il revoyoit Zulma (c'étoit le nom de sa Maîtresse ;) & chaque jour il la desiroit avant que de la revoir. Tous deux se cherchoient avec empressement, tous deux se quittoient avec regret. Chere Zulma, disoit Nadir, vous seule remplissez toute mon ame. Nuls chagrins pour moi où vous êtes, nuls plaisirs où vous n'êtes pas, nuls desirs que vous ne fassiez naître. Dieux, qui m'avez refusé les grandeurs, conservez-moi Zulma, & tous mes vœux sont remplis ! Dieux, disoit-elle à son tour, conservez-moi Nadir, qu'il m'aime, & que le reste du monde m'ignore ou m'oublie.

Zulma étoit sincere, & Nadir croyoit l'être ; mais tout-à-coup il se dégoûta de ce qui auparavant faisoit ses délices. La solitude lui parut triste, le chant des oiseaux ennuyeux, l'ombre des forêts lugubre, &, qui pis est, les caresses de Zulma insipides.

Etonné de cette langueur, Nadir en chercha la cause & le remede. Un jour qu'il y rêvoit à l'écart, il s'endormit à

l'ombre d'un épais marronnier. Un Vieillard lui apparut en ſonge. Tu vois, lui dit-il, en moi un Etre auſſi ancien que le Monde; je préſide à une partie des choſes qui s'y paſſent, & une infinité d'hommes dans tous les ſiécles m'ont encenſé comme leur Dieu tutélaire. On me nomme le Haſard. J'ai fait des Rois, des Conquérans, des Sages; j'ai détruit & fondé plus d'un empire, découvert plus d'un art utile & plus d'une contrée incônnue. Enfin je déconcerte ſouvent les vues les plus ſages, & protege les deſſeins les plus extravagans. J'en uſe ainſi pour humilier l'orgueil de votre eſpece; mais, je l'avoue, juſqu'à préſent j'y ai mal réuſſi. Pour toi, ajouta le Vieillard, toi qui ne voulus jamais rien haſarder, tu vois quel a été le fruit de tant de circonſpection. Crois-moi, renonce à tes vœux ſymétriques; reçois ce Livre d'airain, qu'il devienne la regle de tes deſſeins. Ses réponſes pourront te paroître obſcures ou bizarres : oſe les interpréter, & garde-toi de le faire d'une maniere trop conſéquente.

Ces mots à peine finis, le Vieillard diſ-

paroît, & Nadir s'éveille. Il croyoit ne sortir que d'un songe; mais un Livre qu'il tenoit à la main, & qui lui parut le même qu'il avoit cru voir dans celles du Vieillard, lui fit juger que ce songe n'étoit pas entiérement illusoire. Il ouvre ce Livre mystérieux, & y trouve ces mots : RENONCE A CE QUI T'EMBARRASSE LE PLUS, ET TE PLAIT LE MOINS.

Nadir se sentoit parfaitement disposé à interpréter son Oracle, de la maniere la plus bizarre. On ne le verra s'écarter de cette regle, ni dans cette occasion, ni dans celles qui doivent suivre. Ce qui m'embarrasse le plus, disoit-il, c'est Zulma; ce qui me plaît le moins, c'est ma solitude. Fuyons donc, & ma solitude, & Zulma. Il dit; & pour se mettre d'autant plus hors d'état de changer d'avis, il prend le singulier parti de brûler sa maison.

Ses amis accoururent pour arrêter l'incendie, & disparurent quand tout fut consumé. Zulma n'y vint que la derniere; ce fut pour offrir un asyle à Nadir. Il fut touché de sa générosité, il fut ému par ses charmes; mais entraîné par un pou-

voir inconnu, il refuſa ſes offres. Elle s'éloigna en pleurant, non les diſgraces de cet infidèle, mais ſon infidélité.

Pour Nadir, il ne ſongeoit qu'à fuir cette contrée qui peu auparavant lui ſembloit ſi agréable. Mais il veut de nouveau conſulter ſon Oracle, & en reçoit cette réponſe: FUIS LES CHEMINS BATTUS.

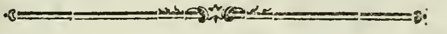
CHAPITRE II.

UN boïs peu fréquenté s'offroit à ſes regards. Il y pénétre, & cherche la route la plus détournée. Il eût voulu en trouver une inconnue même aux animaux de cette forêt. Au milieu de cette incertitude, il crut ſentir la terre ſe mouvoir ſous ſes pieds. C'étoit une trape ſous laquelle s'offroient quelques degrés. Nadir entra dans ce ſouterrain, & s'avança ſous une voûte obſcure, à la ſeule lueur d'une eſcarboucle. Au bout de quelque temps une figure des plus rebutantes lui apparut. C'étoit un de ces Etres commis à la garde des tréſors que la terre cache dans ſon

ſein ; en un mot , c'étoit un Gnome. Il avoit quatre pieds de haut ſur trois de large, les yeux ronds & petits, le regard hautain, la mine baſſe.

Il fit ſigne à Nadir de le ſuivre, & il le conduiſit au milieu de pluſieurs monceaux d'or. Prends de cet or, lui dit-il d'un air chagrin, autant que tes forces te permettront d'en porter, il te ſera néceſſaire. Nadir obéit quoiqu'à regret. Tu vois , pourſuivit le Gnome, un tréſor commencé par un ancien Roi de ce pays, & qui tous les jours s'accroît par mes ſoins. Là ſont les dépouilles de mille gens qui croyent avoir bien placé leurs fonds. J'attire toutes ces richeſſes dans ce lieu, ſans en ſortir. Je n'ai beſoin que de quelques agens. Je dépouille l'avare par les mains d'un fils prodigue ; l'homme vain, par celles d'un flatteur : j'attache à l'homme ſimple un Bramine, & au voluptueux une Danſeuſe. Là eſt auſſi le patrimoine d'un infinité d'Alchimiſtes, & celui d'un plus grand nombre d'hommes à projets. Tous ces tréſors demeureront enfouis juſqu'à ce que les vertus prennent la place

des vices, & la ſageſſe celle de la folie.
En même temps le Gnome conduiſit Nadir hors du Labyrinthe. Mais ce ne fut qu'après un long trajet qu'il revit le jour. Il ſe trouva au pied d'une montagne environnée d'épaiſſes brouſſailles. Il ne les traverſoit qu'avec peine, & déſeſpéroit d'en voir la fin. Dans cette extrêmité il eut recours à ſon Livre, & y lut ce qui ſuit: FAIS CE QUE NUL AUTRE A TA PLACE NE VOUDROIT FAIRE.



CHAPITRE III.

NADIR enviſagea cet Oracle dans tous les ſens, & crut avoir enfin trouvé le véritable. Cet or qui me charge, diſoit-il, en embarraſſeroit bien d'autres dans une route auſſi pénible; mais je doute que pour cela aucun d'eux voulût s'en deſſaiſir. Hé! bien, faiſons ce que nul autre ne voudroit faire. C'eſt un moyen ſûr d'obéir à l'Oracle. Dès ce moment il commence à répandre ſon or à pleines mains, & continue à marcher à meſure qu'il le

répand. Il venoit d'en ſemer les dernieres piéces lorſqu'il ſe trouva au bout de cette route incommode. Il croyoit n'avoir plus d'obſtacles à vaincre. Tout-à-coup il ſe vit entouré par une foule de Brigands qui mirent en queſtion ſi on le dépouilleroit avant que de le tuer. Le premier avis l'emporta ; mais bientôt on le jugea digne de mort, puiſqu'il n'avoit pas de quoi racheter ſa vie. Alors il ſe ſouvint des richeſſes qu'il venoit de ſemer à l'avenrure. Je n'ai rien, dit-il aux Brigands, de ce qui peut vous ſatisfaire ; je mépriſe l'or : mais celui que j'ai dédaigné ſuffira pour vous enrichir.

Cette offre n'eut pas beſoin d'être réitérée. Compagnons., dit aux Brigands celui qui paroiſſoit être leur Chef, il faut remettre à ce ſoir l'expédition d'Azéma. Je parle, dit-il à Nadir, d'une veuve dont le mari a ruiné tout ce canton ; il eſt bien juſte qu'elle nous enrichiſſe.

On arriva près du lieu où Nadir avoit ſemé ſes tréſors. Il fut aiſé aux Brigands d'en remarquer la trace. Leur joie égaloit leur avidité. Ils s'égaroient à travers les

rochers, & chaque inſtant augmentoit leurs richeſſes. Déja leur Chef promettoit à Nadir une place diſtinguée parmi ſa troupe; mais lui-même ne put réſiſter à l'envie de partager la recherche des autres.

Nadir profita de ce moment pour s'éloigner. Un bois voiſin s'offrit à ſes regards; il s'y jetta & prit les chemins les plus détournés. Mais une fleche lancée à travers le taillis vint lui percer le bras & le contraignit de s'arrêter. Il ſe croyoit pourſuivi par les Brigands, lorſqu'un bruit de chaſſe lui fit perdre cette idée. Il vit paroître une femme d'un extérieur impoſant, & ſuivie d'un nombreux cortége.

Elle reconnut ſa fleche, & la bonne mine de Nadir augmenta le regret qu'elle eut de l'avoir bleſſé. Il n'héſita pas à ſe laiſſer conduire chez elle, & il fut traité en homme à qui l'on veut faire oublier ce qu'il ſouffre. Nadir admira les effets du haſard. C'étoit chez Azéma même qu'il l'avoit conduit; il ſe hâta de l'inſtruire du complot des Brigands, & de la maniere dont lui-même en avoit été inſtruit.

Cet avis jetta l'alarme dans tout le Pa-

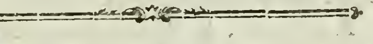
lais d'Azéma. Nadir, quoique bleſſé, marqua une aſſurance qui en inſpira aux autres. On fit venir des ſecours ſi à propos, on prit des précautions ſi juſtes, que les Brigands furent eux-mêmes ſurpris lorſqu'ils croyoient ſurprendre.

CHAPITRE IV.

AZÉMA, redevable de la vie à un homme qu'elle avoit bleſſé, ne mettoit de bornes, ni à ſa reconnoiſſance, ni à ſes ſoins. Elle croyoit ne ſatisfaire que ſa généroſité : elle ſe trompoit. Azéma, dans un âge plus que mûr, conſervoit toutes les paſſions de ſa jeuneſſe. Pour Nadir, il n'étoit occupé que de ſa guériſon & de ſon départ. Le ſilence de ſon Oracle l'étonnoit. Il ſoupiroit après de nouvelles aventures. Azéma l'interrogea ſur les motifs de ſon voyage. Il lui avoua que ce motif n'étoit autre que la curioſité de voir plus d'un climat. Il peut donc être ſuſpendu, reprit-elle ; à votre âge on a long-temps le loiſir de parcourir toute la terre. Nadir

insista, mais il fut forcé de souscrire au délai d'un mois. Azéma croyoit ce délai suffisant pour mettre l'Indien dans le cas d'en souhaiter un plus long.

Il sentoit parfaitement ce qui engageoit Azéma à le retenir, & encore mieux qu'elle le retenoit en vain. Il n'eut pour elle que des égards qui ne signifient rien, & qu'une femme surannée prend aisément pour des soins. Azéma y fut trompée; mais Nadir ne la désabusa point, parce qu'il s'apperçut qu'elle craignoit de l'être.



CHAPITRE V.

AZÉMA avoit la dévotion de son âge. Elle voyoit souvent les Bonzes chez eux, & les recevoit plus volontiers chez elle. Un d'entr'eux, qui ne visitoit jamais personne, étoit célebre par son austérité. On accouroit de toutes parts pour le voir se froisser les épaules, & Azéma obligea Nadir d'en être plus d'une fois le témoin.

Il remarqua que le Bonze le fixoit d'un œil curieux, & cette curiosité excita la

ſienne. Le jour ſuivant, il retourna à l'Hermitage à certaine heure où l'Hermite n'attendoit perſonne, & laiſſoit repoſer ſa diſcipline. Il en fut reçu avec une aménité rare parmi les Bonzes, & trouva dans ſes diſcours une nobleſſe qui lui parut plus rare encore.

Nadir ſe diſpoſoit à lui faire quelques queſtions, lorſqu'il ſe vit obligé de ſatisfaire aux ſiennes. L'Indien lui fit part de ſes deſſeins de voyage, de la rencontre, du complot & de la défaite des Brigands; enfin de ſon ſéjour chez Azéma.

A ce nom, le Bonze parut ſe troubler. De grace, pourſuivit-il, ne me déguiſez rien; de quel œil Azéma vous enviſage-t-elle? Je vois que ſes égards vous ſont bien dûs, & je ſerois beaucoup plus ſurpris qu'elle ſe bornât à de ſimples égards. Votre aſpect, & la connoiſſance que j'ai du cœur d'Azéma, ſont mes garants.

Etonné de ce langage, Nadir ſoupçonna le Bonze d'être ſon rival; & n'en devint pas plus ſon ennemi. Enfin, preſſé de nouveau par ſes queſtions & par ſa propre curioſité, il lui avoua ce qu'Azé-

ma lui avoit laiſſé plus qu'entrevoir. Que je ſerois heureux, s'écria le Prêtre Indien ! ſi vous pouviez répondre à ſes ſentimens,

A ces mots l'Hermite ouvrit une porte imperceptible à quiconque n'en étoit pas prévenu. Il invita Nadir à le ſuivre, & tous deux entrerent ſous une voûte où le jour ne pénétroit jamais. Ils arriverent au bout de quelques minutes à un ſouterrain plus vaſte, & éclairé par une lampe. Là ils trouverent une femme d'une rare beauté, ayant pour toute compagnie un jeune enfant. Vous voyez, dit l'Hermite à Nadir, la fille d'Azéma, & le fruit d'une union traverſée, mais conſtante.

La ſurpriſe de l'Indien étoit à ſon comble. Elle ne diminua point par la ſuite du diſcours du faux Bonze. J'ai, pourſuivit-il, occupé les premiers emplois Militaires de cet Etat. Ma fortune égaloit celle d'Azéma. Je vis ſa fille, & je l'aimai pour toute ma vie. Je fus aſſez heureux pour ne point lui déplaire, & aſſez infortuné pour plaire trop à celle de qui elle dépendoit. Je parle d'Azéma. Cette mere jalouſe regarda bientôt l'hommage que j'offrois aux charmes

de sa fille comme un larcin fait aux siens. Elle lui destina un autre époux, & me laissa la liberté de prendre le change. Mon cœur n'y étoit pas disposé. Je querellai mon Rival, nous nous battîmes, il succomba sous mes coups, &, pour achever de me rendre coupable, j'enlevai ma Maîtresse.

On s'empara de mes biens, on procéda contre mes jours. Nous errâmes longtemps, sans qu'aucun des Rois tributaires de cet Empire osât nous donner asyle. Enfin, je crus qu'un travestissement tel que celui-ci pourroit me soustraire au danger d'être reconnu. Je crus même pouvoir hasarder d'habiter cette contrée. J'en connoissois tous les détours, & peut-être suis-je le seul qui ait jamais connu ceux de cette caverne. Depuis quatre ans je l'habite avec Adelli : c'est le nom de celle que vous voyez. Mon austérité apparente, ma retraite assidue, m'attirent la vénération des peuples, & plus d'une fois j'ai vu Azéma visiter avec respect celui dont elle a juré la perte.

Le faux Hermite cessa de parler, &

défit en même-temps une barbe grise & postiche qui le défiguroit. Il se débarrassa de quelques autres ajustemens grotesques, & parut aux yeux de Nadir sous un extérieur qui justifioit le choix d'Adelli & le goût d'Azéma.

Nadir songeoit déja aux moyens d'adoucir cette derniere ; car il présumoit bien qu'elle n'avoit encore pardonné, ni à sa fille, ni à son gendre. Que puis je, demanda-t-il au faux Hermite, opérer en votre faveur ? Exigez tout ce qui me sera possible. Ce que vous pourriez facilement, reprit ce dernier, le voici : Azéma vous aime, elle peut tout auprès de l'Empereur ; ses sollicitations & même son consentement feroient suivis de ma grace. Peut-être mettra-t-elle un prix à cette grace ; mais j'espere que vous ne mettrez point de bornes à votre générosité.

Nadir s'éloigna en promettant de n'y rien épargner, & embarrassé sur les moyens d'y réussir.

CHAPITRE VI.

SON pouvoir ſur l'ame d'Azéma augmentoit chaque jour, & le courroux de cette derniere contre ſon gendre diminuoit d'autant. C'étoit le moment de le ſervir, & Nadir en profita. Il ne parut inſtruit de cette aventure que par la Renommée ; il plaida la cauſe des abſens avec un ſuccès qui bientôt le fit trembler pour lui-même. J'avoue, lui dit Azéma, que Zéangir (c'étoit le nom de l'Hermite) eſt bien coupable ; mais il me le paroît moins, depuis que ſon malheur vous intéreſſe. J'eus pour lui des ſentimens dont il ne ſçut pas profiter. Un autre ſans doute en connoîtra mieux le prix. Qu'en dites-vous, Nadir ?

Cette queſtion embarraſſa l'Indien voyageur. Toutefois, il fallut répondre, & aſſurer Azéma que ſes bontés devoient paroître précieuſes aux yeux de tout le monde. Elle lui fit entendre délicatement, qu'il lui ſuffiroit qu'elles le fuſſent aux ſiens.

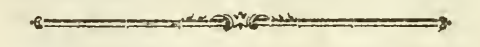
Toujours plus embarrassé, Nadir l'assura de son respect; mais Azéma vouloit quelque chose de plus.

Il revit l'Hermite & Doris : l'un & l'autre redoublerent leurs instances : Nadir sentit redoubler sa compassion ; mais sa froideur pour Azéma étoit toujours la même. Il eut recours à la feinte ; ressource dont les femmes sçavent si bien faire usage contre nous, & que nous employons avec un égal succès contre elles. Après avoir fait de nouvelles instances auprès d'Azéma, & toujours inutilement, Nadir ne parut plus occupé que de son prochain départ. Azéma en fut excessivement troublée. Elle voulut sçavoir la cause d'un changement si subit, & Nadir ne lui en fit point mystere. Il lui apprit que son inflexibilité envers son gendre & sa fille, lui ôtoit l'envie d'en être plus long-temps le témoin.

Un tel aveu ne sembloit propre qu'à irriter Azéma de plus en plus ; il produisit un effet tout contraire. Celle à qui il s'adressoit, jugea qu'elle alloit perdre Nadir sans recouvrer Zéangir, & cette idée la rendit plus traitable. Elle offrit d'elle-

même à Nadir le pardon qu'il avoit en vain follicité en faveur du faux Hermite, & qu'il ne follicitoit plus. Elle n'eut enfuite qu'à parler, pour obtenir de l'Empereur une grace que lui-même defiroit d'accorder. Nadir alors conduifit Azéma à l'Hermitage, & jufques dans l'affreux fouterrain.

Ici l'Auteur Indien auroit pu rapporter tous les détails de cette reconnoiffance, & fe rendre utile à plus d'un Tragique moderne; mais il gliffe rapidement fur les chofes, & l'on pourroit fouvent faire un gros Livre d'un feul de fes Chapitres. Il fe borne à nous dire qu'Azéma s'émut, pleura, & ne vit plus dans Adelli que fa fille, & dans Zéangir que fon gendre.



CHAPITRE VII.

Le bruit de cette réunion fe répandit par toute la Contrée. On admiroit les talens de celui qui en étoit l'auteur. Quels différends ne pourroit-il pas prévenir, ou

terminer, difoit-on, puifqu'il a fçu mettre fin à une haine foutenue par la jaloufie? On oublioit l'afcendant naturel qu'un médiateur bien fait, & âgé de trente ans, a fur l'efprit d'une femme de quarante.

Il s'agiffoit de choifir un fouverain Juge pour toute la Province. Plufieurs concurreus afpiroient à cette dignité; mais l'un étoit trop bon parent, l'autre ami trop zélé, l'autre mari trop docile. Celui-ci ne pouvoit rien refufer à l'Efclave qui le chauffoit tous les jours; celui-là accordoit tout aux Beautés qui ne lui refufoient rien. Au milieu de ce concours, Nadir Etranger, mais foutenu par la réputation qu'il venoit de s'acquérir, fut élu avec acclamation. Il refufa d'abord cette place, non moins pénible qu'honorable; mais preffé de toutes parts, il fut contraint de l'accepter.

On applaudit long-temps à fes décifions. Il étoit incorruptible, & fes lumieres naturelles fuppléoient à celles qu'il n'avoit point acquifes : fon attention à refufer tous les préfens qu'on lui offroit, lui en attira du Souverain qui l'enrichirent. Na-

dir, en un mot, ne voyoit rien de plus facile que d'être équitable.

Une jeune veuve, qui joignoit beaucoup d'esprit à une extrême beauté, vint lui exposer, d'un air séduisant, une cause des plus douteuses. Il ne jugea pas d'abord que la veuve eût raison ; mais il la trouva excessivement belle. Il s'agissoit d'un objet important, & la jeune veuve multiplia ses sollicitations. A mesure qu'il la voyoit, Nadir trouvoit en elle de nouveaux charmes, & moins de difficultés dans son affaire. De plus, elle choisit un Avocat éloquent. Il acheva de séduire le nouveau Juge. La veuve gagna son procès sans réserve, & résolut de n'en mettre aucune à sa reconnoissance.

Nadir, un instant aprés, rencontra une famille toute éplorée. C'étoit une autre veuve & quatre orphelins ruinés par le jugement qu'il venoit de rendre. Ce spectacle le toucha ; il voulut, quoiqu'un peu tard, questionner la veuve affligée. Elle lui parla avec toute l'éloquence qu'inspirent la douleur & la vérité. Il comprit qu'il n'auroit pas dû la condamner ; mais

il ne pouvoit révoquer un jugement prononcé. Nadir fit donc tout ce qui lui étoit poſſible, & ce que peu d'autres euſſent fait. Il calcula la perte qu'il avoit cauſée à cette veuve. Elle égaloit tout ce qu'il poſſédoit lui-même ; mais ce calcul ne le rébuta point. Il prit le parti de ſe dépouiller de tout, & d'en revêtir celle qu'il avoit dépouillée injuſtement.

Nadir s'apperçut alors que la place qu'il occupoit, exigeoit, & de grandes lumieres pour ne ſe tromper que rarement, & de grandes vertus pour ne ſuccomber jamais, & de grands tréſors pour réparer ſes bévues, ou ſes foibleſſes. Il jugea que tous ces avantages lui manquoient. Azéma réiteroit cependant ſes offres ; mais Nadir perſiſtoit dans ſes refus. Elle mit donc fin à ſes avances, & prit un parti extrême; choſe aſſez naturelle dans une femme rebutée & confuſe. Azéma donna à ſon gendre & à ſa fille tout ce qui lui reſtoit. Elle fit plus encore, elle ſe retira dans la grotte qu'ils avoient habitée ſi long-tems. Elle ne s'y fit accompagner que d'une ſeule femme, & réſolut de n'y admettre

aucun homme, ſans même en excepter Nadir. La Légende Indienne aſſure qu'elle tint parole, & la place au nombre de ſes plus ſaintes Héroïnes.

Pour Nadir, il eut recours à ſon Oracle ordinaire, & y trouva cet ordre : FUIS LE REPOS ET TES AMIS. C'étoit lui preſcrire de fuir Zéangir & Doris, qui lui prodiguoient les marques de reconnoiſſance. Il jugea, en même tems, devoir ſe rendre dans une Cour, lieu où, pour l'ordinaire, on ne trouve ni amis, ni repos.



CHAPITRE VIII.

IL prit la route de l'Etat le plus voiſin, parcourut la Capitale, & vit la Cour. Une Princeſſe jeune, belle, & qu'on ne gouvernoit pas, y régnoit. Elle ſe promenoit dans ce moment ſur une terraſſe que baignoit l'Indus. Un petit doguin qu'elle chériſſoit y tomba, & l'alarme fut univerſelle. La Reine ſur-tout étoit hors d'elle-même. Nadir avoit lu le matin dans ſon Livre : FAIS LE CONTRAIRE

DE TOUS LES AUTRES. Il vit que la rapidité du fleuve effrayoit tous les courtisans, & il n'héſita pas à s'y jetter. La Reine charmée le fit ſecourir ſi à propos, qu'il ſauva & lui-même, & le doguin.

Cet événement fit l'entretien de pluſieurs jours. Il étoit difficile que la Princeſſe ne fût pas reconnoiſſante d'un pareil ſervice. Elle fut même charmée d'en être redevable à Nadir ; bien-tôt il obtint toute ſa confiance, & ſe vit complimenter par ceux qui euſſent voulu l'anéantir. La diſtribution des emplois & des graces étoit à ſon choix ; mais il n'en abuſa point. Nadir avoit des lumieres naturelles, ſouvent ſupérieures à toutes celles de la politique. Il tira de l'obſcurité quelques perſonnages qui n'avoient que du mérite, donna peu à quelques Auteurs qui demandoient beaucoup, & beaucoup à d'autres qui ne demandoient rien, réforma des abus, ſoulagea le peuple, & parvint à n'être haï que des trois quarts de la Nation, ſans y comprendre toute la Cour.

Il faut en excepter les femmes. Preſque toutes le jugeoient digne de la place qu'i

occupoit. Chaque jour plus d'une beauté ſollicitoit auprès de lui quelque grace, en faveur de ſon époux, ou de ſon amant, & la complaiſance du Miniſtre eût pu lui en valoir d'autres ; mais il ne jugeoit point du mérite d'un Sujet par la beauté de ſa femme, ou de ſa maîtreſſe. Il en fut loué dans un billet, où l'on ne lui propoſoit aucunes conditions, excepté de ſe laiſſer conduire les yeux bandés. Il étoit nuit, & la propoſition pouvoit être équivoque ; mais Nadir avoit lu dans le Livre d'airain : SÇACHE A PROPOS NE PAS VOIR. D'après cette réponſe, il crut pouvoir faire ce qu'on exigeoit de lui. On le promena quelque temps ; enſuite il fut laiſſé ſans bandeau dans un lieu où tout annonçoit la volupté. Il étoit attendu par une femme maſquée, mais dont la blancheur & la taille parloient en faveur des traits qu'il ne voyoit pas.

Voici encore une de ces occaſions où l'Auteur Indien bruſque les choſes. Il nous dit ſimplement que Nadir retourna pluſieurs fois à ce rendez-vous nocturne; mais toujours avec les mêmes précautions,

tions, & ſans que l'Inconnue quittât ſon maſque, excepté lorſqu'il reprenoit ſon bandeau.

Il formoit mille conjectures, & brûloit de les vérifier. Mais la choſe n'étoit pas facile, & pouvoit être dangereuſe. Nadir ſe perdoit dans ſes idées : on lui parloit ſouvent de la Reine ; & il en faiſoit l'éloge. A la fin il ſoupçonna qu'on vouloit qu'il lui trouvât quelques défauts. Il y rêva quelque tems, & dit qu'elle ſe coëffoit mal. On ne lui répondit rien ; mais le jour ſuivant Nadir ſe vit conduire dans une étroite priſon.

Sa diſgrace occaſionna mille faux raiſonnemens. Les uns l'accuſoient d'avoir trahi l'Etat qu'il gouvernoit ; les autres, de s'être ennuyé de la ſimple qualité de Miniſtre. On imprima qu'il avoit conſpiré contre les jours de la Reine, & cauſé la mort de ſon perroquet. Lui-même ne ſçavoit s'il en devoit croire ſes ſoupçons. Mais vainement il demanda qu'on l'inſtruiſît de ſon crime.



CHAPITRE IX.

NADIR enfermé, ſans en pouvoir pénétrer la cauſe, s'abandonna quelque tems à ſes réflexions, & eut enſuite recours à ſon Oracle. Il y lut ces mots : *la nuit la plus ſombre eſt ſouvent préférable au jour le plus brillant.* La priſon où ſe trouvoit Nadir, étoit une priſon d'Etat : il occupoit une chambre où le jour donnoit en plein. Il jugea qu'elle déplaiſoit à ſon guide, & demanda en grace d'être conduit dans un noir cachot ; grace qui ſur le champ lui fut accordée. On aſſura même que la Reine eut regret de n'avoir pas prévenu ſes deſirs à cet égard.

Quant à lui, il attendoit paiſiblement la ſuite de cette aventure. Mais l'image de Zulma vint s'offrir à ſa mémoire. Tendre Zulma, s'écria-t-il, vous m'aimiez ; votre amour étoit exempt de caprices, ou du moins vos caprices ne m'euſſent jamais privé de ma liberté ! Il prononça ces derniers mots avec action, & d'un

ton de voix fort élevé. Ils furent entendus d'un prisonnier qu'il ne voyoit pas, quoiqu'ils habitassent le même cachot. Ce compagnon d'infortune jugea que Nadir ne parloit si haut, que parce qu'il craignoit beaucoup. Rassure-toi, lui dit-il, tes maux vont bien-tôt finir ; tes fers, si tu en as, seront bientôt brisés. Dans peu, enfin, tu seras vengé, comme moi, de la Reine & de son imbécille Ministre.

Qu'on juge de l'étonnement où ces mots jetterent Nadir. Il s'approche de l'endroit d'où ils partent, & questionne celui qui vient de les prononcer. Il apprend que cet homme qui menace un Ministre & une Reine, est chargé de fers qu'il ne peut même soulever. Nadir veut sçavoir la cause de sa disgrace, & ce qui l'anime contre ceux qui gouvernent. Je ne connois point le Ministre dont je te parle, reprit le prisonnier ; mais il est du nombre de mes successeurs que je dois haïr tous. Je gouvernai, comme eux, autrefois cette Reine qui m'a depuis fait enfermer. Je voulus monter sur le Trône, lieu qui me sembla toujours peu fait pour une femme,

& il arriva que cette même femme eut encore aſſez de crédit pour me précipiter où tu me vois. Mais j'eus des partiſans qui me ſont reſtés fidèles, & qui ne furent jamais ſoupçonnés. Ils m'inſtruiſent de tout ce qui ſe paſſe, de tout ce qu'ils font pour me ſecourir, &, ce qui vaut mieux encore, de la certitude qu'ils ont d'en venir à bout. Tu vois, pourſuivit le captif, que ton ſort eſt lié au mien. L'inſtant qui doit me mettre en liberté, va te rendre la tienne. Ce n'eſt pas tout; je te promets la place de ce Nadir mon ſucceſſeur. Il eſt, dit-on, l'ami le plus intime, le plus zélé de la Reine; il périra comme elle, & avant elle.

Nadir fut tenté de croire que cet homme extravaguoit. Il en jugeoit par l'imprudence de ſon aveu. Cependant, ajoutoit Nadir en lui-même, un aveu, quoiqu'imprudent, peut être vrai. Affirmer le contraire ſeroit faire trop d'honneur à l'humanité. Ce captif doit juger de mes ſentimens par les ſiens. Il doit me croire intéreſſé au ſuccès de ſes vues, au recouvrement de ma liberté. Joignons à tous

ces motifs la néceſſité de parler après tant d'années de ſilence, & ſon diſcours ne nous étonnera plus.

Il ſongeoit aux moyens d'inſtruire la Reine du danger qui la menaçoit, choſe difficile & haſardeuſe. Il étoit à craindre que ceux à qui ſeuls il pouvoit s'adreſſer ne fuſſent vendus au Miniſtre enchaîné, & ne trahiſſent ſa confidence. Heureuſement pour Nadir & pour la Reine, elle ſe repentit d'avoir acquieſcé à ſa demande; c'eſt-à-dire, d'avoir ſouſcrit à ce qu'on le transferât de ſa priſon dans un cachot. La priere qu'il lui avoit faite à ce ſujet lui parut une inſulte, une bravade. Elle ordonna qu'il fût remis dans une priſon plus claire encore que la premiere.

Arrivé dans ce nouveau gîte, il ne balança plus à faire demander une courte audience à la Reine, & fut obligé de la demander trois fois. La Reine enfin parut à ſes yeux, & d'abord il remarqua que ſon genre de coëffure étoit changé.

Nadir, ſans ſe plaindre, ni entreprendre de ſe juſtifier, lui répeta tout ce que le haſard l'avoit mis à portée d'entendre.

Elle n'interrompit ſon diſcours que par des ſoupirs. Ah ! Nadir, s'écria-t-elle, je vois toute l'étendue de votre générofité, & de mon injuſtice. Mais oubliez-la : je vous remets le ſoin de me défendre & de me venger.

Il baiſa reſpectueuſement une main que la Reine lui tendit. Avouez, lui dit-elle, que ces treſſes, artiſtement raſſemblées ſur ma tête, produiſent un bon effet. Nadir en convint & ſortit de priſon.

Les faux raiſonnemens furent de nouveau prodigués. Ils furent ſuivis de ceux qu'occaſionna l'enlevement des principaux Chefs de l'entrepriſe manquée. On les relégua dans une Iſle où leurs brigues n'étoient plus à craindre.

La tranquillité fut rétablie, & Nadir rentra dans tous ſes droits. Ceux qui s'étoient le plus réjouis de ſa diſgrace, parurent les plus ſatisfaits de ſon retour en faveur. Un Poëte, qui l'avoit ſatyriſé ſur ſa priſon, le félicita ſur ſa liberté par une Ode. Nadir lui pardonna l'éloge & la ſatyre, ne ſe vengea de perſonne, & parut content de tout le monde.

Peut-être alloit-il percer entiérement les myſteres de la nuit. Le Livre d'airain parut s'y oppoſer ; & Nadir, dont la deſtinée étoit de s'ennuyer par-tout, ne réſiſta point à l'Oracle. Il prit congé de la Reine, eſſuya ſes reproches, & fut contraint d'accepter ſes préſens. Heureux, diſoit-il en s'éloignant, qui éprouve tour-à-tour les faveurs & les injuſtices des Grands ! Il perd la manie d'aſpirer aux unes, & de s'expoſer aux autres. Au milieu de ces réflexions, il marchoit vers l'Etat le plus voiſin de celui qu'il venoit de gouverner.

CHAPITRE X.

SA ſuite annonçoit un homme riche, & il l'étoit. Mais après avoir brillé quelques jours dans la Capitale du Sévagy, il trouve de nouveau écrit dans ſon Livre : SÇACHE A LA FOIS CONTENTER LES AUTRES ET TOI-MÊME.

Cet ordre n'étoit pas d'une exécution facile : Nadir rêva quelque tems aux

moyens d'y satisfaire, & il n'en vit pas de plus réel que d'enrichir les autres à ses dépens : c'étoit en même tems se satisfaire lui-même.

Il récompensa d'abord tous ceux qui l'avoient servi, & publia la distribution de ce qui lui restoit. Alors accoururent vers lui une infinité de Sévagiens pauvres, & beaucoup d'autres qui ne l'étoient pas. Nadir ne se réserva rien. Il eut ensuite recours à son Oracle ordinaire, & ayant interprété sa réponse, il se fit Hermite.

C'étoit une chose facile à un homme dépouillé de tout. La retraite qu'il choisit, étoit agréable & commode autant que les seules productions de la Nature peuvent l'être. Une grotte que le nouveau Cénobite n'eut que la peine de décorer d'un tapis, & d'un lit de feuillages, devint son asyle. A quelques pas de-là couloit une fontaine, & plus loin s'élevoient une infinité d'arbres chargés de fruits. Là, Nadir attendit paisiblement les suites de sa métamorphose.

Cette solitude lui rappella les lieux de sa naissance, & cette idée fut suivie de

celle de Zulma : ſoit remords, ſoit tendreſſe, jamais cette image ne le trouvoit tranquille. Nadir réfléchiſſoit enſuite ſur les événemens de ſa vie. Il trouvoit ſa deſtinée bizarre, & ſa chûte ridicule. Heureux, diſoit-il, qui ſçait borner ſa demeure à ſes propres foyers, ſon ambition à ce qu'il poſſede, & ſes amours à ſa premiere Maîtreſſe ! Il ne riſque pas d'être un jour priſonnier ſans cauſe, fugitif ſans deſſein, ou Hermite ſans vocation.

Déja huit jours s'étoient écoulés depuis que Nadir s'occupoit de ces réfléxions, vivoit de fruits, & ſe déſaltéroit à ſa fontaine. Il ouvrit ſon Livre par haſard, & y trouva ces mots : COURONNE L'INDIGENCE ET LA VERTU.

Cet ordre donné à un Hermite étonna Nadir pour la premiere fois. Il chercha néanmoins dans toute la contrée qu'il habitoit, quelqu'un qui réunît ces deux conditions. Il erra long-tems ſans trouver ce qu'il cherchoit. Les uns devoient toute leur vertu à leur bien-être, les autres n'étoient qu'indigens, ou gémiſſoient d'être vertueux à ce prix. Un Indien, qui fuyoit les

hommes & tout ce qui peut flatter leur ambition, parut à Nadir mériter l'application de l'Oracle. Mais bientôt il reconnut, & qu'il s'étoit trompé, & que cet homme se trompoit lui-même. Ce n'étoit point vertu; c'étoit orgueil & misanthropie.

Nadir de retour à sa grotte, n'espéroit plus pouvoir satisfaire à l'Oracle, & jugea qu'il n'avoit voulu que l'éprouver. Mais cet Oracle subsistoit toujours. Nuls traits gravés sur le Livre d'airain ne le désavouoient. Nadir méditoit donc de nouvelles recherches. Un jour qu'il s'approchoit de sa fontaine, il vit une jeune personne s'en éloigner. Elle n'étoit, pour ainsi dire, couverte que par ses cheveux prodigieusement longs, & toute sa personne annonçoit moins une Indienne qu'une Sauvage. Notre Hermite la suivit à travers les détours & l'obscurité d'un bois. Il la vit se glisser dans une cabane presque imperceptible, & il n'hésita pas d'y entrer après elle.

Tout dans ce lieu annonçoit l'indigence, & Nadir espéra y trouver tout ce qu'il

cherchoit. Un Vieillard vénérable attira d'abord ſon atention. Il paroiſſoit troublé de cette apparition ſubite. Ne craignez rien, lui dit Nadir, je cherche la vertu que trahit la fortune, & ne ſçais point la trahir.

Les diſcours du Vieillard lui firent bientôt juger qu'il ne s'étoit pas trompé. Il parloit peu, malgré ſon âge, & ne parut curieux que parce qu'il étoit prudent de l'être. Nadir ſatisfit à une partie de ſes queſtions, & lui en fit à ſon tour. La jeune perſonne s'étoit éloignée par une honte naturelle de ſon état, & l'Hermite quitta le Vieillard, bien perſuadé qu'on ne pouvoit être ni plus pauvre, ni plus vertueux.

Il le revit le jour ſuivant; & à ſa troiſiéme viſite, il lui propoſa de régner. Ce langage fit juger au Vieillard que la ſolitude égaroit quelquefois la raiſon. Il regardoit l'Hermite ſans lui répondre. Celui-ci, pour mieux exciter ſa confiance, lui fit voir les paroles écrites dans ſon Livre, & lui dévoila le ſecret de ce Livre myſtérieux.

Le Vieillard fixa de nouveau l'Hermite, d'abord avec étonnement, & bientôt avec joie. Dieux ! s'écria-t-il, enfin je vois une partie de mon ſonge s'accomplir. Faites que le reſte s'accompliſſe de même.

Ce ſouhait redoubla la curioſité de l'Hermite. Il pria le Vieillard de s'expliquer plus clairement. Oui, reprit ce dernier, ce ſont-là vos traits, c'eſt vous qui tant de fois m'apparûtes en ſonge ; & ſans doute la main de Brama daigna graver les paroles que je viens de lire. Mais, pourſuivit-il, ce n'eſt pas moi qu'il faut couronner.

CHAPITRE XI.

LE Vieillard fit aſſeoir Nadir ſur un lit de feuillages, ſeuls ornemens de cette cabane. Vous voyez en moi, lui dit-il, un Favori du dernier Roi de cette contrée. J'étois ſincere, & dès-lors mauvais courtiſan ; mais il ſouffroit encore paſſablement la vérité. Je la lui dis un jour qu'il ne vouloit pas l'entendre, & toute ma faveur

difparut. Je fus rebuté, enfermé & oublié dans ma prifon.

Quatre ans s'étoient écoulés depuis ma difgrace, & j'étois parvenu à n'en plus defirer la fin. Un jour le Roi daigna defcendre dans mon cachot. Son arrivée me troubla ; mais ce fut plutôt émotion que joie. Il m'embraffa en foupirant, & détacha lui-même mes fers. Cette fenfibilité me fit juger qu'il étoit malheureux. Je ne me trompois pas.

Ce Prince m'avoit donné pour fucceffeur un homme qui fe piquoit de ne m'imiter en rien. Il ne donnoit au Roi que des confeils agréables, lui déguifoit fes défauts, & fervoit fes foibleffes. Bientôt fa faveur effaça toute celle dont j'avois joui ; mais fon ambition alloit encore plus loin. La Reine étoit belle ; il ofa l'aimer. Il jugea que, pour lui plaire, une couronne étoit indifpenfable, & il ofa ambitionner celle du Roi.

La guerre s'étoit allumée entre ce Prince & deux de fes voifins. Obligé de divifer fes forces, il s'en réferva une partie, & chargea Yanfu (c'étoit le nom de fon Fa-

vori) du commandement de l'autre. Je ne m'arrêterai point à détailler les événemens de cette guerre. Chaque Parti fit de très-grandes actions & de plus grandes fautes. Enfin le Roi se laissa surprendre, & fut défait. Au contraire Yansu resta vainqueur. Il est rare qu'un Général cherche à détruire l'ennemi qu'il vient de battre. Yansu fit plus, il traita avec les vaincus, s'unit avec les vainqueurs du Roi, & le contraignit à se réfugier vers sa Capitale.

Yansu avoit déja osé informer la Reine de son amour & de ses desseins. Il l'exhortoit à ne rien craindre des événemens, puisque tous ne tendoient qu'à la faire régner.

Le Roi n'avoit eu pour elle jusqu'alors que de la froideur. Il l'aima éperduement dès qu'il se vit en danger de la perdre. Mais résolu de ne point l'exposer aux hasards d'un siége, il n'osoit la confier à personne. En cet état, il se souvint que j'avois existé. Il eut recours à moi. Mon âge, mon expérience, & plus encore mes réflexions, m'avoient appris à pardonner aux hommes leurs fautes, & sur-tout aux

Rois, qui ne doivent qu'à eux leurs lumieres, & que tout conſpire à égarer.

J'acceptai l'emploi qui m'étoit offert; je conduiſis au Port le plus voiſin la Reine, & une jeune Princeſſe de quatre ans, ſeule héritiere du Trône de Sévagy. L'une & l'autre étoient déguiſées. J'avois pris la même précaution. Nous abordâmes dans une de ces Iſles dont ces Mers ſont parſemées. Là, nous attendîmes des nouvelles de la deſtinée du Roi. Un Exprès nous en apporta d'abord de favorables. Il venoit de gagner une grande bataille. Huit jours après la renommée publia qu'il venoit d'en perdre une plus grande avec la vie, & la renommée diſoit trop vrai.

La Reine ſuivit de près ſon époux, & me laiſſa le pénible emploi d'élever ſa fille. Les Peuples qui habitoient la même Iſle que nous, étoient Sauvages & Barbares. J'en adoucis une partie; mais le Souverain qui prétend l'être de cette Iſle, s'en alarma. On lui dit que j'enſeignois à ces Sauvages qu'ils étoient des hommes ; il jugea que je devois être puni. Je fus arrété par ſon ordre, & volé par ceux qui

m'arrêtoient. Enfin, le zèle des Insulaires nous arracha de leurs mains, l'Orpheline & moi. Je m'embarquai secrétement avec elle, & nous revîmes le Continent. J'errai quelque tems avec l'héritiere de Sévagy, espérant lui assurer la protection de quelque Prince voisin. L'Usurpateur les avoit tous séduits ; &, loin d'être secourus par eux, il nous fallut les craindre.

Je ramenai la Princesse dans ses propres Etats, & je crus devoir préférer cette solitude au séjour des villes. Depuis six ans je l'habite, sans avoir été ni reconnu, ni inquiété. J'espérois toujours que quelque révolution arracheroit Yansu d'un Trône usurpé. Ses crimes sont trop grands pour rester toujours impunis. J'en crois & mes pressentimens, & votre Livre, & vous. Je fais plus ; je crois que, dans une situation désespérée, il faut donner quelque chose au hasard.

Zanti (c'étoit le nom du Vieillard) fit voir à l'Hermite l'héritiere qu'il devoit couronner. C'étoit la même qu'il avoit déjà prise pour une Sauvage. Elle étoit à demi-vêtue, moins pour tromper ses ennemis,

que par l'impoſſibilité de ſe mieux vêtir. Le Vieillard conſervoit toutefois & l'anneau de la Reine, & quelques autres bijoux qui pouvoient atteſter l'origine de la jeune Princeſſe. La Nature, d'ailleurs, avoit mis entre elle & ſa mere une parfaite reſſemblance, & quiconque avoit pu voir l'une, eût aiſément reconnu l'autre. Mais Nadir comptoit encore plus ſur l'appas de la nouveauté; inſtruit que le peuple croit toujours facilement ce qui l'étonne.

L'Orpheline prit avec le Vieillard & l'Hermite la route de la Capitale, où leur arrivée excita un grand concours de peuple. On les entouroit avec curioſité. Alors Nadir s'écria : *Peuples, voici votre Reine; couronnez-la, & puniſſez l'Uſurpateur qui regne à ſa place.*

Ces mots exciterent la plus grande rumeur dans cette aſſemblée. Quelques-uns les répétoient par acclamation, d'autres pour s'en mocquer. Le bruit en eſt bientôt porté juſqu'au Palais d'Yanſu; ſes Gardes accourent. On ſaiſit la Princeſſe, le Vieillard & l'Hermite, & tous trois ſont conduits dans des cachots ſéparés.

CHAPITRE XII.

NADIR réfléchit de nouveau ſur la bizarrerie de ſa deſtinée. Il ne crut pas toutefois qu'elle dût ſe terminer par des fers, ou par une mort honteuſe. Il n'étoit inquiet que de l'état où ſe trouvoient & l'Orpheline & Zanti. Le ſouvenir de Zulma vint encore le diſtraire & l'affliger. Il s'en occupoit malgré lui ſi-tôt qu'il étoit malheureux. Tendre Zulma, diſoit-il, je vous fuis; mais votre image me ſuit ſans ceſſe, & mes remords vous vengent aſſez de mon crime.

L'Uſurpateur voulut voir celle qui prétendoit le détrôner. Il retrouva en elle tous les traits de la Reine, & ne douta point qu'elle ne fût ſa Fille. Cette vue ralluma en lui des feux mal éteints. Il n'ignoroit point la mort de celle qui les avoit fait naître, & la jeune Princeſſe lui parut digne de la remplacer. Yanſu la fit couvrir d'habits plus convenables à ſa naiſſance. Ils donnerent un nouveau luſtre

à ſes charmes, & un nouveau degré de force à l'amour du Tyran.

Celui-ci redoutant la vertu du Vieillard, & la hardieſſe de l'Hermite, réſolut de les faire périr; & auſſi peu ſage que beaucoup de Tyrans Dramatiques, il voulut les faire périr aux yeux du Peuple. Tous deux furent conduits vers le lieu deſtiné pour leur ſupplice. Une foule immenſe y accourut. Nadir s'écria de nouveau: » Peuples, on immole à vos yeux le ſage » Zanti, le ſeul qui ſoit reſté fidèle à ſon » Roi. »

Au nom de Zanti tous les Citoyens vertueux s'émurent. Tous reconnoiſſent aiſément le ſage Vieillard, tous le plaignent; mais tous bornent leurs ſoins à le plaindre; car la vertu eſt rarement entreprenante, & la ſageſſe ne l'eſt jamais. En même temps le Peuple reconnut ſon bienfaiteur dans l'Hermite. Il jugea que celui qui l'avoit enrichi méritoit bien de vivre. Chacun s'arme de ce qu'il trouve ſous ſa main; on arrache l'Hermite & Zanti de celle des bourreaux; la Garde eſt diſperſée, le Palais forcé & pillé ſe-

lon l'uſage. Yanſu raſſemble en vain quelques troupes ; il eſt tué dans le temps qu'il leur ordonne d'anéantir cette canaille.

Il étoit temps pour la jeune Captive. Déja tout étoit préparé pour la faire épouſe & Reine malgré elle. Mais tous ces préparatifs ne furent pas inutiles. Elle fut couronnée avec magnificence, & l'Auteur Indien nous obſerve qu'au milieu de cette pompe, elle n'oublia ni l'Hermite, ni Zanti.

Ce dernier reprit tous ſes anciens droits, & en acquit de nouveaux. La mémoire du Tyran fut proſcrite, & ceux qui lui devoient le plus, parurent le regretter le moins ; mais Zanti ne crut pas devoir mettre lui-même leur reconnoiſſance à l'épreuve. Il exhortoit la jeune Reine à haïr la flatterie, lui diſoit toujours la vérité, & ne l'impatientoit que médiocrement.

Pour Nadir, il jouiſſoit avec étonnement du ſuccès de cette entrepriſe, & toujours muni de ſon Oracle & de ſon froc, il ſe préparoit à de nouvelles aventures. Mais l'Oracle ſe taiſoit, tandis que la Reine employoit tout pour engager Nadir à ſe

défaire du froc. Bientôt même il lui fallut chercher en lui de nouveaux talens. La Reine, qui vouloit abſolument le récompenſer, le fit Général de ſes armées.

Nadir n'avoit que du courage, & un ſens droit. Un vieux Militaire qui avoit vu gagner & perdre vingt batailles, crioit par-tout que ces qualités n'étoient rien ſans l'expérience. Nadir voulut mettre la ſienne à l'épreuve. Il reconnut qu'il avoit en effet trop de routine pour faire des fautes, & trop peu de génie pour en faire faire à l'ennemi.

Un Roi voiſin prétendit venger la mort d'Yanſu, ou plutôt le remplacer. Le nouveau Général marcha à ſa rencontre. Il temporiſa d'abord, & eut le bonheur de paroître mépriſable à ſon adverſaire. Enfin, Nadir brûla ſes propres magaſins, & décampa avec précipitation. L'ennemi le pourſuivit, & chantoit, chemin faiſant, ſa prochaine victoire. Nadir fuyoit toujours; mais tout-à-coup il s'arrêta. Un de ſes Généraux qu'il avoit fait partir avant lui pour ne marcher qu'après, vint prendre

l'ennemi en queue, tandis que lui-même le preſſoit en tête. Bientôt cette armée jette ſon butin & ſes armes pour fuir plus légerement. Le Roi lui-même, bleſſé par Nadir, eſt fait priſonnier & conduit dans la Capitale. On lui impoſa des conditions de paix fort douces, & qu'il trouva dures. Ce fut de n'attaquer aucun de ſes voiſins mal-à-propos, & de défendre ceux qui ſeroient injuſtement attaqués. Il ſouſcrivit à ce traité, bien réſolu de l'obſerver auſſi long-temps qu'il ne pourroit l'enfreindre.

CHAPITRE XIII.

NADIR, à l'exemple de plus d'un Perſonnage célebre, ſe voyoit tout-à-coup un grand Homme, ſans bien ſçavoir comment la choſe étoit arrivée. Il eut d'autres occaſions de manifeſter ſes talens, & n'en échappa aucune de faire récompenſer ceux d'autrui. Il puniſſoit la trahiſon, laiſſoit à ceux qui n'étoient que malheureux le tems de réparer leurs diſgra-

ces, & se gardoit sur-tout de commettre lui-même des fautes.

Zanti jugea que le nouveau Général méritoit de plus hautes récompenses, & la jeune Reine avoit déja fait cette réflexion. Elle n'oublioit point qu'elle devoit tout à Nadir; &, ce qui est encore plus rare, elle s'en souvenoit avec plaisir. Elle eût même volontiers partagé avec lui cette couronne qu'elle lui devoit. Mais il ne s'appercevoit point de ces dispositions, s'ennuyoit de la Cour, songeoit à Zulma, sans pourtant songer à la revoir, & aspiroit à de nouveaux événemens, quels qu'ils fussent. Au milieu de cette perplexité, il ouvre son Livre, & y trouve ce qui suit:

La Cour la plus tranquille est une Mer agitée. Une Mer agitée est souvent moins dangereuse que la Cour la plus tranquille.

Nadir interpréta cet Oracle, d'après les dispositions de son ame. Cherchons, dit-il, sur la Mer un repos que la Cour ne peut nous offrir. Il sortoit pour demander à la Reine son congé, lorsque Zanti vint de sa part lui offrir sa couronne & sa main.

Il s'en excusa de son mieux, & réussit mal. Il fut obligé de s'expliquer avec la Reine, qui lui demanda s'il la trouvoit donc bien laide ? L'Indien ne lui répondit qu'en faisant l'éloge de ses charmes. Il appuya ensuite sur la jalousie que son élévation causeroit aux Courtisans; il crut enfin devoir parler de Zulma, & de la passion qu'il conservoit pour elle en la fuyant.

Elle est donc bien belle, demanda encore la Reine d'un air de dépit ? Moins que votre Majesté, repliqua Nadir, embarrassé de la question. La Reine reprit un air plus serein. Elle demanda encore au Général s'il quittoit sa Cour pour se réunir à Zulma. Il l'assura qu'il alloit s'en éloigner plus que jamais. Ces mots rendirent à la Reine toute sa belle humeur, & valurent à Nadir son congé.

Il n'accepta de ses présens que ce qu'il n'en put refuser, &, après avoir pleuré avec elle & Zanti, il partit pour se rendre au Port le plus voisin.



CHA-

CHAPITRE XIV.

Il trouva un vaiſſeau prêt à faire voile pour une contrée fort éloignée. Toutes lui étant indifférentes, il ſaiſit cette occaſion de s'embarquer. D'abord la navigation fut heureuſe; l'équipage juroit & s'enivroit tous les jours ſous la protection de Neptune. Mais une tempête furieuſe mit fin à cette joie. La violence des vents rendoit inutile toute l'habileté des Matelots. On crut devoir ſe débarraſſer de ce qu'il y avoit de plus peſant dans le vaiſſeau. Cette précaution parut encore inſuffiſante. On jugea qu'il falloit immoler aux Divinités de la Mer quelqu'un de l'Equipage pour ſauver le reſte, & Nadir, étranger & riche, fut jugé le plus digne d'appaiſer ces Divinités.

Il fut donc précipité, mais non avec ſes richeſſes. Il nageoit machinalement, tantôt ſoulevé, tantôt englouti par les vagues. Enfin, il crut ſentir la terre, & s'y accrocha de ſon mieux. L'obſcurité occa-

ſionnée par la tempête, ne lui permit point de diſtinguer d'abord ce qu'il touchoit. Il parvint à ſe ſouſtraire entierement aux vagues, & le jour ayant reparu, Nadir ſe trouva au ſommet d'un rocher qui ſembloit ſortir du ſein des flots.

Là, s'offrent de nouveau à ſa mémoire tant d'événemens biſarres qui ont partagé ſa vie, tant de fauſſes démarches qui ont produit ces événemens ; ſa fuite, ſes progrès, ſes chûtes, l'inconſtance des Souverains, celle du peuple, la ſienne propre, & ſur-tout Zulma trahie. Ah ! Zulma, s'écrioit-il encore, tendre Zulma, celui qui vous fuyoit, ſe trouve arrêté dans ſa courſe, & privé d'alimens ; il va bientôt en ſervir au Requin ou au Nerval.

En raiſonnant ainſi, il apperçut la terre que d'épaiſſes vapeurs lui avoient cachée juſqu'alors. Elle étoit trop éloignée de lui pour qu'il pût ſe flatter de l'atteindre. Il ignoroit, d'ailleurs, quelles Nations habitoient cette contrée, & ſi leur ſociété valoit mieux que celle des Nervals & des Requins. Le Livre d'airain lui reſtoit; mais pour cette fois il craignit de l'avoir

mal interprété. Pour comble d'embarras, il le consulta de nouveau, & n'en reçut aucune réponse.

Mais quelle fut sa surprise de voir un grand nombre de barques s'avancer vers lui & entourer son rocher! Bientôt on l'obligea d'entrer lui-même dans une de ces barques, & il fut conduit vers la terre par tout ce cortége. Ses conducteurs poussoient des cris de joie, & cette joie l'attrista. On aborde. Nadir est promené, montré & couru dans une grande Ville, & delà conduit dans un Temple.

Tout y annonçoit un prochain Sacrifice. Nadir chercha des yeux la victime, & jugea que l'honneur du choix tomberoit sur lui. Le Grand-Prêtre parut, tenant d'une main un couteau, & de l'autre une Couronne. D'autres Brachmanes portoient des guirlandes de fleurs. Ils en revêtirent l'Indien captif, & leur Chef l'interrogea: Que doit-on, lui demanda-t-il, sacrifier à Brama, ou du Mouton noir, ou du blanc? Le noir, répondit l'Indien, d'après ce qu'il avoit toujours pratiqué, & persuadé que la différence étoit peu essentielle. Il igno-

roit qu'elle le parût aſſez aux yeux des Prêtres de ce pays, pour immoler à la place du Mouton blanc ceux qui oſoient en ſacrifier un noir.

Le Grand-Prêtre poſa la Couronne à côté de l'autel, & leva le couteau. Il ajouta, comme par maniere d'acquit, qui êtes-vous? Je ſuis tout, & ne ſuis rien, répliqua Nadir : je fus Magiſtrat & Gouverneur de Province, Captif & Miniſtre, Hermite & Général d'armée. Le Sacrificateur ajoute en pâliſſant, que ſont devenus vos tréſors?.... Je n'en ai plus.... Vos amis?... Je n'en eus jamais... Vos flatteurs?... Je n'en veux point avoir... Qui vous fit renoncer à vos emplois?... Ma ſeule volonté... Qui vous a conduit parmi nous?.. Ma deſtinée.

Voilà notre Roi, s'écria le Peuple en battant des mains. Celle du Grand-Prêtre laiſſa échapper le couteau, & poſa, en tremblant, la Couronne ſur la tête de Nadir. Le nouveau Roi, étonné de tout ce qu'il voyoit, fut conduit dans un Palais magnifique, & préparé pour lui. Mais ce ne

ſut qu'après avoir promis de révérer le Mouton noir.

Nadir ne pouvoit croire à la réalité de ſa nouvelle puiſſance. On lui dévoila cette énigme. Il apprit que dans cette contrée la Couronne étoit élective, & que l'Oracle ſeul avoit droit d'élire ou de détrôner les Rois. L'Oracle uſoit preſqu'auſſi ſouvent de ce dernier privilége que de l'autre. Il parloit par la bouche du Grand-Prêtre. Celui-ci régnoit à la place du Roi détrôné, juſqu'à ce qu'il y eût choiſi un ſucceſſeur, & le Grand-Prêtre étoit toujours difficile ſur ce choix.

Dix ans s'étoient écoulés depuis que le Prédéceſſeur de Nadir s'étoit fait Bonze pour obéir à l'Oracle, & étoit mort du regret d'avoir obéi. Le Grand-Prêtre publia dès-lors qu'il falloit choiſir pour Monarque un particulier qui, ayant paſſé par tous les emplois, eût renoncé volontairement à tout, & ne regrettât rien.

On chercha vainement cet homme dans toute la contrée. Divers Etrangers que le haſard ou leur malheur y firent aborder, ne parurent point dignes de ſuccéder au

Prince, & presque tous remplacerent le Mouton blanc.

Nadir songeoit à justifier le hasard ; ou plutôt sa destinée qui l'avoit fait Roi. Il forma une entreprise difficile : ce fut de connoître à fond tous ceux qui l'environnoient. Il créa un nouvel ordre, & en désigna pour chef celui qui lui donneroit le conseil le plus agréable. Chaque Courtisan mit son imagination en jeu, & se flatta du prix. L'un conseilloit au Roi d'obliger les plus belles femmes de son Etat à venir chaque jour briller à sa Cour ; de jetter le mouchoir à celle qui auroit l'honneur de lui plaire, & d'ordonner que cette préférence illustrât le mari : l'autre, de gager cent beaux esprits pour réciter à chaque heure du jour une Ode à sa louange : un troisiéme, de faire graver en lettres d'or ses moindres paroles : un quatriéme, d'ordonner que tout homme sur qui tomberoit un de ses regards seroit un grand homme : (Nadir gémissoit intérieurement de la petitesse de celui-ci.) D'autres l'exhortoient à porter la guerre chez ses voisins, d'autres à souffrir leurs in-

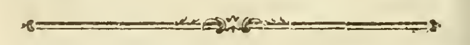
ſultes. Un homme que Nadir n'avoit pas encore diſtingué de la foule, s'approcha, & lui dit : aime la vérité. Voilà le chef de l'Ordre, s'écria Nadir. Il fit plus, il le garda pour toujours auprès de lui. A l'égard des autres, il ne leur impoſa aucune peine, ſinon de rendre leurs conſeils publics.

On avoit raſſemblé pour lui un grand nombre de femmes, qui toutes proteſtoient de l'aimer ſincérement durant ſa vie, & de ſe brûler à ſa mort. Aucune d'elles ne le fixa. Toutes laiſſoient dans ſon cœur un vuide, que la ſeule Zulma pouvoit remplir. Tendre Zulma, diſoit-il, votre déſintéreſſement eſt digne d'une Couronne : que ne tenez-vous aujourd'hui de mon amour celle que je tiens du haſard!

Occupé des moyens de la recouvrer, il ordonna d'amener à ſa Cour tous les Indiens qui aborderoient dans ſes Etats. Bientôt on lui en amena un déja couronné des fatales guirlandes. Ses réponſes firent juger à Nadir qu'il étoit compatriote de Zulma, & qu'il devoit même la connoître. Il l'interrogea ſur cet article avec une émotion qui troubla le jeune Indien, & ce

trouble augmentoit à mesure qu'il fixoit le Prince. Par quel hasard, lui dit-il, une personne ignorée dans sa Patrie, est-elle connue d'un grand Monarque étranger? Son nom l'intéressoit-il?... Dieux! s'il m'intéresse, s'écria Nadir! Cette exclamation fut suivie d'un cri perçant du jeune Indien: il s'évanouit, & Nadir reconnut sa chere Zulma dans la victime qu'on alloit égorger.

Il frémit & brisa lui-même les liens qui la captivoient. Zulma revenue à elle, pensa expirer de joie dans les bras de Nadir. Il l'instruisit des précautions qu'il avoit déja prises pour la recouvrer, & elle lui fit part des événemens qui lui avoient fait devancer ses recherches. Ils n'avoient rien que de flatteur pour celui qui les écoutoit.



CHAPITRE XV.

ZULMA fuyoit un Ouzra qui l'aimoit, pour suivre Nadir qui la fuyoit. Cette résolution étoit le fruit d'un songe. Un Vieillard lui étoit apparu, il lui avoit dit:

» celui que tu regrettes eſt agité des mê-
» mes ſoins ; il deſire ta préſence ; pars
» & ſuis ta deſtinée. Cet anneau ſera ton
» guide ; c'eſt l'anneau de la ſympathie. »
A ces mots, Zulma s'étoit éveillée, & le Vieillard avoit diſparu ; mais, ce qui la ſurprit le plus, l'anneau lui étoit demeuré.

Il en faut moins pour perſuader une femme qui aime. Zulma ſe mit en route après avoir pris les vêtemens, & autant qu'elle le put, l'extérieur d'un homme. D'abord elle ſe rendit chez Zéangir & Adelli ; car ſon anneau ne pouvoit la conduire que vers Nadir ou chez ceux qui l'aimoient.

Choſe aſſez rare ! Zéangir & Adelli n'avoient oublié ni leurs diſgraces, ni leur bienfaiteur ; mais ils ignoroient ſa deſtinée. Zulma ne s'arrêta auprès d'eux qu'autant de temps que le plaiſir d'entendre louer Nadir l'y retint.

Elle parvint à la Cour dont il avoit été le principal Miniſtre. Tout le monde y étoit devenu ſon ami depuis qu'il ne l'habitoit plus. Zulma ſe ſentoit entraînée auprès d'une foule de Courtiſans qui admi-

roient Nadir, quoique réſolus de ne l'imiter en rien. Zulma eût auſſi voulu s'approcher de la Reine; mais l'anneau s'y oppoſa toujours.

Elle paſſa dans le Royaume de Sévagy. Nadir ne l'habitoit déja plus; mais tout y parloit de ſa gloire & de ſa fuite. Zanti le pleuroit encore, & la jeune Reine étoit fort irritée de ne pouvoir le haïr.

La jeune Reine avoit déja mis à l'écart cette ſimplicité qu'on puiſe dans un déſert. Elle ſçavoit feindre preſque auſſi bien qu'un vieux Courtiſan. Les recherches du jeune Inconnu exciterent ſa cupidité; elle voulut l'entretenir, & Zulma, toujours guidée par l'anneau, s'offrit d'elle-même à ſes queſtions. Elle ne put la tromper. La Reine reconnut en elle une fille, &, qui pis eſt, ſa rivale.

Il lui parut bien moins difficile de haïr Zulma que Nadir. Dès-lors elle la haït, la careſſa, voulut l'accabler de bienfaits, & la retenir à ſa Cour. Zulma ne s'apperçut point de ſa haine, répondit à ſes careſſes, refuſa ſes offres, & continua ſa route.

Elle arriva au Port où Nadir s'étoit em-

barqué; elle monta ſur le premier Vaiſſeau qui mit à la voile. Après quelques jours d'une navigation heureuſe, un Corſaire parut & jetta l'alarme dans tout l'équipage. On prit toutes les meſures pour ſe bien défendre. La ſeule Zulma étoit tranquille, & s'étonnoit du penchant qui l'entraînoit vers ce Corſaire. Il attaqua avec fureur, on ſe défendit avec courage. Zulma, ſous ſon habit d'homme, combattoit comme les autres; mais entraînée par un pouvoir inconnu, elle ſauta dans le Navire ennemi, & ſe rendit priſonniere. Le Vaiſſeau attaqué s'échappa preſqu'auſſi-tôt, & Zulma reſta ſeule captive.

On ignoroit ſon ſexe, & elle fut reſpectée comme une victime que le Grand-Prêtre ſeul devoit égorger. Elle parut à ſes yeux, opina pour le Mouton noir, & demanda vainement à voir le Souverain de cette contrée. Il étoit temps que ſon ordre vînt la ſouſtraire au ſacré couteau.

Cependant les Brachmanes réclamoient leur victime; ils crioient que l'autel alloit tomber, ſi le ſang ne le cimentoit plus. Pour toute réponſe, Nadir leur ordonna

de renoncer au privilége d'en répandre : leurs cris augmenterent ; mais le Peuple, qui aimoit ſon Roi, décida que les Dieux étoient doux comme lui.

Nadir voulut joindre l'effet aux promeſſes, & couronner Zulma. Il fit plus, il congédia toutes les femmes qui pour la forme peuploient ſon Serrail. Zulma lui parut mériter ſeule tous ſes hommages. Alors le Livre d'airain diſparut.

Nadir, loin d'en être étonné, jugea que ſa deſtinée ceſſoit d'être errante. Il veilla ſur le repos de ſes Sujets, fit la guerre à propos, & la fit bien, réforma des abus, tolera des travers, aima toujours Zulma, fit des heureux, & le fut enfin lui-même. Il eſt donc vrai, dit-il alors, que les ſottiſes multipliées menent ſouvent au même but que la conduite la plus ſage.





LE HURON RÉFORMATEUR.

CHAPITRE PREMIER.

Un puiſſant Roi des Indes s'ennuyoit ſur le Trône, accident commun à la plupart de ſes ſemblables. Il épuiſoit en vain tous les divertiſſemens que l'opulence peut fournir; la perte de la ſanté, le dégoût en étoient toujours la ſuite. Bientôt il ne connut plus d'autre plaiſir que de viſiter ſouvent ſa Ménagerie, & la peupler d'animaux de toutes les eſpeces. Il croyoit ce délaſſement très-permis à quiconque avoit le malheur de gouverner des hommes.

Un Marchand Hollandois lui fit offrir certain Huron qu'il avoit acheté à bas prix, pour le revendre fort cher. Il ne fut point trompé dans ſon attente; le Prince le récompenſa en Monarque Indien, c'eſt-à-

dire, en Souverain d'un Peuple à qui l'or ne coûte que des bagatelles.

Ce Monarque étoit rarement viſible pour ſes Sujets; mais il le devint ſouvent pour le Huron. Son arrivée fit l'entretien de toute la Cour, & le Roi voulut ſçavoir quels incidens l'avoient pu conduire ſi loin des lieux de ſon origine. Le Hollandois en étoit inſtruit. Il apprit au Monarque Indien que ce Huron miſantrope avoit été banni de ſa patrie, pour avoir traité les autres Hurons d'efféminés, & avoir voulu les rendre encore plus ſauvages qu'ils n'étoient. Il appelloit cela les réduire à l'état de pure nature, & lui-même s'y étoit parfaitement réduit. Auſſi parut-il très-propre à figurer à côté d'un Ours de Norwege, qu'on lui permit de réformer, s'il le trouvoit déja trop policé.

Chaque jour il étoit viſité & queſtionné par une infinité de Courtiſans qui ne lui faiſoient ni regretter ſon premier état, ni envier le leur. Il attendoit les ſuites de cette aventure, toujours plus perſuadé que l'état de pure nature étoit le meilleur à l'homme, & toujours plus déterminé à n'en ja-

mais ſortir. Il apprit cependant la langue Indienne, mais uniquement pour en médire; & il médit également de beaucoup d'autres choſes qu'il n'apprit jamais.

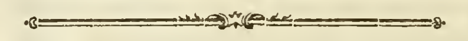
Un jour l'Empereur fit apporter en ſa préſence quelques habits magnifiques, & lui ordonna de s'en revêtir. Le Huron, pour toute réponſe, l'exhorta à ſe depouiller des ſiens.

Ce Prince étonné joignit à cette offre les plus riches préſens. Ils furent également refuſés. Le Huron trouvoit une ſatisfaction extrême à s'égaler aux plus puiſſans Souverains, par ſon déſintéreſſement, & le Monarque Indien ſe trouvoit humilié de ne pouvoir tenter l'ambition du Huron.

Il voulut qu'on épiât tous ſes goûts, & qu'on s'empreſſât de les ſatisfaire. Mais il n'en manifeſtoit aucun, & médiſoit de tous les états, hors du ſien. Plus il ſembloit fuir la faveur, plus elle le cherchoit. L'Empereur le crut digne de commander aux hommes qu'il mépriſoit; le Huron, en un mot, fut nommé Gouverneur d'une des meilleures Provinces de l'Inde.

Las d'habiter la Ménagerie, il accepta

cette dignité ; ce ne fut cependant qu'après avoir déclaré qu'il prétendoit régir sa Province en Souverain ; ce qui lui fut accordé. Dès-lors il se proposa de transformer en Sauvages tous les Indiens qu'il alloit gouverner.



CHAPITRE II.

Le Huron prit la route de son Gouvernement, accompagné d'une suite, selon lui trop nombreuse. Il fut arrêté, fêté, &, qui pis est, harangué dans toutes les Villes qu'il traversa. Jamais l'éloquence, ne lui avoit été plus à charge que dans ces instans.

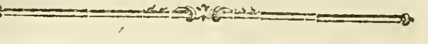
Pour le pousser à bout, certain Poëte lui adressa une Ode dans laquelle il louoit sa magnificence, son goût pour les Arts, son amour pour les Lettres, en un mot, toutes les vertus que le Huron se piquoit de ne point avoir. Le Gouverneur, pour toute récompense, rendit au Poëte son Ouvrage. Celui-ci se vengea par une Satyre. Il y traita l'Ouzra d'ignorant & de barbare, digne tout au plus de gouverner des Caraïbes ou des Topinamboux. cette Satyre parut

au Huron un véritable Eloge. Il garda le Poëte auprès de lui, ſous condition qu'il ne le loueroit jamais autrement.

Le nouveau Gouverneur parcourut toute la Province confiée à ſes ſoins, & jugea qu'il auroit peine à la réformer. De forts petits perſonnages s'y faiſoient qualifier de *Monſeigneur*, & croyoient l'être. Leur occupation la plus ordinaire étoit de tuer des animaux & de battre des hommes. Le Huron leur interdit ce dernier genre d'amuſement. Il fit plus, il voulut que tous les hommes qu'il gouvernoit fuſſent à l'avenir égaux & libres.

Deux jours après ce Réglement, il apprit qu'un grand nombre de Châteaux venoient d'être réduits en cendres. Tant mieux, dit-il, ceux qui les habitoient commencent à penſer comme moi; un logement leur paroît une choſe peu néceſſaire. Le Huron accourut pour jouir d'une partie de ce ſpectacle. Alors il apprit que les Nobles avoient été brûlés avec leurs Châteaux, & que les incendiaires étoient ceux qui avoient été long-temps battus par les Nobles. Après tout, diſoit le Gou-

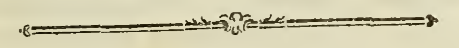
verneur, les incendiaires avoient été maltraités; l'état de pure nature ne nous défend point de brûler ceux qui nous battent.



CHAPITRE III.

Le Huron ſe ſouvint d'avoir été ennuyé par les Orateurs & les Poëtes; il réſolut d'en éteindre la race, de même que celle des Sçavans & des Philoſophes. On ne pouvoit gueres s'y prendre plus adroitement qu'il le fit; il défendit à tout Poëte de réciter ſes vers ſans y être invité : il voulut que tout Métaphyſicien s'entendît lui-même, & que tout Philoſophe ſe fît entendre aux autres. Ces conditions naturellement impoſſibles, eurent tout le ſuccès qu'on s'étoit propoſé : on ne verſifia, on ne métaphyſiqua plus; l'Orateur fut muet, & le Raiſonneur, docile. Mais il arriva que pluſieurs d'entre ces Perſonnages ſe pendirent pour mettre fin à leur ennui, & que d'autres s'amuſerent à ſéduire les femmes & les filles de ceux qu'on leur défendoit d'inſtruire.

Ce ne fut pas tout : résolu d'anéantir bientôt la source des Procès, il supprima tous les Juges & leurs Suppôts. Ceux qui présidoient presque gratuitement dans les Tribunaux, obéirent sans murmurer ; ceux qui voloient adroitement le Public, à l'aide des Procédures, ne purent se résoudre à en perdre l'habitude : ils volerent sur les chemins ceux qu'ils ne pouvoient plus dépouiller dans leur cabinet. Nouvelles plaintes au Huron, qui conclut de nouveau que, selon l'état de pure nature, on ne devoit, ni écrire, ni plaider ; mais qu'on pouvoit, ou se pendre, ou emprunter la femme de son voisin, ou détrousser les passans, &c. Il résolut donc de poursuivre sa réforme.



CHAPITRE IV.

IL y avoit alors dans cette contrée des Spectacles publics. C'étoit une espece d'Ecole où chacun trouvoit à profiter : le Héros s'y fortifioit dans la sublimité de ses sentimens ; l'Homme d'Etat y puisoit

des leçons utiles ; tous les genres de Spectateurs y trouvoient des exemples à ſuivre ou à éviter : c'étoit de plus un amuſement très-agréable, & nullement dangereux. Mais le Gouverneur décida que, ni les Hurons, ni les premiers hommes n'avoient connu ces ſortes d'amuſemens ; & que, par cette raiſon, les Indiens avoient tort de les connoître. Il les ſupprima, fit mettre le feu aux Salles de Spectacles, brûla les décorations, les machines, les habits, les Ouvrages dramatiques, & fut très-fâché de n'avoir pu brûler en même-temps les Auteurs & les Acteurs.

Dès-lors l'ennui vint aſſiéger la foule de ceux que les Spectacles en garantiſſoient auparavant. Pour s'y ſouſtraire de nouveau, les Vieillards ſe livrerent à l'ivrognerie, & les jeunes gens y joignirent ce que ne pouvoient y joindre les Vieillards : c'étoit un éternel conflit de débauche & de diſſolution. Tant mieux, diſoit le Gouverneur ; c'eſt ainſi qu'en uſoient les premiers hommes, quand ils le pouvoient : je ne vois là rien de contraire à la nature primitive ; &, tout bien apprécié,

j'aime encore mieux un homme ivre qu'un Bel-Efprit.

Quant à l'autre efpece de récréation, il réfolut de mettre à cet égard fes Sujets encore plus à leur aife qu'ils ne s'y mettoient d'eux-mêmes.

CHAPITRE V.

PERSUADÉ que l'Amour n'eft qu'un befoin, qui une fois fatisfait n'exifte plus ou ne doit plus exifter, il voulut que fes Indiens aimaffent déformais à la maniere des Sauvages, c'eft-à-dire, de ceux qui n'ont point dégénéré. Il fit plus, il choifit une Ville particuliere où tous les Amans qui fe piqueroient de fidélité, feroient contraints de s'enfermer, pour n'en jamais fortir.

Alors accoururent un grand nombre d'Amans, de tout fexe & de tout âge. Un Vieillard avoit laffé quatre Éléphans pour arriver le premier, & craignoit d'arriver trop tard. De grace! difoit-il au Gouverneur, permettez que j'entre; Zarine

m'aura ſans doute prévenu. Dépeignez-la moi, reprit le Gouverneur, & je pourrai vous en inſtruire. Volontiers, répliqua le Septuagénaire.

Zarine joint à la délicateſſe des traits l'élégance de la taille; elle chante, parle, écrit & danſe avec une grace inimitable. De plus, Zarine n'a que quinze ans, & Zarine m'aime, Zarine m'eſt fidelle. Eh! comment ne le ſeroit-elle pas? Je préviens tous ſes beſoins, tous ſes deſirs; mes richeſſes lui ſont prodiguées. J'ai épuiſé les Indes de bijoux pour ſa parure, & la Chine de magots pour ſon amuſement. Je ne la quitte pas, & le ſoleil finit chaque jour ſa carriere ſans voir finir mes tendres ſoins.

A l'inſtant même parut un char brillant. C'eſt elle, s'écria le Vieillard, c'eſt Zarine qui vient me conſacrer ſes jours & ſa liberté. Chere Zarine, pourſuivit-il, pourquoi mon arrivée ici a-t-elle devancé la tienne? Quel motif a pu ſuſpendre ta courſe?

Zarine, au lieu de lui répondre, regardoit tendrement un jeune homme placé à côté d'elle dans ſon char. Alors ſon vieil

Amant s'arma d'une loupe qui lui fit encore mieux voir ce qu'il n'appercevoit que trop. Que vois-je, s'écria-t-il de nouveau; ingrate Zarine, oses-tu me trahir, oses-tu me braver ainsi ?

Le Gouverneur voulut qu'elle ne rendit compte qu'à lui de ses sentimens. A ce prix il promit de la protéger. Zarine n'hésita pas. J'ai, lui dit-elle en montrant le Vieillard, été son esclave durant cinq ans. Il me prodiguoit les soins, les présens, & m'envioit la clarté du jour : son Palais étoit ma prison; une seule fenêtre dérobée me laissoit quelquefois appercevoir celui que vous voyez à mes côtés. Prisonnier comme moi, il ne me parut avoir d'autre empressement que de me regarder, & ses regards m'apprirent d'abord ce que tous les hommages de mon Geolier m'avoient laissé ignorer.

La Loi que vous venez de faire publier, ajouta-t-elle, a été le signal de notre liberté; &, ce qui vaut mieux encore, de notre réunion. Les murs de notre nouvelle prison ne nous effrayent point : nous devons l'habiter ensemble.

Arrête, Lindor! s'écria ſubitement quelqu'un qui s'empreſſoit d'approcher. Ces mots s'adreſſoient au jeune homme, & étoient prononcés par une femme déja ſurannée, mais qui ne croyoit pas l'être. Elle avoit plu trop long-temps, & vouloit plaire encore. Arrête, pourſuivoit-elle; je ne veux pas que ton empreſſement l'emporte ſur le mien. Quelques ſoins de toilette ont retardé mes pas. Je voulois te paroître encore plus adorable qu'à l'ordinaire.

Lindor ne paroiſſoit ni la voir, ni l'entendre. Jugez combien il doit m'aimer, diſoit-elle au Gouverneur; j'ai autrefois ſubjugué un Chef de Bramines, un Ouzra, un Raja, & une infinité de Capitans Mogols: tous m'adoroient, & je n'en rebutois aucun. Maintenant que cette foule eſt diſſipée, je raſſemble ſur Lindor toute la ſenſibilité de mon ame; il poſſede à lui ſeul ce qui fit long-temps l'objet des vœux de tant de Capitans, d'un Raja, d'un Ouzra & d'un Chef de Bramines. Ce n'eſt pas tout: enfermé avec moi, il jouiſſoit ſans ceſſe du plaiſir de me contempler, de me

me jurer ſon amour, de me le prouver.... un peu plus rarement, je l'avoue ; mais l'épreuve à laquelle vous prétendez nous aſſujettir, a dès long-temps ceſſé d'en être une pour nous.

Tandis qu'elle parloit, Lindor entroit avec Zarine. Ce fut alors que le Vieillard & la Vieille s'empreſſerent de les ſuivre. Arrêtez, leur dit à ſon tour le Gouverneur ; vous ne pénétrerez dans cette enceinte, que pour y vivre tous deux unis, & non pour y troubler ces jeunes amans.

Le vieux couple rejetta cette offre. Moi, m'enterrer ainſi ! diſoit l'une : ſuis-je dans l'âge où l'on s'enterre ? Si Lindor eſt un traître, je puis ſoumettre des captifs plus fideles. Pour le Vieillard, il répétoit le nom de Zarine, & ne regardoit pas même celle qui dédaignoit de la remplacer.

Survint un jeune homme ſuperbement vêtu. Il conduiſoit une Indienne d'une rare beauté : on les regardoit avec plaiſir, & tous deux paroiſſoient charmés d'attirer des regards. Le Huron les queſtionna ſe-

lon ſa méthode. Le jeune homme parla le premier. Entre nous, dit-il au Gouverneur, je ſuis enchanté de ma conquête; le tout, parce qu'elle en a fait mille autres. Je l'aimerois moins, ſi j'avois moins de rivaux. Que de concurrens déſarçonnés! Cet événement va faire la nouvelle du jour, & me prépare mille triomphes pour l'avenir.

Le Huron s'approcha de la jeune Indienne, qu'il tira un peu à l'écart. Êtes-vous, lui dit-il, bien réſolue d'aimer celui qui vous accompagne? Ôh! n'en doutez point, lui répondit-elle. Pourrois-je ne pas l'aimer? Il m'a ſacrifié une femme que je déteſte; il m'a vengé de deux autres, en publiant les lettres de l'une, qui ne lui a jamais écrit, & les faveurs de la ſeconde, qu'il n'a jamais connue.

S'il eſt ainſi, leur dit-il, que rien ne vous arrête; entrez l'un & l'autre, & ſoyez unis pour jamais.... Pour jamais! s'écrierent-ils d'un air effrayé. Le Gouverneur leur déclara que telles étoient les conditions de la Loi qu'il venoit de pu-

blier. Elles effrayerent ce couple brillant. Le jeune homme pirouetta & diſparut, ſuivi de celle qu'il avoit amenée.

Une autre encore plus jeune parut entourée d'une foule de rivaux. Son embarras étoit extrême, & le Huron voulut être inſtruit de ce qui le cauſoit : il l'apprit de ſa propre bouche.

Ma mere, lui dit-elle, étoit auſſi ſévere envers moi, que tendre envers ſes amis. Elle m'envia de bonne heure le plaiſir de voir & celui d'être vue. J'étois ſans amans; mais je mourois d'envie d'être aimée. Quelques Livres qui renfermoient toute la Doctrine de Brama, & les viſites d'un vieux Bramine, étoient mon ſeul amuſement. Le Bramine, pour plaire à ma mere, travailloit à m'ôter toute envie de plaire à perſonne. Ses démarches lui valurent du moins mon averſion. Mais tout-à-coup il changea de langage, me vanta mes charmes, & l'impreſſion qu'ils faiſoient ſur ſon cœur. Je lui laiſſai croire qu'il en faiſoit lui-même beaucoup ſur le mien, & cette perſuaſion me valut une lucarne. J'en profitai pour me montrer ſouvent, & preſ-

que toujours en vain, tant il étoit difficile de m'appercevoir. Quelques gouttes d'eau que je fis tomber, comme par mégarde, ſur un jeune homme, lui firent lever les yeux. Il me vit, & parut fort ſatisfait de ſa découverte. Il reçut mes excuſes en homme qui ne ſe croyoit point offenſé. Bientôt il traça un *je vous aime* en caracteres aſſez gros pour être diſtingués de ma lucarne. J'y répondis par une lettre que je fis tomber à ſes pieds. Je fis plus, je lui indiquai les moyens de me répondre. Ce ne fut pas encore tout : j'étois curieuſe de l'entretenir, & je lui appris le chemin qui conduiſoit juſqu'à moi. Il falloit traverſer l'appartement de ma mere; mais j'avois eu la témérité d'indiquer cette route à mon nouvel Amant, & il eut celle de la ſuivre. Il revint plus d'une fois, ſans être apperçu; mais non ſans avoir parlé de cette aventure. Je devins célebre ſans le ſçavoir. Un autre Soupirant aſſiégea ma lucarne. Il prit les mêmes précautions pour m'inſtruire de ſa paſſion, & reçut le même accueil. Je ne croyois pas en pouvoir faire un trop doux

à quiconque me trouvoit aimable, & démentoit ma mere, qui chaque jour me trouvoit à faire horreur.

Un troisiéme, un quatriéme, & jusqu'à un sixiéme Amant parurent tour-à-tour sous ma lucarne. Je ne leur répondis que par des regards ; mais ils étoient bien tendres.

Enfin, poursuivit-elle, votre sage Loi vient de m'arracher à ma prison. J'ai revu tous mes Amans ; mais embarrassée sur le choix, je suis encore à me déterminer. Avouez qu'il est bien dur de rebuter quelqu'un qui nous aime. Je suis née si douce que je ne puis me résoudre à maltraiter personne.

Dès-lors, reprit le Huron, cette prison ne fut point imaginée pour vous ; vous êtes trop raisonnable pour qu'on vous enferme.

Presque aussi-tôt elle se vit entourée par divers jeunes gens. Quelques-uns, sur-tout ceux qui ne l'avoient que lorgnée, eussent volontiers subi la Loi qui les approchoit d'elle *pour toujours*. Cette expression, qu'un d'eux laissa échapper, fit jetter un

grand cri à la jeune Indienne ; elle prit le parti de regagner sa prison & sa lucarne, sauf à tromper encore sa mere & ses Amans.

Un jeune homme se promenoit à grands pas, & en rêvant. Aimez-vous, lui demanda le Huron ? votre choix est-il déterminé ? Oui, j'aime, reprit le jeune homme, & c'est mon fort que d'aimer. Vous voyez d'ici deux femmes qui attendent que je prononce entre elles. J'adorai long-tems l'une des deux ; mais je la trouvois toujours empressée à me plaire, toujours soumise à mes volontés. Nul caprice, point d'humeur, encore moins d'inconstance. Mon amour tomba en langueur, & j'ai presque oublié qu'elle est aimable.

L'autre me fit soupirer long-temps, ne paroit m'écouter que par grace, me rebute souvent par caprice, me boude par humeur, & m'enchaîne d'autant plus qu'elle me ménage moins.

S'il est ainsi, reprit le Gouverneur, qui vous arrête ? Entrez avec celle qui vous captive.

Ce n'est pas tout, répliqua le jeune

homme avec un geſte de déſeſpoir, une autre n'écoute ni mes ſoupirs, ni mes diſcours; n'entend point mes regards, ne lit point mes lettres, refuſe mes préſens, & paroît ſe moquer de ma paſſion. Vous ſentez bien que je l'adore, & que je ne dois pas tenir contre tant d'indifférence. Je ſuis perdu ſi la Maîtreſſe qui m'aime le moins, ne me maltraite pas encore plus qu'à l'ordinaire; c'eſt le ſeul moyen de me faire oublier l'ingrate Doris qui ne m'aime point du tout.

Doris ſurvint à l'inſtant même. Elle venoit accepter l'hommage qu'elle avoit ſi long-temps rejetté. Déſormais, dit-elle, qu'il ne dépendra plus de vous d'être inconſtant, je conſens à devenir tendre. La Nature m'a créée douce, & vous n'aurez nul caprice à redouter de ma part. Vous m'entendrez ſans ceſſe vous dire que je vous aime, & je dirai vrai; ſans ceſſe nous nous verrons, & rien ne pourra plus nous ſéparer. Avouez que nous allons être parfaitement heureux.

J'en doute, reprit le jeune homme, en rêvant & ſe promenant de plus belle.

Son ſilence annonçoit ſon incertitude. Doris en fut indignée, & reprit le ton ſévere : elle reprit en même-temps tous ſes droits ſur cet Amant bizarre. Elle vouloit s'éloigner ; il l'arrêta, & entra dans la nouvelle Ville d'autant plus volontiers, que Doris parut y entrer à regret.

Le Gouverneur apperçut un autre jeune homme dans une attitude qui le ſurprit. Il étoit aux genoux d'une femme qui joignoit une laideur complette à cinquante ans révolus. Il lui prodiguoit les épithetes les plus flatteuſes, & les noms les plus tendres. Elle recevoit le tout en femme qui croit mériter encore davantage, & devoir peu. Le Huron éloigna le jeune homme de ſa vieille Maîtreſſe, & l'interrogea ſur cette ſingularité. Que voulez-vous, lui répondit-il ? J'aime infiniment mieux que ne font mes ſemblables, & j'aime ſans rivaux. Les objets qui me captivent ne peuvent gueres aſſervir que moi. Je n'ai, tout au plus, à combattre que la ſévérité de mes Maîtreſſes, & vous ſçavez qu'un cœur s'attendrit en vieilliſſant. De plus, mon imagination me ſert

à ſouhait : je fais des vers, & vous ſentez qu'il m'eſt aiſé de faire une *Hébé* d'une *Cybele*.

J'ai pourtant, ajouta-t-il, aimé quelques jeunes perſonnes ; mais elles étoient laides, & j'ai plus d'une fois éprouvé que la laideur n'eſt pas toujours un ſûr garant de la fidélité des femmes. Que vous dirai-je enfin ? Je veux me diſtinguer ; & la Maîtreſſe qui m'occupe aujourd'hui doit redouter une rivale qui auroit, & quelques années, & quelques rides de plus qu'elle.

Il retourna vers ſa compagne, & la trouva encore irréſolue. Il déſeſpéroit de la fléchir, lorſqu'un nouvel objet vint le diſtraire. C'étoit une femme encore plus maltraitée que la premiere par la nature & par le temps. Elle avoit perdu un œil & voyoit fort peu de l'autre. Que les hommes ſont aveugles ! s'écrioit-elle. Il y a cinquante ans qu'ils me regardent ſans m'avoir encore bien vue, & ſans m'offrir le plus léger hommage, à moi qui ne demandois qu'à y répondre. Sage Gouverneur, ajouta-t-elle, ordonnez qu'on m'ai-

me ; faites-en, s'il le faut, une nouvelle Loi ; elle fera l'éloge de votre discernement & de votre équité.

Le jeune homme l'entendit, & jugea ce cœur, quoique neuf, digne du sien : il lui offrit des vœux qui furent acceptés. Celle qu'il abandonnoit, voulut, par amour-propre, arracher à sa rivale le seul œil qui lui restoit, & le dévisager lui-même. Il étoit trop tard, & tous deux avoient déja franchi la fatale barriere.

Un nouveau couple excita & satisfit encore la curiosité du Huron. C'étoit une jeune Héroïne de Théatre, qui faisoit journellement les plaisirs du Public & le bonheur de quelques particuliers. Elle étoit accompagnée d'un homme à qui la nature & l'art avoit procuré une voix flatteuse, & refusé ou enlevé tout le reste. Cette union étonna le Gouverneur. L'Actrice étoit poursuivie par un jeune homme à qui la fortune & la nature n'avoient rien refusé. Jugez-nous, dit-il au Huron. Depuis quelques années je lui prodigue mes trésors & mes soins ; aujourd'hui cependant elle me préfere ... Qui ? ... Un être monstrueux, qui n'a ni

tréſors, ni rang, ni ſexe.... Il parloit encore, & déja l'Actrice & le Muſicien habitoient la nouvelle Ville.

L'étonnement du Gouverneur étoit à ſon comble, de voir ce ſéjour ſe peupler ſi promptement. On y accouroit de toutes parts; on pénétroit ſans effroi dans cette redoutable enceinte. Deux jeunes Indiens paroiſſoient encore plus empreſſés que les autres. Ils rendoient graces au Gouverneur de les avoir mis à portée de s'aimer ſans contrainte. Il y a quatre ans, pourſuivit le jeune homme, que j'adore Zatime; il y a quatre ans que Zatime m'aime, & auſſi longtems qu'on nous perſécute pour interrompre cette union. Elle eſt à l'épreuve des menaces & de l'infortune. Jugez ſi elle ſera moins conſtante au milieu d'un deſtin tranquille.

CHAPITRE VI.

Un mois s'étoit écoulé depuis la clôture des nouveaux habitans. L'auteur de cette clôture voulut juger quels en étoient les

fruits : il pénétra dans l'intérieur de la Ville; Un ſilence morne y régnoit de toutes parts, & chaque couple paroiſſoit réciproquement s'ennuyer. Si l'un des deux laiſſoit échapper quelques propos tendres, ils étoient d'un froid qui glaçoit l'autre. Il ſe paſſoit peu d'inſtans qu'on ne ſouhaitât pouvoir abattre les murailles, ou forcer la porte de ce triſte ſéjour. Le Huron crut pouvoir haſarder la ſeconde épreuve qu'il méditoit : il publia que tous ceux qui s'ennuyoient dans cette priſon étoient libres d'en ſortir.

De grands applaudiſſemens ſe firent entendre, & une foule de captifs ſe précipita vers la porte de ſortie. On voyoit à leur tête le couple qui n'y étoit entré que le dernier. L'Amant de Doris, & Doris elle-même ſuivoient de fort près. La vieille fermoit la marche, & s'en excuſoit en publiant qu'elle couroit après ſon petit mari : celui-ci donnoit la main à l'Actrice, mais la vieille rejettoit celle du Chantre Italien.

Inſenſiblement la Ville reſta déſerte. Le Gouverneur, content de cette épreuve, publia que les femmes appartiendroient à quiconque pourroit s'en ſaiſir & les con-

ſerver ; car, ajouta-t-il, c'eſt ainſi qu'en uſoient les premiers hommes à qui la Nature parloit ſans emblême.

Il prétendit étendre ſa réforme ſur certains Bonzes, eſpece d'hommes qui dans les Indes eſt en poſſeſſion de réformer juſqu'aux Rois. Ces Bonzes diſputoient depuis cinquante ans ſur la forme de leur ceinture. Les uns la vouloient ronde, les autres plate. Le Gouverneur trancha la difficulté, en décidant qu'ils n'auroient déſormais ni ceinture, ni habits. Ils crierent que tout étoit perdu, mais que Brama les vengeroit. En attendant, ils voulurent auſſi ſe venger eux-mêmes. On dreſſa, on groſſit la Liſte de toutes les fautes du Huron Légiſlateur ; on les qualifia toutes de crimes, & l'on finit par ſon dernier attentat. Un Bonze s'achemina humblement vers la Capitale, tandis que ſes confreres s'écorchoient les épaules, & ſe tailladoient les bras pour le ſuccès de ſon voyage. Le Gouverneur ſçavoit tout & en rioit, malgré ſon ſérieux ; & d'ailleurs un objet plus intéreſſant faiſoit diverſion à celui-ci. Le Huron, uſant du privilége de la Loi qu'il avoit établie, s'étoit approprié une Indienne jeune

& belle. Mais pour y parvenir, il avoit fallu combattre & vaincre le dernier possesseur. Celui-ci étoit allé se venger sur un second adversaire, ce dernier sur un troisiéme, &c. Tous ces enlevemens, tous ces combats étoient aux yeux du Gouverneur une parfaite image de l'âge d'or.

Il craignoit cependant qu'un adversaire plus vigoureux ne vînt lui enlever sa proie; car lui-même s'étoit soumis à la Loi générale. Il craignoit d'autant plus, qu'il étoit amoureux de sa prisonniere, sans pourtant avouer qu'on dût aimer telle femme plus que telle autre également belle. Pour sa nouvelle compagne, elle étoit résignée à tout, & parfaitement soumise à la Loi. Un jour qu'ils se promenoient tête-à-tête, un Indien robuste vint fondre sur elle, & l'emporter à force de bras. Le Gouverneur voulut s'y opposer, mais la victoire ne fut pas pour lui. Il resta sur le champ de bataille tout brisé de coups, & le vainqueur enleva de nouveau sa conquête.

Pour comble d'infortune, arrive le Bonze qui s'étoit allé plaindre au Souverain des attentats du Gouverneur. Il revient muni

d'un Décret, portant en peu de mots que la ceinture des Bonzes feroit plate, & que Baroco feroit enfermé. Le même Bonze, porteur de cet ordre, étoit chargé de le faire exécuter. Il s'en acquitta en homme qui veut laiffer peu de chofe à faire à la vengeance de Brama. On releve le Huron maltraité; &, fans égards pour fes contufions, il eft conduit dans un obfcur cachot. Là il fe voit réduit à des alimens dignes du Huron le plus fobre, & on lui apprit que chaque jour on y joindroit deux cens coups de difcipline, en attendant que le facré Tribunal eût décidé s'il expieroit fon crime par l'eau, ou par le feu. Baroco demanda ce que fignifioient ces derniers mots. Mon fils, lui dit un vieux Bonze, il s'agit de fçavoir fi vous ferez brûlé, ou bien noyé tout fimplement. Voilà ce que ces mots fignifient. Quant à moi, je ferai de mon mieux pour que vous mouriez de la maniere la plus douce. Ce même Bonze, le plus charitable d'entre fes pareils, obtint des autres que pour ce jour-là on feroit grace au prifonnier de deux cens coups de difcipline, fauf à les doubler le lendemain,

Baroco resté seul, réfléchit sur sa position. Quoi! disoit-il, je perds ma liberté, le plus cher de tous les biens; je suis prêt à être noyé ou brûlé, selon le bon plaisir des Bonzes de ce pays; & pourquoi? Pour avoir voulu les débarrasser d'un attirail ridicule. En vérité, un Bonze est un être bien dangereux! Je félicite les Hurons de ne point connoître cette espece d'hommes. Quant à l'Indien, mon vainqueur, il m'a presque assommé, je l'avoue; mais il eut raison, l'objet en valoit bien la peine, & la Loi de nature ne s'y opposoit pas. Je l'eusse traité de même, s'il m'eût laissé la liberté du choix.

Heureusement pour le Huron, cet Indien pouvoit beaucoup, & usoit bien de son pouvoir. Il eut pitié de l'état où étoit réduit le malheureux Gouverneur. Il résolut de l'arracher à son triste cachot. A quoi il réussit moyennant quelques libéralités faites à ses surveillans. Baroco s'échappa de prison trois jours après y être entré, n'ayant encore essuyé que douze mauvais sermons, & environ six cens coups de discipline, en attendant la décision du sacré Tribunal.

Il ſongeoit à fuir pour jamais cette dangereuſe contrée. Son protecteur lui fit obſerver qu'il ſeroit infailliblement reconnu, s'il ne ſe déguiſoit ; c'eſt-à-dire, s'il n'alloit vêtu comme les autres. Il y conſentit, non ſans peine. Il n'en eut gueres moins à voir la jeune perſonne, pour laquelle il avoit inutilement combattu, préſider froidement aux apprêts de ſon départ. C'eſt dommage pour elle, diſoit-il en lui même, que mes Loix ne ſoient pas plus long-temps reſpectées ici ; elle me paroît fort diſpoſée à les ſuivre, & à paſſer du plus foible au plus robuſte. En achevant ces mots, il prend d'un ſigne de tête congé de ſes bienfaiteurs, & eſt ſur-tout occupé du ſoin d'échapper à ſes ennemis.

Ainſi s'éloignoit Baroco, bien contrit d'avoir été ſucceſſivement battu, enfermé, prêché, fuſtigé, &, qui pis eſt, habillé. Il prit le parti de chercher par toute la terre une Nation qui ne connût ni les Arts, ni le Luxe, ni ſur-tout les Bonzes ; un Peuple enfin qui n'obéît qu'au ſeul inſtinct de la Nature, ou qui parût diſpoſé à lui obéir.



L'ÉTONNEMENT RÉCIPROQUE,

NOUVELLE ORIENTALE.

CHAQUE Peuple a ſes uſages particuliers, les croit excellens, & trouve bizarres ceux des autres Nations, qui, de leur côté, lui rendent bien la pareille. On a peint Démocrite occupé à rire des défauts de ſes ſemblables; on pourroit repréſenter chaque Nation attentive à ſe moquer de toutes les autres. Le climat & la politique influent ſur cette prévention réciproque. Peut-être même eſt-il néceſſaire que l'Habitant de la Nigritie éprouve, à l'aſpect d'un Européen, la même répugnance qu'il inſpire à ce dernier; que l'Iroquois s'applaudiſſe de ſa ruſticité, & le Chinois de ſes révérences; que l'Italien ſoit ruſé, l'Allemand ſimple, l'Eſpagnol grave, le François gai, l'Anglois ſombre, le Hollandois plus ſage

& plus fin qu'eux tous. Preſque toujours le jeu d'une machine dépend de l'oppoſition de ſes parties, & l'éclat d'un tableau de la variété de ſes couleurs.

L'exceſſive liberté dont jouiſſent les femmes parmi nous, a ſes inconvéniens; mais ils ne méritent pas qu'on préfere de trouver en elles des eſclaves au lieu de compagnes. Ajoutez que toutes les précautions Aſiatiques ne ſont pas toujours efficaces. Il ſeroit cependant bien difficile de les porter plus loin. Une femme, dans tout l'Orient, & ſur-tout en Perſe, n'eſt viſible que pour ſon mari; une fille ne l'eſt pour aucun homme, pas même pour celui qui l'épouſe. Ce n'eſt, dis-je, qu'après en avoir fait ſa femme, qu'il peut juger de ſa laideur ou de ſa beauté. Delà naît, pour l'ordinaire, d'un & d'autre côté, une ſurpriſe agréable ou douloureuſe. Voici un exemple où l'étonnement fut extrême des deux parts.

Un Vieillard Perſan, noble d'origine, mais déchu d'une haute fortune, habitoit une demeure iſolée, & de la plus modeſte apparence. Là ſe trouvoient en même tems la femme & la fille de ſon fils unique. Pour

ce dernier, il servoit dans l'armée Persanne en qualité d'Officier très-subalterne, & sous un nom emprunté. Celui que portoit son pere dans sa retraite, l'étoit également. Des raisons de politique & de prudence les obligeoient d'en user ainsi l'un & l'autre. Tous deux avoient encouru la disgrace du Souverain, sans l'avoir méritée, & tous deux attendoient que l'inconstance de la Cour & des événemens leur rendît ce qu'elle leur avoit fait perdre.

Aboutaher (c'est le nom supposé du Vieillard) ne jouit même pas d'un entier repos dans sa solitude. A la Cour, un Grand est exposé aux bourasques; en Province, un homme obscur l'est encore plus aux vexations. Aboutaher en avoit déja essuyé plus d'une de la part du Beglierbeg, ou Gouverneur de la Bactriane; &, pour surcroît d'affliction, il se vit forcé d'aller s'en plaindre à lui-même. Il attendoit peu de succès d'une pareille démarche. N'ai-je pas, disoit-il chemin faisant, n'ai-je pas moi-même été Beglierbeg? N'ai-je pas cherché à faire le bien du Prince & des Sujets? N'ai-je pas été équitable? N'ai-je pas été déplacé? Est-il

juste que le Gouverneur de la Bactriane se moule sur une conduite qui m'a si peu réussi !

Il n'étoit plus qu'à deux lieues de la résidence de ce Commandant, lorsqu'il fut abordé par un Coulomcha, ou Messager du Roi de Perse. Un Coulomcha n'est pas un simple courrier; c'est un jeune homme de distinction attaché à la personne du Monarque, à peu-près sur le même pied qu'un Gentilhomme ordinaire l'est en France. Ces sortes de Messagers ne sont jamais chargés que de commissions graves; mais une circonstance rend cet emploi très-pénible. C'est qu'en Perse, où l'on prétend que les Postes furent instituées par Cyrus, il ne reste aucunes traces de cette institution. Il est vrai que dans ce Pays un Messager Royal est autorisé à démonter les passans qu'il rencontre. Le Coulomcha, dont il s'agit, avoit plus d'une fois usé de son privilége depuis son départ d'Ispahan; mais il étoit à pied lorsqu'il joignit Aboutaher, qui montoit un fort bon cheval Arabe. Le sage Vieillard voulut en descendre. Il avoit reconnu d'abord l'emploi du jeune Gentil-

homme à ſon extérieur ; il alloit céder à l'uſage. Le Coulomcha l'ayant fixé, lui trouva l'air ſi vénérable & ſi impoſant, qu'il ſe ſentit ému de reſpect. Non, lui dit-il, mon pere, non, je n'uſerai point contre vous d'un privilége tyrannique. Ce ſeroit joindre la barbarie à l'injuſtice. Daignez ſeulement ſatisfaire ma curioſité. Habitez-vous la Ville prochaine, ou quelques affaires vous y conduiſent-elles ? Je poſſéde ſi peu de choſe, reprit le Vieillard, que je devrois être exempt de toute eſpece d'affaire ; cependant le peu qui m'appartient m'eſt envié. Un dévot qui me hait, & qui peut tout ſur l'eſprit du Gouverneur, prétend me dépouiller de mon foible patrimoine, ſous prétexte d'y faire conſtruire un Hôpital en faveur des Pauvres de ce canton. Le principal dédommagement qui m'eſt offert, ſeroit d'y être admis comme les autres.... Voilà une abominable injuſtice, interrompit le jeune Perſan ; je vous jure, par le Gendre du Prophete, qu'elle ne ſera point effectuée. J'ai quelque crédit auprès du Gouverneur ; & d'ailleurs j'ai un moyen ſûr pour m'en

faire écouter. Soyez persuadé que votre adversaire ne fera point preuve de charité à vos dépens.

Ils porterent la conversation beaucoup plus loin, & elle les conduisit jusqu'à la résidence du Beglierbeg. A peine le Coulomcha se fut-il acquitté de sa principale commission, qu'il s'occupa des intérêts d'Aboutaher. Il le présenta au Gouverneur, qui parut ne l'écouter qu'avec peine, ajoutant qu'un homme aussi pieux que l'étoit son adversaire, ne pouvoit avoir que des vues louables. Ce Gouverneur se piquoit lui-même de dévotion autant que d'avarice. Il n'ordonnoit jamais de concussions que l'Alcoran à la main.

Le jeune Persan, qui le connoissoit, fit signe au Vieillard de ne pas insister. Celui-ci se retira, comme ils en étoient convenus. Alors Séfi, c'est le nom du Coulomcha, réitéra ses instances auprès du Gouverneur, & en vint à l'argument qu'il sçavoit bien devoir être décisif. Il lui revenoit, selon l'usage, un présent considérable pour sa course, & c'étoit au Beglierbeg à lui faire ce présent. Il lui fit entendre qu'il y renonceroit

volontiers, si Aboutaher obtenoit justice. L'avare Gouverneur saisit avidement cette proposition. Il décida qu'en effet le dévot Musulman portoit le zèle un peu trop loin. Aboutaher fut maintenu dans ce qu'il possédoit, & le Beglierbeg y eût même ajouté quelques possessions d'autrui, si on l'eût exigé.

Séfi courut rejoindre son protégé, qui l'engagea à venir au moins visiter l'Hermitage qu'il lui conservoit. Le jeune Persan y consentit, n'ayant nul motif de presser son retour à Ispahan. Ils partent deux jours après ; &, au bout d'environ douze heures de marche, ils touchoient à l'habitation du Vieillard. Ce dernier en faisoit un modeste détail à Séfi, & le prioit de mettre à l'écart toute idée de magnificence & de somptuosité. Mais quelle fut la désolation d'Aboutaher, en voyant tout-à-coup une partie de sa maison en flammes ! Ah, chere Fatime ! Ah chere Péhri ! s'écria-t-il, qu'allez-vous devenir ? Qui vous arrachera au péril qui vous menace ? Hélas ! peut-être en êtes-vous déja les victimes.

Séfi ne lui demanda point ce que signifioit

ſioit ce diſcours. Il part avec toute la vîteſſe du cheval qu'il montoit, arrive en un inſtant à la demeure du Vieillard, & trouve un eſclave qui ſe déſeſpéroit. Il entend des cris lamentables, & qui ſembloient ſortir du ſein des flammes. Il demande à l'eſclave par où il eſt poſſible de pénétrer dans l'édifice embraſé. Ah! Seigneur! lui répondit l'eſclave, j'aurois déja eſſayé d'en tirer Fatime & Péhri; mais, hélas! je ne ſuis point Eunuque, & ſi malheureuſement vous ne l'êtes pas vous-même.... Séfi, ſans répondre à ce ridicule propos, s'empare d'une maſſue, enfonce l'unique porte de ce bâtiment qui, pour ſurcroît d'embarras, ſe trouvoit fermée, paſſe à travers la fumée & les feux, & pénétre juſques dans une chambre où Fatime, Péhri & une vieille eſclave n'attendoient que la mort. Déja même les deux premieres étoient évanouies. Séfi s'empare de celle que d'abord le haſard lui préſente: c'étoit Péhri. Il l'emporte, à force de bras, juſques dans la cour, & la remet entre les mains d'Aboutaher, qui, dans l'inſtant, arrivoit. Il retourne

au fecours de Fatime, & la délivre avec le même bonheur; mais non fans un extrême danger pour lui-même. Ce qui ne l'empêcha pas de vouloir s'y expofer une troifiéme fois. Son but étoit de fecourir la vieille efclave; mais la chûte d'une partie du bâtiment l'empêcha de pénétrer jufqu'à elle. Il en fut au défefpoir, tant fa générofité étoit pure & défintéreffée.

Séfi n'étoit pas moins réfervé que généreux. Il s'étoit bien apperçu, en fecourant Péhri, qu'il portoit dans fes bras une des plus belles perfonnes de l'Orient: elle étoit même alors dans un défordre qui mettoit bien des beautés dans leur jour. Séfi fe rappelloit avec tranfport ce qu'il en avoit apperçu. Cependant, ne jugeant plus fa préfence abfolument néceffaire, il fe tenoit modeftement à l'écart. Il n'en étoit pas ainfi de l'efclave d'Aboutaher: la fin du péril avoit mis fin à fes fcrupules, & il aidoit fon Maître à rappeller Fatime & Péhri de leur évanouiffement. Elles ouvrirent les yeux l'une & l'autre; mais le danger qu'elles avoient couru leur étoit encore fi préfent, qu'elles doutoient

de leur exiſtence. Ah! leur dit le Vieillard, en les baignant de ſes larmes, votre ſurpriſe eſt bien légitime : c'étoit fait de vous, ſans l'arrivée du plus généreux de tous les hommes. Il vous a ſauvé la vie en s'expoſant à une mort preſque certaine, & en s'y expoſant à plus d'une repriſe. Alors il leur détailla, en peu de mots, ce que Séfi avoit fait pour elles, & même ce qu'il avoit fait pour lui.

Il en faut moins pour piquer la curioſité de deux femmes, à qui la vue de tout homme étranger eſt abſolument interdite. Aboutaher crut pouvoir déroger à cet uſage en faveur de Séfi. D'ailleurs il n'avoit preſque plus la liberté du choix. L'appartement des femmes étoit entiérement incendié; il falloit donc qu'elles habitaſſent le ſien, qui heureuſement étoit à l'abri des flammes, n'ayant nulle ſorte de communication avec l'autre. Ainſi, le Vieillard courant, autant qu'il le pouvoit, à Séfi, l'invita à s'approcher de celles qui tenoient de lui un nouvel être. A cette propoſition Séfi éprouva un doux ſaiſiſſement qui lui ôta la liberté de répondre.

Mais ſon ſilence n'avoit rien qui pût faire ſoupçonner un refus ; il s'avançoit même ſans preſque s'en appercevoir, & beaucoup plus vîte que ſon introducteur, vers la ſalle où Fatime & Péhri l'attendoient. Il les aborde avec un trouble que la jeune Péhri partageoit d'avance, & qui redoubla lorſqu'elle l'eut enviſagé.

Péhri n'avoit gueres que treize ans ; mais dans ces contrées, cet âge ſuffit au beau ſexe pour ſentir qu'il eſt en état de plaire, & pour le faire ſentir à d'autres. Séfi l'éprouvoit. Il eût également pu voir dans Fatime (qui le regardoit auſſi malgré l'uſage Oriental,) il eût, dis-je, pu trouver en elle un objet capable de faire diverſion aux charmes de ſa fille. Elle étoit encore dans la fleur de la jeuneſſe & de la beauté; mais Séfi étoit lui-même trop jeune pour diviſer ſon hommage, quand même Fatime & Péhri n'euſſent été que des rivales ordinaires. Il eſt un âge où le cœur devient l'eſclave du premier coup d'œil, & ne ſonge ni à rompre ſes fers, ni à les étendre.

Quelques jours s'écoulerent d'une ma-

niere très-agréable pour le jeune couple; à qui la circonſtance permettoit de s'entretenir librement. Séfi rendoit graces à l'accident qui les réuniſſoit, & Péhri ne s'en affligeoit plus. Quant au Vieillard, il ſongeoit à le réparer. Il ſoupçonnoit, intérieurement, la cauſe de cet incendie, & ſes ſoupçons étoient fondés. Le pieux Perſan, dont il a déja été parlé, inſtruit que le Gouverneur ceſſoit d'entrer dans ſes vues charitables, avoit cru devoir ſe permettre un petit mal pour un plus grand bien; en conſéquence, il donna ordre à un de ſes eſclaves de brûler la maiſon qu'il ne pouvoit envahir. Peut-être, diſoit-il, brûlerons-nous, en même temps, trois ou quatre perſonnes; mais mon Hôpital en fera vivre cent; &, tout bien compté, la maſſe des humains gagne à ce calcul.

Il y avoit ſujet de croire que cet événement jettoit Aboutaher dans plus d'une ſorte d'embarras. Séfi rêvoit aux moyens de lui faire accepter des ſecours. Il étoit partagé entre la difficulté de les lui offrir, & la crainte d'être refuſé. Il le fut en effet : Aboutaher lui dit que ſa fortu-

ne, quoique bornée, le mettoit en état de rétablir ce que le feu avoit détruit; mais il n'en admiroit pas moins la constante générosité du jeune Persan. Il regrettoit de ne pouvoir le fixer dans sa retraite, & l'envioit à la Cour, si peu digne de le posséder. Il fallut cependant que Séfi en reprît bientôt le chemin; son devoir l'y rappelloit; son penchant luttoit contre ce devoir. Il eut encore divers entretiens avec Péhri, & tous deux s'enflammoient de plus en plus, & tous deux remercioient le hasard de les avoir affranchis des entraves de l'étiquette. Usage barbare & ridicule! s'écrioit Séfi, tu nous contrains d'épouser un objet qui nous ignore & que nous ignorons : tu fais du lien le plus respectable un jeu de hasard, qui souvent ne satisfait aucune des deux parties! Ah! du moins, j'ai vu dans Péhri celle qui doit me rendre heureux; notre union sera le fruit d'un choix éclairé, notre choix le fruit d'un penchant réciproque, & qui ne peut plus s'accroître, qui, surtout, ne pourra jamais diminuer.

On voit, par ce discours, le but que se

propofoit Séfi; mais il n'y pouvoit parvenir qu'après avoir quitté l'emploi qui l'attachoit & le captivoit à la Cour. Une femme, une efclave même lui étoit interdite par le Souverain. Il informa de fes projets, & Péhri qui les trouva merveilleux, & Aboutaher qui en jugea tout autrement. Le fage Vieillard l'exhorta vivement à ne rien précipiter. A votre âge, lui difoit-il, on doit fur-tout ménager la faveur de fon Maître : il eft plus facile d'être Courtifan que Philofophe.

Séfi, qui, dans ce moment, n'étoit qu'amoureux, fut peu ébranlé par ce difcours. Péhri n'étoit pas mieux d'accord fur ce point avec fon aïeul. Ce jeune couple, prêt à fe féparer, n'y fongeoit qu'avec frémiffement Il fallut néanmoins s'y réfoudre; il fallut mettre fin à une fituation d'autant plus flatteufe, qu'elle étoit fans exemple dans toute la contrée. Mais ce n'étoit point cette fingularité que Séfi regrettoit, c'étoit la chofe même. Ses larmes coulerent abondamment. Péhri cachoit une partie de fa douleur; Aboutaher pleuroit de tendreffe, & Fatime fans bien pouvoir fe dire à elle-même pourquoi.

De retour à Iſpahan, Séfi ſe diſpoſoit à effectuer ſon deſſein, à quitter une place qui aſſerviſſoit juſqu'à ſon ame. Une révolution ſubite le retint à la Cour. L'autorité & même la perſonne du Monarque étoient menacées; dès-lors Séfi ne ſongea plus qu'à défendre l'une & l'autre. Il avoit été prêt d'immoler toute ambition à l'amour; il fit céder ce même amour au devoir. L'ennemi qu'il falloit combattre & repouſſer, étoit le célebre Thamas Kouli-Kan, ennemi d'autant plus à craindre, qu'il oſoit tout, & qu'il joignoit une politique profonde au courage le plus déterminé. Ce qui achevoit de le rendre plus formidable, c'eſt que le Prince, qu'il vouloit ſupplanter, n'avoit aucune de ſes qualités, & ignoroit juſqu'à l'art de paroître les avoir.

On ſçait que l'Uſurpateur mit le comble aux attentats, & vit ſon ambition couronnée. Tout, cependant, ne fléchit pas ſous lui d'abord, & Séfi ſe diſtingua parmi ceux qui réſiſterent le mieux & le plus longtems. Son pere lui en eût donné l'exemple, s'il avoit eu beſoin de modèle. Thamas, qui avoit lui-même trop de courage pour ne

pas estimer cette vertu dans autrui, n'épargna rien pour s'attacher deux Sujets si braves & si fidèles. Toute la Perse étant alors soumise & tranquille, ni l'un, ni l'autre n'avoient dessein d'exciter de nouveaux troubles; mais aucun des deux ne voulut se fixer à la Cour du Tyran, ni prendre parti dans ses armées. Cependant il ordonna que leurs biens, qu'il avoit fait confisquer, leur fussent rendus. Ce n'étoit point le seul exemple de modération qu'il eût donné jusqu'alors. Il affectoit, sur tout, de réparer certaines injustices que son prédécesseur avoit commises, ou laissé commettre. Plus d'un Grand dépouillé de ses Domaines par ce malheureux Prince, en avoit été remis en possession par Thamas; tant il est vrai que, dans un Souverain, la politique supplée quelquefois à la vertu, & peut même briller d'un éclat supérieur.

Séfi, devenu libre, retourne en diligence vers la retraite où le conduisoient l'amour & l'amitié. Depuis deux ans & plus, qu'il avoit quitté ce séjour, il ignoroit le sort des personnes qui l'habitoient.

Il voyoit ſur ſa route les déſaſtres occaſionnés par la guerre civile ; il craignoit que ces ravages ne ſe fuſſent étendus juſques ſur l'aſyle de Péhry ; & dans quel trouble cette idée ne le plongeoit-elle pas? Ce fut bien pis, lorſqu'arrivé ſur les lieux mêmes, il n'y trouva que des reſtes de maſures abſolument inhabitées. Il faut avoir aimé, ou, pour mieux dire, il faut aimer pour la premiere fois, & aimer en Aſiatique, pour concevoir ce qu'éprouva Séfi à ce déplorable aſpect. Il parcourt, en homme égaré, tout le Canton, s'informe de ce qui peut concerner Aboutaher, n'apprend rien de poſitif, & retourne vingt fois queſtionner une même perſonne. Tout ce qu'on lui affirme, c'eſt que les troupes de Thamas ont habité & ravagé ce pays ; mais on ignore ſi le Vieillard qu'il y cherche, ne l'avoit pas quitté lui-même avant leur arrivée ; incertitude qui redoubloit l'agitation de Séfi.

Tout ce que la jalouſie, ſi naturelle aux Orientaux, a de plus accablant & de plus cruel, s'emparoit malgré lui de ſon ame. Tantôt il ſe repréſentoit Péhri au pouvoir

de quelque Officier féroce; tantôt il se la figuroit au milieu du Serrail de l'Usurpateur, gémissant sur son triste esclavage; & (ce qui lui sembloit beaucoup plus affreux) peut-être n'en gémissant plus. Il se résout à parcourir toute la Perse; va de Province en Province, de Ville en Ville, s'arrête sur-tout dans les lieux écartés, parle d'Aboutaher à tous les humains qu'il rencontre, & voit avec désespoir que ce nom est par-tout ignoré. Un an s'écoule dans ces recherches superflues; après quoi Séfi vient retrouver son pere, aussi accablé de sa longue absence, que lui même l'étoit de celle de Péhri.

L'extrême affliction exige un confident; c'est un moyen presque sûr de la rendre supportable; mais il est rare de confier certaines foiblesses à un Vieillard, & surtout à son propre pere; il est encore plus rare que ce même pere goûte cet aveu. Séfi, dans la nécessité où il étoit de se plaindre, ne fit pas cette réflexion, & s'en trouva bien. D'ailleurs, l'amour est regardé en Asie, moins comme une foiblesse que comme un besoin. Le pere

de Séfi, à qui ce besoin s'étoit fait sentir autrefois, ne trouva point étrange que son fils l'éprouvât à son tour. Je te plains, lui dit-il, d'avoir perdu cette Beauté dont tu me parles, & qui devoit t'aimer, vû ton âge, ton extérieur, & sur-tout la singularité de l'aventure. Il n'est qu'un moyen de réparer ce malheur ; c'est d'épouser une femme assez belle pour te faire oublier celle que tu regrettes ; &, si ce remede ne suffit pas, d'y joindre quelques jolies Esclaves. Il seroit singulier qu'aucune d'entre elles ne pût faire diversion à ta douleur. En tout cas, si l'objet qui la cause t'est rendu quelque jour, il te sera libre de l'épouser aussi. Le Prophete a pourvu à ces sortes d'inconvéniens.

Ce discours, qui eût pu consoler un Européen, sur-tout un François, ne fit que glisser sur notre Asiatique. Cependant, comme il n'est gueres possible de résister perpétuellement à des avis de cette nature, Séfi se laissa vaincre ; mais ce ne fut qu'après avoir lutté encore six mois, & fait faire de nouvelles & inutiles recherches d'Aboutaher & de sa famille. Per-

ſuadé enfin qu'il en étoit privé pour jamais, il fit ce qu'exigeoit ſon pere ; c'eſt-à-dire, qu'ayant chargé un Procureur d'épouſer en ſon nom, & par le miniſtere d'un autre Procureur, une fille que ni l'un ni l'autre n'avoient jamais vue, & ne devoient jamais voir, une fille qu'il ne connoiſſoit pas lui-même, il avoit conſenti qu'elle lui fût enſuite amenée, pour ne la voir en face qu'après le temps fixé par l'uſage. Il la connoiſſoit au ſurplus pour la fille d'un Noble Perſan, qui habitoit le même Canton que lui, & avec qui ſon pere s'étoit fort lié durant ſon abſence.

Les dix jours de fêtes & de divertiſſemens, fixés par la coutume, étant expirés, la nouvelle épouſe fut conduite en pompe, mais durant la nuit, chez ſon époux, qui l'attendoit ſans impatience. Elle étoit voilée de maniere qu'en plein midi elle n'eût pas même ſoupçonné qu'il fît jour. Des femmes deſtinées à la ſervir, l'introduiſent dans l'appartement qui lui eſt réſervé : elles en ſortent quand Séfi eſt ſuppoſé prêt à s'y rendre ; mais elles

n'y laiſſent aucune lumiere, & lui-même n'eſt pas en droit d'y en introduire. L'uſage le condamne à ne voir, ni à n'être vu cette premiere nuit. Il entre, moins occupé de l'objet qu'il va trouver, que de celui qu'il a perdu. Il eſt ſurpris d'entendre des ſoupirs & des ſanglots. Il ne peut douter de qui ils partent, & cette ſingularité réveille & fixe ſon attention. Il reconnoît bientôt que ces ſanglots & ces ſoupirs ne ſont point ſimulés; ils lui ſervent de guides pour s'approcher de ſa nouvelle épouſe. Hé quoi! Madame, lui dit-il, comment dois-je interpréter ces marques de douleur? Eſt-ce par contrainte que vous vous donnez à moi? Je n'exige point un pareil ſacrifice.

L'accordée ne répondit rien, & ce ſilence vouloit déja dire beaucoup. De grace, Madame, reprit Séfi, daignez me répondre avec confiance, & ſans aucun détour? Peut-être aurai-je moi-même quelque autre aveu à vous faire. Ah! Seigneur! lui dit-elle, en pleurant & ſoupirant toujours, mes larmes pourroient-elles vous outrager? Inviſible à vos yeux

comme vous l'êtes aux miens, tous deux inconnus l'un à l'autre, nous ne pouvons encore ni nous aimer, ni nous haïr. Peut-être, en vous épousant, m'unissé-je à l'homme le plus parfait de toute l'Asie. Mais, Seigneur, pardonnez.... Elle n'en put dire davantage; ses sanglots la suffoquerent de nouveau. Séfi, que la douceur & le charme de sa voix venoient d'affecter singuliérement, frémit de l'état où cette jeune personne étoit réduite. Rassurez-vous, Madame, lui dit-il d'un ton attendri; vous n'êtes pas tombée entre les mains d'un barbare. Il faudroit l'être pour abuser de votre situation. Je respecterai vos sentimens & vos regrets. Je sçais par moi-même ce qu'un premier penchant.... Mais encore une fois, ne refusez point votre confiance à celui qui en veut être digne par sa franchise & son équité.

Hé bien, Seigneur! reprit-elle d'un ton de voix mal assuré, je vais vous faire l'aveu d'une foiblesse que je crois excusable, & qui peut-être vous paroîtra légitime. Je garde encore le souvenir de quelqu'un à qui je dois le jour, de quel-

qu'un qui, pour me ſauver la vie, oſa s'expoſer à une mort preſque inévitable; mais qui me laiſſe en proie à des chagrins plus cruels que la mort qu'il m'a épargnée.

O Ciel! s'écria Séfi, étonné du rapport qu'il y avoit dans cette aventure, & ce qui lui étoit arrivé à lui-même, ô Ciel!... Mais, Madame, reprit-il, en s'interrompant, votre nom n'eſt-il pas Zulphi?... Oui, Seigneur, & c'eſt auſſi le nom que portent mon pere & mon aïeul.

Quoi! juſqu'à ſon aïeul! diſoit triſtement Séfi, en ſongeant à Aboutaher; mes eſpérances ont été bientôt détruites.... N'importe, voyons juſqu'où le haſard peut porter la reſſemblance dans des événemens oppoſés. Madame, qu'eſt devenu ce libérateur qui cauſe aujourd'hui votre déſeſpoir?

Mon déſeſpoir eſt de l'ignorer, ajouta la jeune épouſe. Les événemens qui viennent de déchirer la Perſe, ont ſans doute éloigné de lui toute autre idée. Peut-être a-t-il fait céder l'amour à l'ambition; peut-être n'a-t-il jamais bien connu l'amour.

Autre point de conformité, diſoit Séfi

intérieurement ; l'aimable Péhri a ſans doute les mêmes ſoupçons à mon égard, & a peut-être ſubi la même épreuve que celle qui me parle en cet inſtant. Mais, hélas! ſes pleurs auront-ils été reſpectés?... Quoi qu'il en puiſſe être, je ſerai généreux ; je mériterai qu'on le ſoit, ou qu'on ait dû l'être envers Péhri. Madame, ajouta-t-il, en élevant la voix, votre deſtinée & la mienne ont entre elles un rapport qui m'étonne. Votre cœur n'eſt plus à vous; le mien n'eſt plus à moi. Vous regrettez un amant qui vous ſauva la vie; j'eus le bonheur de la ſauver à la Beauté que je regrette. Vous ignorez la deſtinée de l'un ; j'ignore celle de l'autre. Vous ſoupçonnez votre amant d'inconſtance ; j'ai les mêmes ſoupçons envers ma maîtreſſe, & elle, peut-être, envers moi. Vous aimez encore, même en craignant d'être oubliée ; je conſerve un amour tout ſemblable, en craignant un pareil oubli. Nos ames étoient faites pour ſe rencontrer; c'eſt dommage que le haſard ait dérangé leur cours. Mais, Madame, je le répéte, je ne prétends point tyranniſer

la vôtre. Je vous admire, & ſuis prêt à renoncer à vous, à vous rendre à vous-même, puiſque vous ne ſçauriez être à moi volontairement.

Ah! Seigneur! interrompit la jeune Perſane, extrêmement émue d'un procédé ſi généreux, & agitée d'un mouvement qui l'étonnoit, & qu'elle n'eût pu définir. Ah! Seigneur! je n'ai fait que céder aux ordres abſolus de mon pere; mais vous méritez un cœur uniquement à vous, & qu'aucun autre objet n'eût prévenu d'abord.

Hé bien! Madame, ajouta Séfi, j'entrevois un moyen de vous conſerver à votre amant, & de prévenir les emportemens d'un pere irrité. Reſtez avec moi; ces lieux feront déſormais pour vous un aſyle inviolable, un aſyle que je regarderai moi-même comme ſacré. Daignez du moins achever de rendre votre confident celui qui conſent à n'être votre époux que de nom. Le rapport de votre ſituation avec la mienne rend cette curioſité légitime, & certain mouvement que je ne puis exprimer, la rend indiſpenſable.

Alors Zulphi détailla ce qu'elle n'avoit

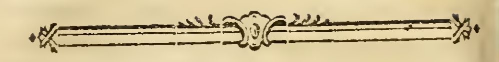
fait qu'indiquer ; &, à chaque mot, Séfi redoubloit d'attention & d'étonnement. Mais quand, après certains détails préliminaires, Zulphi en vint à citer la retraite où elle avoit vécu avec ſon aïeul & ſa mere, l'incendie où l'une & l'autre s'étoient vues prêtes à périr, le ſecours qu'elles avoient reçu d'un jeune Courtiſan, ſon ſéjour dans leur aſyle commun, & enfin ſon départ qui tira encore des larmes de Zulphi, elle fut interrompue par un grand cri que pouſſa l'Epoux confident. Elle frémit, & crut l'avoir offenſé, d'autant plus qu'il l'avoit quittée avec précipitation; mais il étoit allé donner une libre entrée au jour qui commençoit à paroître. La jeune Perſane fit un mouvement pour courir à ſon voile. Arrêtez! lui cria ſon Epoux, bien réſolu d'en prendre dès ce moment le titre & les droits; arrêtez, aimable Péhri! Ce nom lui fit lever les yeux ſur celui qui le prononçoit. Ciel! c'eſt lui! s'écria-t-elle, c'eſt Séfi!... Lui-même, reprit-il; celui à qui vous donniez des larmes, celui à qui vous en avez tant coûté. Mais Péhri n'entendit point

ces paroles; elle étoit évanouie dans ses bras.

Revenue à elle, tout ce qu'elle voyoit lui parut un songe; mais ce doute ne pouvoit long-tems subsister. Vouloir exprimer les plaisirs & l'extrême satisfaction de ce jeune couple, seroit trop entreprendre. Heureuse la main qui excelle à peindre ces sortes de délices! plus heureux mille fois le cœur qui les ressent! Je dois seulement ajouter que tout cet embarras, tous ces quiproquo furent produits par quelques changemens de nom. Aboutaher & Péhri ayant repris leur nom véritable en quittant leur solitude, les recherches de Séfi, qui d'ailleurs les fit un peu tard, étoient devenues inutiles. Celui-ci ayant repris, pour se marier, le nom de son pere, sa future n'avoit pu y retrouver celui de Séfi, le seul qu'elle connût. Ce n'est pas tout, le pere de cette belle Persane, que Séfi croyoit réduit à l'état le plus médiocre, se trouvoit rétabli dans tous ses biens, & Aboutaher, qu'il eût pu reconnoître à l'extérieur, habitoit alors une Province des plus éloignées. Tous ces motifs étoient plus que suffisans pour autoriser la

méprise nocturne des deux époux, & leur *Étonnement réciproque*. Mais leur attachement mutuel & constant, leurs plaisirs, leur bonheur enfin, bonheur si rare entre Epoux, dûrent encore mieux produire *l'Étonnement universel.*





CLÉOMIR ET DALIA,

NOUVELLE GAULOISE.

Il fut un tems où les Gaules étoient habitées par différens Peuples, & ces Peuples gouvernés par différens Souverains. La Loi Salique n'exiſtoit pas encore ; mais la fierté Gauloiſe y ſuppléoit. Rarement lui voyoit-on décerner la couronne à une Femme. Il falloit, pour opérer ce phénomene, une puiſſance ſupérieure à celle de la Royauté même ; une puiſſance à laquelle ni les Rois, ni les Peuples ne ſçavoient point réſiſter ; en un mot, la volonté des Druides.

Un Druide étoit un Prêtre ; mais, dans ces tems ſi éloignés du nôtre, cette qualité n'éteignoit point toute autre ambition dans ceux qui la poſſédoient. Ils approchoient du trône, diſpoſoient des dignités, & quelquefois même de la couronne, ſuppoſé que le Prince qui la portoit eût le malheur de leur déplaire.

Ambigat, Roi de la Gaule Celtique, eut l'avantage, infiniment rare, de satisfaire & les Druides, & son Peuple, & jusqu'à ses voisins. On regrettoit qu'un si digne Monarque n'eût aucun héritier mâle. Il n'avoit pour tous enfans que deux filles nées le même jour, belles au-delà de toute expression, & qui sembloient avoir été formées sur le même modèle. Jamais ressemblance ne fut plus parfaite; elle s'étendoit jusqu'au son de la voix; l'oreille & les yeux y étoient trompés. Le Chef des Druides qui, sous le regne d'Ambigat, étoit plus que premier Ministre, espéroit être plus que Roi, sous le regne de la Princesse qui devoit lui succéder. Il craignoit seulement que l'égalité d'âge, & l'extrême ressemblance des deux sœurs, n'occasionnassent quelque trouble dans l'Etat. Il prit un parti qu'il jugea légitime, parce qu'il lui parut nécessaire; ce fut d'éloigner pour jamais de la Cour celle des deux Princesses qui ne devoit pas occuper le Trône. Il prévoyoit bien qu'un tel sacrifice répugneroit à Ambigat, qui n'étoit pas moins bon pere que bon Roi. Mais Ségovese (c'est le nom du Grand-Prêtre)

ufa du privilége qu'il avoit de faire parler fes Dieux. Il fuppofa un oracle entiérement conforme à fes vues. Un tel expédient ne pouvoit alors manquer fon effet. Ambigat n'ofa ni contredire cet oracle, ni même en douter.

Les deux Princeffes furent donc féparées. Le Druide affura, au nom de Tautatès, que celle des deux Jumelles qui étoit née la feconde, étoit néceffairement la plus jeune. En conféquence elle fut reléguée parmi les Prêtreffes d'Ifis. Le but de Ségovefe, étoit de pouvoir, en un befoin, oppofer l'une à l'autre; c'eft-à-dire, faire paffer la Reine du Trône à l'exil, & fa fœur de l'exil au Trône.

Deux ans s'écoulerent ainfi, & Dalia (c'eft le nom de la Princeffe reclufe) touchoit à fa quinziéme année. Ambigat régnoit encore; il foutenoit même la guerre avec vigueur contre le Roi d'Aquitaine fon voifin. Il finit par perdre une Bataille. Cléomir, Prince du Sang d'Aquitaine, commandoit l'armée ennemie. Il fçut profiter de fa victoire, pénétra dans les Provinces Celtiques, s'empara de quelques places fortes, &, qui plus

plus eſt, du Temple d'Iſis, le même où la Princeſſe Dalia ſe trouvoit enfermée. Le culte d'Iſis étoit abſolument ignoré des Aquitains. Ils ſe promettoient bien de n'épargner ni ſon Temple, ni ſes tréſors, ni ſur-tout ſes Prêtreſſes. Cléomir en décida autrement. Il avoit, ſur ſes troupes, l'aſcendant que donne à un Général une naiſſance illuſtre, un courage héroïque, &, qui plus eſt, une foule de victoires, dans un âge où les hommes ordinaires ſçavent à peine obéir. Cléomir n'avoit que vingt-quatre ans, & il en étoit chez nos aïeux comme parmi nous : un Prince qui, à cet âge, avoit gagné des batailles, pouvoit preſcrire l'impoſſible à ſon Armée. Ce que le Prince Aquitain exigeoit de la ſienne, étoit quelque choſe de plus qu'attaquer un ennemi ſupérieur en forces. Il en coûta, il eſt vrai, à la Déeſſe quelques ſommes d'or, fruits de l'aveugle crédulité des Peuples, & qui, par cette raiſon, devoient être bientôt remplacées par des ſommes plus grandes.

Cléomir, qui n'exigeoit rien pour lui, voulut du moins paſſer en revue toute

ces vierges qu'il avoit conſervé intactes. Le nombre en étoit conſidérable, & le coup-d'œil d'autant plus intéreſſant. Toutes portoient un voile, mais placé de maniere qu'il gênoit peu les regards du Prince. Une des plus jeunes Prêtreſſes lui parut voilée avec beaucoup plus de ſoin ; ce qui n'empêchoit pas qu'on ne pût remarquer la nobleſſe de ſon port & l'élégance de ſa taille. La beauté ſe cachoit, mais les grâces s'échappoient de toutes parts. Le Prince ne put réſiſter aux mouvemens qui agitoient ſon ame : il avance, non en vainqueur, mais en captif. Ah ! daignez, dit-il à la jeune Prêtreſſe, daignez écarter ce voile impoſteur & ſacrilége. Laiſſez-moi voir ce que je dois adorer. Ces mots parurent troubler ſingulièrement celle à qui le Prince les adreſſoit. Elle gardoit cependant le ſilence, & ne dérangeoit point ſon voile. Cléomir, en réitérant ſes inſtances, ne fit qu'accroître ſon trouble, & n'obtint rien de plus. Une des compagnes de la ſcrupuleuſe Prêtreſſe jugea qu'il étoit dangereux de pouſſer à bout un vainqueur de vingt-

quatre ans; elle écarta ce voile incommode, & peut-être satisfit deux personnes à la fois. Il est du moins sûr que Cléomir fut ébloui, transporté. Ah! que vois-je? s'écria-t-il: non, vous n'êtes pas une simple Prêtresse; vous êtes la Divinité de ce Temple, si pourtant Isis eût jamais les charmes que vous avez. Daignez vous montrer aux Aquitains, & votre culte sera bientôt établi parmi eux. Il l'est déja pour jamais dans mon cœur.

Ce discours fit frémir la Grande-Prêtresse, qui se trouvoit à portée de l'entendre; mais on assure que celle qui en étoit l'objet n'en frémit pas. Un vainqueur jeune & bien fait, qui parle à genoux, & qui parle d'amour à une jeune personne, en est pour l'ordinaire écouté. Cléomir le fut, quoiqu'il parlât à une Princesse; car c'étoit à la fille d'Ambigat qu'il rendoit cet hommage. Trompé par son extérieur, il prenoit la Princesse des Celtes pour une simple Prêtresse d'Isis.

Il formoit dès-lors le dessein de l'enlever à la Déesse. J'ai déja dit qu'Isis n'avoit nul crédit chez les Aquitains, &

d'ailleurs l'Amour empiéte ſouvent ſur le domaine des autres Dieux. Cléomir fit part de ſon projet à la prétendue Prêtreſſe. Il parloit du ton le plus reſpectueux, & n'effaroucha qu'autant que la décence l'exigeoit. Le Prince connut enfin qu'on ne lui permettroit cet attentat que lorſqu'il ſeroit effectué.

Les mœurs du temps le diſpenſoient d'une retenue bien exacte ; mais les uſages reçus n'étoient pas une regle pour lui. Il conſulta deux choſes, ſa grandeur d'ame & ſon amour. L'un lui conſeilloit d'enlever la jeune Princeſſe, l'autre de la traiter comme s'il eût connu ſa dignité. Il ſatisfit, & ſon amour, & ſa grandeur d'ame. Dalia, tirée de ſa captivité, ne crut point être retombée dans une autre. Du Temple d'Iſis elle fut conduite dans une Ville dont Cléomir étoit le maître, & ſervie comme ſi elle eût été au milieu de la Cour d'Ambigat.

Cléomir viſitoit ſouvent cet aſyle ; mais il agiſſoit toujours en Amant reſpectueux. Dalia ſe taiſoit encore ſur ſa naiſſance. Elle réſervoit cet aveu pour arrêter le

Prince dans certaines pourſuites un peu trop vives ; car elle préſumoit bien que tôt ou tard il en viendroit là. Toutefois, avant que le danger devînt extrême, la paix fut propoſée entre les deux Peuples rivaux. Cléomir fut bien ſurpris de voir le Roi des Celtes inſiſter ſur la liberté de la jeune Prêtreſſe plus que ſur la reſtitution d'une Province. Le bon Ambigat, diſoit-il, a les mêmes prétentions que moi ſur cette jeune Beauté : il m'eſt ſans doute permis de me donner la préférence ; mais le Roi d'Aquitaine penſoit d'une autre maniere. Il donna ordre à Cléomir de rendre au Roi des Celtes toutes les Prêtreſſes qu'il pouvoit avoir enlevées, & de bien garder toutes les Villes qu'il avoit conquiſes. Un tel ordre plongea Cléomir dans la plus extrême douleur. Il ſentit d'abord qu'il n'obéiroit pas ; mais l'arrivée du Roi d'Aquitaine rendoit l'obéiſſance preſque indiſpenſable. Ce Prince, naturellement peu guerrier, vint durant la treve ſe mettre à la tête de ſon armée, & réitéra ſes intentions à Cléomir. Seigneur, lui dit ce dernier, commandez-moi de ſubjuguer en vo-

tre nom toute la Gaule Celtique, je vais l'entreprendre, & je réponds du ſuccès ſur ma tête ; mais, de grace, laiſſez-moi ma Captive ; elle m'appartient ſelon toutes les loix de la guerre, & je préfere ſa poſſeſſion à l'Empire des Gaules. C'eſt donc une merveille incomparable, reprenoit le Monarque ? Vous en jugerez, ajouta imprudemment Cléomir. Il ne ſentoit pas que ces ſortes d'examens ſont toujours dangereux, ſur-tout quand on riſque d'avoir ſon Maître pour rival.

Dalia, quoiqu'avec répugnance, parut aux yeux du Roi. Il fut ébloui de ſes charmes ; & plus il les enviſageoit, plus la réſiſtance du Prince lui ſembloit excuſable. Il prit un autre parti, que lui ſuggéra l'extrême beauté de la jeune Priſonniere ; ce fut de ſe charger lui-même du ſoin de la rendre au Roi des Celtes ; mais de ne la lui rendre que fort tard. Ambigat eſt vieux, diſoit-il en lui-même, cette fantaiſie lui paſſera, ou du moins j'aurai eu le loiſir de contenter la mienne. Ainſi raiſonnoit Tutor, (c'étoit le nom de ce Prince :) il avoit pour maxime de ne rien

refuſer à ſes deſirs, quand il pouvoit les ſatisfaire, ſans danger pour ſa perſonne. Il étoit voluptueux & timide, foible & cruel. Depuis long-temps, pour mieux tromper Cléomir, il affectoit de le déſigner publiquement pour ſon gendre. Il lui en réitéra la propoſition. Peut-être le Prince la jugea-t-il peu ſincere; peut-être ne prit-il conſeil que de ſon amour. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que Tutor ayant déclaré qu'il prétendoit avoir la jeune Prêtreſſe à ſa diſpoſition, alors Cléomir ne conſulta plus que ſon dépit & ſa douleur. Il ſe détermina à tout perdre, plutôt que de renoncer à Dalia.

Elle étoit encore libre; du moins étoit-il permis à Cléomir de lui parler tête-à-tête. Il en profita pour l'informer des vues que Tutor avoit ſur elle; vues que lui-même avoit ſaiſies avec toute la pénétration d'un rival. Dalia frémit du danger qui la menaçoit. Cléomir s'apperçut bien de ſon trouble, & s'en trouva lui-même un peu raſſuré. Cependant il cherchoit la vraie cauſe de cette agitation. Etoit-ce regret de le quitter, ou répugnance de tomber

entre les mains du Roî ? Une telle diſtinction n'eſt point frivole aux yeux d'un Amant : Cléomir en ſentoit toute l'importance ; mais tout ce qu'il put tirer de la jeune Gauloiſe, ne levoit point ſes doutes. Enfin, il inſtruiſit Dalia du deſſein qu'avoit le Roi de lui faire épouſer ſa fille. A ce diſcours le trouble de la Princeſſe augmenta viſiblement, &, après un moment de ſilence, elle demanda, en rougiſſant beaucoup, ſi la Princeſſe d'Aquitaine avoit autant de beauté que de naiſſance & de grandeur ?

Cléomir enchanté de la queſtion, ſur-tout de la maniere dont elle avoit été faite, y répondit en amant qui ſçait profiter de ſes avantages. La Princeſſe d'Aquitaine, dit-il à Dalia, eſt après vous la plus belle perſonne du monde. Il faut vous avoir vue, pour ſe défendre de l'adorer. Cette réponſe ne raſſura point la fauſſe Prêtreſſe, & ce n'étoit pas non plus ce que vouloit Cléomir. Ce Prince étoit aimé, l'ignoroit & cherchoit à s'en inſtruire. Dalia craignit de le lui cacher trop long-tems. Peut-être, diſoit-elle en elle-même, peut-être la Princeſſe d'Aquitaine

m'égale-t-elle en beauté ; mais quel avantage ne lui donne pas ſur moi l'idée de ſa naiſſance ? Ah ! prouvons qu'au moins l'avantage eſt égal entre nous !

Le Prince Aquitain n'ambitionnoit & n'eſpéroit qu'une ſorte d'aveu ; c'étoit celui d'une tendreſſe réciproque. La preuve qu'il en exigeoit, rendoit même tout aveu ſuperflu. Il s'agiſſoit de fuir avec lui, & de fuir chez une Nation étrangere. La propoſition étoit effrayante, mais perſuaſive. Cléomir donnoit à Dalia l'exemple des plus grands ſacrifices ; il renonçoit aux avantages de ſon rang, aux fruits de ſes exploits, à l'hymen d'une Princeſſe, jeune & belle...... Il eſt bien peu de rivales que de pareilles preuves d'amour ne ſubjuguent. Dalia, qui aimoit Cléomir avant toutes ces preuves, eut la force de contredire ſes vues. Elle lui fit envisager ce qu'il perdoit volontairement, ce qu'il pourroit regretter un jour, & regretter en vain. Elle ſe retrancha ſur la décence, qui dès-lors ne permettoit plus de ſuivre un amant. Cet amant veut être votre époux, interrompit vivement Cléomir ; j'en jure par Tautatès,

Mercure & Mars ; j'en jure par vous-même, qui pouvez tout ſur moi ; par l'honneur, que nul Gaulois ne peut trahir. Allons chez les Iberes goûter un repos, que nous ne pouvons eſpérer, ni dans votre Patrie, ni dans la mienne. Dalia ne ſe rendit pas encore ; mais au fond elle étoit perſuadée. Le danger étoit preſſant, la fuite néceſſaire, le conducteur agréable. Ç'en eſt fait, dit-elle à Cléomir; ç'en eſt fait, cher Prince, devenez l'arbitre de ma deſtinée, me voilà prête à ſuivre vos pas. Fuyons ces lieux ſuſpects, & apprenez enfin que c'eſt la Princeſſe des Celtes qui va fuir avec vous.

Ciel ! s'écria Cléomir, de quel étonnement venez-vous me frapper ? Vous, la fille d'Ambigat ! Ce titre ne peut rien ajouter à mon amour, à mon reſpect ; mais par quel événement ?.. Que dis-je ? Ah ! ſongeons d'abord à vous ſouſtraire au danger qui vous menace. Votre qualité ne feroit pas un moyen ſûr de vous en garantir.

Dès la fin du jour ſuivant, tout étoit diſpoſé pour l'évaſion des deux amans. La place de Général, dont Cléomir faiſoit en-

core les fonctions, lui facilitoit les moyens de sortir du Camp à telle heure & avec telle escorte qu'il vouloit. Celle qui l'accompagnoit étoit des moins nombreuses, mais des plus fidelles. Dalia, déguisée en homme, étoit confondue parmi la troupe, de même que deux de ses esclaves, déguisées comme elle. On s'éloignoit en diligence; mais ce ne fut pas sans avoir surmonté bien des périls qu'on arriva au pied des Pyrénées; & sur-tout qu'on pénétra en Ibérie, c'est-à-dire, en Espagne. Cléomir emportoit avec lui des richesses considérables, & qui étoient le fruit de ses victoires. Ces trésors ne lui furent point inutiles; une partie servit à gagner les Prêtres d'un Temple voisin des lieux où Cléomir se fixa. Il n'y pouvoit être en sûreté que sous leurs auspices. Les Iberes étoient des barbares sans mœurs & sans loix. La volonté de leurs Prêtres étoit le seul frein qui pût contenir leur férocité; & ces Prêtres, loin de la reprimer toujours, sçavoient quelquefois en faire usage.

Cléomir avoit choisi pour sa résidence un vallon isolé, d'un abord difficile, mais

par lui-même très-agréable ; c'étoit un des plus rians payſages que la Nature puiſſe étaler. Là Cléomir ne regrettoit rien, ſur-tout lorſqu'il enviſageoit Dalia, qui, de ſon côté, remercioit Iſis d'avoir mal protégé ſon Temple. Dalia avoit informé Cléomir de tout ce qui regardoit ſa naiſſance, & ſa métamorphoſe en Prêtreſſe. Il l'aſſura qu'on pouvoit revenir du Jugement qui la privoit du Trône ; c'eſt-à-dire, faire parler quelqu'autre Dieu, & ſur-tout appuyer l'Oracle par d'heureux faits d'armes. En attendant, il ne s'occupoit que de ſon amour, & cet amour devenoit chaque jour plus preſſant. Oui, Prince, lui dit enfin Dalia, j'en crois vos ſermens ; mais c'eſt aux Autels que je veux les recevoir, & dépoſer les miens. C'étoit ce que Cléomir deſiroit le plus lui-même. Il n'y eut point, dans cette cérémonie, ce faſte, cet appareil qui, pour l'ordinaire, accompagne les mariages des Princes ; mais, en revanche, il s'y trouva un témoin qui en eſt preſque toujours exclus.... l'Amour.

Il ne quitta pas même les deux époux, quand leurs vœux furent comblés : leur

tendresse réciproque sembloit s'accroître de ce qui ordinairement l'anéantit. Il n'eût pas été en leur pouvoit de s'aimer moins ; ils ne pouvoient s'aimer davantage. Toute leur ame sembloit être de l'amour. Cléomir, il est vrai, ne put renoncer entiérement à la vie active à laquelle il étoit accoutumé. Dalia l'occupoit toujours, & l'occupoit seule ; mais son caractere belliqueux ne se plioit point à une maniere d'aimer purement pastorale. Ses divertissemens tenoient de l'éducation mâle qu'il avoit reçue. N'ayant plus d'armée à conduire, ni d'ennemis à combattre, il suivoit les cerfs dans les forêts, il affrontoit & terrassoit les bêtes féroces.

Un an s'étoit écoulé depuis qu'il habitoit ce coin de l'Ibérie. Il ignoroit ce qui se passoit dans tout le reste de la terre. Nulle correspondance n'étoit alors établie entre les Nations qui environnoient sa retraite ; mais, par-là même, cette retraite étoit plus sûre pour lui, étoit plus constamment ignorée. Ni Tutor, ni Ambigat n'avoient encore pu la découvrir. Cependant il arriva ce qui étoit presque inévi-

table : Cléomir, ſans rien perdre de ſon amour, ſentit renaître les idées de ſa premiere grandeur. La vie qu'il menoit lui parut peu digne de lui, & même de Dalia. Elle eſt née pour le Trône, diſoit-il, & c'eſt à moi de l'y placer, à moi de régner avec elle, ſi Ambigat a ceſſé de vivre : une plus longue retraite ſeroit un opprobre. Il envoya quelques émiſſaires obſerver ce qui ſe paſſoit dans les Gaules ; il envoya même juſqu'en Italie. Les premiers lui rapporterent qu'Ambigat régnoit encore ; les ſeconds, que Brennus, à la tête d'une Armée Gauloiſe, marchoit pour ſubjuguer la Toſcane & les Pays voiſins. Cléomir, à cette nouvelle, ne put maîtriſer ſon ardeur. Il étoit frere d'armes de Brennus ; il réſolut d'aller prendre part aux travaux & à la gloire qui l'attendoient. Je ſuis, diſoit-il, proſcrit de mon Pays, & je vis inconnu dans celui que j'habite ; j'y vis ſans éclat, ſans défenſe ; l'amour m'y tient lieu de tout ; mais peut-être cet amour eſt une foibleſſe. Il ſe défia de ſon cœur, & ſon eſprit fut perſuadé. En vain Dalia oppoſa-t-elle

à cette résolution ses prieres & ses larmes ; Cléomir la quitta, en pleurant lui-même, & résolut de se venger sur les Italiens de la violence qu'il se faisoit.

Brennus le reçut avec la distinction qu'il méritoit à tous égards, mit une partie de son armée sous ses ordres, & promit de partager avec lui les conquêtes qu'ils alloient tenter ensemble. Elles furent aussi brillantes que rapides. Les Romains voulurent en arrêter le cours ; mais l'orage qu'ils prétendoient conjurer, vint fondre sur eux ; ils n'y résisterent pas. Rome fut prise & réduite en cendres ; le Capitole alloit subir la même destinée, le nom Romain s'éteindre pour jamais, le Monde être préservé d'un honteux esclavage ; les cris de quelques Oies en ordonnerent autrement.

Dans ces circonstances, un des Gaulois que Cléomir a laissés en Ibérie, survient, & lui apprend que la Princesse a été enlevée par un nombreux parti de Celtes. Ciel ! s'écria alors Cléomir ; Ciel ! c'est moi qui ai préparé cet horrible accident ; c'est moi qui cause la perte de Da-

lia. J'aurois dû me borner à défendre un bien si précieux, & non venir attaquer des Nations que j'ignorois & qui m'ignoroient. Il ne douta point que cet enlevement n'eût été fait par ordre d'Ambigat : il se représentoit Dalia plus captive que jamais, privée de toute consolation, de toute espérance. Eh ! que seroit-ce, poursuivoit-il, si Ambigat n'existoit plus ? Si une sœur, injustement couronnée, alloit juger la perte de sa sœur nécessaire à sa propre conservation ? Si un Druide.... Ah ! une foule d'idées cruelles viennent accabler & désoler mon ame ! Je n'y puis rester ; allons sauver Dalia, ou nous perdre avec elle.

Brennus, à qui il fit part de cette résolution, ne réussit point à l'en détourner. Il le pressa d'accepter au moins quelques troupes ; mais Cléomir sentit avec raison qu'il lui falloit, ou une armée complette, ou simplement un petit nombre d'hommes choisis. Il fixa ce nombre à douze, auxquels même il ne fit aucune part de ce qu'il méditoit. Il partit, laissant Brennus occupé à prescrire un traité de paix aux Romains, qui ne vou-

loient que le tromper, & qui réuſſirent, parce qu'il étoit plus brave guerrier que fin politique. Pour Cléomir, ſon extrême empreſſement régloit ſa marche; auſſi fut-elle des plus rapides. Il trouva de grands changemens à ſon arrivée. Le Druide Ségoveſe ne vivoit plus depuis ſix mois : Ambigat étoit mort depuis peu de temps, & une Princeſſe, ſa fille, venoit d'être élevée ſur le Trône. Ces nouvelles augmenterent l'agitation du Prince. Il craignit tout pour celle qu'il venoit ſecourir, & craignit même d'être venu trop tard.

Le jour ſuivant, la Reine ſe fit voir en public, & dans toute la pompe de la Royauté. Un fond de langueur ſembloit encore ajouter à ſes charmes. Cléomir accourut ſe confondre parmi la foule des ſpectateurs; ſes regards avides cherchent la Reine de toutes parts, & ne cherchent qu'elle. Enfin, il l'apperçoit, & reſte ſaiſi, ému, tranſporté. C'eſt Dalia, s'écrioit-il, ce ſont les mêmes traits, les mêmes charmes, la même grace; jamais reſſemblance ne fut plus entiere, & les Dieux ne prodiguent pas des êtres auſſi parfaits. Peu s'en fallut qu'il n'interrompît

la cérémonie par une ſcene vive & tendre. Il ſe rappella enfin tout ce que la Princeſſe lui avoit dit de l'extrême reſſemblance qui exiſtoit entre elle & ſa ſœur. Cette réflexion dérangea toutes ſes idées, & rappella toute ſa triſteſſe. Il étoit ſeulement ſurpris que ſon cœur parût ſe méprendre à cette reſſemblance comme ſes yeux mêmes.

Il y rêvoit encore, quand un Barde, qui avoit autrefois été de ſa Cour en Aquitaine, le reconnut & vint l'aborder. Un Barde étoit alors ce qu'eſt parmi nous un Poëte, excepté qu'ils étoient moins nombreux, & plus révérés. On les reconnoiſſoit à des marques diſtinctives & honorables; c'étoit de plus les ſeuls Hiſtoriens de la Nation. Leur emploi ordinaire étoit de chanter les actions des grands hommes. Ils alloient fréquemment de Province en Province, & l'on préſume bien qu'il n'en manquoit pas à la Cour. Celui-ci étoit venu tenter fortune à celle de la nouvelle Reine : il fut ſurpris que Cléomir n'y parût point avec l'éclat qui convenoit à ſa dignité. Le Prince avoit beſoin d'un confident de l'eſpece de celui-là. Il lui fit part des motifs de ſon ſéjour dans cette con-

trée, & le détermina facilement à seconder ses vues. Il l'instruisit même de l'impression que la Reine venoit de faire sur son ame, & de l'incertitude qu'elle y laissoit. Je connois peu cette Princesse, reprit le Barde ; c'est la seconde fois que je parois à ses yeux. Elle est à coup sûr la plus belle personne de sa Cour ; elle est en même temps la plus triste. Mais elle cache, dit-on, la cause de cette mélancolie ; & on la respecte assez pour ne paroître pas avoir deviné ce qu'elle veut taire. Cependant, poursuivit-il, j'espere, avec le secours de mon art, éclaircir vos doutes, & peut-être adoucir l'extrême tristesse de la Reine.

Cette promesse en attira d'autres que le Prince fit au Barde ; & tandis que celui-ci étoit allé préparer sa Romance, Cléomir se replongea dans ses réflexions. Il flottoit dans une foule de pensées contraires l'une à l'autre : ses idées se confondoient ; un rayon d'esperance étoit soudain couvert par un nuage d'incertitude. Non, disoit-il enfin, non, je ne puis croire que Dalia soit sur le Trône, & me le laisse ignorer ; je connois son cœur...... Mais peut-être, ajou-

toit Cléomir, peut-être Dalia doute-t-elle du mien; peut-être mon départ d'Ibérie fut-il un crime à ses yeux; peut-être ce qui n'étoit que le fruit d'une noble ambition lui parut-il l'effet d'une coupable inconstance. Une femme de seize ans, & qui aime, sçait rarement mettre la gloire en balance avec l'amour.

Deux jours après, le Barde se présenta chez la Reine. Elle l'apperçut, & voulut l'entendre; c'étoit ce qu'il desiroit le plus. Il lui promit des chants qui n'avoient encore été entendus de personne; promesse qui rendit la Reine très-attentive. Le Barde usa encore d'un autre moyen pour prévenir les distractions; il commença par le portrait de son Héros, qu'il affecta de ne point nommer. Mais quiconque avoit vu Cléomir ne pouvoit s'y méprendre; & quiconque ne l'avoit pas vu, aspiroit à le voir dès ce moment. La Reine devint tout-à-coup rêveuse, & parut s'attendrir. Le Barde haussant le ton, chanta les exploits du jeune Guerrier, ses rapides conquêtes, son courage dans les combats, sa douceur après la victoire. Il rappella l'instant où, subjugué par sa pri-

ſonniere, de vainqueur qu'il étoit, il devint eſclave. Il peignit les plaiſirs dont avoit joui le jeune couple dans ſa retraite, la violence que ſe fit Cléomir pour s'arracher de ce lieu de délices, les nouveaux lauriers qui l'attendoient ſur les bords du Tibre ; mais le Chantre ſe ſurpaſſa lui-même vers la fin de ſon récit. Il s'agiſſoit d'exprimer la douleur où Cléomir étoit plongé depuis que Dalia lui avoit été ravie. Le Chantre, dis-je, eut recours à des termes ſi touchans, que toute l'aſſemblée en fut émue, & que la Reine laiſſa couler des larmes. Il parut même au Barde qu'elle ſe faiſoit violence pour ne donner que ces marques d'attendriſſement.

Elle le retint lorſqu'il étoit prêt à s'éloigner ; &, le conduiſant un peu à l'écart : Avouez, lui dit-elle, que vous venez de peindre un être de raiſon, un objet qui n'a jamais exiſté que dans vos chants ? Pardonnez-moi, grande Reine, reprit le Barde, mon Héros exiſte ; il eſt même, à tous égards, fort ſupérieur au portrait que j'en ai tracé. La Reine, à ces mots, reſta quelque temps rêveuſe.

Le Barde, qui s'y connoiſſoit, jugea qu'elle étoit plus perſuadée qu'elle ne vouloit le paroître. Enfin, elle lui demanda quel Pays habitoit le Prince qu'il avoit ſi bien chanté ? Le vôtre, Madame, répondit-il ; mais c'eſt, je penſe, pour peu de temps. Quoi ! reprit-elle avec émotion, n'y a-t-il rien dans mes Etats qu'il préſume pouvoir l'arrêter ? Votre Prince aime la gloire : j'ai des Armées, & n'ai point de Général ; ce poſte ne me paroît pas indigne de lui être offert. La Reine ajouta qu'il y auroit pour lui, le jour ſuivant, une audience particuliere, s'il jugeoit à propos d'en profiter.

Le Barde crut pouvoir en répondre d'avance. Un ſuccès ſi rapide l'étonnoit, & il en faiſoit modeſtement tout l'honneur à ſes vers. Il eſt certain, diſoit-il, que ſi la Reine étoit ce que préſume Cléomir, elle lui en donneroit des marques plus promptes & plus claires. Elle s'eſt attendrie, elle a verſé des larmes ; qu'eſt-ce que tout cela prouve ? Rien, ſinon que j'ai ſçu être pathétique.

Le rapport qu'il fit au Prince ne fut

que la ſuite de ce raiſonnement. Cléomir crut cependant y entrevoir quelque choſe de plus; mais ſon incertitude n'étoit pas levée. Il prit donc le parti d'accepter l'audience qu'on lui offroit. Qui ſçait, diſoit-il, ſi des raiſons de prudence n'obligent point Dalia d'en uſer ainſi? Et fût-ce même des raiſons de caprice, fût-ce même la ſœur de Dalia qui occupe le Trône, eſſayons du moins d'éclaircir l'aventure.

Il ſe rendit au Palais à l'heure indiquée, & fut introduit ſous les auſpices du Barde; mais il le fut pour lui-même dans l'appartement de la Reine. Elle étoit au lit, ſous prétexte d'incommodité, & le mal parut s'accroître à l'aſpect du Prince. La Reine pouſſa un cri qui fit accourir toutes ſes femmes. Elle ſe remit cependant, & leur ordonna de s'éloigner à une certaine diſtance. Le Barde en fit autant, même ſans en avoir reçu l'ordre. Seigneur, dit la Reine à Cléomir, il doit vous paroître extraordinaire d'avoir été prévenu ainſi par une Souveraine, à qui peut-être vous n'aviez nulle demande à faire; mais je veux le bien de cet État, & un defenſeur tel

que vous, n'eſt point trop acheté par une démarche telle que la mienne.

Cléomir, moins frappé de ce diſcours que de la voix même qui le prononçoit, ſe trouva hors d'état d'y répondre. Le ſon de cette voix lui pénétroit l'ame ; il croyoit entendre Dalia, & malgré l'obſcurité qui regne autour d'elle, il croit la voir ; mais la reſſemblance dont il eſt prévenu, vient de nouveau croiſer ſes idées. Il étoit d'ailleurs trop agité pour voir ſi la Reine partageoit ſon trouble. Il répondit enfin ; mais ce fut pour éluder adroitement les offres qui venoient de lui être faites. Il ajouta, qu'occupé de la recherche d'un bien qu'il a perdu par ſa faute, nul objet d'ambition ne pouvoit le diſtraire de ce ſoin. Cléomir s'apperçut que ſa réponſe avoit vivement frappé la Reine ; mais il ne put démêler quelles ſortes de mouvemens l'agitoient.

A l'inſtant même ſurvient un Courier chargé de nouvelles affligeantes. Une Armée de Germains avoit pénétré dans la Gaule Celtique, & dévaſtoit tout ſur ſon paſſage. La Reine parut effrayée. Alors Cléomir jugea qu'il étoit de ſa gloire de ſecourir

ſécourir une Princeſſe qui l'avoit prévenu par des offres; mais il n'accepta aucun titre dans ſon armée : il partit comme ſimple volontaire. La Reine, il eſt vrai, le fit accompagner par tout ce qu'il y avoit de Guerriers à ſa Cour, & envoya ordre au Général de le conſulter dans toute occaſion. Cet ordre produiſit l'effet qu'on en devoit attendre : le Général jugea qu'on lui envoyoit un Collegue, & ne vit dès-lors dans ce Collegue autre choſe qu'un ennemi.

Pour Cléomir, il rêvoit, chemin faiſant, aux circonſtances qui dirigeoient ſa conduite. Elle lui parut biſarre, & celle de la Reine peu conſéquente. Il ne trouvoit point naturel qu'une Souveraine prévînt un Inconnu par des diſtinctions ſi marquées. Il en venoit à croire qu'il n'y avoit que Dalia qui pût le traiter ainſi. D'un autre côté, diſoit-il, Dalia devroit en faire davantage. Ce qui, pour ſa ſœur, diroit trop, ne ſignifie point aſſez pour elle. Ainſi, d'une ou d'autre part, Cléomir voyoit de l'inconſéquence ; il en voyoit juſques dans ſes propres démarches. Enfin, perſuadé que dans une femme, & même dans

l'homme le plus ſage, les inconſéquences ne prouvent rien, il attendit l'événement.

Celui de cette campagne fut promptement décidé. Les deux armées étoient en préſence. Le Général Gaulois prit l'avis de Cléomir pour être plus en état de faire des diſpoſitions toutes contraires. Elles étoient ſi favorables à l'ennemi, qu'il enfonça l'armée des Celtes, ſans peine, & preſque ſans péril. Le Général fut lui-même enveloppé, en combattant très-vaillamment. Cléomir vit alors que tout étoit perdu, s'il ne prenoit tout ſur lui. Il rallie les troupes diſperſées, encourage celles qui ſe défendoient encore, fait faire de nouvelles attaques, & combat lui-même avec cette valeur qui étonne & ſe communique. En peu de temps la face des affaires changea ; les Germains, enfoncés à leur tour, ſont pourſuivis juſqu'à leur entiere défaite. On ne s'apperçut bientôt qu'ils euſſent pénétré dans la Gaule, que par le grand nombre de morts & de captifs qu'ils y laiſſerent.

L'armée Gauloiſe attribua hautement à Cléomir tout l'honneur de la victoire. Il

eſt ramené en triomphe à la Cour, & regardé comme le libérateur de l'Etat. Ces hommages étoient volontaires de la part des Peuples ; ils avoient prévenu, à cet égard, les ordres de la Reine ; mais on liſoit ſur ſon viſage la joie qu'elle en reſſentoit. On eût pu même y lire que cette ſatisfaction étoit relative à la perſonne du Vainqueur, autant & plus qu'à la victoire dont elle recueilloit les fruits.

C'étoit l'uſage alors dans les Gaules, que le Souverain, au milieu de toute ſa Cour, & dans tout l'appareil de la Royauté, plaçât une Couronne d'or ſur la tête du Général victorieux. Il fut décidé que Cléomir jouiroit de cet honneur ; & la cérémonie fut renvoyée à deux jours. Il eut encore, durant cet intervalle, une courte entrevue avec la Reine, qui, comme dans la premiere, ne ſe laiſſa voir qu'à demi. Delà, nouvelles conjectures de la part du Prince, nouvelle incertitude, nouvelle impatience. Il étoit réſolu de tout perdre, ou de s'éclaircir ſur le ſort de Dalia ; car c'étoit Dalia ſeule qui pouvoit l'intéreſſer ; c'étoit ſon ame, ſa candeur,

ſon amour, ſa maniere d'aimer qui le captivoient. Il n'eût pas ſuffi, pour le diſtraire de ſa paſſion, d'égaler Dalia en beauté, de réunir même tous ſes traits; elle ſeule eût pu devenir la rivale d'elle-même; & c'eſt ce que ſoupçonnoit quelquefois Cléomir. Deux nouveaux incidens vinrent détruire en lui cette idée.

Le Barde qui l'avoit ſervi dans ſes premieres tentatives, ne l'avoit point accompagné dans ſon expédition contre les Germains. Il étoit reſté à la Cour, où la Rein le combloit de diſtinctions & de bienfaits Selon lui, c'étoit la beauté de ſa Romanc qu'elle recompenſoit. Il dût cependant s'ap percevoir que le Héros y entroit pour beau coup. La Reine l'en entretint ſi ſouvent qu'il ſoupçonna ce qu'elle ne vouloit poin lui cacher. Elle en vint même juſqu'à l charger d'une négociation qui marquoit plus intime confiance. Il s'agiſſoit d'engage Cléomir à ſe fixer à la Cour. Une lettre qu'il lui remit de la part de la Reine, ve noit à l'appui de ſes diſcours, & laiſſoit en trevoir qu'il pouvoit aſpirer à tout. Le Bar n'épargna rien pour le déterminer. Son ma

riage avec Dalia n'étoit, par lui-même, qu'un léger empêchement. Les loix du temps autorisoient le divorce, & l'usage n'empêchoit point qu'une sœur, dans un cas pareil, ne pût remplacer sa sœur. L'obstacle réel étoit l'attachement de Cléomir pour Dalia.

Il répondit à la Reine avec respect, mais d'une maniere vague. Son but étoit de gagner du temps. L'écriture de la lettre lui étoit absolument inconnue; mais au bout de quelques heures, un esclave lui apporta un autre billet dont il reconnut d'abord le caractere. Sa surprise égala sa joie d'y trouver ces mots.

Epoux toujours cher, mais peut-être inconstant, reconnoissez les traits de l'infortunée Dalia. *Elle respire encore, & ne vit que pour vous. Suivez cet esclave, & venez vous justifier, s'il est possible.*

Oui! s'écria Cléomir, oui, ma justification sera facile & prompte. Je ne veux pour juge que son cœur, pour témoins que mes actions. Il partit sur le champ, guidé par

l'esclave, & sans aucune suite. Après une heure de marche, ils arriverent à un bois des plus solitaires. Une marche, à peu-près aussi longue dans cette forêt, les conduit à un Château qui ressembloit beaucoup à une prison d'Etat; ils y entrent néanmoins sans difficulté. Cléomir fut surpris d'y reconnoître quelques-uns des esclaves qui servoient Dalia en Ibérie. Mais que n'éprouva-t-il point en appercevant Dalia elle-même, en la voyant se précipiter dans ses bras, le serrer dans les siens, en lui entendant prononcer d'une voix presque éteinte: est-il bien vrai que Dalia vous soit encore chere ?

Cléomir ne répondit d'abord que par des baisers de flamme; ensuite il lui parla avec ce ton qui persuade toujours, parce qu'il est celui du sentiment & de la vérité. Les larmes de Dalia couloient; mais ce n'étoit point des larmes de douleur, c'étoit des larmes de tendresse & de joie; de ces larmes délicieuses qu'inspire la persuasion d'un bonheur dont on a lieu de douter, & d'un bonheur tel qu'en procure un amour mutuel. Ma chere Dalia, lui dit Cléomir, les

momens font précieux ; il faut vous arracher à cette prifon ; peut-être quelques jours plus tard feroit-elle pour moi d'un accès plus difficile. Fuyons ces lieux, fuyons la Gaule entiere, jufqu'à ce que le moment foit venu d'y rentrer d'une maniere digne de vous & de moi.

Quoi ! s'écria-t-elle enfin, quoi ! Prince, vous renoncez, pour me fuivre, à tous les avantages qu'une Reine puiffante vous laiffe efpérer !.... Rien ne peut vous remplacer auprès de moi, interrompit vivement Cléomir, pas même une Reine qui réunit vos charmes extérieurs. Un vif defir de gloire, & de vous procurer un état digne de vous, m'avoit ci-devant arraché de vos bras. L'Empire du monde, que vous ne partageriez point avec moi, feroit incapable de me féduire.

Mais, Seigneur, ajouta la Princeffe, après un autre moment de filence, n'eft-ce pas demain que vous recevez, en préfence de tous les Chefs de l'Etat, le prix de la victoire dont il vous eft redevable ? Cet honneur n'eft point à dédaigner, & il eft bon que les Celtes s'accoutument à voir en vous

un Défenfeur. Cléomir étoit plus jaloux de rendre Dalia libre, que de fe faire couronner comme vainqueur. Mais elle perfifta fi abfolument dans cette idée, qu'il fe vit contraint d'y foufcrire. Il la quitta, après avoir pris quelques mefures pour leur commun départ, fort étonné quelle-même s'obftinât d'en retarder le moment, plus étonné encore des motifs de ce retard. M'obliger, difoit-il, à contempler fa rivale dans tout l'éclat du Trône, & à partager moi-même cet éclat! Certainement Dalia préfume beaucoup de ma fidélité, ou ne craint pas affez de la mettre en péril.

Cette idée l'occupa jufqu'au moment de la cérémonie. On y voyoit réunis tous les grands Ordres de l'Etat. La Reine, affife fur un Trône magnifique, avoit à fa droite le Confeil des Druides, à fa gauche le Sénat des Dames Gauloifes. * Les principaux

* On fçait qu'il y eut autrefois, dans les Gaules, un Sénat uniquement compofé de Femmes. Les plus grandes affaires fe décidoient à ce Tribunal. Elles y étoient mieux conduites qu'elles n'euffent pu l'être par les hommes, qui ne fçavoient gueres alors que combattre. Les Druides parvinrent à anéantir ce Sénat, qui nuifoit à leur defpotifme.

Chefs des armées occupoient les degrés du Trône & les avenues. Un Peuple immenſe rempliſſoit le ſurplus de l'eſpace. Cléomir parut aux acclamations de toute cette multitude, & conduit par les principaux Guerriers qui avoient combattu ſous lui. Sa démarche, ſon air, toute ſa perſonne avoient tant de nobleſſe, que la Couronne qui l'attendoit parut fort au-deſſous de ce qu'il devoit prétendre. De ſon côté, la Reine lui parut ſi belle, qu'il frémit de l'imprudence de Dalia. La Reine elle-même ſembloit occupée d'un deſſein beaucoup plus grand que celui qui étoit indiqué : une joie, mêlée d'un certain trouble, régnoit ſur ſon viſage & dans ſes yeux. Cléomir approche, & monte quelques degrés du Trône, ou la Reine, en ce moment, l'attendoit debout. Elle poſe ſur la tête du Prince, au bruit des applaudiſſemens univerſels, la Couronne d'or qu'elle tenoit à la main. On l'eût priſe pour Vénus qui couronnoit Mars. Une profonde génuflexion annonçoit déja la retraite de Cléomir ; la Reine le retint. Prince, lui dit-elle, votre fidelle Dalia

ne veut plus être ſéparée de vous. Ces mots le jetterent dans une ſurpriſe inexprimable. En même temps, la Reine ôtant ſa Couronne, la dépoſe entre les mains d'un de ſes Officiers, & deſcend ſur le même degré où étoit Cléomir. Alors un étonnement & un ſilence univerſels ſuccedent aux applaudiſſemens. Dalia (car c'étoit elle-même) élevant une voix qui pénétroit l'âme, s'exprima ainſi.

» O vous ! noble élite d'une Nation
» redoutée par toute la terre, écoutez
» votre Reine, & voyez à quel prix elle
» peut déſormais l'être.

(*Montrant Cléomir.*)

» Voici l'appui, le défenſeur, l'époux
» que m'avoient donné les Dieux avant
» que de me choiſir pour gouverner cet
» Etat. Ne m'euſſent-ils fait que ce pre-
» mier don, ma reconnoiſſance ne fini-
» roit qu'avec mes jours. Et vous, gé-
» néreux Gaulois, ſongez que c'eſt un
» préſent que le Ciel vous fait par mes
» mains. Né du ſang des Rois, mon Epoux

» eſt encore plus digne de commander » aux hommes par ſon courage & ſes » vertus, que par ſa naiſſance. Il fut au- » tant de fois victorieux qu'il donna de » Batailles; il prit autant de Villes qu'il » en aſſiégea. Nul ne connut mieux l'art » de ſubjuguer une Nation, & vous ſçavez » s'il connoît celui de les défendre.

(*Aux Druides.*)

» Miniſtres des Dieux, voilà le Défen- » ſeur des Autels.

(*Aux Dames Gauloiſes.*)

» Sages Diſpenſatrices des Loix, voilà » le bras qui peut en maintenir l'autorité.

(*Aux Chefs des Troupes.*)

» Braves Guerriers, voilà le Chef di- » gne de vous conduire. Peuples enfin, » qui me reconnoiſſez pour votre Reine, » voilà le Roi que ma tendreſſe vous » propoſe; celui qu'elle a choiſi pour

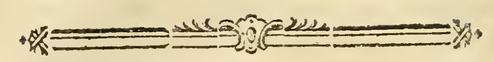
» moi même. Nos deſtins ſont inſépara» bles : ou détrônez Dalia, ou couronnez » Cléomir. »

Ce diſcours, prononcé d'un ton noble & touchant, par une Princeſſe qui ſéduiſoit, lors même qu'elle ne vouloit pas toucher ; quelques larmes qui couloient de ſes beaux yeux, la tendreſſe qu'on y liſoit pour ſon époux, &, autant que tout cela même, le grand nom de Cléomir, tout contribuoit à un heureux dénouement. L'unanimité des ſuffrages s'annonça par des acclamations générales & ſubites. Cléomir fut élu Roi avant que d'être bien perſuadé ſi Dalia étoit vraiment elle-même.

Ses doutes, à cet égard, étoient faciles à détruire. Dalia l'inſtruiſit de ce que ſon abſence lui avoit laiſſé ignorer. Ambigat ayant ſurvécu à Ségoveſe, ſurvécut auſſi à ſa prévention pour ce Druide, & même à ſa dévotion pour Tautatès. La Déeſſe Iſis devint l'objet de ſes hommages multipliés, & la Grande-Prêtreſſe l'objet de ſa confiance. Il étoit naturel que la Prêtreſſe

anéantît ce qu'avoit fait le Druide son ennemi, &, qui pis est, son devancier. Il falloit des Oracles ; ils ne manquerent pas. Ainsi Dalia avoit, au nom d'Isis, été déclarée l'aînée, par la raison même qui l'avoit d'abord fait déclarer la cadette; c'est-à-dire, parce qu'elle étoit née la seconde. Ambigat, informé du lieu de sa retraite, l'en avoit retirée par un enlévement, l'avoit secrétement fait conduire à sa Cour, l'avoit destinée au Trône, & en avoit exclu celle qu'il avoit d'abord préférée. Elle avoit achevé de rendre la révolution complette, en remplaçant Dalia parmi les Prêtresses d'Isis. Peut-être même y desiroit-elle l'arrivée d'un nouveau Cléomir, pour la perfection du parallele. Au reste, ce n'est point à Dalia qu'il faut imputer cette réflexion critique. Il ne faut pas la juger elle-même trop séverement sur sa manie d'éprouver la fidélité d'un époux. Ces sortes d'épreuves pouvoient se risquer il y a trois mille ans. On imagine que de nos jours elles pourroient n'avoir pas le même succès.





AZAKIA,

ANECDOTES HURONNES.

LES anciens Habitans du Canada furent tous Sauvages, & l'étoient dans toute la rigueur du terme. Rien ne le prouve mieux que la deſtinée de certains François qui aborderent les premiers dans cette partie du nouveau Monde. Ils furent mangés par ces Barbares qu'ils prétendoient humaniſer & polir.

De nouvelles tentatives eurent un ſuccès plus heureux. On repouſſa les Sauvages dans l'intérieur du Continent : on conclut avec eux des traités de paix, toujours mal obſervés ; on fit naître chez eux des beſoins qui leur rendirent notre joug néceſſaire. Notre eau-de-vie, notre tabac firent ſans peine ce que nos armes euſſent opéré plus difficilement. Bientôt la confiance devint réciproque, & les forêts du Canada furent auſſi librement fréquen-

tées par leurs nouveaux hôtes, que par ceux qu'elles avoient vu naître.

Elles l'étoient ſouvent auſſi par des femmes & des filles Sauvages, à qui la rencontre d'un François ne cauſoit nulle frayeur. Preſque toutes ces femmes ſont belles, & certainement leur beauté ne doit rien aux preſtiges de l'art. Il n'influe gueres davantage ſur leur conduite.

Leur caractere eſt naturellement doux; leur humeur gaie; elles rient de la maniere la plus agréable & la plus attrayante. Elles ont un penchant décidé pour l'amour; penchant qu'une fille, dans ces contrées, peut ſuivre & ſuit toujours ſans ſcrupule, ſans craindre nul reproche. Il n'en eſt pas ainſi d'une femme; elle ſe doit toute entiere à celui qu'elle a épouſé; &, ce qui n'eſt pas moins digne de remarque, elle remplit exactement ce devoir.

Une Héroïne de cette claſſe, & qui étoit née parmi les Hurons, s'égara un jour dans une forêt voiſine des terres qu'ils habitent. Elle fut ſurpriſe par un Soldat François, qui ne daigna point s'in-

former si elle étoit fille ou femme. Il se sentoit d'ailleurs peu disposé à respecter les droits d'un époux Huron. Les cris que poussoit la jeune Sauvage, en se défendant, attirerent vers cet endroit le Baron de Saint-Castins, Officier dans les Troupes du Canada. Il n'eut pas de peine à obliger le Soldat de s'éloigner; mais celle qu'il venoit de secourir avoit tant de charmes, que cet homme lui parut excusable. Il fut lui-même tenté d'exiger le salaire de sa démarche. Il s'y prit d'une maniere plus engageante que son devancier, & ne réussit pas mieux. *L'ami qui est devant mes yeux, m'empêche de te voir*, lui dit la Huronne. C'est la phrase sauvage pour exprimer qu'on a un mari, & qu'on ne veut absolument point lui manquer. Cette phrase n'est pas un vain formulaire, elle renferme un refus décisif, & est commune à toutes les femmes de ces Nations barbares, que notre voisinage & nos exemples n'ont jamais pu civiliser.

Saint-Castins, à qui la langue & les usages des Hurons étoient familiers, vit d'abord qu'il n'avoit plus rien à préten-

dre ; & cette perſuaſion rappella toute ſa générosité. Il ſe borne donc à accompagner la belle Sauvage, qui n'étoit venue que par cas fortuit dans ce bois, & qui craignoit de nouvelles rencontres. Chemin faiſant, il en reçut toutes les marques de reconnoiſſance poſſibles, ſi on en excepte celle qu'il avoit d'abord voulu exiger.

Au bout de quelque temps, Saint-Caſtins eſt inſulté par un de ſes Confreres, lui fait un appel, & le tue. L'Officier mort étoit neveu du Gouverneur Général de la Colonie ; & ce Gouverneur étoit auſſi abſolu que vindicatif. Saint-Caſtins n'eut d'autre parti à prendre que la fuite. On préſuma qu'il s'étoit retiré chez les Anglois de la nouvelle Yorck : choſe effectivement très-vraiſemblable. Cependant il n'en fit rien ; perſuadé qu'il trouveroit un aſyle également ſûr parmi les Hurons : ce fut à eux qu'il donna la préférence.

Le deſir de revoir Azakia, (c'eſt le nom de la Sauvage qu'il avoit ſecourue) entra pour beaucoup dans ce choix. Elle reconnut d'abord ſon libérateur. Sa joie fut extrême de le retrouver, & elle la lui té-

moigna auſſi naïvement qu'elle avoit réſiſté à ſes attaques. Le Sauvage dont elle étoit la femme, & qui ſe nommoit Ouabi, fit le même accueil à Saint-Caſtins. Ce dernier l'inſtruiſit du motif de ſa fuite. Le Grand-Eſprit ſoit loué de t'avoir conduit parmi nous, reprit le Huron! Ce corps, ajouta t-il, en portant la main ſur ſon eſtomac, ce corps te ſervira de barriere, & ce caſſe-tête écartera, ou terraſſera tes ennemis. Ma cabanne ſera la tienne; tu verras journellement le grand Aſtre reparoître & nous quitter, ſans que rien te manque, ni puiſſe te nuire.

Saint-Caſtins lui déclara qu'il vouloit abſolument vivre comme eux, c'eſt-à-dire, partager leurs travaux, leurs guerres, leurs uſages, en un mot, devenir Huron : aveu qui redoubla la joie d'Ouabi. Ce Sauvage tenoit le premier rang parmi ſes ſemblables; il étoit leur Grand Chef, dignité qu'il ne devoit qu'à ſon courage & à ſes ſervices. Il avoit d'autres Chefs ſous lui, & offrit une des Places à Saint-Caſtins, qui n'accepta que le rang de ſimple guerrier.

Les Hurons étoient alors en guerre avec

les Iroquois. Il fut queftion de tenter une entreprife contre ces derniers. Saint-Caftins voulut être de cette expédition, & y combattit en Huron déclaré ; mais il fut bleffé dangereufement. On le rapporta, non fans peine, jufques dans la maifon d'Ouabi, fur une efpece de brancard. A cette vue Azakia parut accablée de douleur ; mais elle ne fe borna point à le plaindre, elle fongea à lui prodiguer les foins & les fecours. Elle avoit plufieurs Efclaves à fes ordres, & ne fe repofoit que fur elle-même de ce qui pouvoit tendre au foulagement de fon hôte. Son activité égaloit fes inquiétudes. On eût dit que c'étoit une Amante qui veilloit fur les jours de fon Amant. Un François ne pouvoit manquer d'en tirer les conféquences les plus flatteufes, & c'eft ce que fit d'abord Saint-Caftins. Ses defirs & fes efpérances renaiffoient avec fes forces. Un feul point dérangeoit un peu fes vues ; c'étoit les fervices & les attentions d'Ouabi. Pouvoit-il le tromper, fans joindre l'ingratitude à la perfidie ? Mais, reprenoit Saint-Caftins, le bon Ouabi n'eft qu'un Sauvage ; feroit-il plus vétillard fur cet arti-

cle que beaucoup d'honnêtes gens de notre Europe ? Cette raiſon, qui n'en étoit pas une, parut très-ſolide à l'amoureux François. Il renouvella ſes tendres avances, & fut ſurpris d'eſſuyer de nouveaux refus. Arrête ! Célario, (c'eſt le nom Sauvage qu'on avoit donné à Saint-Caſtins) arrête, lui dit Azakia ; les tronçons de la baguette que j'ai rompue avec Ouabi, n'ont pas encore été réduits en cendres. Une partie reſte encore en ſon pouvoir, & l'autre au mien. Tant qu'ils ſubſiſteront je ſuis à lui, & ne puis être à toi. Ce diſcours, prononcé d'un ton ferme, déconcerta un peu Saint-Caſtins. Il n'oſoit preſque plus inſiſter, & tomba dans une triſte rêverie. Azakia en fut touchée. Que faire, lui dit-elle ? Je ne puis devenir ta compagne qu'en ceſſant d'être celle d'Ouabi ; & je ne puis quitter Ouabi ſans lui cauſer la triſteſſe que tu éprouves toi-même. Réponds-moi : l'a-t-il mérité ? Non ! s'écria vivement Célario ; non, il mérite ſur moi toute préférence ; mais il faut que j'abandonne & ſa demeure, & même cette habitation. Ce n'eſt qu'en ceſſant de voir

Azakia que je puis ceſſer d'être ingrat envers Ouabi.

Ces mots firent pâlir la jeune Sauvage. Ses larmes coulerent preſque auſſi-tôt, & elle ne chercha point à les cacher. Ah! ingrat Célario, s'écria-t-elle, en ſanglottant, & lui preſſant les mains entre les ſiennes, ingrat Célario! eſt-il bien vrai que tu veuilles quitter ceux à qui tu es plus cher que la lumiere du grand Aſtre? Que t'avons-nous fait pour nous abandonner? Te manque-t-il quelque choſe? Ne me vois-tu pas ſans ceſſe à tes côtés, comme l'eſclave qui n'attend que le ſignal pour obéir? Pourquoi veux-tu qu'Azakia meure de triſteſſe? Tu ne peux la quitter ſans emporter ſon ame; elle eſt à toi, comme ſon corps eſt à Ouabi.... L'arrivée de ce dernier empêcha Saint-Caſtins de répondre. Pour Azakia, elle continuoit de pleurer, ſans ſe contraindre, ſans même en cacher un inſtant la cauſe. Ami, dit-elle au Huron, tu vois encore Célario, tu le vois, tu peux lui parler & l'entendre; mais bientôt il va diſparoître à nos yeux, il va chercher d'autres amis...

D'autres amis ! s'écria le Sauvage, presque aussi alarmé qu'Azakia même : eh quoi ! mon cher Célario, quelle raison te porte à t'arracher toi-même de nos bras ? As-tu reçu ici quelque injure, quelque dommage ? Réponds-moi ; tu sçais que j'ai de l'autorité dans ces lieux. Je te jure, par le grand Esprit, que tu seras satisfait & vengé.

Cette question devenoit embarrassante pour Saint-Castins. Il n'avoit nul sujet raisonnable pour se plaindre, & le vrai motif de sa résolution devoit être absolument ignoré d'Ouabi. Il lui fallut se rejetter sur quelques raisons bannales, & que le bon Ouabi trouva très-ridicules. Parlons d'autre chose, ajouta-t-il, demain je pars pour une expédition contre les Iroquois, & ce soir je donne à nos Guerriers le repas d'usage. Prends part à cet amusement, mon cher Célario.... J'en veux prendre également à vos périls & à vos travaux, interrompit Saint-Castins ; je suis de cette nouvelle expédition. Tes forces trahiroient ton courage, répliqua le Chef des Hurons : c'est peu de sçavoir affronter la mort, il

faut pouvoir la donner à l'ennemi; il faut pouvoir le pourſuivre, s'il prend la fuite; & même pouvoir l'éviter, s'il eſt trop ſupérieur. Telles furent, dans tous les temps, nos maximes guerrieres. Ne ſonge donc, pour le moment, qu'à te guérir, & à veiller ſur cette habitation durant mon abſence; je t'en confie le ſoin & la charge. Il eût été ſuperflu que le François répliquât. Bientôt les Guerriers s'aſſemblent, & le feſtin commence. A peine eſt-il fini, que la troupe ſe met en marche, & que Saint-Caſtins reſte plus que jamais expoſé aux charmes d'Azakia.

Il eſt certain que cette jeune Sauvage aimoit ſon hôte, & l'aimoit d'un amour purement métaphyſique, ſans pourtant ſe douter de ce que c'étoit qu'un pareil amour. Elle prit même une réſolution que nos Métaphyſiciennes, dans ce genre, ne prendroient certainement pas; ce fut de procurer à Saint-Caſtins l'occaſion d'obtenir d'une autre ce qu'elle-même s'obſtinoit à lui refuſer. La rivale qu'elle ſe donna étoit des plus propres à opérer cette eſpece de diverſion. Elle n'avoit que

dix-huit ans, étoit très-belle, &, ce qui ne devenoit pas moins néceſſaire, étoit encore fille. J'ai déja dit que, chez ces Nations, une fille jouit de la plus grande liberté. Saint-Caſtins, excité par Azakia, eut divers entretiens avec Ziſina : c'eſt le nom de cette jeune Huronne. Au bout de quelques jours, il put lire dans ſes yeux qu'elle ſeroit moins ſévere que ſon amie. On ne dit point s'il profita de la découverte; du moins ne lui fit-elle point oublier Azakia, qui de ſon côté, ſans doute, ne vouloit point être oubliée. Saint-Caſtins ſe ſentoit malgré lui ramené vers elle. Un incident, qui par-tout ailleurs eût contribué à les unir, fut prêt à les ſéparer pour jamais.

On apprit par quelques fuyards, plus diligens que les autres, qu'Ouabi avoit donné dans une embuſcade d'Iroquois, qu'il avoit perdu une partie de ſa troupe, & étoit lui-même reſté ſur le champ de bataille. Cette nouvelle cauſa de juſtes regrets à Saint-Caſtins. Sa généroſité lui fit mettre à l'écart toute vue d'intérêt. Il oublioit qu'en perdant un ami, il ſe trouvoit

voit défait d'un Rival. D'ailleurs, la mort de ce Rival pouvoit entraîner celle d'Azakia même. Ses jours, dès ce moment, dépendoient du caprice d'un ſonge. Ainſi le vouloit un uſage ſuperſtitieux, conſacré de tout temps parmi ces Peuples. Si, dans l'eſpace de quarante jours, une Veuve, qui vient de perdre ſon époux, le voit & lui parle en ſonge deux fois de ſuite, elle en infere qu'il a beſoin d'elle *dans le pays des Ames*, & rien ne peut la diſpenſer de ſe donner la mort.

Azakia étoit d'avance réſolue d'obéir à cet uſage, ſi le double ſonge avoit lieu. Elle regrettoit ſincérement Ouabi; &, quoique Saint-Caſtins lui fournît matiere à d'autres regrets en mourant, le préjugé l'emportoit ſur l'inclination. Il n'eſt pas facile d'exprimer les inquiétudes, les terreurs qui tourmentoient l'Amant de cette belle & crédule Huronne. Chaque nuit il ſe la figuroit en proie à ces viſions ſiniſtres; il ne l'abordoit chaque matin qu'en frémiſſant. Un jour enfin il la trouva qui préparoit un breuvage mortel: c'étoit le ſuc d'une racine de citronnier; poiſon qui,

dans cette contrée, ne manque jamais ſon coup. Tu vois, mon cher Célario, lui dit Azakia, tu vois les apprêts du long voyage qu'Ouabi m'ordonne de faire.... Ciel! interrompit Saint-Caſtins, pouvez-vous en croire un ſonge qui vous abuſe, une illuſion frivole & trompeuſe? Arrête, Célario, reprit la Huronne, tu t'abuſes toi-même. Ouabi s'eſt montré à moi la nuit derniere; il m'a pris la main, en m'ordonnant de le ſuivre. La peſanteur de mon corps s'y oppoſoit. Ouabi s'eſt éloigné d'un air triſte. Je l'appellois; pour pour toute réponſe, il m'a tendu les bras, & enſuite a diſparu. Il reviendra ſans doute, mon cher Célario; il faudra lui obéir; &, après t'avoir pleuré, j'avalerai ce breuvage qui doit aſſoupir mon corps; j'irai rejoindre Ouabi dans le ſéjour des Ames.

Ce diſcours mit Saint-Caſtins hors de lui-même. Il y oppoſa tout ce que la raiſon, la douleur & l'amour purent lui ſuggérer de plus convaincant; rien ne parut l'être à la jeune Sauvage. Elle pleuroit, mais perſévéroit dans ſon deſſein. Tout

ce que le déſolé François put obtenir d'elle, fut qu'en ſuppoſant même qu'Ouabi lui apparût une ſeconde fois en ſonge, elle attendroit, pour ſe donner la mort, qu'elle fût un peu mieux aſſurée de la ſienne : choſe que Saint-Caſtins ſe propoſoit de vérifier au plutôt.

Les Sauvages n'échangent, ni ne rachetent leurs priſonniers ; ils ſe bornent à les arracher des mains de l'ennemi, quand ils le peuvent. Quelquefois le vainqueur deſtine ſes captifs à l'eſclavage : le plus ſouvent il les fait mourir. Telle eſt ſur tout la maxime des Iroquois. Il y avoit donc à préſumer qu'Ouabi étoit mort de ſes bleſſures, ou avoit été brûlé par cette Nation barbare. Azakia le croyoit encore plus que tout autre ; mais Saint-Caſtins vouloit qu'au moins elle en doutât. De on côté, il ranime le courage des Hurons, & propoſe une nouvelle entrepriſe contre l'ennemi. Elle eſt approuvée. Il s'agiſſoit d'élire un Chef : toutes les voix ſe réuniſſent en faveur de Saint-Caſtins, qui avoit déja donné des preuves de ſa valeur & de ſa conduite. Il part avec ſa

Troupe ; mais il ne part qu'après avoir de nouveau tiré parole d'Azakia, qu'en dépit de tous les ſonges qu'elle pourroit faire, elle différera, au moins juſqu'à ſon retour, le triſte voyage qu'elle médite.

Celui des Guerriers Hurons fut des plus heureux. Les Iroquois les croyoient trop affoiblis ou trop découragés pour oſer rien entreprendre. Eux-mêmes s'étoient mis en marche pour venir les attaquer, & marchoient ſans précaution. Il n'en étoit pas ainſi de la troupe de Saint-Caſtins. Celui-ci avoit envoyé quelques-uns de ſes gens à la découverte. Ils apperçurent l'Ennemi, ſans en être vus, & revinrent en donner avis à leur Chef. Le terrein ſe trouvoit des plus propres à dreſſer une embuſcade. Les Hurons en profiterent ſi bien, que les Iroquois ſe virent enfermés lorſqu'ils croyoient n'avoir aucun riſque à courir. On les chargea avec une fureur qui ne leur laiſſa point le temps de ſe reconnoître. Le plus grand nombre eſt tué ſur la place ; le ſurplus eſt eſtropié, ou garrotté. On marche ſur le champ au plus prochain village ; on y ſurprend les Iroquois aſſemblés. Ils alloient jouir du

ſpectacle de voir brûler un Huron. Déja ce dernier chantoit ſa chanſon de mort. C'eſt à quoi ne manque jamais tout Sauvage que l'ennemi eſt prêt à faire périr. De grands cris & une grêle de coups de fuſils eurent bientôt diſperſé la foule des curieux. On tue, & les fuyards, & ceux qui veulent réſiſter. Toute la férocité ſauvage ſe déploie. Vainement Saint-Caſtins s'efforçoit d'arrêter le carnage; il ne ſauva qu'avec peine un petit nombre de femmes & d'enfans. Il craignoit ſur-tout qu'au milieu de ce tumulte horrible, Ouabi ne fût maſſacré lui-même, ſuppoſé qu'il vécût encore, & ſe trouvât dans cette habitation. Occupé de cette idée, il accouroit ſans relâche d'un endroit à un autre. Il apperçoit dans une place, où l'on combattoit encore, un Priſonnier attaché à un poteau, & ayant à ſes côtés les apprêts de ſa mort, c'eſt-à-dire, de quoi le brûler à petit feu. Le Chef des Hurons vole vers ce malheureux captif, rompt ſes liens, le reconnoît, l'embraſſe avec des tranſports de joie. C'étoit Ouabi.

Ce brave Sauvage avoit préféré la perte de ſes jours à celle de ſa liberté. A peine guéri de ſes bleſſures, on lui avoit offert la vie ſous condition de reſter eſclave. Il avoit choiſi la mort, déterminé à ſe la donner lui-même, ſi elle lui étoit refuſée. Mais les Iroquois étoient gens à lui épargner cette peine. Un inſtant plus tard, ſes compagnons n'euſſent plus été à temps de le ſauver.

Après avoir diſperſé ou fait eſclave ce qui reſtoit d'Iroquois dans ce canton, l'Armée Huronne reprit le chemin de ſes terres. Saint-Caſtins voulut remettre le commandement à Ouabi qui le refuſa. Il l'inſtruiſit, chemin faiſant, du deſſein où étoit Azakia de mourir, perſuadée que lui-même ne vivoit plus, & qu'il exigeoit qu'elle le ſuivît, du poiſon qu'elle avoit préparé à ce ſujet, & du délai qu'il n'avoit obtenu d'elle qu'avec peine. Il parloit avec une véhémence & un attendriſſement qui frapperent le bon Ouabi. Il ſe rappella quelques traits qu'il avoit peu remarqué dans le temps; mais dans ce dernier inſtant mê-

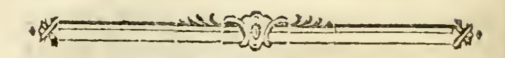
me il ne témoigna rien de ce qu'il projettoit. On arrive. Azakia, qui avoit fait un second rêve, regardoit ce retour comme le signal de son trépas. Quelle est sa surprise de voir au nombre des vivans l'époux qu'elle croyoit aller rejoindre au séjour des esprits! D'abord elle resta immobile & muette; mais bientôt sa joie alloit s'exprimer par de vives caresses & de longs discours. Ouabi reçut les unes, & interrompit les autres. Ensuite s'adressant à Saint-Castins : Célario, lui dit-il, tu m'as sauvé la vie, & ce qui m'est plus cher encore, tu m'as deux fois conservé Azakia. Elle t'appartient donc plus qu'à moi. Je t'appartiens moi-même. Vois si elle suffit pour nous acquitter tous les deux. Je te la cede par reconnoissance, & je ne l'eusse pas cédée pour me tirer des feux allumés par les Iroquois.

Ce que ce discours fit éprouver à Saint-Castins, est difficile à exprimer, non qu'il lui parût aussi ridicule, aussi bisarre qu'il pourra le sembler à certains Lecteurs; il sçavoit que le divorce est très-fréquent

chez les Sauvages ; ils ſe ſéparent auſſi facilement qu'ils s'uniſſent; mais, perſuadé qu'on ne pouvoit céder Azakia ſans un effort ſurnaturel, il ſe croyoit obligé à un effort équivalent. Il refuſa ce qu'il déſiroit le plus, & le refuſa en vain : il lui fallut céder à la perſévérance d'Ouabi. Pour la fidelle Azakia qu'on a vu réſiſter à toutes les attaques de Saint-Caſtins, & refuſer de ſurvivre à l'époux qu'elle croyoit mort, on s'attend peut-être qu'elle diſputera long-temps ſur la ſéparation que cet époux lui propoſe. Point du tout. Elle n'avoit juſqu'alors écouté que le devoir ; elle crut qu'il lui étoit libre enfin d'écouter ſon inclination, puiſqu'Ouabi l'exigeoit. Les morceaux de la baguette d'union furent apportés, réunis & brûlés : Ouabi & Azakia s'embraſſerent pour la derniere fois, & dès ce moment cette jeune & belle Huronne rentra dans tous ſes droits de fille. On dit même qu'aidé de quelques Miſſionnaires, Saint-Caſtins la mit en état de devenir ſa femme dans toutes les regles. Ouabi, de ſon côté,

rompit la baguette avec la jeune Zisma; & ces deux mariages, si différens par la forme, furent au fond également heureux. Chaque époux, bien assuré de n'avoir point de concurrens, oublia s'il avoit eu des prédécesseurs.





GIAFFAR ET ABASSAH,

TRAIT D'HISTOIRE ARABE.

AARON-Alradchid, Calife de Bagdad, étoit contemporain de Charlemagne, & régnoit aſſez paiſiblement ſur l'Aſie, tandis que ce dernier bouleverſoit l'Europe. Ces deux Princes étoient amis, & avoient beaucoup d'analogie dans le caractere : tous deux braves, tous deux hommes de génie, tous deux aimant les Arts, dans des temps & des lieux où le nom même des Arts étoit preſque ignoré : tous deux bons Aſtronomes pour leur ſiécle, & peut-être un peu Aſtrologues ; leurs penchans, leurs vertus, leurs vices eurent un rapport des plus frappans. L'Hiſtoire cite néanmoins un trait où leur conduite fut bien oppoſée. On dit que Charlemagne fit épouſer ſa propre fille à Eginard ſon Secrétaire, par la raiſon qu'ils avoient empiété ſur les droits de l'hymen. Cette raiſon pouvoit ſuffire alors. Aaron, au contraire,

donna ſa ſœur en mariage à ſon Viſir, ſous la biſarre condition de n'uſer jamais du privilége d'époux. Un tel caprice eſt inexcuſable dans tous les temps.

Ce Viſir avoit nom Giaffar, & étoit de l'illuſtre Famille des Barmecides. On nommoit ainſi les deſcendans d'un autre Giaffar, qui lui-même étoit iſſu des anciens Rois de Perſe. Obligé d'abandonner ſubitement ſa patrie, il avoit trouvé un aſyle à la Cour du Calife Soliman; il s'y étoit même élevé au plus haut point de faveur. Une choſe aſſez rare, c'eſt que ſa poſtérité avoit joui des mêmes avantages auprès des ſucceſſeurs de ce Calife, quoique ſa dynaſtie eût été remplacée par une autre. Une choſe plus rare encore, c'eſt que tous ces Barmecides ſe montrerent dignes de leur haute fortune. Ils uniſſoient les talens aux vertus, & furent peut-être les premiers que la faveur du Prince conduiſit à celle du Peuple. Revenons au moderne Giaffar.

C'étoit l'homme de tout l'Orient le plus propre aux affaires, & le moins enclin à s'y livrer. Il avoit été fait Viſir dans un

âge où il n'eſt pas même naturel d'ambitionner cette Place, & l'avoit quittée lorſque l'ambition devoit être en lui la plus forte. Son penchant pour les Lettres, le repos & les plaiſirs faiſoient de lui un homme aimable, un homme de ſociété, plutôt qu'un homme d'Etat. Il ſoutint cependant avec honneur le poids du Miniſtere, parce que l'homme ſupérieur ne peut ſe réſoudre à être médiocre nulle part. Mais ayant réuſſi à ſe donner pour ſucceſſeur au Viſiriat, ſon frere aîné, très-digne de lui ſuccéder, il pût librement ſe livrer à ſes goûts: il devint l'Ecrivain le plus élégant qui fût alors; il devint, qui plus eſt, l'ami intime du Souverain, dont il n'avoit d'abord été que le premier Miniſtre.

Aaron avoit une égale tendreſſe pour Abaſſah ſa propre ſœur, jeune Princeſſe qui vivoit avec les femmes de ce Calife, dans un lieu du Palais ou lui ſeul pouvoit entrer. Chaque jour il venoit paſſer quelques heures avec elle, & retournoit enſuite auprès de ſon favori; mais bientôt cette alternative lui parut fatigante. Il regretta de ne pouvoir entretenir à la fois

deux perſonnes qui lui étoient également cheres. Il parloit ſouvent à Giaffar des charmes ſéduiſans d'Abaſſah ; il vantoit à cette Princeſſe le mérite extrême de Giaffar. Tous deux, par ce moyen, ſe connurent avant que de s'être vus, & tous deux deſiroient de ſe voir. Le Calife, qui ne deſiroit pas moins de les raſſembler, ne tarda pas à leur procurer cette mutuelle ſatisfaction. Il voulut, en dépit des uſages de tout l'Orient, que ſa ſœur quittât la compagnie des femmes pour manger habituellement à ſa table avec tous les hommes qu'il daigneroit y admettre.

Giaffar profita bien aſſidument de cette faveur. Abaſſah lui parut infiniment ſupérieure au portrait que le Calife en avoit tracé ; ce qui étoit vrai. Aux charmes d'une beauté réguliere, elle joignoit tous ceux d'un eſprit cultivé ; elle y joignoit, de plus, tout le naturel de la candeur & toutes les grâces de l'enjouement. Il eût ſuffi de ne la voir qu'une fois pour en être épris, & Giaffar la voyoit tous les jours. Auſſi chaque jour ſembloit-il ajouter un degré de force à ſa paſſion.

Des mouvemens à peu-près ſemblables agitoient le cœur de la Princeſſe. Giaffar

n'étoit pas toujours le ſeul à qui le Calife procurât la faveur de ſe trouver avec elle ; mais il fut le ſeul qu'elle diſtingua d'abord ; & bientôt elle eût voulu n'appercevoir que lui. Cette ſympathie réciproque étoit trop marquée pour que le Calife n'en eût pas au moins quelque ſoupçon. Ses ſoupçons ne tarderent même pas à être changés en certitude : ce qui, toutefois, n'apporta aucune différence dans ſa conduite. Il ne parut point ſurpris d'une choſe que, ſans doute, il avoit dû prévoir. L'amoureux couple eut toujours les mêmes occaſions de s'entretenir : Aaron y contribua comme il avoit fait juſqu'alors, & ſongea même à faire quelque choſe de plus ; c'eſt-à-dire, que ce Calife prit la réſolution d'élever Giaffar au rang de ſon beau-frere, & de rendre époux ceux qu'il avoit pour ainſi dire forcé de devenir amans. Mais, par un caprice des plus embarraſſans à définir, ce Prince, d'ailleurs très-ſenſé, mit à cette faveur une condition auſſi abſurde qu'impraticable. On ne dit point quel en fut le motif. Peut-être n'étoit-ce que le réſultat de quelques viſions Aſtro-

logiques ; peut-être n'en doit-on chercher la caufe que dans la bifarrerie de l'efprit humain ; fource intariffable, & dans laquelle l'homme le plus fage n'eft pas toujours exempt de puifer.

Un jour qu'Abaffah & Giaffar s'entretenoient feuls avec le Calife, ce Prince fit tomber la converfation fur une matiere intéreffante pour chacun d'eux ; il s'agiffoit de l'amitié. Le Ciel, difoit Aaron, m'a rendu maître d'un Empire des plus vaftes ; j'unis la Couronne à la Tiare, la dignité du Sacerdoce à la puiffance du Souverain ; mes Armées font triomphantes, & j'en fuis le Général ; je fais fleurir les Arts, & je les cultive : tant d'avantages réunis ne peuvent entiérement me fatisfaire, il en eft un qui me paroît infiniment plus précieux, & que peut-être le Ciel s'obftine à me refufer.

Ce difcours jetta ceux qui l'écoutoient dans une extrême furprife. Tous deux la témoignerent avec le même empreffement Souverain Commandant des Fidèles, ajouta Giaffar, que vous refte-t-il à defirer dans ce haut degré de puiffance & de

gloire où toute la Terre vous contemple ? Une chose, repliqua le Monarque, une chose que l'Empire du monde même ne peut donner, & peut souvent faire perdre ; en un mot, un ami, le seul trésor qui pour l'ordinaire manque à un Souverain.

Ah, Seigneur ! s'écrierent Abassah & Giaffar, également consternés ; quels vœux vous reste-t-il à former sur ce point ? Doutez-vous de ma tendresse, disoit Abassah ? Doutez-vous de mon zèle respectueux & désintéressé, ajoutoit Giaffar ? Ecoutez-moi, reprit à son tour, Aaron-Alradchid. Vous m'aimez, dites-vous ; je suis persuadé que telle est, du moins, votre intention ; c'est moi qui suis le premier moteur de votre attachement réciproque. L'effet en est trop agréable pour que vous en haïssiez la cause. Je ne vous soupçonne donc pas de me haïr ; mais il y a loin de cet état à celui de l'amitié. Qui sçait même si je ne suis pas devenu pour vous un tiers incommode ?

A ces mots, les protestations de la Princesse & du Favori redoublerent. Non, Sei-

gneur, s'écrioit Abaſſah, que le diſcours du Calife avoit rendu un peu confuſe; non, il n'eſt rien qui ne céde à la reconnoiſſance que je vous dois; elle ſera toujours la premiere paſſion de mon cœur. Giaffar s'exprima en termes plus meſurés; mais ce qu'il dit auroit pu ſatisfaire tout autre que le Calife. Il le ſupplia de mettre à l'épreuve ce dévouement dont il ſembloit douter. J'y conſens, reprit Aaron; mais cette épreuve ſera délicate : elle eſt cependant la ſeule qui puiſſe me convaincre de votre attachement pour moi. Je dirai plus, ma tranquillité intérieure dépendra de votre exactitude à me tenir parole. Eh bien, Seigneur, ajouta Giaffar, daignez manifeſter vos intentions; je jure par l'Alcoran même de les remplir! Abaſſah proteſta la même choſe, perſuadée, ajouta-t-elle, que le Calife n'exigeroit pas l'impoſſible. Ce que j'exige, repliqua ce Prince, n'eſt point au-deſſus des forces humaines; il ne s'agit que de ſurmonter certaines foibleſſes. Voici donc ce que j'attens de vous l'un & l'autre; il eſt certain que vous vous ai-

mez, dès-lors vous devez craindre qu'on ne vous ſépare. Je veux bien dès-à-préſent vous épargner cette crainte; je ſuis prêt à vous unir.... Ah Seigneur! interrompit Giaffar, en tombant aux pieds du Calife, eſt-ce par des faveurs d'un ſi haut prix que vous voulez mettre à l'épreuve ma docilité? Doutez-vous de ma prompte obéiſſance? Doutez-vous.... Je n'ai aucun doute à cet égard, interrompit à ſon tour le Calife; mais levez-vous, & écoutez juſqu'à la fin. Je conſens à vous faire épouſer ma ſœur, ſous l'expreſſe condition que vous vivrez avec elle comme un frere, comme j'y vis moi-même. Vous ne lui parlerez qu'en ma préſence; vous ne lui propoſerez aucun tête-à-tête; vous fuirez tous ceux qu'elle-même pourroit vous propoſer. A cela près, vous vous aimerez tant & auſſi long-temps qu'il vous plaira. Tel eſt le ſacrifice que mon amitié exige de la vôtre. Une pareille Loi vous paroîtra ſans doute biſarre & tyrannique. Je l'abandonne à votre cenſure; mais reſpectez-la dans votre conduite. Vous ne pourriez

l'enfreindre ſans perdre pour jamais l'amitié qui m'attache à vous, ſans trouver en moi un ennemi implacable.

Une telle propoſition pétrifia pour quelques inſtans ceux à qui elle étoit faite. Giaffar la trouvoit révoltante, & la Princeſſe n'en jugeoit gueres plus favorablement. Tout conſidéré, néanmoins, le Viſir crut devoir l'accepter. Il eſpéroit que cette fantaiſie du Calife n'auroit qu'un temps; & à tout prendre, il aimoit encore mieux ne voir Abaſſah que comme une ſœur, que d'être entiérement privé de ſa vue. Ainſi, du conſentement de la Princeſſe qui, ſans doute, avoit les mêmes idées que Giaffar, cet hymen fut conclu avec toutes les reſtrictions preſcrites par le Calife.

Un aſſez long-temps s'écoula ſans qu'elles reçuſſent la moindre atteinte. La Princeſſe avoit un appartement iſolé où Giaffar n'oſoit paroître; elle oſoit encore moins pénétrer dans le ſien. Ils ne ſe voyoient que dans celui du Calife, & en préſence de cet Argus d'un nouveau genre. Tous deux ſupportoient avec une impatience égale cette contrainte exceſſive. Ils ne pou-

voient ſe le témoigner que par des regards dérobés. Mais enfin ce langage fatigua la Princeſſe; elle eut recours à celui des vers. Ceux qu'elle envoya à ſon époux dans cette circonſtance, annoncent un cœur vivement épris, & tiennent, pour ainſi dire, de l'emportement. Ils ſont cités par pluſieurs Hiſtoriens. On ſera ſurpris de voir une Princeſſe habiller en vers un aveu de cette nature; mais il faut ſe rappeller que la Poéſie étoit preſque devenue le langage ordinaire des Arabes. Giaffar l'employa dans ſa réponſe, & la replique ne s'étant pas fait beaucoup attendre, il s'établit entre ces deux époux une correſpondance auſſi remarquable que leur ſituation même. Les vives peintures qu'ils traçoient, & de cette ſituation & de leurs ſentimens réciproques, ne firent qu'accroître & leur amour & leur ennui. Chaque jour aggravo ’un & fortifioit l'autre. Enfin, le Calife perſévérant toujours dans ſes premieres idées, l'amoureux couple en ſentit plus que jamais l'injuſtice. Il prit des meſures, non pour ſe ſouſtraire entiérement au joug, mais pour le rendre plus ſupportable.

Il y auroit eu le plus grand danger pour les deux époux de ſe trouver dans l'appartement de l'un ou de l'autre. Heureuſement les uſages du Pays leur fourniſſoient les plus grandes facilités pour ſe voir ailleurs. La même Eſclave dont s'étoit ſervie la Princeſſe pour écrire à ſon époux, lui fut encore utile dans cette nouvelle occaſion. C'eſt une erreur de croire que dans tout l'Orient les femmes ne jouiſſent d'aucune ſorte de liberté. Elles en peuvent même abuſer plus facilement qu'à Paris, & certainement on paſſeroit pour libre à moins. En effet, à l'aide d'un triple voile inventé par la jalouſie, & qui le plus ſouvent ne ſert qu'à la tromper, une femme d'Aſie peut parcourir à ſon aiſe la plus grande Ville. Nul homme, pas même ſon époux, n'eſt en droit de la ſuivre, encore moins de ſoulever ſes voiles. En revanche, l'amant, qu'elle veut favoriſer, la devance à certain lieu convenu entre elle & lui. Ce fut en ſuivant cette méthode, & en jouant le rôle d'amant plutôt que celui d'époux, que Giaffar ſe réunit à ſa chere Abaſſah. Je ne détaille-

rai ni leurs diſcours, ni leurs tranſports. C'eſt ici une de ces ſituations qu'on indique, mais qu'on ne décrit pas. Je dirai ſeulement que la défenſe du Califе ceſſa d'être reſpectée, ſans que pour cela aucun remords troublât le plaiſir des réfractaires.

Ces rendez-vous multipliés eurent des ſuites capables de les trahir. Toutefois Abaſſah prit des meſures ſi juſtes, qu'elle mit au monde un fils, ſans qu'on en eût le moindre ſoupçon ni dans ſon Palais, ni à la Cour du Califе; mais au bout de ſix mois ce Prince en fut inſtruit par certain Eſclave qu'on avoit été contraint de mettre dans la confidence. Aaron apprit, par la même voie, quelques autres détails qu'il jugea néceſſaires à ſes vues, & ſes vues n'étoient que vindicatives, que ſanguinaires. Il jura la perte de ces malheureux époux, & du fruit de leur intelligence.

Dès la nuit ſuivante, Aaron déguiſé ſortit accompagné du ſeul Meſrou, un de ſes plus intimes confidens. C'eſt le même dont il eſt ſi ſouvent parlé dans pluſieurs Hiſ-

toires Arabes très-véritables, & jusques dans nos Contes des *mille & une nuit.* Mesrou, accoutumé aux courses nocturnes du Calife, ne crut pas d'abord cette derniere plus importante que tant d'autres; mais le trouble qu'il remarqua dans les discours & dans toute la personne du Prince, l'eut bientôt détrompé. Il le fut encore davantage, en apprenant qu'ils avoient été devancés par une troupe de Gardes du Calife, déguisés comme eux, & qui ne devoient se réunir & les venir joindre qu'à certain signal. Aaron & Mesrou s'arrêterent dans une rue écartée, & non loin d'une maison de peu d'apparence. Au bout de quelque temps, ils virent, autant qu'il étoit alors possible de voir, deux femmes se glisser dans cette maison où elles paroissoient être attendues. Le Prince y accourut, suivi de Mesrou, & entra sans nulle difficulté. Il jugea qu'on le prenoit pour un autre; ce qui étoit vrai. Il profite de la méprise, & se laisse conduire dans une salle un peu mieux éclairée que le reste. Là il reconnoît, il voit sa sœur occupée à caresser un jeune enfant; il la voit pren-

dre ce cher fardeau dans ſes bras, & accourir le dépoſer dans les ſiens, avec les expreſſions les plus tendres, & pour ce fils & pour celui qu'elle croit en être le pere. Aaron met à profit cette nouvelle erreur. Il ſe ſaiſit du dépôt, & lance ſur Abaſſah un coup d'œil qui la détrompe à l'inſtant. Elle pouſſe un cri douloureux; elle veut retirer ſon fils des mains de cet oncle qu'elle ſoupçonne devoir en être le bourreau. Non perfide, lui dit le Calife irrité, ce fruit de ta foibleſſe, ton parjure époux, & toi-même deviendrez tous dès-aujourd'hui les victimes de ma fureur.

Abaſſah, que ſes forces étoient ſur le point d'abandonner, les ranime par un effort de vertu. Elle ſonge à ſouſtraire Giaffar au péril certain qui menace ſes jours; elle ſe détermine à ſe juſtifier aux dépens de ſa propre gloire. Un tel ſacrifice dans une ame pure & élevée, eſt à coup ſûr le plus grand de tous. Seigneur, dit la Princeſſe au Calife, j'ai ſans doute mérité votre indignation; mais Giaffar n'eſt point complice du crime que vous devez punir en moi. Que dis-je? hélas! je ſuis
encore

encore plus coupable envers lui qu'envers vous !

Qu'entends-je ? repliqua le Calife indigné, auriez-vous pu tomber dans une si honteuse foiblesse ? Quel est le téméraire ?... N'espérez pas que je le nomme, reprit Abassah, mon sang peut suffire pour tous les deux.

L'étonnement du Calife égaloit sa colere. Un tel aveu lui paroissoit incroyable. Vous aimiez l'époux que je vous ai donné, disoit-il à sa sœur ; on ne trahit pas ainsi ce que l'on aime. Il est vrai, repliqua la Princesse, que Giaffar me fut cher ; mais vous sçavez les loix que vous nous imposâtes en nous unissant l'un à l'autre. Son entiere exactitude à les remplir annonçoit autant de respect pour vous, que d'indifférence pour moi. Je suis femme, & dès-lors foible. Ainsi, soit fragilité naturelle, soit dépit, soit amour propre blessé, soit même que toutes ces causes aient pu se réunir pour m'égarer, j'ai franchi les bornes que me prescrivoit sa vertu ; j'ai mérité la mort, & qui plus est, le mépris.

L'un & l'autre vous attend, reprit le Calife en fureur.... De grace, interrompit Abassah, en se jettant aux pieds de son frere, épargnez le triste fruit d'un crime que je vais expier. Comme le Prince alloit répondre, Giaffar parut. Il n'étoit prévenu de rien, & venoit, à l'ordinaire, trouver dans ces lieux écartés une épouse qu'il ne lui étoit pas libre de recevoir chez lui. Sa surprise & sa douleur furent extrêmes d'y rencontrer le Calife. Il vit, du premier coup d'œil, ce que sa femme, son fils & lui-même avoient à redouter; mais Abassah ne lui laissa pas le loisir de témoigner ce qu'il éprouvoit, encore moins au Calife celui de l'embarrasser par des questions. Venez, lui dit-elle, venez ajouter quelque circonstance à l'arrêt de mon supplice. Vous êtes outragé; vous l'êtes d'une maniere irréparable : en voilà les fruits & la preuve, ajouta-t-elle, en montrant son fils; obtenez que je sois seule punie, & la mort me semblera douce.

Giaffar comprit, dès le premier instant, ce que signifioit ce langage. Il avoit l'ame

trop élevée pour ne pas faiſir d'abord ce qui partoit de la grandeur d'ame; il aimoit trop ardemment pour ne pas ſçavoir de quoi l'amour eſt capable, pour vouloir ſurvivre à celle qui l'aimoit ainſi. Non, Seigneur, dit-il au Calife; non, Abaſſah n'a point trahi la foi qu'elle m'avoit jurée, elle eſt incapable de trahir. C'eſt pour me ſauver qu'elle travaille à ſe perdre. Son ſeul crime eſt d'avoir cédé à mes vives inſtances. L'enfant que vous voyez eſt mon fils. J'ai donc enfreint les loix que vous m'aviez preſcrites; mais quel homme eût pu s'y conformer? Ah! quand même j'échapperois à la punition qui m'attend, puis-je me répondre à moi-même de ne pas chercher encore à devenir coupable?

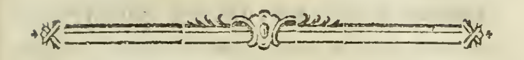
Hé bien! s'écria l'implacable Calife, prévenons les rechûtes, en nous vengeant des crimes paſſés. A ces mots ſurvint ſa Garde, qui ſur un ſignal de Meſrou s'étoit réunie. Elle s'empare des deux époux, & même du tendre fruit de leur union: de-là nouveau ſupplice pour la ſenſible Abaſſah. On part, on arrive au Palais du Calife ſans que l'intervalle du chemin ait

changé ſes diſpoſitions ſanguinaires. C'eſt à regret qu'on termine ce récit par une cataſtrophe auſſi barbare; mais la vérité l'exige. Rien ne put fléchir Aaron en faveur d'un beau-frere qui avoit toujours été ſon ami. Toutefois le courage de ce dernier ſurpaſſoit encore la fureur du Calife. Il n'étoit occupé que d'Abaſſah, qui elle-même ne s'occupoit que de lui. Les regrets & la douleur de cette Princeſſe attendriſſoient juſqu'à ſes bourreaux, & ſon frere y étoit inſenſible. Apparemment qu'il craignit de n'y pas réſiſter toujours. Il fit hâter le ſupplice du malheureux Giaffar, qui, comme le diſent tous les Hiſtoriens du temps, eut la tête tranchée. Le ſupplice d'Abaſſah offroit quelque choſe de plus cruel encore; elle fut, dit-on, précipité au fond d'un puits. On ignore la deſtinée de cet enfant qui cauſa la mort de ceux à qui il devoit le jour. Quelques Ecrivains Arabes prétendent, il eſt vrai, qu'Abaſſah fut ſimplement exilée; mais la mort feroit préférable à la maniere dont il la font vivre dans cet exil. Pour le Calife, il continua d'enſanglanter la ſcene. Honteux peut-

être d'avoir immolé à ſon caprice un homme tel que Giaffar, il voulut que ce crime pût être enviſagé comme un trait de ſa politique, c'eſt-à-dire, comme une précaution néceſſaire Cette réflexion, très-dangereuſe dans un Prince qui avoit le malheur de pouvoir tout ce qu'il vouloit, fut un arrêt de mort contre toute la famille des Barmecides. Mais enfin l'auteur de tant de déſaſtres devint lui-même la proie des remords, &, qui plus eſt, des viſions. Il mourut à Thous, Ville du Koraſſan, peut-être parce qu'il avoit rêvé qu'il devoit y mourir. Sa mémoire eſt encore célebre chez les Orientaux. Il eut de ces qualités brillantes qu'on préfere trop ſouvent dans un Prince aux vertus toutes ſimples; il eut même auſſi quelques vertus. Le reproche le plus grave que lui faſſe l'Hiſtoire, eſt la cruèlle deſtruction des Barmecides. On ſçait qu'il voulut anéantir juſqu'au nom de cette famille illuſtre; mais il lui avoit été plus facile de l'accabler, que de la flétrir. Elle étoit pour jamais éteinte, & on la célébroit encore. De tels éloges ne peuvent

être suspects. *Enfans de Barmeki*, disoit énergiquement un Poëte Arabe, *que vous faisiez de bien au monde, & que vous en eussiez encore fait! La terre étoit votre épouse, elle est aujourd'hui votre veuve.*





QU'EN DOIT-IL ARRIVER ?

ANECDOTE ORIENTALE.

SI quelqu'un de mes Compatriotes avoit le malheur de ne pas aimer sa Patrie, je lui dirois : parcourez le monde entier, & bientôt vous regretterez le climat qui vous a vu naître ; fréquentez, étudiez toutes les Nations, & vous rendrez enfin justice à la vôtre ; je dirois à certains frondeurs obscurs : lisez l'histoire de toutes les Monarchies, vous ne trouverez nulle part le même spectacle que vous offrent nos Annales. Eh, quel spectacle ! Une Maison qui depuis près de huit cens ans, occupe le Trône sans interruption, & qui, parmi une foule de grands Rois, n'en a pas produit un seul qu'on puisse mettre dans la classe des Princes cruels & sanguinaires. La moitié des Empereurs Romains furent des monstres. Il est peu d'Etats qui n'ayent eu leurs Nérons, ou leurs Busiris. L'Asie, sur-tout

ce pays d'efclavage, fut une pépiniere de tyrans. On a exalté parmi nous le regne des Califes; mais lifons leurs propres Hiftoriens, nous verrons dans les meilleurs de ces Princes un mêlange de férocité qui ternit leurs actions les plus louables. Le maffacre de tous les Barmecides, ordonné pour une caufe des plus frivoles, & par un Souverain qui paffoit pour jufte, eft une preuve de cette vérité. Il pouvoit arriver auffi qu'un Prince naturellement barbare laifsât, par caprice, échapper quelque trait de grandeur d'ame. Le hafard peut faire naître une plante utile dans un terroir qui jamais ne produifit que de ronces; quelques rayons peuvent percer le nuage le plus fombre, ce qui n'empèche pas, & qu'un pareil jour ne foit réputé obfcur, & qu'un pareil fol ne foit jugé ftérile.

Le Calife Montaffer, trentiéme fucceffeur de Mahomet, s'étoit frayé le chemin du Trône par le maffacre de fon propre pere. Cela dit affez, que ce Prince cruel avoit alors des amis & partifans dignes de lui. Il donna depuis une partie de fa con-

fiance à un Officier vertueux, brave, & d'un désintéressement bien rare, sur-tout dans une Cour Asiatique. Taher, c'est le nom de cet Officier, ne prit jamais de part aux crimes de son Maître, & le servit toujours fidélement, parce qu'il se regardoit comme son Sujet, & non comme son Juge. Envoyé en Egypte par le Calife, & chargé d'une commission des plus importantes, il s'en acquitta avec autant de zèle que de succès.

Taher, en parcourant l'Egypte, séjourna quelque temps à Alexandrie. Il étoit occupé à visiter le Port de cette Ville, quand un vaisseau Tunisien y arriva. Entre plusieurs marchandises précieuses que portoit ce vaisseau, il y en avoit une d'un prix inestimable; c'étoit une jeune Esclave digne du rang & du titre de Reine, si la beauté seule pouvoit le donner. Elle joignoit même à cette extrême beauté tous les talens qui peuvent en augmenter le prix. On admiroit particuliérement le charme de sa voix, ainsi que l'art & le goût qu'elle mettoit dans son chant. Taher la vit, & fut surpris de l'impression qu'elle faisoit sur

fon ame. Il étoit parvenu à l'âge de trente-cinq ans, & ignoroit encore les paſſions vives, excepté celle de la gloire; il eſpéroit même n'en jamais connoître d'autre. La vue de cette jeune Eſclave le détrompa. Il l'aima comme on aime pour la premiere fois, c'eſt-à-dire, exceſſivement.

La belle Captive étoit née à Marſeille, & parloit fort bien la langue Arabe, ſuite naturelle du grand commerce de cette Ville avec l'Orient. Elle répondit à toutes les queſtions que lui fit Taher, & lui en fit un grand nombre. Toutes cependant n'étoient relatives qu'à elle-même. Elle lui apprit ſon origine & ſon nom, & toutes les circonſtances de ſa captivité. Son nom étoit Iſaure; ſa famille avoit occupé les premieres places dans ſa République; mais dépouillée de ſes richeſſes, elle avoit perdu une partie de ſa ſplendeur. Iſaure elle-même, reſtée orpheline, & ſous la tutelle d'un parent déja vieux, eut de plus le malheur de lui plaire, & le déſagrément de l'entendre lui en faire l'aveu; ce qu'il fit de l'air & du ton d'un Tuteur. Elle y répondit de l'air & du ton d'une Pupille qui

n'ose témoigner toute sa répugnance, mais qui ne la déguise qu'imparfaitement. Dès-lors elle songea aux moyens de se soustraire au malheur qui la menaçoit. Une partie de sa famille s'étoit réfugiée en Italie, elle résolut d'imiter cet exemple, & d'aller joindre des parens qui pourroient n'avoir pas les mêmes vues que son Tuteur, ou qui pourroient mériter mieux de les avoir. Un vaisseau, qui partoit pour Venise, lui en fournit une occasion qu'elle mit à profit. Malheureusement un Corsaire Africain attaqua & prit le vaisseau Marseillois. Il y avoit sur ce Navire de quoi satisfaire amplement l'avidité du Pirate. Isaure craignoit sur-tout de devenir la proie de sa brutalité; mais l'Africain étoit encore plus avare que dissolu ; il jugea que faire violence à la jeune Provençale, c'étoit altérer son prix, & cette réflexion a sauva de ce danger. Isaure se vit réservée pour quelque personnage puissant de l'Empire du Calife, supposé que le Pirate ne pût arriver jusqu'au Calife même.

Taher songeoit à profiter de ces dispositions. Il lui étoit libre de voir & d'en-

tretenir la jeune Captive à toute heure du jour, comme il eſt permis à tout particulier d'examiner, à différentes repriſes, un diamant ou tel autre bijou, qu'un Marchand met en vente. Il crut même s'appercevoir que l'aimable Iſaure trouvoit dans ſes viſites une ſorte d'adouciſſement à ſes diſgraces. Il ne ſe trompoit pas; &, avec un peu moins de modeſtie, il eût pu voir beaucoup plus qu'il n'oſoit même ſoupçonner. Taher joignoit à une figure des plus intéreſſantes & des plus nobles, cet air de candeur & d'aménité qui plaît toujours aux ames à qui ces vertus ne ſont point étrangeres, & ſouvent même à celles qui les connoiſſent le moins. Iſaure, qui les poſſédoit entiérement, pouvoit-elle ne pas les chérir dans notre Aſiatique? Il eſt rare que le cœur s'aſſujettiſſe à raiſonner; mais quand la raiſon le prévient, & ſe trouve d'accord avec lui, il eſt encore plus rare qu'il la rebute. La belle Marſeilloiſe, qui n'avoit nulle eſpérance de revoir ſa Patrie, devoit ſouhaiter, & ſouhaitoit ardemment de ſortir des mains du Pirate. Elle ne prévoyoit pas y

pouvoir parvenir ſans paſſer dans d'autres mains, & Taher lui ſembloit mériter la préférence. Elle la lui eût donnée même ſur le Calife.

Mais tandis que ſes vœux ſecondoient ſi bien ceux de l'amoureux Muſulman, il étoit plongé dans la plus exceſſive douleur. Le Pirate mettoit la jeune Eſclave à un prix qui ſurpaſſoit tout ce qu'il en pouvoit offrir. J'ai déja dit que Taher étoit un Courtiſan déſintéreſſé ; mais peu s'en fallut que dans ce moment il ne regrettât d'avoir porté cette vertu ſi loin. C'étoit la premiere fois, ſans doute, qu'au défaut d'une ſomme aſſez modique, le Favori d'un Monarque puiſſant ſe trouvoit hors d'état de ſatisfaire un goût décidé, & même un ſimple caprice. On préſume bien que le Corſaire fit la même réflexion. Taher peu riche, lui parut néceſſairement peu conſidéré de ſon Maître, & encore moins digne de poſſéder Iſaure, puiſqu'il étoit hors d'état de la lui payer.

Qu'on ſe figure la déſolation où étoit ce malheureux Favori. O Vertu ! s'écrioit-il, que d'épreuves il faut ſoutenir pour te

ſuivre ſans s'égarer ! Mais celle que j'eſſuie aujourd'hui eſt à coup ſûr la plus cruelle de toutes. Il retourne auprès de la belle Eſclave, qui ignoroit une partie de ſes inquiétudes ; il les lui avoue, & la rend auſſi affligée que lui-même. Oui, charmante Iſaure, ajoutoit-il, je commence à croire que l'or eſt véritablement précieux, puiſque lui ſeul peut m'aſſurer votre poſſeſſion ; il ne falloit pas moins que cette preuve pour me convaincre de ce qu'il vaut. Hélas ! reprenoit Iſaure, en verſant des larmes, tout cela me prouve encore mieux l'horreur de mon état. En vain mon cœur voudroit ſe donner ; toute ma perſonne eſt miſe à l'encan ; je dois être à quiconque donnera plus pour m'acquérir. O Dieu ! s'écrioit de nouveau Taher, faudra-t-il me réſoudre à la voir paſſer dans des mains peut-être indignes de la poſſéder ? Et, en fuſſent-elles même dignes, ma douleur en ſera-t-elle moins réelle, ſa perte moins irréparable ? Iſaure ne repliqua rien ; mais ſes larmes couloient toujours, ſorte d'expreſſion qui en valoit bien d'autres. Taher n'y put réſiſter plus long-temps. Il prit une

résolution qui lui coûta beaucoup à prendre, parce qu'elle sembloit démentir toute sa conduite passée ; ce fut de recourir au Gouverneur d'Egypte, non pour qu'il interposât son autorité dans cette affaire, mais pour lui emprunter ce qui manquoit à la somme qu'exigeoit le Pirate. Un riche Citoyen d'Alexandrie, qui estimoit la vertu de Taher, & que le hasard instruisit de son embarras, le prévint par des offres qui, dans tout autre cas, n'eussent point été acceptées. Elles le furent dans cette occasion pressante. Déja Taher se croyoit au comble de ses vœux ; déja Isaure partageoit la satisfaction qu'elle lisoit sur son visage : un nouvel incident les replongea dans de nouvelles alarmes.

L'extrême beauté de la jeune Esclave étoit célébrée de toutes parts dans Alexandrie. Achmet, Gouverneur de la haute & basse Egypte en fut instruit des premiers, & voulut en juger par lui-même. Il envoya ordre au Pirate de lui amener cette merveille si vantée. Cet ordre arriva dans l'instant même où Taher croyoit n'avoir plus aucun obstacle à vaincre, où il étoit

prêt à payer le prix qu'exigeoit le Corsaire pour lui livrer Isaure. Mais l'Africain jugea qu'il falloit d'abord satisfaire la curiosité du Gouverneur; c'étoit bien moins docilité de sa part, que rafinement d'avarice. Il ne doutoit pas que les charmes de la jeune Françoise ne fissent l'impression la plus vive sur l'ame de ce Commandant, & il espéroit tirer meilleur parti d'un homme qui pouvoit à son gré vexer tout un grand Etat, que d'un Favori qui avoit fait vœu de ne jamais vexer personne.

Ce fut en vain que Taher combattit cette résolution. Il prit enfin le parti d'aller lui-même instruire Achmet de ce qui s'étoit passé. Son but étoit de lui ôter l'envie de voir Isaure, persuadé qu'il l'auroit pour rival dès l'instant qu'elle s'offriroit à ses yeux. Le Gouverneur, qui au fond le haïssoit, ne pouvoit cependant lui refuser son estime, encore moins des égards mesurés sur ceux qu'avoit pour lui le Calife même. Il fit plus, il parut prêt à se désister de toutes prétentions sur Isaure. Malheureusement le Pirate survint, accompagné de la jeune Esclave, qu'il avoit fait

transſporter malgré elle dans ce Palais. A cette vue, Achmet changea de langage, ou plutôt il ſembla perdre tout-à-coup la parole; mais ſon ſilence étoit expreſſif. Celui de Taher l'étoit encore plus, & il ne tarda pas à le rompre. Il demande que, ſans aucun délai, Iſaure lui ſoit remiſe; mais une déciſion ſi prompte n'étoit déja plus du goût d'Achmet. Il prenoit un plaiſir infini à contempler Iſaure, qui, de ſon côté, ne regardoit, ne voyoit que Taher. Pour ce dernier, l'irréſolution, ou plutôt le changement trop viſible du Gouverneur, le déſeſpéroit. Ce fut bien pis, lorſqu'il le vit interroger la jeune Eſclave ſur ſes divers talens, & lui demander, entre autres choſes, un eſſai de la beauté de ſa voix. Le Pirate joignit un ordre abſolu à cette demande; mais au lieu de chants, on ne put tirer d'Iſaure que des ſoupirs, des ſanglots & des larmes. Taher, hors de lui-même, s'écria qu'Iſaure lui appartenoit, & ne devoit plus être commandée par perſonne. Brave Taher, lui répondit le Gouverneur, Iſaure appartient à un Corſaire d'Afrique, & partant à celui de nous deux

qui pourra la mettre à plus haut prix. C'eſt ici une ſorte de combat dans lequel on peut eſpérer de vous vaincre. Contentez-vous d'avoir triomphé tant de fois ailleurs. Achmet joignit à ce diſcours une offre qui ſurpaſſoit toutes les facultés de ſon rival. On préſume bien qu'elle fut acceptée. On préſume également que celle qui en étoit l'objet s'affligea de plus en plus. Mais Taher devint furieux : Ne rougis-tu pas, dit-il au Gouverneur, d'abuſer ainſi des richeſſes qui ſont ta honte, pour inſulter à une pauvreté qui fait ma gloire ? La maniere dont ce Pirate en uſe envers moi n'a rien qui m'étonne ; il remplit uniquement l'idée qu'on attache à ſa profeſſion. Ta conduite eſt mille fois plus repréhenſible que la ſienne.

Achmet reſta quelques momens rêveur. Enſuite, reprenant le ton de l'ironie : hé quoi ! dit-il, ſage Député du Commandant des Fidèles, ne vous ſuffit il pas de paſſer pour l'homme le plus déſintéreſſé que renferme tout ſon vaſte Empire ? Cette gloire n'eſt-elle plus rien à vos yeux ? Eſt-il naturel que vous jouiſſiez en mê-

me temps des avantages que procurent les richeſſes ?

Taher alloit répondre : Iſaure le prévint ; ce qui étonna beaucoup, & le Pirate, & Achmet, & Taher lui-même. Vos richeſſes, dit-elle au Gouverneur, peuvent éblouir celui qui ſe croit l'arbitre de ma deſtinée ; celui qui, pour m'avoir arrachée à ma famille, penſe être en droit de me vendre à qui lui donnera plus. Une Eſclave Aſiatique obéiroit ſans murmurer, ſans même ſe permettre aucune réflexion. L'air qu'on reſpire dans ma Patrie inſpire d'autres ſentimens aux perſonnes de mon ſexe. Accoutumées aux hommages du vôtre, elles y réglent ſes plaiſirs, partagent volontairement ſes travaux, & quelquefois ſes dangers ; en un mot, nous ſommes ſes Compagnes, & non ſes Eſclaves. N'eſpérez donc pas, pourſuivit-elle d'un ton ferme, exercer jamais ſur moi l'autorité d'un maître impérieux & abſolu. Ce Corſaire, en tranſportant mon corps dans un climat étranger, n'a point changé mon ame ; elle reſte libre au milieu de mes chaînes. Il ne ſuffit pas de m'acheter

pour m'obtenir, il faut encore que je me donne.

Le sort que je vous destine, reprit Achmet, vaincra l'indocilité de votre ame. Vous chérirez ces fers qui vous semblent si odieux. Je prétends faire votre bonheur.... Il n'est plus temps, interrompit vivement Isaure ; &, en prononçant ces mots, elle fixa Taher. J'entends, reprit le Gouverneur, un autre m'a prévenu ; mais vous ignorez ce que je puis, & sur-tout ce que je me propose. Tremble, lui dit Taher, si tu projettes le moindre attentat, la moindre violence contre Isaure. Souviens-toi que je périrois plutôt que de ne pas la venger. Quant à présent, je me borne à recourir à l'autorité du Calife, à le prier de vouloir être notre Juge ; mais sur-tout garde-toi d'oser prévenir sa décision. Soit, repliqua le Gouverneur, le Calife nous mettra d'accord ; en attendant, Isaure peut, en toute sûreté, habiter mon Palais. Cette promesse ne tranquillisa que médiocrement l'amoureux Taher ; il lui en coûtoit pour laisser ainsi sa Maîtresse au pouvoir de son rival ; cependant il fallut y souf-

crire. Iſaure, de ſon côté, lui tint les diſcours les plus propres à le raſſurer, ſi, dans de pareilles circonſtances, un amant pouvoit être ſans crainte.

Leur ſéparation fut des plus douloureuſes. Il ne ſeroit pas facile d'exprimer ce qui ſe paſſoit dans l'ame de l'un & de l'autre. Iſaure craignoit que le Calife ne fût injuſte, & Taher, que le Gouverneur ne devînt trop preſſant, qu'Iſaure elle-même ne ſe laſsât de réſiſter. Heureuſement nulle affaire d'Etat ne le retenoit plus en Egypte, & il fit une diligence prodigieuſe pour ſe rendre à Bagdad où réſidoit le Calife. L'accueil qu'il reçut de ce Prince étoit déja pour lui un augure très-favorable. Taher entra d'abord dans quelques détails relatifs à la Commiſſion dont il avoit été chargé; ils lui attirerent les éloges du Souverain, qui enſuite le queſtionna ſur ce qu'il avoit vu de remarquable dans ſon voyage. C'étoit lui fournir l'occaſion de s'expliquer ſur un objet qui l'intéreſſoit infiniment plus que des Obéliſques, des Pyramides, & toutes les autres Antiquités Egyptiennes. Seigneur Commandant des Fidèles, dit-il au Calife,

ce que j'ai le plus admiré dans ce Pays ; ſi fertile en merveilles, en eſt une qui les efface toutes, & dont la privation feroit le malheur de mes jours, comme ſa poſſeſſion pourroit en faire le bonheur. Ce début intéreſſa vivement le Prince ; il voulut que Taher s'expliquât ſans emblême, & ce que demandoit ce dernier. Il détailla ſon aventure, mais avec tant de chaleur & de vivacité, qu'il étoit facile de voir qu'en lui le Philoſophe avoit fait place à l'amant. Le Calife parut l'écouter avec beaucoup d'attention ; enſuite il reſta quelque temps rêveur. Ç'en fut aſſez pour alarmer Taher au dernier point. Mais que devint-il, quand, pour toute réponſe, il entendit ce Prince le charger d'une commiſſion nouvelle pour une Contrée entiérement oppoſée à celle de l'Egypte, & avec ordre de partir ſur le champ ?

Il s'agiſſoit de repouſſer une armée de Grecs entrée inopinément ſur les terres du Calife. Un emploi de cette nature ne pouvoit décemment ſe refuſer, & moins encore par Taher que par toute autre. Il l'accepta, mais ce fut avec une répugnan-

ce que ſurmontoit le devoir plutôt que l'ambition. Le devoir même ne put impoſer ſilence à l'amour. Seigneur, dit Taher au Calife, je vais combattre, &, comme je l'eſpere, vaincre vos ennemis; puis-je eſpérer de n'être pas moi-même vaincu par le Gouverneur d'Egypte ? Eſt-il poſſible, s'écria le Prince, que le ſouvenir d'une Eſclave partage les ſoins d'un Général que la gloire parut toujours ſeule occuper ? Va ravager les Provinces de la Grece, & tu y trouveras des Eſclaves à choiſir.

Taher vit bien que toute replique ſeroit ſuperflue. Il ne ſçavoit comment interpréter les réponſes du Calife. Tantôt il les attribuoit à ſa dureté naturelle, qui le portoit à mortifier ceux même qu'il chériſſoit le plus; tantôt il craignoit que ce Prince ne fût devenu amoureux de la jeune Eſclave, ſur le portrait que lui-même en avoit tracé. Eh ! que ſeroit-ce donc, s'écrioit Taher, s'il voyoit Iſaure en perſonne ? Ainſi l'amoureux Muſulman n'appercevoit de toutes parts que des motifs de crainte, ſans même entrevoir un ſeul motif d'eſpérance.

Il partit, & se vengea sur les Grecs des chagrins qu'on lui faisoit éprouver dans sa Patrie. L'ennemi fut battu & poursuivi jusques dans l'intérieur de ses Provinces. Là, il eût été facile à Taher de mettre à profit le conseil du Calife. Il pouvoit, dis-je, emmener en esclavage une foule d'aimables Grecques. Il en vit plusieurs dont les charmes l'auroient séduit, s'il eût été moins épris de ceux d'Isaure; mais il ne chercha pas même à se distraire de son souvenir. Uniquement livré à ses inquiétudes & à sa jalousie, il goûtoit peu la satisfaction qu'éprouve un Général après la victoire.

Le prix qu'en espéroit celui-ci, étoit une décision en sa faveur, supposé qu'il fût encore temps de la rendre. Il n'osoit approfondir ses idées sur cette matiere. Il arrive à la Cour, & est comblé d'honneurs par le Calife. Ces honneurs eussent pu le flatter dans tout autre temps; mais alors il n'étoit occupé que d'un seul objet. Isaure lui seroit-elle rendue? Son Juge n'étoit-il point devenu son rival? Tandis qu'il s'interrogeoit ainsi lui-même, le Calife lui fit une

une queftion toute oppofée. Il s'agiffoit de fçavoir fi la belle Efclave l'occupoit encore. Ciel ! fi elle m'occupe ! s'écria Taher : fon image me fuit par tout, & ne me quittera qu'au tombeau. Souffrirez-vous, Grand Prince, que fa perfonne refte plus long-temps au pouvoir de l'injufte Achmet ? Le Calife ne répondit rien, ou plutôt, pour toute réponfe, il retint Taher à fouper.

Cette faveur, qui n'étoit point rare à la Cour des Califes, ne parut à l'Amant d'Ifaure qu'une décifion contraire à fes vœux, un arrêt foudroyant, quoique tacite. Il ne doutoit plus, ou que fa Maîtreffe ne fût adjugée à fon rival, ou que le Calife ne l'eût prife pour lui-même ? & l'un & l'autre cas le défefpéroit également. Bientôt même fes doutes lui parurent éclaircis. Le Prince, dans le cours du repas, l'entretint encore une fois de la jeune Efclave ; &, entre autres chofes, il lui demanda fi la voix d'Ifaure étoit réellement auffi parfaite qu'il l'affuroit dans fes difcours. Taher le lui attefta de nouveau. Je crois pourtant, reprit le Calife,

avoir parmi mes Esclaves une jeune Chanteuse qui peut, à cet égard, le disputer à la vôtre. A ces mots, sur un signe qu'il fit à un de ses Eunuques, & sur un autre signe que fait celui-ci à quelqu'un que Taher ne voyoit pas, une voix touchante & harmonieuse se fait entendre. L'oreille en étoit flattée; le cœur en étoit ému. C'étoit néanmoins encore peu de chose en comparaison de ce qu'éprouvoit Taher. Il frémit, change de couleur, s'agite involontairement, & est prêt à perdre toute respiration; en un mot, les accens de la jeune Esclave lui paroissent absolument les mêmes que ceux d'Isaure; c'est Isaure qu'il croit entendre, & que, par cette raison, il juge être entiérement perdue pour lui.

Les chants de l'Esclave invisible étoient plaintifs, languissans, & caractérisoient une ame tristement affectée; ils étoient de plus dans le langage des Troubadours Provençaux; langage que n'entendoient ni le Calife, ni Taher. Mais ce dernier reconnut aisément que c'étoit le même dans lequel chantoit Isaure: nouveau mo-

tif de conviction pour lui. Le Calife examinoit tous ses mouvemens, & lui demanda quelle en pouvoit être la cause. Ah ! Seigneur, s'écria l'amoureux Musulman, ou mon imagination troublée me transporte en Egypte, ou l'aimable Isaure est dans ce Palais ? (*)

Montasser, sans rien répondre, fit un autre signe. Alors un grand rideau s'ouvrit, & Isaure elle-même, Isaure parut aux yeux de son Amant, vêtue avec une magnificence incroyable, & sous l'extérieur d'une Reine de tout l'Orient, plutôt que d'une Esclave Européenne. A cette vue, Taher jette un cri d'étonnement & de douleur. Il ne peut plus douter de son infortune. Tout, dans cette rencontre, annonce l'amour du Calife & la fragilité d'Isaure. Ce qui achevoit d'en convaincre l'affligé Taher, c'étoit le silence de la jeune Esclave. Elle se bornoit à le fixer, & restoit immobile. Une attitude si

(*) Cette réponse est citée dans l'Histoire des Arabes, par M. l'Abbé de Marigni, où l'Anecdote même se trouve rapportée en peu de mots.

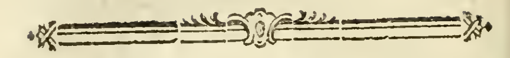
froide acheva de le mettre hors de lui-même. Seigneur, dit-il au Calife en tombant à ses genoux, permettez-moi de fuir une épreuve trop au-dessus de mes forces. Isaure a dû vous préférer à moi; n'espérez pas, toutefois, que j'approuve sa conduite; n'exigez pas sur-tout que j'en sois plus long-temps le témoin. Je vous servis avec un zèle que rien n'a pu ralentir : voici le salaire que j'ose en attendre. Souffrez qu'au fond du plus lointain désert j'aille oublier l'unique objet qui sçut toucher mon ame, ou, du moins, gémir à mon aise de son oubli.

Les soupirs & les larmes d'Isaure interrompirent la fin de ce discours. Il n'étoit pas facile à Taher d'en pénétrer le vrai motif. Etoit-ce remords, étoit-ce pure tendresse? Le Calife, enfin, crut devoir terminer cette affreuse perplexité. Rassure-toi, dit-il, à son favori; c'est trop long-temp abuser de ton erreur. Isaure est à toi; elle me fut destinée par Achmet, & je t'en fais un sacrifice : je te la rends telle que je l'ai reçue. Je ne voulois que jouir un peu de ton embarras.

C'eſt moi qui ai preſcrit à Iſaure la conduite qu'elle vient de tenir, & qui lui a tant coûté. Il m'étoit ſans doute permis d'exiger d'elle cette complaiſance frivole, puiſque je me ſuis interdit juſqu'à la volonté d'en exiger de plus graves.

Taher au comble de la joie, eut la ſatisfaction de voir Iſaure la partager. Il étoit fort éloigné d'avoir aucun ſoupçon fâcheux à ſon égard. L'eſtime, en amour, produit la paiſible confiance, & Taher avoit le bonheur d'eſtimer ce qu'il aimoit.





LES PÉRIS ET LES NÉRIS,

Ou l'amour comme on le mene.

CONTE.

LES Péris & les Néris sont des êtres demi-intellectuels. Ils tiennent le milieu entre la nature des Génies & la nôtre ; mais il fut un temps où ils s'occupoient fort sérieusement de ce qui ne fait plus gueres qu'amuser nos semblables ; je veux dire, que leur plus grande affaire étoit de s'aimer comme on aime dans nos vieux Romans. Il arriva même que les Néris exigerent un amour encore plus quintessencié ; elles vouloient par-là s'égaler aux Sylphides. Les Péris ambitionnoient un peu moins de s'égaler aux Génies ; toutefois la volonté de leurs Compagnes devint une loi pour eux ; bientôt ils réaliserent l'Amour Platonique, regardé comme une chimere par nos amans les plus délicats.

Bientôt aussi un pareil amour périt

d'inanition. Une langueur plus froide que l'indifférence même lui ſuccede. On ſe ſépare, & l'ennui n'en devient que plus grand. On dit même que les Néris y ſuccomberent les premieres. Zélinde, une des moins prudes, & des plus expérimentées d'entre elles, prit le parti d'aſſembler ſes compagnes. Elles accourent avec précipitation & la nomment Préſidente du Conſeil qui va ſe tenir. Zélinde adreſſe aux Néris aſſemblées un diſcours des plus pathétiques ſur leur ſituation préſente : les détails en étoient vivement frappés; cependant on l'interrompit; on trouva qu'elle ne peignoit point aſſez énergiquement le triſte abandon où ſe trouvoient & ſes compagnes, & elle-même. Chaque Néris ajouta un trait au tableau; mais la peinture des maux n'en indiquoit point le remede. On propoſa de rappeller les Péris, &, après quelque incertitude, cet avis fut rejetté à la pluralité d'une voix. Que voulez-vous donc qu'on appelle, demanda la Préſidente; car enfin il faut appeller quelqu'un. C'eſt de quoi l'on convenoit unanimement; Zélinde propoſa de faire venir

des hommes : quoi ! des hommes qui ont un corps tout terreftre ! s'écrierent quelques Néris, en rougiffant. Eh ! oui, répliqua la Préfidente, qui ne rougiffoit plus. Ils ont bien des défauts, reprit avec douceur une blonde Néris ; il faudra du moins nous réunir pour les rendre parfaits. Hélas ! ma chere compagne, ajouta Zélinde, nous en ferons des êtres bien infipides. Cet état de perfection feroit pour eux le pire de tous, & remédieroit mal au nôtre.

Enfin l'on prit le parti de donner la préférence aux hommes qui aimoient avec plus de délicateffe ; les Néris étant perfuadées qu'il étoit rare que des hommes portaffent cette vertu trop loin. Mais pour connoître ceux qui la pratiquoient, il falloit d'amples recherches ; il falloit, par cette raifon, parcourir plus d'un climat. Zélinde, qui avoit propofé cette expédient, fut priée d'entreprendre ce long voyage, & Zélinde ne s'en fit pas prier deux fois.

Dans le même temps, les Péris prenoient une réfolution toute femblable ; c'eft-à-dire, que l'un d'entr'eux fut chargé de parcourir notre Monde, pour voir quelles fem-

mes pourroient ſuppléer à l'extrême délicateſſe des Néris, ſans toutefois s'en éloigner trop. Celui qu'on chargea de cette recherche étoit le même qui l'avoit propoſée. Son humeur avoit beaucop de rapport avec celle de Zélinde ; & le haſard les ayant fait ſe rencontrer, tous deux en furent également ſatisfaits. Ils ne ſe déguiſerent point l'un à l'autre le motif de leur miſſion. Ils firent plus, ils reſolurent de voyager enſemble ; bien entendu que celui des deux qui auroit le plutôt réuſſi dans ſes recherches, laiſſeroit l'autre continuer les ſiennes. Reſtoit ſeulement à ſçavoir par quel canton du Monde ils commenceroient leur tournée. Après y avoir un peu rêvé, ils crurent s'épargner de plus longues courſes, en viſitant d'abord les Nations qui ſuivoient de plus près l'inſtinct de la Nature, & qui, par cette raiſon, l'avoient ſans doute moins pervertie.

Un voyage eſt peu embarraſſant pour des êtres de cette eſpece. Ils peuvent parcourir le Monde entier avec la même rapidité que le Génies ; mais comme ils ont plus de conſiſtance, ils peuvent en même temps

s'envelopper d'un nuage qui les dérobe aux regards de nos pareils. Zélinde & Alcindor, (c'eſt le nom du Péris) parurent tout-à-coup dans un canton de l'Amérique habité par des Sauvages, & où n'avoit encore pénétré aucun Européen. Rien, par cette raiſon, n'avoit pu en altérer les uſages; ils étoient auſſi ſimples & auſſi gròſſiers que ceux de l'âge d'or.

Nos deux ſecrets Agens prirent la forme dont ils étoient convenus, c'eſt-à-dire, celle d'un jeune homme & d'une jeune fille de cette Contrée. Il n'y avoit pour cette Nation aucune demeure fixe : un autre le creux d'un arbre, un buiſſon épais, ſouvent la pleine campagne, ſervoient d'aſyle à ces habitans beaucoup plus ſauvages que ce nom même ne l'exprime. Il falloit avoir la puiſſance & les reſſources intérieures d'Alcindor & de Zélinde pour ne pas être effrayé d'un tel ſpectacle. Il étoient d'ailleurs convenus de s'entraider au beſoin. J'oubliois de dire auſſi qu'ils avoient la faculté de ſe deviner : avantage qui pourroit n'en être pas un en amour; mais qui favoriſſoit infiniment leur entrepriſe.

Ce fut donc sans crainte qu'ils se séparerent. Alcindor ne tarda pas à rencontrer une jeune Sauvage qui ne cherchoit point à l'éviter ; il l'aborda avec une politesse qui la surprit beaucoup ; il lui dit quelques douceurs qui l'étonnerent encore plus. On présume bien qu'un être aussi intelligent qu'Alcindor entendoit la langue du Pays, & sçavoit la parler ; c'est un privilége qu'on accorde aisément au voyageur le moins érudit : à peine met-il le pied chez telle ou telle Nation, qu'il est supposé l'entendre & en être entendu. Revenons à la jeune Sauvage.

Elle répondoit aux douceurs d'Alcindor sur le ton d'une Esclave avec qui son maître daigne s'humaniser ; elle ignoroit l'art des résistances, & même celui de la gradation ; en un mot, elle parut offrir ce qu'Alcindor ne demandoit pas. Tant de facilité le rendit lui-même plus difficile. Peu s'en fallut qu'il ne regrettât l'extrême délicatesse des Néris. En même-temps il songeoit à donner une leçon utile à la jeune Sauvage. Deux perruches lui en fournirent l'occasion. Voyez-vous, disoit-

il, ces deux oiseaux de la même espece: l'un des deux fuit l'autre, sans pourtant fuir trop loin. N'est-ce pas la femelle qui en use ainsi? La Sauvage ne répondit que par une autre comparaison. Vois-tu, dit-elle à Alcindor, cette génisse & ce bœuf sauvage? C'est le bœuf qui s'éloigne, & la génisse court après. Alcindor ne fut rien moins que persuadé par cette réponse. Il s'éloigna, en concluant que, si c'étoit-là le pur instinct de la Nature, cet instinct devoit être corrigé.

Zélinde avoit déja eu occasion de porter un jugement tout semblable. A peine Alcindor l'avoit quittée, qu'un Sauvage s'étoit approché d'elle en courant; elle avoit cru devoir s'éloigner un peu, mais sans courir; ainsi le Sauvage n'eut pas de peine à l'atteindre. Elle s'attendoit à quelque préambule, à quelque déclaration tendre, quoique rustique; mais le Sauvage ignoroit ce formulaire; il alloit tout naturellement suivre l'usage de ses semblables, c'est-à-dire, brusquer horriblement les choses. A l'instant survient un autre Sauvage qui fond avec impétuosité sur ce-

lui-ci. Le combat devient entre eux des plus cruels. Eſt-ce un libérateur qui vient à mon ſecours, diſoit la Néris, ou bien n'eſt-ce qu'un rival qui attaque un rival? N'importe, attendons l'événement; il me ſera toujours facile d'échapper au vainqueur. L'événement ne ſe fit pas beaucoup attendre. Le nouveau venu ayant mis ſon adverſaire preſque hors de combat, ce dernier s'enfuit, renonçant à ſes prétentions ſur Zélinde, ſauf à les reprendre à la premiere rencontre. Pour le vainqueur, il ſongeoit dès ce moment à faire valoir les ſiennes, & il s'y prit comme ſon devancier. Arrêtez! lui cria Zélinde, c'eſt en uſer bien cavaliérement. N'y a-t-il pas certains préliminaires? Le Sauvage lui demanda ce que vouloient dire ces mots. La Néris les lui expliqua de ſon mieux; mais elle ne perſuada point celui qu'elle inſtruiſoit. Tu te moques, lui dit-il; veux-tu, quand la faim me preſſe, que je m'amuſe à danſer autour du morceau? Tout en parlant ainſi, il agiſſoit en conſéquence; il fallut que Zélinde employât tout ſon pouvoir pour s'échapper de ſes mains.

Elle voulut voir cependant s'il regrettoit beaucoup d'avoir ainſi perdu ſa proie. Elle le vit occupé à pourſuivre un renard, &, après l'avoir tué, s'en retourner avec l'air d'un homme qui ne regrette rien. Ah! dit-elle avec dépit, ſi c'eſt-là ce qu'on nomme l'innocent inſtinct de la Nature, quelle horreur qu'une telle innocence !

Alcindor la rejoignit l'inſtant après. Hé bien ! lui dit Zélinde, avez-vous fait d'heureuſes découvertes ? N'en doutez pas, reprit-il ; cette Contrée barbare eſt vraiment un pays à bonnes fortunes. Si les hommes y ſont féroces, les femmes ſont des plus humaines. Alors il l'inſtruiſit de ſon aventure, & Zélinde lui fit part de la ſienne. Tous deux convinrent qu'il falloit paſſer chez d'autres Peuples de l'Amérique un peu plus policés que celui-ci, mais beaucoup moins que ceux de l'ancien Monde ; c'eſt-là qu'ils eſpéroient trouver la Nature encore ſimple, ſans être entiérement brute.

Après une courſe aſſez longue, ils arrivent ſur les terres de Nadoueſſis, Nation ſauvage, mais dont le caractere n'a rien de féroce. Les deux voyageurs en ſont accueil-

lis favorablement. On leur demande où ils vont & ce qu'ils veulent? Vivre avec des hommes, répondit Alcindor. Les Nadouessis, qui se piquent d'être des hommes par excellence, ne portent pas plus loin leurs questions; ils assignent à leurs nouveaux hôtes une cabane, où ils doivent être nourris durant un certain temps aux dépens de toute la Nation. Dans tout autre cas, il eût été prudent à eux de s'annoncer comme époux; mais le motif de leur voyage s'y opposoit. Ils ne s'annoncerent que comme le frere & la sœur. En conséquence leur cabanne fut divisée en deux parts; mais l'entrée de l'une & de l'autre étoit libre à tous venans, la nuit comme le jour: c'est l'usage parmi ces Peuples. Toutefois il n'en résulte aucun inconvénient, excepté ceux que l'usage même autorise, & qui ne passent point pour tels chez les Nadouessis.

Zélinde étoit, à coup sûr, la plus belle Sauvage de tout le canton. C'est de quoi une foule de jeunes gens l'auroient instruite, si elle ne l'eût pas sçu d'avance Il se passoit peu d'heures dans la journée, sans que quelqu'un d'entre eux vînt lui dire à l'o-

reille : *je t'aime plus que la clarté du grand Astre.* Paſſe encore pour ce préalable, diſoit intérieurement la Néris ; & elle y répondoit de maniere à ne décourager perſonne, ſans toutefois s'engager trop elle-même. La nuit venue, Zélinde vit entrer dans ſa cabane un jeune Sauvage qui portoit un bâton allumé ; elle lui demanda ce que cela ſignifioit ? Cela s'appelle, reprit-il, *courir l'allumette :* c'eſt à toi de l'éteindre ou de la laiſſer brûler ; & il lui fit entrevoir qu'il deſiroit fort qu'elle l'éteignît. Zélinde n'en fit rien, & le Sauvage ſortit comme il étoit entré. Un ſecond ſurvient, obſerve la même formule ; & voyant que Zélinde ne ſouffloit point ſur l'allumette, il ſe retire avec la même docilité que le précédent. La Néris trouvoit cette méthode un peu biſarre ; mais elle y découvroit un mélange d'ardeur & de reſpect très-propre à ſatisfaire ſes compagnes. Elle eût cependant voulu ſçavoir ou les deux jeunes aventuriers étoient allés en la quittant ; un troiſiéme qui ſurvint leva une partie de ſes doutes. Auſſi peu favoriſé lui-même, que l'avoient été les deux autres, il alloit ſe re-

tirer comme eux. Zélinde l'arrêta. : où vas-tu en ſortant de ma cabane, lui demanda la Néris ? *Courir l'allumette*, répondit le Sauvage : tu la laiſſes brûler, une autre pourra l'éteindre. Une autre ! s'écria Zélinde ; il n'importe donc laquelle ce ſoit ? Cela eſt tout ſimple, répliqua-t-il ; quand la chaleur du grand Aſtre me brûle, c'eſt dans la riviere la plus proche que je me baigne. Mais, reprit Zélinde, vous n'aimez donc aucune femme en particulier ? Je les aime toutes, ajouta le Nadoueſſis, quand cela ne me dérange point ; & celle qui ſouffle ſur l'allumette eſt toujours celle que j'aime le mieux. Zélinde lui fit encore d'autres queſtions ſur le même ſujet, & il y répondit avec franchiſe, en appuyant ſon diſcours de ces expreſſions extrêmement familieres aux Sauvages : *voilà qui eſt bien, voilà qui eſt juſte, voilà qui eſt raiſonnable.* Je ſuis jeune, diſoit-il, & je me promene quelquefois la nuit : *voilà qui eſt bien.* Je donne la préférence à celle qui me la donne : *voilà qui eſt juſte.* Je n'aime qu'autant que cela ne me met point hors d'état de courir après les caſtors, & de fuir

ou de pourſuivre l'ennemi : *voilà qui eſt raiſonnable.*

Il ſortit en prononçant ces derniers mots, & laiſſa Zélinde entiérement perſuadée que l'Amérique ne mettroit pas fin à ſes recherches. Alcindor n'étoit gueres plus ſatisfait des ſiennes. Il s'étoit déterminé à rendre quelques viſites nocturnes, & avoit été reçu favorablement dès la premiere. Il ſe borna cependant à certaines queſtions auxquelles on ſatisfit dans l'eſpérance qu'elles finiroient ; mais la fin des demandes d'Alcindor fut le ſignal de ſa rettaite. Il entra dans quelques autres cabanes, réuſſit également bien, s'en tira également mal, & regagna ſa cabane auſſi peu ſatisfait des filles de ce canton, qu'elles-mêmes étoient mécontentes de lui. Il faut l'avouer, diſoit-il, cette extrême facilité vaut encore moins que l'extrême réſerve des Néris. On a vu que Zélinde avoit auſſi tiré des conſéquences peu favorables à la galanterie ſauvage ; ainſi les deux voyageurs prirent le parti de viſiter d'autres contrées. Il en eſt une, diſoit Alcindor, où les uſages n'ont preſque point

varié depuis l'origine des choſes ; voyons ſi nos recherches y feront plus fructueuſes que dans ce nouveau Monde. En conſéquence les deux voyageurs partent ſubitement pour la Chine.

Ce fut à Pékin même qu'ils jugerent à propos de deſcendre. Ils y parurent ſous la forme de Moſcovites. Un ſpectacle des plus pompeux s'offrit à leurs premiers regards. Un cortége nombreux portoit des torches & des flambeaux en plein midi, & environnoit une chaiſe magnifiquement ornée, & portée par des eſclaves. Des fifres, des hautbois, des tambours précédoient & ſuivoient. Alcindor s'informa de ce que renfermoit ce pavillon? Une jeune épouſée qu'on mene à ſon époux, lui répondit un des ſpectateurs. Sans doute, reprit Alcindor, que ſa beauté répond à toute cette pompe? Je n'en ſçais rien, répliqua le Chinois. Il eſt du moins à croire, ajouta Alcindor, qu'elle a paru telle aux yeux de celui qui l'épouſe? Il ne l'a jamais enviſagée, reprit encore l'habitant de Pékin.... Quoi! il l'épouſe ſans la connoître?... Eh mais! ſans doute : en uſe-

t-on autrement parmi vous ? Il a recours à un expédient tout ſimple, ſuppoſé qu'elle ne lui plaiſe pas, ou qu'elle ceſſe de lui plaire; c'eſt de prendre une ou pluſieurs concubines, auxquelles il eſt également libre d'en ſubſtituer d'autres, quand il vient à ſe dégoûter des premieres.

Ceci ne me ſemble point mal imaginé, diſoit intérieurement Alcindor. Voilà qui eſt abominable diſoit, en même-temps Zélinde. Etre quittée ainſi, & condamnée à un éternel eſclavage ! En vérité, c'eſt joindre l'injuſtice à la tyrannie ! toute autre perquiſition me ſemble ſuperflue dans cet immenſe pays où les uſages ſont ſi uniformes, ſi anciens, & malheureuſement ſi révérés.

Pour Alcindor, il continuoit à queſtionner l'obligeant Chinois. Il lui demanda, entre autres choſes, ſi les femmes de cette contrée ſe piquoient d'une fidélité à toute épreuve ? Ce ſeroit trop exiger, répondit-il : on tâche d'éloigner d'elles tous les ſéducteurs, on veille exactement ſur leur conduite, & il arrive quelquefois que leur vertu fait le reſte.

Ces détails étoient d'un augure peu favorable pour nos voyageurs. Ils entrevirent qu'ils s'étoient trompés ſur le compte des Chinois comme ſur celui des Sauvages. Cependant ils voulurent en juger par eux-mêmes. Ils ſe logent dans la Capitale, & continuent d'obſerver. Zélinde qui effaçoit, ſans peine, la plus belle Chinoiſe, charma tous ceux qui purent l'enviſager. Un jeune homme qui ſuivoit la doctrine de Fo, c'eſt-à-dire, qui croyoit, ou feignoit de croire à la tranſmigration des ames, l'aborda un jour avec une extrême familiarité. Tu fus, lui dit-il, ma femme avant que de reprendre un nouvel être; une mort prématurée t'enleva à mes vœux; aujourd'hui tu que m'es rendue, le grand Fo ordonne que tu me laiſſes rentrer dans tous mes droits, & cela ſans aucune cérémonie extérieure: Fo nous diſpenſe de ces vaines répétitions.

La fauſſe Moſcovite trouva cette ſaillie amuſante. Elle revenoit, au fond, à l'allumette des Sauvages; mais Zélinde qui n'avoit pas daigné éteindre l'une, répondit auſſi peu favorablement à l'autre. Elle voulut voir cependant ſi le Chinois ſe mé-

nageoit les mêmes reſſources que le Nadoueſſis. La faculté qu'elle avoit de ſe rendre inviſible l'aida beaucoup dans ce projet. Zélinde épia la conduite du jeune homme, & le vit bientôt adreſſer le même diſcours à une jeune Chinoiſe qui ne parut point douter du fait, & qui parut encore plus diſpoſée à ſuivre les volontés du Dieu Fo.

Alcindor, de ſon côté, ne reſtoit pas inutile. Une jolie veuve Chinoiſe avoit fixé ſon attention. Il l'avoit vue dans une Pagode conſacrée à Lao, lieu qu'elle fréquentoit fort ſouvent. Il ſaiſit l'occaſion de l'aborder & de l'entretenir. Ses diſcours étoient des plus ingénieux & des plus galans; mais par malheur la veuve étoit dévote, & à la Chine cette qualité étoit un obſtacle réel en amour. En vain, dit-elle au faux Japonois, en vain tenteriez-vous de me ſéduire, mon cœur n'eſt plus à moi, il eſt tout entier au divin Lao; lui ſeul peut me faire jouir de la ſuprême félicité. Alcindor alloit lui demander en quoi cette félicité conſiſtoit; elle le quitta bruſquement pour courir à un Bonze qui lui faiſoit ſigne. Le curieux Péris s'approcha d'eux ſans pou-

voir être vû ; il entendit le Bonze parler ainsi à la Chinoise : objet cher à Lao, ce Dieu puissant vous ordonne par ma voix de rester cette nuit dans son Temple ; il vous y fera goûter les douceurs qu'il réserve à ses seules favorites. Alcindor vit dès l'instant où aboutiroit ce mystere, & l'entretien de deux Bonzes qu'il écouta sans être apperçu, ne lui laissa aucun doute à cet égard.

Nos Voyageurs se rejoignent, également persuadés qu'il est à propos de passer outre. Leur dessein étoit de parcourir toute l'Asie. Ils partent, & dès le jour suivant ils découvrent à vue d'oiseau le Royaume du Japon. Ce fut à Meako qu'ils descendirent ; le temps de la nouvelle lune y donnoit lieu à une cérémonie qui se renouvelle tous les mois. Une troupe de Bonzes conduisoit en pompe une jeune fille de la plus grande beauté ; nos voyageurs n'eurent pas de peine à s'instruire de ce que cela signifioit ; on la mene au Temple, leur dit-on, où le Diable daignera ce soir converser avec elle ; c'est-là tout ce qu'il faut pour en faire une sainte. Alcindor jugea

par ce difcours que les Bonzes du Japon, & les Prêtres de Lao, obfervoient à peu-près les mêmes Rits.

En paffant auprès d'un autre Temple, il en vit en fortir une foule de Japonnois qui tous dirigeoient leurs pas vers un même canton de la Ville. De-là nouvelles queftions d'Alcindor : un de ceux à qui il s'adreffoit lui fit cette réponfe : nous fortons du Temple ; & nous allons au Kafiematz ; c'eft un ufage que nous ont tranfmis nos Peres, & que nous efpérons tranfmettre à nos defcendans. Tout en parlant ainfi, le Japonnois avançoit toujours : Alcindor le fuivoit, de maniere qu'ils arriverent enfemble au Kafiematz. Une foule de jeunes Beautés y prodiguoient leurs charmes au premier venu. Elles n'avoient point la liberté du choix, & fembloient peu curieufes de choifir. Alcindor fe hâta de rejoindre Zélinde qu'une vielle Japonnoife avoit abordée. Leur entretien avoit affez de rapport avec ce que lui-même venoit de voir. L'Amour eft donc ignoré chez vous, lui difoit Zélinde. Qu'eft-ce que l'amour, demanda la Vieille ? Ce mot eft un peu étranger

ger ici. Celui de mariage, qui, je penſe, ne veut pas dire la même choſe, nous eſt un peu mieux connu. Un Japonnois épouſe une femme, l'enferme avec ſoin, la néglige fort quant au reſte; & je vous jure par le grand Thé, que la plus ſage d'entr'elles quitteroit volontiers ſa maiſon pour habiter le Kaſiematz. Allons, partons, s'écrierent en même-temps Alcindor & Zélinde; nos recherches ne feront pas plus heureuſes au Japon qu'à la Chine. Ils diſent, & s'élevent de nouveau dans les airs.

Après un aſſez long trajet, l'Iſle de Macaſſar ſe découvre à leurs yeux. Tout y eſt agréable, excepté les habitans. Les deux ſexes ignorent l'uſage des habits. L'unique parure des femmes eſt de ſe tailler le viſage, & à peu-près tout le reſte du corps. Ces hideuſes perſonnes accouroient par bandes vers le rivage où des étrangers venoient de mettre pied à terre. Là, elles offroient ce qu'on ne leur demandoit pas. Ceux qui avoient la complaiſance de ne pas les rebu er, en étoient bientôt punis par lles-mêmes. Lorſqu'ils

avoient ſuffiſamment fait preuve de mauvais goût, leurs cruelles amantes leur offroient du tabac, en les invitant à fumer. Mais à peine commençoient-ils à en faire uſage, qu'ils perdoient connoiſſance & bientôt après la vie. Alcindor fut témoin de cette cataſtrophe, & en frémit. Zélinde qui obſervoit les hommes de cette contrée, n'eut pas lieu d'en être plus ſatisfaite. Ils connoiſſoient, ils approuvoient l'indécente & barbare manœuvre de leurs femmes, & ſe diſpoſoient à aſſaſſiner ceux qu'elles n'empoiſonneroient pas.

Nos Voyageurs quitterent cette Iſle infernale avec autant de promptitude que d'indignation. Ils arriverent au Royaume de Siam, & s'y arrêterent peu. La nudité des femmes, leur empreſſement à chercher les hommes qui, en général, ſont auſſi diſpoſés à les fuir, toutes ces images déplurent au couple Obſervateur. Il partit ſans différer pour le petit Royaume de Patania. Zélinde ne voulut pas même s'y rendre viſible. Alcindor y parut ſous l'extérieur d'un Anglois. Il fut abordé par un des principaux Citoyens de la Capi-

tale, qui l'invita fort poliment à prendre sa maison pour gîte. Vous y mangerez, lui dit-il, comme chez tout autre, des viandes & du riz dans des plats d'or; mais, (ce qui vaut infiniment mieux,) vous y verrez ma fille & ma niéce, toutes deux fort jolies, & avec lesquelles je vous prie d'en user sans façon. Le Péris, étonné de ce discours, demanda au Patanien si, outre sa fille & sa niéce, il n'avoit pas aussi une femme? J'en ai plus d'une, reprit l'Indien; mais je les garde pour moi : ce sont-là les seules bornes que nous mettons à nos égards envers les Etrangers. Il y a temps pour tout. Nos femmes, lorsqu'elles n'étoient que filles, ont également fait les honneurs de la maison de leurs peres, ou de leurs oncles.

Ces détails ne séduisirent point Alcindor, & encore moins Zélinde, qui, sans se laisser voir, avoit tout entendu. Le Péris remercia l'officieux Indien, & se retira fort humilié. Après quoi nos Voyageurs aériens prirent leur essor jusqu'à Narsingua. Ils mirent pied à terre à quelque distance

de la ville, & rencontrerent une femme qui s'en éloignoit. Alcindor l'interrogea sur ce qui pouvoit causer sa fuite. C'est, répondit-elle, parce que je ne puis me résoudre à être brûlée. Je suis veuve depuis vingt-quatre heures : mon mari en usoit passablement avec moi, & je l'aimois autant que cette sorte d'amour peut s'éntendre ; mais j'avoue que je n'ai pas le courage de mêler mes cendres avec les siennes. Par cette raison, me voilà déclarée infâme, & condamnée à vivre dans l'exil, tandis qu'une de mes compagnes, qui va dans ce moment obéir à l'usage, voit ses louanges portées jusqu'au Trône de Brama. Sans doute, reprit Alcindor, que cette courageuse héroïne aimoit prodigieusement votre époux commun ? Point du tout, répliqua l'Indienne, elle ne lui fut pas même fidelle ; & moi, tout au contraire, je me fis un devoir de ne jamais lui manquer. Cependant je vais passer pour une ingrate, une perfide, & elle pour un exemple d'attachement conjugal.... Entendez-vous, ajouta l'Indienne, ces cris confus, mêlés au bruit des instrumens ? C'est pour honorer ce barbare sa-

crifice. Il va bientôt commencer, & il ne dépend que de vous d'en être les témoins. En effet, Alcindor & Zélinde s'avancerent vers le lieu d'où partoit ce bruit. Ils virent, au milieu d'une foule d'aſſiſtans, une jeune Indienne conduite par un Bramine. Elle portoit dans ſa main droite une fleur, dans ſa main gauche une boule. Ses doigts étoient ornés de quantité de perles & de pierres précieuſes ; des chaînes en lacs d'amour, & très-riches, chargeoient ſes bras & même ſes jambes ; une toile très-fine lui tenoit lieu de vêtemens. Sa beauté ſeule eût pu lui tenir lieu de parure. Elle s'avançoit avec un ſouris & un empreſſement affectés vers le bûcher ſur lequel étoit déja le corps de ſon mari. On y met le feu : l'Indienne, après avoir pris congé de ſes amis, s'élance au milieu des flammes, où elle eſt bientôt réduite en cendres. Les applaudiſſemens redoublerent ; mais Alcindor & Zélinde frémirent. Tous deux ſe retiroient, lorſqu'ils apperçurent un jeune Indien qui lui-même s'éloignoit aſſez triſtement. Je vois, lui dit Alcindor, qu'un tel ſpectacle vous afflige, & certai-

nement c'eſt avec raiſon. Hélas ! oui, répondit ce dernier. J'avoue cependant que j'ai tort, puiſque celle qui vient de ſe brûler étoit ma maîtreſſe. Eh quoi ! s'écria Zélinde avec ſurpriſe, n'y trouvez-vous pas un motif de plus pour gémir de ſa perte ? Tout au contraire, interrompit l'Indien, comme ſon amant je prends part à ſa gloire, & cette gloire exigeoit qu'elle ſe brûlât. Notre intelligence a duré juſqu'à la fin des jours de ſon mari, & nous faiſions des vœux pour qu'il vécut long-temps : aujourd'hui qu'il eſt mort, tout eſt fini entre elle & moi. Une femme d'honneur peut tromper ſon époux ; mais elle ne doit point lui ſurvivre. A ces mots, l'Indien pourſuivit ſa route, & nos voyageurs prirent celle de l'Etat le plus voiſin.

C'étoit le Royaume de Calicut. Ils s'arrêterent auprès d'un Temple dédié au grand Singe, & dont le portique étoit orné de ſept cens piliers ou colonnes de marbre. On voyoit un grand nombre d'Indiens des deux ſexes, raſſemblés ſous cet immenſe veſtibule, y parler d'affaires ou de plaiſirs ; mais le principal amuſement des maris, étoit

d'y troquer de femmes entre eux, & cet échange déplaiſoit rarement à celles qui en étoient l'objet. Zélinde eut occaſion d'en entretenir une, fort jeune encore, & qui lui avoua en être à ſon douziéme mari, ſans que la mort lui en eût ravi un ſeul. Je m'attends, pourſuivit-elle, à tripler ce nombre en moins de trois ans. Celle qui parloit ainſi, avoit cependant l'air d'une perſonne diſtinguée : elle étoit vêtue depuis la ceinture juſqu'aux genoux, avoit la tête enveloppée d'un linge brodé en or, & portoit de riches perles à ſes oreilles & à ſon nez. Elle apprit de plus à Zélinde, qu'en fait de mariage, les Princeſſes elles-mêmes n'y regardoient pas de fort près. Elles choiſiſſent tel Gentilhomme qui leur plaît le mieux, en prennent un autre quand il ceſſe de leur plaire, & lui donnent ſouvent plus d'un Bramine pour aſſociés. Et le Roi, demanda Zélinde, en uſe-t-il autrement que ſes Sujets, ou leur ſert-il d'exemple ? Oh ! c'eſt encore toute autre choſe, reprit la jeune Indienne. Le Roi n'eſt auprès de ſa femme que le ſucceſſeur du Chef des Bramines. La premiere nuit du

mariage eſt deſtinée à ce Grand-Prêtre, avec cinq cens ducats de récompenſe. Le même emploi l'attend lorſque le Souverain fait quelque voyage, & la gratification eſt toujours proportionnée à la longueur de l'abſence du Souverain.

La Néris n'en voulut pas ſçavoir davantage, & rejoignit Alcindor, qui de ſon côté avoit auſſi fait ſes remarques. Tous deux conclurent à chercher mieux.

En vérité, diſoit Alcindor à Zélinde, en traverſant les airs, je regarde notre voyage comme une franche corvée. C'eſt faire trop d'honneur aux hommes. Eſt-il à croire que nous trouvions chez eux ce qui nous manque? N'eſt-ce pas à eux plutôt à ſe modeler ſur nous? C'eſt ce qui ne leur arrive que trop ſouvent, reprit Zélinde, comme à nous, de prétendre égaler les plus ſublimes intelligences. Que réſulte-t-il de cette double ambition? L'ennui pour nous & pour eux. Il faut ſçavoir deſcendre à propos; c'eſt la route que ſuit preſque toujours le bonheur. Tout en philoſophant ainſi, nos voyageurs ſe trouverent au centre des vaſtes Etats du

Mogol. Ils y firent diverſes pauſes, & ne virent dans certains cantons, que ce qu'ils avoient déja vu dans quelques autres : des Bonzes qui ſéduiſoient de jeunes innocentes, & s'accordoient, on ne peut mieux, avec celles qui n'avoient pas beſoin d'être ſéduites : des femmes qui ſe brûloient ſur le corps d'un mari qu'elles avoient haï & trompé; des maris qui méritoient toute l'averſion de leurs femmes, & qu'on traitoit ſelon leur mérite. Plus loin, de vaſtes Serrails remplis de belles Eſclaves, ignorées, pour la plûpart, de leur Maître, & qui riſquoient de mourir ſans avoir fait ſa connoiſſance. Celles même qui en jouiſſoient, avoient preſque auſſi ſouvent lieu de s'ennuyer que les premieres. Un amour ſi partagé mettoit peu de différence entre l'état des unes & des autres.

Alcindor & Zélinde jugerent qu'il étoit à propos de paſſer outre. Ils pénétrerent dans les Etats du Sophi de Perſe, & ſe rendirent à Iſpahan. Mais ils crurent être encore une fois à la Chine, tant certains uſages leur parurent ſemblables chez les

deux Nations. A Iſpahan, comme à Pékin, l'union des deux ſexes eſt un véritable jeu de haſard. Un Perſan épouſe une femme comme un joueur accepte une carte, ſans ſçavoir ce qu'elle vaut, ni de quelle couleur elle eſt. Il arrive auſſi que l'une & l'autre eſt miſe à l'écart, dès qu'elle ſe trouve remplacée par quelque choſe de mieux. Il eſt même permis à un Perſan de chercher ce mieux autant de fois qu'il eſpere le rencontrer : privilége qu'il ſçait faire valoir dans toute ſon étendue.

Zélinde entra, ſans ſe laiſſer voir, dans une maiſon de noble apparence. Elle en vit le Maître occupé à compter une ſomme en or à une très-belle femme, qui enſuite fut embraſſer, en verſant quelques larmes, deux petits enfans placés aux pieds d'une autre femme aſſiſe elle-même dans un fauteuil magnifique. Après quoi, la premiere ſe proſterna humblement devant la ſeconde, qui la congédia d'un ſigne de tête. Voilà, diſoit intérieurement la Néris, voilà ſans doute une Eſclave qui prend congé de ſes Maîtres & de leurs enfans; mais bientôt elle reconnoît que ces mêmes enfans

ſont ceux de cette Eſclave prétendue ; que le Maître de la maiſon a été ſon époux, & n'a ceſſé de l'être que parce que le bail paſſé entre eux eſt expiré. La Dame aſſiſe étoit réellement la Dame en titre, celle que le mari ne peut répudier qu'après certaines formalités ; mais il peut la négliger, & la néglige. En revanche elle eſt réputée la mere de tous les enfans qu'il a de ſes rivales.

Tandis que Zélinde obſervoit toutes ces choſes, Alcindor ne reſtoit pas oiſif. Il aborde une jeune Perſanne qui marchoit à viſage découvert. Un Eſclave la devançoit en ſonnant de la cymbale. Elle étoit vêtue d'une robe de brocard d'argent, aſſez courte pour laiſſer voir la beauté de ſa jambe. Ses longs cheveux étoient artiſtement relevés ſur ſa tête ; une gaze d'or ſervoit à les attacher, & flottoit en partie au gré du vent. De riches pierreries ornoient ſes oreilles ; des fleurs couvroient ſes bras : de plus, elle étoit belle, & ſembloit fort deſirer de le paroître. Alcindor entra dans ſes vues, loua ſes charmes, & ſe félicita de ce qu'elle daignoit les rendre viſibles, en dépit de

l'usage. Point du tout, reprit-elle, c'est l'usage qui me défend de les cacher. J'ai acquis le droit de paroître telle que je suis, de parler comme je pense, d'agir comme je le souhaite. Bien des femmes qui me méprisent moi, mes semblables, feroient grand cas de nos priviléges ; mais il faut des talens pour les acquérir & pour les conserver. Ces talens, comme Alcindor l'apprit d'elle-même, consistoient sur-tout dans la Musique & la Danse. Le Péris demanda à la Danseuse, quels talens il falloit avoir aussi pour lui plaire : mon nom vous le dira, répondit-elle ; je m'appelle la *Vingt tomans* : * jamais on ne sçut m'attendrir à moins, & je m'attendris à proportion que le nombre en augmente.

En parlant ainsi, la jeune Persanne continuoit de marcher, mais Alcindor cessa de la suivre. Il rejoignit Zélinde qui lui fit part de ce qu'elle avoit vu. Elle ajouta que dans cette contrée les hommes étoient trop absolus ; & les femmes trop dociles, reprit

* Le toman est une monnoie Persanne qui équivaut à nos louis d'or de France.

Alcindor. Voyons ſi les unes & les autres différent dans le reſte de l'Aſie.

Ils eurent lieu d'admirer les charmes des Géorgiennes, des Circaſſiennes, des Mingréliennes. On diroit que la Beauté ne ſe plaît que dans ces pays barbares, tant ſes dons s'y trouvent généralement répandus. Une laide femme y paroît un phénomene : une femme délicate en eſt un bien plus rare encore. Toutes ſe croyent faites pour être vendues & non pour ſe donner. Ce ſont de vrais meubles de Serrail. Ces meubles ne ſont cependant pas toujours neufs lorſqu'ils y arrivent. C'eſt de quoi Alcindor pouvoit s'inſtruire à fond, & ce qu'il négligea de faire. Les femmes qui ont leurs maris ſont encore moins circonſpectes ; mais ces maris, quoique Aſiatiques, ſont peu jaloux. Une belle Mingrélienne s'étoit enfermée avec Alcindor : il n'avoit ſur elle aucun deſſein qui exigeât cette précaution. Le mari ſurvient & ne la croit pas inutile. Tu ne peux t'en défendre, dit-il au voyageur : le cochon m'eſt dû ; c'eſt l'amende qu'on paye en pareil cas : je conſens même à le manger avec toi. Il eſt inutile d'a-

jouter qu'Alcindor difparut fans rien répondre, & que Zélinde & lui continuerent leur voyage.

De paufe en paufe ils arrivent à Conftantinople. Son étendue leur fait efpérer d'heureufes découvertes, des ufages qui lui foient propres. Ils font bientôt détrompés. Ils n'y apperçoivent que ce qu'ils ont déja vu ailleurs; une jaloufie affreufe dans les hommes, une fervile obéiffance dans les femmes; peu d'amour de part & d'autre. Un Turc entre dans fon Serrail: aucun objet déterminé ne l'occupe; il eft fans paffion, fouvent même fans defir. Une troupe d'Efclaves s'empreffe de les faire naître, & n'éprouve elle-même que des befoins. Zélinde qui, fans être vue, voyoit toutes ces chofes, en conclut que l'amour à la Turque feroit peu du goût des Néris. Pour Alcindor, il fut moins prompt à fe décider. Peut-être, difoit-il en lui-même, le befoin d'aimer & la difficulté d'avoir des amans, réduifent-ils une femme Turque à chérir fon mari. Il en vit une qui prodiguoit au fien toutes les marques extérieures de la plus vive tendreffe. L'une &

l'autre sortirent pour se rendre à la Mosquée, & Alcindor les suivit. La belle Turque étoit voilée, selon l'usage inventé par la jalousie; mais il existe un autre usage peu favorable aux jaloux, c'est que le voile & l'habit des femmes sont ordinairement les mêmes pour la forme & la couleur. De sorte qu'un mari qui perd un instant de vue sa femme, risque de ne la pouvoir plus distinguer parmi les autres. C'est de quoi Alcindor fut témoin. Le couple qu'il avoit suivi se sépara dans la Mosquée, lieu où les deux sexes n'ont pas la liberté d'être confondus. Le mari de la belle Ottomane se posta vis-à-vis d'elle. Alcindor, toujours invisible, se plaça tout à côté. Il la vit, au bout de quelques instans, se mêler parmi ses voisines, s'éloigner de plus en plus, & enfin disparoître entiérement. On présume bien qu'il la suivit. La traite ne fut pas longue; elle entra dans une maison tierce où un jeune Turc l'avoit devancée. Leur abord indiquoit assez bien le motif de leur entrevue, & Alcindor n'eut pas besoin de faire usage de toute son intelligence pour pré-

voir quelles en feroient les fuites. Il fortit, perfuadé que les précautions inventées par la jaloufie des Afiatiques n'étoient efficaces que contre eux-mêmes.

Zélinde & lui mirent en queftion s'ils vifiteroient l'Europe où ils avoient déja mis le pied, ou s'ils donneroient la préférence à l'Afrique. La Néris opina pour le fecond parti, & Alcindor fit ce qu'elle voulut. Ils en prirent occafion de vifiter l'Arabie & l'Egypte, qu'ils n'avoient fait que côtoyer. Ni l'un, ni l'autre pays ne borna leurs recherches. C'étoit une répétition de ce qu'ils avoient vu & blâmé ailleurs. La brûlante Ethiopie offrit à leurs yeux un Peuple immenfe. L'extrême chaleur du climat influoit également fur les deux fexes; ils lui devoient tout le penchant qui les attiroit l'un vers l'autre; & ce penchant n'étoit que matériel. Ce fut encore pis, à mefure que nos voyageurs avancerent. Parvenus au centre de la Guinée, ce qu'ils avoient vu ne leur parut que l'ombre de ce qu'ils voyoient. Alcindor prit plaifir à écouter l'entretien d'un jeune homme & d'une jeune fille de Con-

go. Ils ſe connoiſſoient à peine : ce qui n'empêcha pas le jeune Africain de débuter ainſi : *Sivala inquinté*, je te ſalue, ma femme. Elle répondit ſur le champ : *Sivala moïné*, je te ſalue, Maître. *Gay zolezé minou*, pourſuivit-il ; m'aimes-tu bien ? *Gayté moïné zoleze béné*, reprit-elle ; oui, Maître, je t'aime bien. Le jeune homme porta beaucoup plus loin ſes queſtions, & elle y fit cette docile réponſe : *Ninga moïné*, oui, Maître. Alors elle ſe mit à genoux en battant des mains, & s'écriant par trois fois : *Sivala moïné*, je te ſalue, Maître. A quoi il répondit, en remuant tous les doigts, *calam bom botté*, cela eſt bon. Enſuite, il lui donna ſa main noire à baiſer. Ce qu'elle fit avec autant de joie que d'empreſſement. Enſuite lui-même la prit ſous le bras, & la conduiſit en un lieu plus commode pour achever l'entretien.

A quelques pas plus loin, le couple voyageur fit rencontre d'une jeune Africaine, qu'on n'eût pas priſe pour telle à ſa couleur. Toute ſa perſonne étoit couverte d'une pommade rouge, faite avec de l'huile

de palme & du bois de toucoula. Que ſignifie cet ornement, lui demanda Zélinde? Que j'ai l'honneur d'avoir caſſé calebaſſe, répondit-elle; honneur le plus grand qui puiſſe arriver à une fille parmi nous. Cette couleur doit tomber d'elle-même, & juſqu'à ce qu'elle m'ait entiérement quittée, je ne dois prendre part à aucun travail; je ne dois m'occuper que du plaiſir. Eh! quelles ſeront les ſuites de tout cela, demanda encore la Néris? D'être vendue, reprit l'Africaine, par celui qui m'aura épouſée, & qui épouſera vingt femmes pour avoir l'avantage de les vendre.

Zélinde n'en voulut pas ſçavoir davantage, & Alcindor en ſçavoit déja trop. Ils continuerent à faire le tour de l'Afrique, & arriverent chez les Caffres, nation qui n'en mérite gueres mieux le titre que ces troupes de bêtes féroces ſi communes dans cette partie du Monde. Le nom même de l'amour eſt ignoré chez ce Peuple barbare. Une même cabane raſſemble durant la nuit toute une Tribu. La brutalité y trouve amplement à ſe ſatisfaire, ne s'y refuſe rien, n'y eſt jamais contredite. Là, nulle diſtinc-

tion, nul choix, nul respect pour les nœuds du sang, nul souvenir des liens de la veille.... Alcindor & Zélinde detournerent leurs yeux de cet affreux tableau. Ce qu'ils virent en avançant toujours, ne leur parut gueres moins révoltant. Ils furent un peu plus satisfaits de la Barbarie, contrée qui, malgré son nom, est vraiment le pays policé de l'Afrique; mais ils n'y retrouverent que les mœurs Arabes & Turques, & dès-lors n'y trouverent pas ce qu'ils cherchoient. Ils prirent donc le parti de visiter l'Europe; ce qu'ils regardoient, à peu-près, comme un parti désespéré.

L'Espagne sembloit s'offrir d'elle-même à leurs recherches. L'Italie n'étoit gueres moins à leur portée. Ils aimerent mieux débuter par le Nord; mais bientôt ils s'apperçurent que, si Vénus étoit née dans l'eau, les Amours jouoient rarement sur la glace. On est, à coup sûr, plus tendre dans un bosquet fleuri, qu'au pied d'une montagne de neige. Alcindor & Zélinde s'avancerent au centre de l'Allemagne. Les cœurs s'y adoucissoient en raison du climat. Toutefois, les hommes parurent à la Néris tenir en-

core des Germains leurs aïeux, nation plus guerriere que galante. Les femmes elles-mêmes parurent, aux yeux du Péris, être en général plutôt foibles que tendres. Dailleurs, dans ce pays l'Amour ne sçait point déroger ; un Noble ne peut s'y résoudre à aimer une Plébéienne. Il envisage moins les attraits de sa Maîtresse que l'antiquité de ses parchemins. En un mot, l'Amour, au lieu de carquois & de flambeau, porte un magasin d'écussons & des arbres généalogiques.

Alcindor & Zélinde mirent en question la route qu'ils devoient tenir. Tout en disputant, ils se trouverent aux frontieres d'Italie. Il faut, dit la Néris, hasarder quelques recherches dans cette contrée. Hé bien ! dit Alcindor, d'un ton qui marquoit peu d'espérance, voyons ce qui en arrivera. Ils s'avancerent jusques dans cette Ville qui fut autrefois la Capitale du Monde.

Les vestiges de son ancienne grandeur occupoient les regards d'une foule d'Etrangers. Nos voyageurs n'y firent aucune attention ; ils n'avoient qu'un objet, ils ne le perdoient pas un instant de vue. Mais

le remplir, c'étoit-là le point vraiment difficile, & Rome ne leur parut pas devoir abréger ces difficultés. Aux Temples près, ils se crurent au sein d'une Ville d'Asie. Les femmes n'y sortent que voilées, sortent rarement, & plus rarement encore sont visitées chez elles. En un mot, la jalousie des Romains modernes égale celle des Asiatiques de tous les temps. Alcindor apprit même qu'elle avoit recours à des expédiens, dont les plus jaloux d'entre les Orientaux rougiroient de faire usage. Ah! quelle horreur! s'écrioit Zélinde. Au moins, disoit Alcindor, s'il n'est gueres possible qu'on les aime, il ne l'est pas plus qu'on les trompe. A peine il achevoit ces mots, qu'une Duegne septuagénaire lui fait signe d'une certaine distance. Il s'approche, & elle l'exhorte à mettre à profit le bien que lui veut une jeune Beauté qui vient de l'appercevoir à travers sa jalousie. Le Péris demande qui peut être cette personne obligeante? C'est ma maîtresse, reprit la vieille: l'instant est merveilleux à saisir. Notre jaloux est absent; il se repose entiérement sur moi du soin de lui garder un trésor que vous

méritez mieux que lui. J'ai rempli d'abord ma charge avec aſſez de rigueur ; mais je ſuis naturellement bonne, & voici la vingtiéme fois que je donne à ma maîtreſſe de pareilles preuves de bonté. Alcindor admiroit la bienfaiſance de l'une & de l'autre. Mais, pourſuivit-il, n'exiſte-t-il pas d'autres obſtacles ? Oh ! nous ſçaurons les lever, quels qu'ils ſoient, reprit la Duegne : ce n'eſt pas la premiere fois.... Un incident tragique interrompit le diſcours de la vieille. Un Italien aborda & poignarda furtivement certain François qui avoit ſçu lever certains obſtacles. On ne parut étonné ni du fait, ni de la vengeance. L'aſſaſſin eut le bonheur de gagner un Temple voiſin, & par conſéquent de ſe voir abſous.

Pour Alcindor, il rejoignit Zélinde. L'une & l'autre quitterent l'ancienne Patrie des Céſars. Ils viſiterent d'autres Villes d'Italie, où ils n'apperçurent que ce qu'ils avoient vu à Rome, & ſouvent pis encore. Ah ! s'écrioit Zélinde avec indignation, franchiſſons vîte les Alpes ! Mais Acindor, (on ignore pourquoi), la détermina à franchir les mers, & à ſe rendre en Eſpagne.

Là, ils virent d'autres tableaux. L'amour fidèle, jusqu'à l'obstination, y régne, pour ainsi dire, de toutes parts. L'amour jaloux, jusqu'à la frénésie, l'accompagne pour l'ordinaire. Là, se réalisent les passions éternelles; passions qui n'osent plus figurer ailleurs, même dans les Romans. Alcindor & Zélinde prirent l'extérieur d'un François & d'une Françoise. L'alliance venoit d'être, plus que jamais, resserrée entre les deux Nations, & nos voyageurs furent traités en amis. Zélinde fit autant de conquêtes qu'elle en voulut faire, & plus qu'elle n'en vouloit garder. Elle parut donner la préférence à un jeune Espagnol qui, à mille égards, la méritoit. Il n'en devint que plus tendre & plus empressé, mais en même-temps plus jaloux. A peine eut-il lieu de présumer qu'on l'aimoit, qu'il craignit qu'on ne cessât de l'aimer. Il étoit respectueux dans ses manieres, il l'étoit dans ses discours; & ce fut aussi très-respectueusement qu'il pria la Néris d'interdire sa maison à tout autre qu'à lui. Alcindor lui-même n'en fut pas excepté. Voilà, disoit intérieurement Zélin-

de, voilà une inquiétude qui tient de la tyrannie, une délicatesse qu'on porte jusqu'à l'outrage. N'importe, poursuivit-elle, voyons si ces demandes, une fois satisfaites, seront suivies de quelques autres. Dès ce moment, elle devient inaccessible à tous ceux que l'Espagnol regarde comme ses rivaux. Tant de sacrifices le comblerent de joie, & ne purent le tranquilliser. Il trouva que la prétendue Françoise n'oublioit point assez les usages de sa nation. Zélinde adopta sur le champ ceux d'une véritable Espagnole, ne parut plus que masquée, se montra même très-rarement sous cet attirail; en un mot, elle marqua sur tous ces points une docilité capable de déceler qu'elle n'étoit pas Françoise. Le jour suivant, elle vit l'Espagnol à ses genoux la remercier de toutes ces preuves de complaisance, & en exiger une nouvelle. C'étoit de permettre qu'on réformât ses jalousies, de maniere qu'en voulant voir, elle-même ne risquât point d'être apperçue. Zélinde vit bien qu'il s'agissoit de l'empêcher elle-même de rien appercevoir. Elle ordonna ce qu'on

la

la prioit tacitement de permettre. Le jour ſuivant, l'Eſpagnol ſe retrouve à ſes genoux, & lui préſente humblement une Duegne.

Ce dernier trait lui parut une ſuite naturelle des précédens. Elle le ſoutint comme elle avoit fait les autres; mais la fin de l'épreuve approchoit. L'Eſpagnol ſortit & la Duegne reſta. Au milieu de la nuit ſuivante, Zélinde entendit ſous ſes fenêtres un concert de pluſieurs inſtrumens. De grands cris, un cliquetis d'armes ſuccéderent à cette muſique : ce qui déſignoit au moins une *Tragédie-Opéra.* Le lendemain, Zélinde apprit que ſon Amant avoit voulu la gratifier d'une ſérénade, ſelon l'uſage du Pays; qu'un autre Eſpagnol, dont la maîtreſſe logeoit vis-à-vis d'elle, étoit ſurvenu dans le même deſſein; que les deux galans s'étoient crus rivaux, s'étoient battus en conſéquence, & mis l'un & l'autre au bord de la tombe : preuve certaine, diſoit-on, que l'un & l'autre aimoit bien ſa maîtreſſe. On ajoutoit qu'une telle preuve d'amour alloit rendre jalouſes toutes les Beautés de Madrid. Mais Zé-

linde en inféra de nouveau, que l'amour Eſpagnol ne ſéduiroit ni elle, ni ſes compagnes.

Pour Alcindor, il plaiſoit beaucoup à une jeune & belle Caſtillanne, qui juſqu'alors avoit été nommée l'inſenſible. Malheureuſement ſa maniere d'aimer étoit toute ſemblable à celle des Néris. Tout ſe réduiſoit aux petits ſoins, & à l'aſſiduité la plus rigoureuſe. Elle vouloit qu'on déſirât ſans ceſſe, & ne laiſſoit jamais rien eſpérer. Après tout, diſoit Alcindor, l'objet de mon voyage ſeroit bien mal rempli. Prudes pour bégueules, il valoit autant ne pas me déplacer. Il fit d'autres recherches, & vit que c'étoit-là le génie dominant du beau ſexe Ibérien. Zélinde ellemême étoit ſuffiſamment inſtruite. Elle propoſa au Péris de riſquer une tournée en France; mais il n'attendoit abſolument rien de cette démarche. Il détermina la Néris à paſſer chez certain Peuple, rival éternel de la Nation Françoiſe, & qui ſe pique de ne l'imiter en rien.

C'eſt avoir ſuffiſamment déſigné l'Angleterre. Le couple voyageur y parut

ſous l'habit Eſpagnol. Dès les premiers jours, la Néris apperçut dans les hommes de cette Iſle peu d'eſtime pour les femmes, & encore moins de complaiſance. Dès-lors, elle ralentit ſes recherches, & s'épargna, en effet, une peine inutile. Alcindor augura mieux de celles qu'il alloit prendre. Il remarqua dans le beau ſexe Anglois un germe de tendreſſe, qui faiſoit comme partie de ſon exiſtence. Quel dommage, diſoit-il, qu'un naturel ſi heureux ſoit négligé par ceux qui ſont le plus intéreſſés à le faire valoir! Il voulut cependant voir par lui-même, c'eſt-à-dire, voir, juſqu'à un certain point, le parti qu'on pouvoit tirer de ces favorables diſpoſitions. Auparavant il lui tomba ſous la main un papier public, où il lut ces propres paroles : » Depuis l'ordinaire dernier, » (c'eſt-à-dire, depuis trois jours) on n'a » retiré que ſix jeunes perſonnes du Lac » de Roſémonde. Il faut croire que les » amours ont été moins vifs, ou plus heu» reux qu'à l'ordinaire durant cet interval» le : il y a bien eu auſſi quelques galans » poignardés par leurs Belles, qu'ils avoient

» quittées; mais, pour cette fois, cela
» ne fait pas nombre. C'eſt pourquoi nous
» ne les déſignerons qu'avec ceux de la
» feuille prochaine. »

Le Péris ajouta peu de foi à cet article. Il jugea que, depuis le rétabliſſement de la paix, le Gazetier en étoit réduit à compoſer des fables périodiques, & il réſolut de n'en croire que ſa propre expérience. L'occaſion s'en préſenta d'abord comme d'elle-même. Une jeune veuve qui avoit le regard tendre & doux, lui parut très-propre à démentir le Gazetier ſatyrique. Il s'attacha à lui plaire, y réuſſit, & parvint même à la fixer entiérement. Il vit enfin combien le cœur des femmes de cette contrée eſt actif; mais ce cœur exige qu'on le ſuive; il défend, ſur-tout, de rétrograder. Alcindor, qui ne vouloit pas aller trop loin, ralentit ſubitement ſa marche, & bientôt même parut diſpoſé à faire retraite. Ce fut alors qu'il eut lieu de juger qu'une gazette n'eſt pas toujours fauſſe. La jeune veuve n'épargna rien pour prévenir ſon inconſtance. Elle pria, ſupplia, gémit; & lorſqu'elle vit que tout

étoit ſuperflu, elle fit ſuccéder les menaces aux gémiſſemens, les fureurs aux menaces; en un mot, le poignard fut levé. On préſume bien d'avance que ce fut en vain; mais la veuve n'en devint que plus furieuſe. Elle ſortit, réſolue de ſe punir elle-même de ſa crédulité. Elle alloit fournir un article à la Gazette prochaine; déja même elle s'étoit élancée à l'endroit le plus profond du Lac. Le Péris, qui avoit pris une autre forme pour la ſuivre, la ſecourut à temps, la conſola de ſon mieux, & ſi bien, qu'elle eut de la joie d'avoir pour libérateur un homme ſi propre à faire oublier les torts de ſes pareils. Alcindor ſe garda bien de la détromper. Il ſe rendit auprès de Zélinde, pour décider avec elle ſi leur miſſion n'étoit pas réellement terminée. Ils avoient parcouru toute la terre, excepté la France; & la France leur ſembloit aſſez inutile à parcourir. Tout conſidéré cependant, ils s'y déterminerent, moins dans l'eſpérance de trouver là ce qu'ils cherchoient, que pour éviter le reproche de ne l'avoir pas exactement cherché.

Arrivés dans la Capitale, ils s'y annoncerent pour Anglois. Ils en avoient pris l'extérieur, & en affectoient le langage. Cet expédient leur eût mal réussi un siécle plutôt; mais depuis peu tout avoit bien changé de face. La mode régnante à Paris, étoit d'admirer les Anglois en tout & par-tout. On les applaudissoit sur la Scene, on les fêtoit dans les cercles, on les copioit dans les Livres, on sacrifioit nos héroïnes à leurs héros.... D'après ces dispositions, le couple voyageur ne pouvoit manquer d'être bien accueilli. Il le fut mieux encore qu'il n'avoit osé le prévoir. Zélinde qui, la beauté des plus à belles Angloises, affectoit de joindre leur air tant soit peu gauche, trouva une foule d'élégans qui tous aspiroient à la former. Leur persifflage ne lui parut pas dangereux; mais il l'amusoit. Elle mit sur le chapitre de la constance un Petit-Maître des plus à la mode. Il en parla en homme qui la pratique peu, & l'estime encore moins. La constance en amour, disoit-il, n'est bonne qu'à fournir vingt volumes à un Romancier. C'est une vertu qui de tous

ſes héros fait autant de victimes ; & d'ailleurs, un amant fidèle eſt un être ſi inſipide, ſi incommode !... Il n'en eſt pas moins vrai, Madame, pourſuivit le François, que vous m'allez contraindre d'imiter ce que je blâme dans autrui ; mais daignez me pardonner d'avance l'ennui que je vais vous cauſer. On n'a point avec vous la liberté du choix.

C'étoit-là le ton qu'en général on prenoit avec Zélinde. Elle en conclut qu'en France l'amour n'étoit point mis au rang des affaires ſérieuſes. Alcindor lui-même tiroit des conſéquences toutes ſemblables de ce qu'il voyoit. L'extrême liberté dont jouiſſoient les femmes, l'uſage qu'elles en faiſoient, le peu de penchant qu'ont leurs maris, ou leurs amans à la jalouſie, le ridicule attaché à ce foible ; en un mot, ce qu'on nomme en France le ton de la bonne compagnie ; tout cela diſtinguoit, ſelon lui, cette Nation d'avec toutes les autres.

Il parut s'attacher à une jeune Marquiſe, devenue veuve, & par cette raiſon encore plus libre qu'étant mariée : ce qui

ſignifie beaucoup. Sa maiſon étoit fréquentée par une foule de jeunes gens du bon ton, qui tous s'affichoient pour rivaux, & n'en étoient pas moins bons amis. Les politeſſes qu'Alcindor en reçut lui-même l'étonnerent. Il s'en expliqua ingénuement avec l'un d'entr'eux. Voici la réponſe que lui fit le jeune François. Nos aïeux avoient la manie d'adorer leurs *Dames*, de n'oſer le leur dire, & de s'égorger entr'eux pour les en informer. Nous ſuivons un tout autre uſage. Nous débutons par un *je vous aime;* nous aimons beaucoup moins que nos aïeux, & chacun de nous croit être aimé. Dès-lors plus de jalouſie. Nous n'enviſageons un rival que comme le témoin de notre triomphe actuel, ou futur. C'eſt une victime que nous plaignons ſincérement, loin de la haïr; & d'ailleurs, ce Pays eſt ſi fertile en reſſources! Les femmes ſont devenues ſi raiſonnables! Elles ſe prêtent ſi volontiers à nos arrangemens!... Oh! parbleu! il faudroit être bien gauche pour ſe trouver au dépourvu; & chez les Spartiates, où les fonds étoient en commun, y eut-il jamais de diſputes d'intérêt?

Le Péris ne trouva pas ce diſcours des plus ridicules. Peut-être, diſoit-il, aime-t-on moins ici qu'ailleurs ; mais l'amour y prend une phyſionomie plus riante. La confiance le guide, & ne l'abandonne jamais. Un échec eſt preſque toujours ſuivi d'un triomphe ; un triomphe ne ſe fait attendre qu'autant qu'il eſt néceſſaire. L'Amour enfin eſt ici le Dieu de la concorde, lui qui ſeme la diviſion chez tant de Peuples, qui a cauſé la ruine de tant d'autres. Ah ! ſans doute que Troye exiſteroit encore, ſi Ménélas eût été François.

Il revit la jeune Marquiſe. Elle parut flattée de ſes viſites ; mais elle en recevoit une foule d'autres, & aucune ne ſembloit lui déplaire. Le faux Anglois en témoigna quelque inquiétude, ce qui divertit beaucoup la jeune Françoiſe. Eh quoi ! Monſieur, lui dit-elle, êtes-vous donc encore ſi peu au fait ? Quelles que ſoient vos prétentions, ignorez-vous que la confiance eſt l'ame de la Société ? Voyez le monde, Monſieur, & ces miſeres-là vous paſſeront. Elle-même voulut lui ſervir d'introductrice. Il admiroit l'aiſance

avec laquelle cette jeune veuve se présentoit dans différens cercles choisis. Ces cercles étoient pour lui un autre genre de Spectacle où les femmes jouoient toujours les grands rôles, où les maris n'osoient paroître, ou ne paroissoient qu'*incognito*. La vivacité d'esprit qui distingue les Françoises, la gaieté qui anime leurs discours, les grâces qui accompagnent toutes leurs actions, se disputoient le prix dans ces momens, & sur-tout au milieu d'un élégant soupé. Quel dommage, disoit Alcindor, que des objets si séduisans ne se bornent qu'à plaire! chose qui ne leur est que trop facile. Grace à cette extrême facilité, elles dédaignent de garder leurs conquêtes. Alexandre donnoit des Couronnes, persuadé qu'il lui étoit aisé d'en conquérir d'autres. Telles sont les Françoises.

Il eut cependant lieu de juger que l'amour constant n'étoit pas un phénomene chez cette Nation. Mais cet amour est si paisible, si peu exigeant, si peu jaloux, qu'ailleurs il passeroit pour indifférence. Ah! s'il est ainsi, disoit notre voyageur,

à coup-sûr la jeune Marquise m'aime, & m'aime un peu plus qu'à la Françoise. Il est bon d'observer que si le Péris avoit le don de prendre la même forme que les humains, il n'avoit pas celui de lire dans leur intérieur.

Il voulut donc que l'ame de la Marquise se manifestât au dehors. C'étoit pour lui un passe-temps assez flatteur de pouvoir d'un seul coup dérouter trente Petits-Maîtres. Il plaignoit cependant la belle Françoise, & redoutoit quelque aventure semblable à celle de Londres. Il est vrai, disoit-il, que ni le Mercure de France, ni le nombre excessif de Journaux & de Gazettes qu'on y distribue, n'offrent nulle trace de pareilles catastrophes. Mais, poursuivoit Alcindor, il est toujours fâcheux de molester une jolie femme.

Au milieu de ces réflexions, il reçoit de la Marquise une lettre de reproches. Elle s'y plaignoit spirituellement de son absence, & même de sa tiédeur. C'étoit le confirmer dans l'opinion qu'il avoit de sa bonne fortune. Il retourne auprès d'elle, expose des griefs, des inquiétudes, veut

exiger des facrifices; en un mot, joue le rôle d'un Amant Efpagnol. Mais la fcene devint comique des deux parts. La jeune Marquife le pria de s'épargner un ridicule, un travers intolérable. Profitez mieux, lui dit-elle, des exemples que vous offre ma Nation, la feule qui fçache réduire l'Amour à ce qu'il doit être, ou du moins à ce qu'il doit paroître. Ce n'eft pas qu'il ne brife quelquefois les entraves qu'on lui donne. Eh! où en ferions-nous, pourfuivit-elle, fi malheureufement je vous aimois affez pour vous croire.

Qu'entends-je? s'écria le Péris étonné; eft-il bien vrai que vous ne me diftinguiez pas de l'effain frivole qui vous entoure prefque fans ceffe? Pardonnez-moi, Mylord, reprit la Marquife, je vous diftingue; j'ai voulu vous faire les honneurs de ma Nation; mais tous ces égards difparoîtront, s'il eft jamais queftion de vous aimer. L'étonnement d'Alcindor augmentoit à chaque parole de la jeune Françoife. Au moins, Madame, pourfuivit-il, daignez faire votre confident de celui qui afpiroit à quelque chofe de mieux: dai-

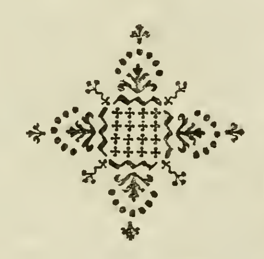
gnez me faire connoître l'heureux Mortel que vous me préférez. Dites qui vous a prévenu, reprit la Marquise; quant au reste, ce n'est point un mystere. Un peu plus de connoissance de nos usages vous eût d'abord mis au fait. L'heureux Mortel, dont vous parlez, est le même qui vous a introduit chez moi, que vous avez vu y donner entrée à beaucoup d'autres, & qui s'y montre plus rarement que vous & eux. Telle est chez nous la conduite ordinaire d'un Amant préféré : celle d'un époux est encore plus circonspecte. Il lui est permis d'aimer tacitement sa femme, & c'est tout : gare le ridicule s'il ose afficher la tendresse & l'assiduité. En un mot, les chaînes de l'Amour & de l'Hymen sont devenues pour nous si légeres, qu'une Françoise peut se croire libre en les portant.

Après tout, disoit Alcindor en lui-même, cette liberté a son mérite; les deux sexes peuvent y trouver leur compte : reste à sçavoir si la satisfaction est générale. Toutes les nouvelles recherches que fit Alcindor, lui prouverent qu'elle l'étoit.

Zélinde elle-même commençoit à goûter cette maniere de vivre, cette liberté qui tient le milieu entre la licence & le bégueulisme. L'Amour est un enfant, disoit-elle au Péris, il faut badiner avec lui, si l'on veut lui plaire, ou qu'il plaise.

Ce fut dans ces dispositions qu'Alcindor & Zélinde retournerent à leur séjour habituel. Ils arrivent, se séparent, & assemblent, l'une ses compagnes, l'autre ses compagnons. Des deux parts l'empressement est le même à les entourer; l'attention qu'on leur prête est égale, & leur rapport tout semblable. A l'instant on s'écrie chez les Péris qu'il faut appeller des Françoises. Les Néris parurent moins promptes à se décider; elles vouloient qu'on délibérât sur cette matiere, au moins pour la forme. Hélas! mes cheres compagnes, leur dit Zélinde, une délibération est bien superflue, quand la question se trouve jugée d'avance. Epargnons aux Péris une démarche qui va nous en coûter d'autres; & d'ailleurs n'espérez pas trouver les François plus respectueux que nos voisins. Cette remontrance produisit

ſon effet ; les deux partis ſe rapprocherent : Alcindor & Zélinde firent l'office de médiateur, & leurs ſoins furent ſi efficaces, on ſe trouva ſi bien de leurs avis, que la plus modeſte des Néris grava en lettres d'or cette maxime : *Ceux qui ont beaucoup vu, ſont bons à conſulter.*





LES DEUX PRIX,

CONTE,

Tiré d'un Manuscrit Grec.

La Thessalie est le véritable Elisée de la Grece. Les mains de la Nature y sement avec profusion ses plus riches trésors : les plaisirs, le doux repos, en font leur plus cher asyle. Jupiter se plaît sur la cime du Mont Olympe ; Minerve parmi les rochers de l'Attique ; Diane au sein des forêts de l'Elide ; Mars dans les vastes plaines de la Thrace ; Vénus dans les rians bosquets de Cythere, & l'Amour dans les délicieux vallons de Tempé. Jamais ces beaux lieux ne retentissent que du son paisible des flûtes & des musettes. Jamais le Pénée, qui arrose la Thessalie, ne vit sur ses bords qu des Amans fortunés.

Thersandre & Doris y étoient l'un & l'autre. Chaque jour l'Aurore les voyoit

aux pieds d'un Autel dédié à l'Amour. Voici les vœux qu'ils adressoient à ce Dieu leur unique maître.

» Souverain de notre ame, arbitre du
» bonheur de nos jours, daigne en rem-
» plir tous les instans. Ceux qui ne te
» seroient pas consacrés, seroient perdus
» pour nous. Ceux dont tu disposes, sont
» les seuls dont nous jouissions. Fais que
» Doris, disoit Thersandre, n'écoute ja-
» mais aucun des rivaux que sa beauté
» m'attire. Fais que Thersandre, disoit
» Doris, me trouve toujours plus belle
» que toutes mes rivales; » & tous deux
» ajoutoient ensemble : « Fais que nous
» méritions de servir de modèle aux Amans
» qui doivent naître après nous.

Thersandre & Doris avoient de quoi se rassurer contre l'inconstance. La Thessalie entiere n'offroit rien d'aussi parfait que ce jeune couple. On eût dit que la Nature, en les formant, avoit prévu les desseins de l'Amour. On eût dit que l'Amour, en les unissant, n'avoit fait qu'obéir à la Nature.

Doris n'en étoit qu'à son troisiéme lus-

tre. Aux grâces touchantes & ingénues de cet âge, elle joignoit les charmes séduisans d'une beauté accomplie. L'éclat du lys & de la rose le céde à l'eclat de son teint. L'astre de Vénus brille moins au milieu de la nuit, que les yeux de Doris au milieu du jour. Ses regards passent jusqu'à l'ame; son doux sourire semble l'appellier. Toute sa personne est animée par les Grâces. Les plus belles Thessaliennes évitent sa rencontre; elles ont soin surtout d'en préserver leurs Amans.

Il est difficile de la voir & de rester fidèle à toute autre. Mais Doris ne vouloit de fidélité que dans Thersandre. C'étoit à lui seul qu'elle vouloit plaire : c'étoit lui seul qui pouvoit la fixer. Doris jettoit-elle les yeux sur le crystal des fontaines ; c'étoit pour y voir si ses charmes avoient toujours de quoi captiver Thersandre. Doris cueilloit-elle des fleurs sur les rives du Pénée ; c'étoit pour en orner Thersandre, ou pour s'en parer à ses yeux.

Le jeune Thessalien répondoit à tant d'amour par un amour égal, un amour

qui ne pouvoit ni diminuer, ni s'accroître. Sa vue occasionnoit mille infidélités; son cœur n'étoit le complice d'aucune. Absent de Doris, il ne desiroit qu'elle : avec elle il ne desiroit plus rien. L'un & l'autre fuyoient les lieux trop fréquentés; mais ils les fuyoient ensemble. Ceux où ils pouvoient être seuls, étoient toujours ceux qui les charmoient davantage. En vain, disoit Thersandre à Doris, en vain la blonde Ismene & la brune Zirphé s'égarent-elles souvent de leur route, & se trouvent, comme par hasard, sur la nôtre; leurs charmes ne peuvent arrêter mes regards; je ne les apperçois que pour mieux sentir combien elles vous cédent; je les fuirois si elles avoient quelque chose à vous disputer.

Un seul point troubloit la félicité de ces deux amans. Ils ne pouvoient être unis par les nœuds de l'hymen qu'après une cérémonie consacrée par l'usage & les loix du Pays. Elle se renouvelloit tous les trois ans, & ce temps étoit prochain. Elle consistoit à couronner de myrthes & de fleurs la plus belle des Thessaliennes,

& le Theſſalien le mieux fait : elle conſiſtoit, ſur-tout, à unir pour jamais le couple couronné ; union que n'avoit pas toujours précédé celle des cœurs, & qu'elle ne ſuivoit pas toujours. Bien des fois l'Amour gémit de cet uſage. Bien des fois cet uſage rompit les deſſeins de l'Amour.

Therſandre & Doris étoient ceux qui en devoient le moins redouter les ſuites ; cependant ils les redoutoient. La crainte l'emportoit en eux ſur l'amour-propre. Therſandre n'oſoit ſe flatter d'avoir le prix, & ne doutoit pas que Doris ne l'obtînt. Doris croyoit déja voir couronner Therſandre, & quelqu'une de ſes rivales. Tous deux ainſi craignoient d'être bientôt ſéparés. En vain chaque Naïade offroit à la jeune Theſſalienne un miroir propre à la raſſurer ; elle ne s'y contemploit qu'avec défiance, elle ſe trouvoit moins belle de jour en jour. Par la même raiſon, les attraits les plus médiocres dans toute autre, lui ſembloient devoir l'emporter ſur les ſiens ; c'étoit la premiere fois, ſans doute, qu'une jeune Beauté oublioit ſes propres avantages ; la premiere fois, ſur-tout,

qu'elle apprécioit trop ceux de ſes rivales. On a déja vu que Therſandre jugeoit auſſi modeſtement de lui-même. Il eût voulu pouvoir éloigner cette fatale cérémonie. Ce ſeroit, diſoit-il, retarder le triomphe de Doris; mais dois-je ſouhaiter que Doris triomphe, ſi je ne partage moi-même ſa victoire; ſi cette victoire qui l'attend, doit pour jamais nous ſéparer? Peu s'en falloit qu'il ne regrettât que Doris eût tant de charmes. Il deſiroit qu'elle pût trouver des rivales, ou plutôt qu'elle ne s'exposât point à la néceſſité de les vaincre.

Doris avoit les mêmes craintes, & formoit en ſecret les mêmes vœux. Les ames de ces deux amans étoient d'accord, avant que leurs bouches ſe fuſſent expliquées. Ce fut Doris qui rompit le ſilence la premiere. Voici ce qu'elle diſoit à ſon amant qui l'écoutoit, l'admiroit & l'adoroit.

Le jour approche, mon cher Therſandre, ce jour où la Jeuneſſe Theſſalienne doit accourir en foule aux Temples de Vénus & d'Apollon. Bientôt vont ſe diſtribuer ces prix que la vanité recherche & que l'amour doit dédaigner : votre vic-

toire n'eſt pas douteuſe, mais la mienne peut l'être : une de mes compagnes peut m'être préférée, & vous-même alors ſeriez contraint de me la préférer. Ce dernier malheur eſt le ſeul que je redoute : ayons le courage de le prévenir. Peu m'importe que la Grece entiere me croye dépourvue de beauté : je ne veux être belle qu'aux yeux de Therſandre. Je vais réjouir la jalouſe Dircé, en publiant qu'une maladie ſubite a défiguré mes traits au point de me réduire à les cacher. Je ne crains pas de trouver d'incrédules.

Ah! s'écria Therſandre, pour ſoupçonner un tel ſacrifice il faudroit ſoi-même en être capable; il faudroit avoir l'ame de Doris; il faudroit avoir ſon amour. Jugez de mes tranſports, ajouta-t-il, en tombant à ſes genoux, je le deſirois ce ſacrifice, mais je n'oſois l'exiger; trop ſûr de vos ſuccès, je doutois de plus en plus des miens. Le moindre de mes rivaux me ſembloit redoutable. Tout amour-propre ceſſe, quand il s'agit de s'expoſer à vous perdre. Ç'en eſt fait; nul haſard ne pourra plus nous ſéparer. Je vais feindre comme

vous ; je vais ſuppoſer qu'un accident funeſte m'interdit les moyens d'aſpirer au prix. Eh ! quel autre prix pourroit me flatter après celui que Doris m'aſſure ?

Cette explication rendit le calme aux deux amans. Ils ne ſongerent plus qu'à effectuer leur projet. Le bruit courut dès le jour ſuivant que Doris étoit menacée de perdre la vue. Cette nouvelle réjouit plus d'une belle Theſſalienne. Telle qui auparavant n'oſoit pas même ſonger au prix, oſa dès-lors y prétendre, & ſe le promettre. Peu importoit au plus grand nombre que leurs amans fuſſent préférés ; elles n'ambitionnoient cette préférence que pour elles-mêmes ; elles ne craignoient pas d'épouſer l'amant d'une autre. Quelques-unes redoutoient cet échange ; mais elles ne pouvoient ſe réſoudre à n'en pas courir les riſques : d'autres ne ſe perſuadoient pas qu'il pût y en avoir ni pour elles, ni pour leurs amans. La ſeule Doris, le ſeul Therſandre, s'aimoient aſſez pour ignorer tous leurs avantages : ils ne vouloient point faire dépendre du haſard un bonheur qui ne dépendoit que d'eux.

mêmes. Therſandre, à ſon tour, prit des meſures pour s'exempter du concours. Il attaque un Sanglier furieux, le tue; mais il feint d'être lui-même fort bleſſé. Au bout de quelques jours on publie par ſon ordre que cette bleſſure le prive pour jamais de l'uſage d'un bras, & par la même raiſon du droit d'aſpirer au prix. Cette nouvelle ſuppoſition trouve auſſi peu d'incrédules que la premiere.

Alors on vit s'accroître, & le nombre & l'eſpoir des concurrens. Nul d'entre eux ne ſoupçonnoit le ſtratagême; tous avoient intérêt de ne point s'y oppoſer. Un ſeul néanmoins s'affligeoit de l'événement. Ce n'étoit point comme ami de Therſandre, c'étoit comme ſon rival. Il aimoit Doris, qui ne l'avoit jamais favoriſé d'un regard; mais tant de rigueur ne diminuoit ni ſes eſpérances, ni la bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Il ſe croyoit aſſuré du prix; il ne doutoit pas que Doris n'obtînt le même avantage ſur ſes rivales: Doris, par cette raiſon, ne pouvoit éviter d'être à lui. Ainſi raiſonnoit Eurilas; c'étoit le nom du Theſſalien préſomptueux.

ſomptueux. Il attendoit avec la plus vive impatience le jour qui devoit éclairer ſon triomphe. Il apprit alors que Doris étoit forcée de renoncer au ſien, qu'elle n'avoit plus droit d'y prétendre ; à cette nouvelle ſa douleur ſurpaſſa de beaucoup ſon amour. Il aimoit Doris, parce qu'elle étoit la plus belle des Theſſaliennes : c'étoit ſa beauté ſeule qu'il aimoit. Quelques agrémens de plus dans une autre l'euſſent arraché à la premiere. La ſource de ſon déplaiſir étoit que Doris ne pût être ni effacée, ni remplacée. Il trouva un autre ſujet d'affliction dans la bleſſure de Therſandre, qu'il croyoit réelle. C'étoit une fleur de moins à ſa couronne, une victoire aſſurée que la fortune lui enlevoit. L'amour-propre étoit l'unique ſource des deſirs & des regrets d'Eurilas.

Bientôt même il ſoupçonna que Doris & Therſandre pouvoient être d'accord, & fêindre des maux qu'ils ne reſſentoient pas. Ils craignent, diſoit-il, d'être ſéparés, & c'eſt moi ſeul qui cauſe cette crainte. Alors il ſonge à vérifier ce doute, à prévenir le larcin qu'on prétend lui faire.

Il y avoit dans cette contrée un Vieil-

lard iſſu de la race d'Eſculape, & qui avoit hérité de ſa ſcience. Les triſtes & nombreux accidens qui affligent l'humanité, ſembloient fuir devant lui. La confiance renaiſſoit à ſon approche, & cette confiance n'étoit point trompée. Ce fut lui qu'Eurilas voulut d'abord conſulter, & voici comment il raiſonnoit : ſi Therſandre & Doris, diſoit-il, ſont entre les mains de ce Vieillard, leur guériſon eſt preſque aſſurée : ſi, au contraire, ils n'ont pas eu recours à lui, c'eſt qu'ils redoutent ſa pénétration. Il arrive chez Eurimaque, ainſi ſe nommoit l'héritier du Dieu Epidaure ; il lui parle de Doris & de Therſandre. Ce n'étoit pas la premiere fois que ces deux noms avoient frappé les oreilles d'Eurimaque ; mais ni Therſandre ni Doris, n'avoient jamais eu recours à ſon art. La Nature avoit joint en eux les heureux tréſors de la ſanté aux dons brillans des graces perſonnelles. Eurimaque s'attendrit au récit d'Eurilas. Je ſçais, lui dit-il, ce qu'on publie à la louange de ce jeune couple : ſon double accident m'afflige. Puiſſe mon art lui être de quelque utilité ! C'étoit offrir à Eurilas une faveur qu'il s'ap-

prêtoit à demander. Il détermine facilement le Vieillard à le ſuivre. Tous deux s'avancent vers la demeure de Doris.

Les deux amans s'applaudiſſoient de leur feinte. Ils jouiſſoient de l'erreur qu'elle avoit cauſée ; ils ſe promettoient d'en jouir encore mieux par la ſuite. Après un régime & des ſecours ſimulés, ils reprirent leur conduite ordinaire. Ils ne ſoupçonnoient pas qu'aucun Theſſalien, qu'aucune Theſſalienne oſaſſent les contredire, & cherchaſſent à divulguer leur ſecret. Chaque jour ils ſe rendoient enſemble au ſein d'un vallon paiſible & iſolé. Doris avoit les yeux couverts d'un bandeau ; Therſandre lui ſervoit de guide, & lui-même avoit le bras ſoutenu par une écharpe ; mais l'écharpe & le bandeau ne reſtoient pas toujours attachés : ſouvent Therſandre faiſoit uſage de ſes deux mains pour preſſer les mains de Doris, pour la parer des plus belles fleurs que le Pénée voit éclorre ſur ſa rive : ſouvent Doris attachoit ſur Therſandre des yeux dont l'éclat brilloit au loin, & étoit bien propre à démentir le malheur dont elle ſe plaignoit.

Que ne vous devois je pas? lui disoit un jour Thersandre. Quel sacrifice ne me fait pas votre amour? C'est peu de renoncer au prix qui vous est dû; vous renoncez à l'honneur de passer pour belle, à l'avantage de le paroître: vous cédez l'empire de la beauté à celles qui ne devroient qu'embellir votre triomphe!... Mon cher Thersandre, interrompit Doris, le seul empire qui me flatte est celui que vous me donnez sur votre ame; qu'il me reste, je n'en desire, je n'en regrette aucun autre. Ah! s'écria l'amoureux Thessalien, présumez-vous qu'il soit en mon pouvoir de vous l'ôter? qu'il soit même au vôtre de le perdre? Doris régnera sur tous ceux qui l'appercevrônt; elle ne sçauroit fuir un regard sans renoncer à une victoire. Que l'Amour en soit loué, reprenoit Doris: j'aime ses dons pour vous les offrir; je regretterois de vous offrir moins. Vous-même, mon cher Thersandre, vous-même, ne faites-vous pas pour moi ce que je fais pour vous? Vos sacrifices égalent ou surpassent les miens: puisse votre satisfaction égaler la mienne!

A ce dernier difcours, Therfandre ne répondit que par des tranfports ; langage toujours expreffif chez les vrais amans. Non, ajouta-t-il, mon bonheur, tel qu'il eft, ne peut s'accroître : nul autre foin ne peut le troubler. Soyons heureux pour nous-mêmes ; laiffons à d'autres le vain defir de faire des jaloux.

Ce fut au milieu d'un pareil entretien qu'Eurilas les furprit fans en être lui-même apperçu. Ils n'étoient point fur leurs gardes ; les foupçons d'Eurilas furent confirmés. Il étoit trop vain pour témoigner un violent dépit. Il ne le fut pas encore affez pour paroître entiérement tranquille. Eurimaque arriva quelques inftans après lui. Voyez, dit-il au Vieillard, voyez ces deux amans ; il n'ont befoin ni de mes fecours, ni des vôtres. L'amour dans cette contrée eft fécond en prodiges ; c'eft lui, fans doute, qui vient d'opérer une fi belle cure.

Tandis qu'il parloit ainfi, Therfandre & Doris continuoient à n'être occupés que d'eux-mêmes ; ils ne voyoient ni Eurilas, ni Eurimaque. Ce fut Therfandre qui les apperçut le premier. Il fçut modérer fa fur-

prise ; il sçut même prévenir Doris à temps du parti qu'il devoit prendre. C'étoit de paroître ne rien voir. Tous deux ignoroient la profession d'Eurimaque, & combien il étoit difficile d'échapper à ses lumieres. Eurilas étoit celui qu'ils craignoient le plus. Cependant l'un & l'autre témoin avançoient toujours. Ils arrivent. Le bras d'Eurilas a déja repris l'écharpe. Doris les regarde, mais sans qu'aucun signe annonce qu'elle les apperçoit. Telle Pigmalion vit d'abord sa statue, avant que l'amour l'eût animée en sa faveur ; telle parut Doris aux yeux d'Eurilas & d'Eurimaque. Mais la méprise ne pouvoit être longue. Le regard de Doris, pour être immobile, n'en étoit pas moins perçant. Le Soleil qu'aucun nuage ne voile à nos yeux, ne peut nous dérober ses rayons ; il nous échauffe malgré lui-même.

Non, s'écria Eurilas, de si beaux yeux ne peuvent être inutiles à Doris, ils ont trop de pouvoir sur les nôtres. Ils font trop sentir à notre ame leur vive & douce influence. Vous en parlez comme un amant, lui dit Eurimaque, & cette maniere de voir

a ſon mérite. La mienne, d'ailleurs, s'accorde avec la vôtre. Non, belle Doris, pourſuivit-il, vous n'êtes point privée de l'uſage de vos yeux. C'eſt ce qu'éprouvéroient & atteſteroient en vous voyant tous les Theſſaliens ; c'eſt ce qu'affirme de plus ici un deſcendant, un ſucceſſeur d'Eſculape.

Ces derniers mots firent trembler & Doris & Therſandre. Ils reconnurent Eurimaque ; ils virent qu'une plus longue diſſimulation feroit inutile. Eh! comment pouvoir lui en impoſer ? Les maux réels ne lui réſiſtoient pas : des maux ſuppoſés lui pourroient-ils faire illuſion ? Un autre motif excitoit encore le zèle du Vieillard. Il étoit du nombre des Juges auxquels Therſandre cherchoit à ſe ſouſtraire. Il croyoit Apollon même outragé par ce deſſein. Jeune homme, dit-il à Therſandre, apprends à faire un autre uſage des faveurs que la Nature & les Dieux t'ont bien voulu départir : apprends que les maſquer, c'eſt les méconnoître ; c'eſt te montrer ingrat envers ceux à qui tu les dois. Ta modeſtie eſt un crime. Allez, pourſuivit-il, en s'adreſſant au jeune couple, allez diſputer, ou plu-

tôt recevoir le prix qui vous attend. Pourquoi vous refuser à un triomphe certain ? Voit-on l'Aigle fuir le Soleil, & les Colombes le char de Vénus ?

Ce discours si flatteur pour Thersandre devoit peu flatter Eurilas ; mais sa vanité le rassuroit. Il jugea qu'Eurimaque se connoissoit mieux en infirmités qu'en agrémens. Lui-même exhorta son rival à mettre à profit les conseils du Vieillard.

Il fallut que les deux amans s'y déterminassent. Tous deux le promirent ; mais ce ne fut qu'en soupirant. Leur amour gémissoit de se compromettre ainsi ; leurs craintes se renouvelloient. En même temps s'évanouissoient les espérances de la jeunesse Thessalienne. Tels à l'aspect du Phénix, les autres oiseaux reconnoissent leur infériorité ; ils l'entourent dans un profond silence, & ceux qu'enorgueillissoit l'éclat de leur plumage, perdent toute leur fierté en contemplant le sien.

Le seul Eurilas n'avoit rien perdu de sa présomption. Il eût voulu pouvoir hâter le jour du couronnement. Ce jour enfin arriva, & Doris & Thersandre frémirent.

Doris, dans ce moment, trouvoit que la Nature avoit bien peu fait pour elle. Ce fut la premiere fois qu'elle soupçonna que l'art pouvoit être employé ; ce fut même à regret qu'elle n'en fit point usage. L'onde jusqu'alors lui avoit tenu lieu de miroir ; pour cette fois elle y en joignit un artificiel. Ses yeux consultoient l'un & l'autre avec inquiétude ; ni l'un ni l'autre ne la satisfirent. Jamais Doris ne s'étoit moins plu à elle-même, jamais elle n'espéra moins plaire aux yeux d'autrui.

Thersandre étoit dans la même situation, avoit les mêmes craintes pour lui-même. Il vit Doris, il fut ébloui. La crainte de paroître moins belle sembloit ajouter à sa beauté. Ah ! lui dit-il, votre triomphe n'est que trop certain ! Quelle rivale pourroit le balancer ? La couronne est à vous ; mais hélas ! dès ce moment peut-être cessez-vous d'être à moi.

Non, repliqua Doris, la victoire que Thersandre me promet, est le seul moyen de me conserver à lui. La sienne est assurée. Puisse mon triomphe n'être pas plus douteux ! ....

Doris ! interrompit vivement Therſandre, vous outragez la Nature qui épuiſa ſes plus riches dons en votre faveur ! Quel Tribunal pourroit n'en être pas frappé ? Ce ſont, il eſt vrai, des femmes qui vous jugent ; mais vous leur êtes trop ſupérieure en attraits pour exciter leur jalouſie. Voit-on l'Aſtre de la nuit rien diſputer à celui du jour ?

Ecoutez moi, Therſandre, reprit Doris : j'ignore ſi mes avantages ſont tels que vous les appréciez ; j'ignore le ſuccès qui m'attend ; mais ſi la déciſion du Tribunal m'eſt contraire ; ſi même, par quelque injuſtice, elle pouvoit ne t'être point favorable, crois que je ne ſurvivrois point au malheur d'être à quelqu'autre qu'à toi.

Ah ! s'écria l'amoureux Theſſalien, je jure par Apollon & tous les Dieux de l'Olympe, que s'il faut aujourd'hui me lier à tout autre objet que Doris, la mort au même inſtant briſera ma chaîne ; je préférerai le trépas à cette infortune.

Doris verſoit des larmes en écoutant Therſandre, & Therſandre étoit hors de lui-même. On vint les ſéparer ; on leur an-

nonça que l'heure de ſe rendre au Temple étoit venue. Quel moment! Quelle épreuve! il fallut pourtant obéir. Déja une foule immenſe occupoit les avenues de l'un & de l'autre Temple, ſur-tout du Temple de Vénus. Déja les plus belles Theſſaliennes y accouroient avec cet empreſſement que donne le deſir d'une victoire flatteuſe & brillante.

La blonde Iſmene s'avança la premiere. Ses regards avoient la douceur des rayons de l'Aurore; ſes traits plus d'agrément que de régularité. On l'eût priſe pour une Grâce, mais on ne l'eût jamais priſe pour Vénus.

La brune Zirphé parut enſuite. Sa taille & ſa démarche ſont celles d'une Nymphe; ſon œil lance les feux brûlans du Midi. Il n'échauffe pas, il conſume. Zirphé a l'art de faire naître les deſirs, mais rarement elle inſpire l'amour. On cherche à la vaincre plutôt qu'à lui plaire.

Dircé eût voulu devancer les deux premieres. Son foible eſt de vouloir dominer par-tout: on ne dira point qu'elle manque de beauté; on ne dira pas que Dircé ſoit belle. Son air impérieux nuit à ſes agré-

mens, il effarouche le timide essain des Grâces. Jamais Dircé ne marche en leur compagnie. On la prendroit pour l'altiere Junon qui vient non pas disputer, mais exiger la pomme.

Une foule d'autres Thessaliennes s'empressoient de paroître. Leurs charmes réunis, mais presque tous différens, offroient la douce & riante variété des fleurs d'un parterre.

Doris n'arriva que la derniere. Tous les yeux, tous les cœurs volerent à sa rencontre. Tous furent éblouis, tous furent émus. On douta si ce n'étoit point Vénus elle-même qui alloit présider aux mysteres de son Temple.

On vit les plus belles des aspirantes rougir, pâlir à l'aspect de Doris, jetter un coup d'œil inquiet, tantôt sur elle, tantôt sur le Tribunal qui devoit apprécier leurs charmes. On vit ce même Tribunal étonné qu'une même personne réunît tant d'attraits, donner de subites marques d'admiration qui valoient bien un jugement approfondi.

Cependant la cérémonie commença. Elle

consistoit dans l'examen scrupuleux des charmes de chaque aspirante. Là, nulle d'entr'elles ne pouvoit recourir aux prestiges de l'art. Pour paroître belle, il falloit l'être, il falloit même l'être dans toute sa personne. Une tête plus qu'humaine entée sur un corps défectueux, une taille divine dépourvue de la blancheur & de l'embonpoint suffisant, telles autres perfections accompagnées de certains défauts, ne donnoient aucun droit au prix. Il n'étoit dû qu'à celles envers qui la Nature s'étoit montrée en tous points libérale. Plus d'une fois cependant il avoit fallu adoucir la rigueur de cette condition; quelquefois on avoit pu s'y conformer. On le pouvoit dans cette circonstance, bien plus que dans aucune autre.

C'étoit dans le sanctuaire même du Temple que s'achevoit l'examen. Chaque Beauté y parut sans voile, chaque défaut put être apperçu; rien ne pouvoit en imposer aux yeux des Juges. Rien ne leur en imposa. Toutes ces jeunes Thessaliennes avoient eu part au dons de la Nature, mais ils différoient dans presque chacune d'elles. Aux unes, elle prodigua les charmes que l'u-

ſage laiſſe en proie aux regards ; aux autres elle départit ceux qu'il oblige de cacher. Leurs perfections réunies euſſent produit une Beauté ſans défaut ; nulle d'entr'elles ne pouvoit prétendre à ce titre. Nulle, c'eſt trop peu. Doris parut, & fit voir en elle ſeule tout ce que ſes rivales ne poſſédoient qu'en commun.

Il y avoit dans le ſanctuaire une ſtatue de la Déeſſe. Le célèbre Phidias en fut l'Auteur. Il employa, pour l'achever, toutes les reſſources de ſon art, toutes celles que lui offrit la Nature. Les plus rares Beautés de toute la Grece lui ſervirent de modèle ; mais en ce moment l'on crut qu'il n'avoit eu d'autre modèle que Doris

Recevez cette couronne, lui dit la Grande-Prêtreſſe, au bruit des acclamations des autres Juges, régnez ſur toutes vos Compagnes. Elles ne doivent point en murmurer. On peut vous céder l'empire de la Beauté, ſans renoncer à l'honneur d'être belle.

Qui le croira ? les rivales mêmes de Doris applaudirent à ſon triomphe ! Il eſt un point de ſupériorité qui en impoſe à l'en-

vie même. La jaloufe Dircé l'éprouva : elle accourut, elle vint la premiere offrir fon hommage à Doris; mais Doris ne jouiffoit pas encore de fa victoire. Une crainte nouvelle agitoit fon ame. Elle n'ofoit douter que Therfandre n'obtînt le prix; elle n'ofoit fe promettre qu'il l'obtînt. La brigue pouvoit l'en priver, fes Juges pouvoient fe méprendre; & dès-lors, quel malheur pour elle-même d'avoir été préférée! On jugeoit fon deftin digne d'envie, & elle craignoit d'envier bientôt celui de fes rivales.

Cependant on la couvre d'une robe flottante & légere, telle que la portoit Vénus, lorfqu'elle s'offrit pour la premiere fois aux regards d'Adonis. Mais Vénus y parut fans voile, & Doris ne devoit paroître que voilée aux yeux de celui qu'une victoire pareille à la fienne alloit rendre fon époux. Lui-même ne devoit l'aborder que couvert de l'armure qu'il venoit d'obtenir. Ce double ufage fubfiftoit depuis l'origine des Prix. On vouloit, par-là, nourrir jufqu'après l'hymen une incertitude fâcheufe, mais utile. Souvent elle fufpendit la

joie; ſouvent elle prévint la réſiſtance.

L'Autel où devoit être uni le couple victorieux étoit placé au milieu d'une avenue qui conduiſoit d'un Temple à l'autre. Une ſymphonie mélodieuſe fut le ſignal pour s'y rendre. Doris friſſonna de nouveau. On la conduiſoit en triomphe, mais ſes pas chanceloient : on l'eût priſe pour une victime dévouée à la colere de Diane, plutôt que pour une favorite de Vénus. De ſon côté le vainqueur approchoit, conduit par les Prêtres d'Apollon. Une foule immenſe de ſpectateurs contemploit cette cérémonie. On chanta les Hymnes de la Déeſſe & du Dieu qui préſidoient à ces myſteres. Vénus y étoit peinte ; Apollon y étoit peint. Tel eſt Therſandre, diſoit Doris, en admirant le dernier tableau ; tel eſt Therſandre. Pourroit-il n'être pas couronné ? Mais en vain ſes regards perçoient le voile qui la couvroit ; en vain cherchoit-elle à démêler les traits de l'époux qu'elle alloit ſe donner : la viſiere de ſon caſque entiérement baiſſée, trompoit toutes ſes recherches. Elle crut voir, cependant, les yeux du jeune Theſſalien occupés du mê-

me ſoin qui l'occupoit elle-même : c'étoit avec auſſi peu de ſuccès d'une part que de l'autre.

Alors la grande Prêtreſſe de Vénus, & le Chef des Prêtres d'Apollon, firent approcher le jeune couple juſqu'au bord de l'Autel. On ne leur demanda point s'ils vouloient être unis : l'uſage leur en faiſoit une loi irrévocable. Le Grand-Prêtre joignit leurs mains ; la Prêtreſſe les enchaînoit avec des fleurs ; le peuple formoit des vœux pour leur félicité. Eux-mêmes, cependant, n'oſoient encore ſe la promettre. Ce qu'ils éprouvoient ne peut ſe décrire. La main de Doris trembloit dans celle du jeune Theſſalien ; il lui parut n'être pas moins agité. Hélas ! diſoit intérieurement Doris, qu'elle ſituation peut ſe comparer à la mienne ? Peut-être m'uniſſé-je à Therſandre ; peut-être deviens-je la conquête ou d'Eurilas, ou de quelque autre: ce moment décide pour jamais ou de mon bonheur, ou de mon infortune. J'ignore ce qu'il me réſerve, & je n'oſe ni témoigner trop d'empreſſement, ni marquer trop de répugnance.

Doris balançoit encore, & déja elle n'é-

toit plus libre. Déja elle avoit un époux ſans le connoître, ſans en être connue; mais ce myſtere alloit enfin s'éclaircir. Doris attendoit ce moment avec agitation, avec effroi. Il alloit décider de ſon bonheur, & même de ſa vie; car elle étoit réſolue de ne point ſurvivre au malheur d'être ſéparée de Therſandre, au malheur d'être à tout autre qu'à lui.

Il lui reſtoit à ſubir un autre uſage : il falloit que ſon époux détachât le voile qui la déroboit à ſes yeux ; il falloit qu'elle-même, enſuite, le dépouillât de ſon caſque. Le ſilence, dans cette occaſion, devoit continuer des deux parts. Le Theſſalien leve le voile, jette un cri involontaire, & tombe aux pieds de Doris ; mais Doris étoit hors d'elle-même, Doris ne diſtingua point ces accens inarticulés. Etoit-ce la voix de Therſandre ? Etoit-ce la voix de quelqu'un de ſes rivaux ? L'attitude, il eſt vrai, annonçoit de l'amour; mais combien d'autres que Therſandre ont paru l'aimer ! Elle héſitoit, elle trembloit, en dénouant les liens du caſque : ſon œil regarde & craint de voir; ſes mains n'oſent preſque ache-

ver leur ouvrage. C'en eſt fait cependant : le caſque eſt enlevé ; le ſort de Doris eſt éclairci : elle ſuffit à peine aux mouvemens qui l'agitent ; elle tombe , elle ſe jette dans les bras de ſon époux. C'étoit Therſandre.

A cette vue , tous les ſpectateurs pouſſent des cris d'acclamation. Chacun applaudit au choix des Juges , au ſort des deux amans. Les rivaux même de Therſandre n'en murmurent pas , tant ce couple ſemble fait pour n'être point ſéparé. Le ſeul Eurilas en jugeoit autrement ; mais l'amour-propre étouffoit ſes plaintes , ſa maniere d'aimer écartoit ſes regrets : il attendoit tout de lui-même , & ſe trompa toujours dans ſon attente. Therſandre & Doris , au contraire , eſpéroient tout l'un de l'autre , & leur eſpoir ne fut jamais trompé.

Fin du Tome Second.

450 **LA DIXMERIE** (M. de) et J. J. **Rousseau.** 1° Contes Philosophiques et Moraux. par M. de La Dixmerie. Nouv. Edit. corr. et augm. *Londres*, 1769. — 2° Rousseau (J.-J. Citoyen de Genève). Contrat Social ou Principes du Droit politique. Dernière Edition revue par l'auteur. *Genève, chez Marc-Michel Bousquet*, 1766. — 3° Lettre de J.-J. Rousseau de Genève qui contient sa renonciation à la Société Civile et ses derniers adieux aux Hommes, adressée au Seul Ami qui lui reste dans le monde, 14 pp. Ens. 2 vol. in-12, demi-veau à nerfs, pièces de titre mar., tr. marb. (*Rel. anc.*).

Très rare.



